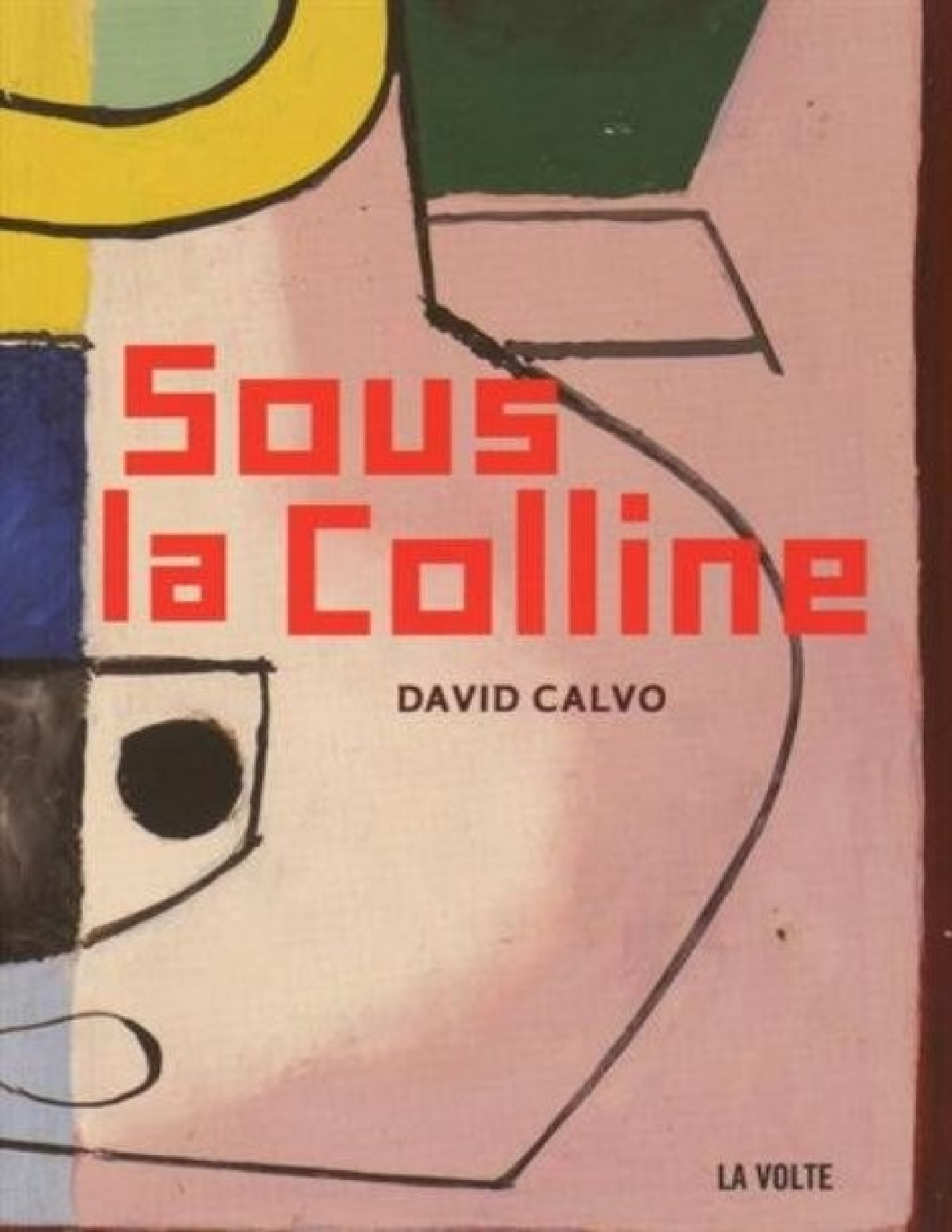




Sous la Colline

DAVID CALVO

LA VOLTE

Sous la Colline

David Calvo

La Volte (2015)

OceanofPDF.com

d'autres images, d'autres textes vous attendent sur
www.lavolte.net

Conception graphique : Stéphanie Aparicio

Image de couverture : *Nature morte Vézelay, 1939*. Le Corbusier

Huile sur toile – Dimensions : H : 1,38 m x L : 1,05 m

© Fondation Le Corbusier / Adagp, Paris, 2015.

Photographie page intérieure : David Calvo

Cet ouvrage a été composé avec les caractères « LaVolte » (pour l'intérieur), polices exclusives dessinées par Laure Afchain.

© Tous droits réservés.

© Éditions La Volte – 2015

I.S.B.N : 9782370490131

OceanofPDF.com

*« Nous sommes l'Eau rapide et sa fuite,
Nous venons de l'Eau et du pays sacré de l'Eau. »*
John CARDER BUSH

OceanofPDF.com

Haut sur la pointe, entre les branches du cèdre filtre une sève de nuit. Au gouffre, ses étoiles scintillent un adieu.

*Debout les poings fermés, en le plexus, la majesté de l'abîme,
Maelstrom : expirons.*

Penchés, jetons-nous ! Origamis !

Pliés, notre plongeon zèbre l'horizon

— *non, rien dessous.*

Nous, vitesse ; nous, trace.

En chute,

•

•

•

•

•

•

•

•

•

•

•

•

•

Comme le jour où nous avons appris à nager.

OceanofPDF.com

MYESIS

*“...la partie est de la cité devait être auparavant extra-urbaine,
occupée par des quartiers artisanaux, sûrement, des cultes suburbains,
sans doute, des nécropoles, peut-être.”*

OceanofPDF.com

Au bord du boulevard Michelet, entre un Hyper Casino et Saint Maclou, l'Unité d'Habitation Le Corbusier somnole sous les étoiles. On l'appelle Le Corbu, le Phalanstère, l'Usine de sucre, la Cité radieuse, la Maison du Fada, l'Éléphant.

D'autres noms circulent, des noms secrets murmurant l'ampleur d'un projet urbain visionnaire, inachevé. Des blocs enterrés surgissent du gravier, ruines envahies de mousse, des stèles aux fonctions inaccessibles, sculptées de motifs indéchiffrables. Sur le toit, on devine les formes géométriques de superstructures architecturales aux fonctions mystérieuses.

Le Corbu est un rébus.

Posée de traviole sur ses pilotis, l'œuvre trône au centre d'un parc aux platanes antédiluviens. D'autres signes y prolifèrent : un parking aux voitures anonymes, le rideau en fer taggué d'un bar-tabac, de mauvaises herbes. Des bancs de pierre. Les boucles du cheminement, ponctuées de bornes en béton, dessinent un parcours subtil, que certains disent initiatique. Il faut prendre le temps de contempler la façade du pachyderme en contre-plongée, une composition de couleurs primaires et d'alvéoles, une résille de brise-soleil. Cadrées en scope, ces loggias polychromiques sont des confettis jetés à la face d'une ville myope.

Pour la première fois depuis leur inauguration en 1952, parc et bâtiment sont éteints – aucun effet ne vient renforcer la majesté du monument. Tout un bout du Corbu a brûlé il y a deux jours, une balafre noire déchire son versant sud. Le stigmate révèle les anciennes blessures, le renoncement, la vieillesse, la douleur d'être encore debout après des années d'enjeux sociaux, d'utopies avortées. Des pans entiers exposent leurs entrailles de tiges de métal rouillées.

Effritée, cette intimité – les flocons de ciment décrépi sur la frange des balcons : des larmes fossiles.

En cette glaciale soirée de février, un parfum s'est ajouté à la traditionnelle bouillabaisse d'odeurs marseillaises, cuisinée d'embruns, de fleur d'oranger et de caca : un brûlé de crème de béton brut.

*

Suivre le dallage rouge, passer sous les pilotis, vaste tunnel où s'entassent scooters, vélos, trottinettes. La porte d'un local poubelle laisse entrevoir une petite pièce remplie de bennes en plastique noir. Continuer vers l'entrée principale, une sensation d'écrasement sous cette couche de lourds matériaux sculptés. Sombre, ce bas-ventre ; colossales, ces pattes de huit mètres le soutenant. Lever le nez : des grilles d'aération rythment les sections qui découpent Le Corbu en tranches napolitaines. Elles donnent sur le sol artificiel, fondation aérienne sur laquelle s'appuie toute la structure du bâtiment.

Franchir la "casquette", le préau effilé ; passer le sas des doubles portes vitrées automatiques, bloquées sur leur position ouverte. Pénétrer dans la quiétude du hall d'entrée, austère lobby grec aux détails infimes, nichés dans les ténèbres. Des coquillages enchâssés dans les murs gris, des affichettes entre deux colonnes, un catafalque, un poste de garde, une boîte aux lettres, un téléphone public dans une coque de plastique mou. Toujours, cette persistante odeur de brûlé. Aucun éclairage. Sur le carrelage, un chien a fait pipi. S'y reflète le brillant d'une lune.

Tout au bout du foyer, après les trois ascenseurs en dérangement, serti dans une immense fenêtre donnant sur le parc enténébré, on découvre le vitrail du Modulor. Le Modulor est un concept, un dessin, un géant, une structure humaine virile qui tend le bras vers le

haut, la paume repliée au-dessus de la tête, comme un salut, ou pour se protéger du soleil. La stature des épaules, des mains, la rondeur du crâne, la perfection phocéenne du profil : une figure effrayante, dans son graphisme mou, pourtant précis. Venue du plus profond des temps, l'image d'un suprême règne.

Devant le vitrail du Modulor, il y a Colline. Vue de l'extérieur, Colline semble confite dans son blouson de ski trop grand. Sous un bonnet cousu par une grand-mère islandaise, des boucles brunes en cascades aux mèches teintées en rouge, un treillis noir taché de peinture, de boue, repris aux genoux avec des pièces de cuir. D'épaisses chaussettes en laine, une paire de baskets défoncées. Au sol, un sac de jardinage dégorge d'outils, de matériel. Des petites culottes bleues y poussent timidement.

En Colline, devant le Modulor, en Colline, superficiellement, il y a dégoût. Pour ses admirateurs, le Modulor est l'expression rassurante d'une vision mathématique de l'habitat, un nombre sacré exprimant le bien-être de vivre en ces lieux. Pour Colline, pourtant, le Modulor est une aberration. Masse macho qui se déforme pour la prendre en chasse. Une figure de cauchemar patchée de toutes pièces par son géniteur, Charles-Édouard Jeanneret-Gris, AKA Le Corbusier. Colline l'appelle Le Gris. Il partageait avec son Modulor un immense thorax.

Colline saisit une réflexion, imperceptible dans la pénombre du hall étouffé. Elle pose son nez sur le verre froid du vitrail. Trop de tension, trop de douleurs et de larmes, alors forcément, le système rompt. Tous ses nerfs lui hurlent dodo. Dans le bus, elle s'était effondrée, lentement, repliée d'un coup, avec ses cygnes, en ses ruines urbaines. Colline, Colline, si tu savais tout ce qu'il te reste à faire, ce chemin pénible, ces moments de doutes et ces instants de grâce. Sois patiente. Ton voyage ne fait que commencer.

Plus profondément, en Colline, il y a la curiosité de tout savoir. Il y a plus de trente ans d'érosion, un estomac en vrac, l'habitude d'une existence pauvre, passée sur la route, acharnée à explorer l'absence des lieux déserts. Il y a l'absence, le déracinement, une solitude. Il y a la tristesse d'un renoncement. L'angoisse de ne jamais vraiment être tout à fait ce qu'on désire être. Il n'y a pas de courage. Simplement : l'insécurité d'un corps qui ne dit pas son nom, un monde qui n'ose pas se dévoiler. C'est la fin de tout, lovée autour de l'espoir d'un ailleurs.

C'est mensonge.

Tout au fond de Colline, là où le mensonge se dissout, il y a un secret. Un secret plus vaste que le cosmos, qui embrasse la nature même de ce qu'elle est, Colline, de ce qu'elle nous cache. C'est une révolution autour d'un astre jeune, né d'une supernova. Un vortex où prend naissance la source qui menace de tout emporter. C'est le sens de tout ce qui va se passer, de ce qui s'est déjà passé encore et encore. L'œil dans le bois sombre qui annonce la venue de l'eau, du peuple de l'eau, des catastrophes dans le sillon des vagues, du grand saut. Une mer de plumes.

*

— Vous venez pour le placard ?

Les yeux de Colline quittent le Modulor. Planté dans une paire de rangers, un petit homme en pull de pompier la scrute à distance, méfiant.

— On m'a dit que vous alliez venir.

Il lui tend la main, la gauche.

— Je m'appelle Toufik.

— Grmpf.

— Vous avez fait vite, dites donc.

— C'est vous qui avez découvert le placard ?

Toufik se gratte la tête.

De la main – la gauche.

— Non, c'est Serge, mais il vient de partir. On ne savait pas exactement quand vous seriez sur place. On pensait que ça prendrait quelques jours...

L'appel était arrivé à la permanence de l'INRAP ⁽¹⁾ vers vingt heures. Colline avait décroché, seule assistante dans le petit bureau encombré de dossiers en attente. À l'autre bout du fil, un homme à l'accent compliqué – peut-être bien ce Serge – lui avait expliqué qu'ils avaient trouvé un placard inconnu pendant leur ronde, après l'incendie, et que la procédure voulait qu'un spécialiste du patrimoine vienne vérifier. Cette même procédure voulait que Colline remplisse un formulaire laborieux, qu'elle dresse un bilan du Corbu pour le meeting du matin, pour déterminer quel personnel y affecter. Au moment de raccrocher, Colline avait inspiré. Colline venait d'apprendre que sa mère ne voulait plus jamais la voir. Qu'elle n'existait plus à ses yeux. Très bien. Ce coup de fil semblait providentiel, comme venu d'ailleurs pour la sauver de sa misère. Colline avait senti quelque chose bouger en elle, longue trace en fuite. La perspective d'être ici, seule, au cœur d'un monde qu'elle n'avait jamais pu explorer – un sanctuaire, au sein duquel, peut-être, elle trouverait son Graal. Elle avait pris son sac, puis le bus sans laisser de mot. Bravo Colline.

— Je n'avais pas grand-chose à faire.

Toufik remarque le sac, dégueulant d'outils.

— Vous comptez rester pour les vacances ?

— On m'a dit que c'était bien, le toit.

Toufik grogne. La veille, la température était descendue sous la barre des moins dix. Une aberration, pour une ville paralysée par le moindre flocon.

— Le toit ferme à dix-huit heures pour les visiteurs, minuit pour les résidents. Vous n'êtes ni l'une, ni l'autre... Je ne sais pas trop ce que vous êtes d'ailleurs... une sorte d'archéologue ?

— Et vous, une sorte de pompier ?

Il ricane.

— Les vigiles du Corbu sont des pompiers, Monsieur, c'est obligatoire, dans les IGH.

Colline sent que Toufik a mis les formes sur le "Monsieur", pour bien lui faire remarquer qu'il ne disait pas "Madame". Connard. Elle va lui démonter son sourire s'il recommence. Toufik la voit soudain apparaître devant lui : crade, épuisée, droite debout, les poings fermés, prête à combler l'écart qui les sépare pour lui casser la bouche.

— Calmos, hein ? dit Toufik.

— Je suis là pour le placard.

— C'est juste un placard, vous savez.

— Un placard, c'est un placard. Et un placard non référencé du Corbusier, c'est un super placard.

Puis :

— Montrez-le-moi ce placard.

Toufik fait cliquer sa lampe-torche.

— OK. Posez vos affaires dans le box.

Colline traîne son sac derrière le bunker des gardiens. Toufik garde son bras droit pendu, comme mort. Du gauche, il le repousse sur le côté, pour le cacher.

Ils ressortent du hall par une porte latérale, grimpent un escalier de secours, Toufik ouvre la porte de fer donnant sur l'un des trois escaliers intérieurs. Ils gravissent un étage, plongés dans les ténèbres – le halo orange de Marseille derrière les vitres nimbe les marches d'un souffle chaud. Toufik se retourne pour parler, son visage découpé par le treillis des grilles de sécurité entre deux rampes.

— Première fois au Corbu ?

Colline avait passé de nombreuses heures de son adolescence ici, en touriste, exploratrice. Elle se souvient des instants de course rapide dans un couloir aux lumières tamisées. Elle se souvient du

souffle de celui qu'elle avait pour la première fois pris dans sa bouche, dans une cage d'escalier similaire à celle-ci.

— Oui. Première fois.

— Pour votre boulot ?

— Mrf...

— J'imagine que vous n'avez pas grand-chose à voir avec Indiana Jones, ou je sais pas, ce canard de la Bande à Picsou, vous savez, avec des lunettes d'aviateur.

Colline aimerait vraiment qu'il fasse tout son possible pour bien essayer de fermer sa putain de gueule.

Dans le large couloir du premier étage, une enfilade de portes de couleur signalées par des lampes basse intensité inopérantes. Le lieu semble privé de sa particularité : Le Gris s'était inspiré de chartreuses, de monastères grecs, notamment ceux du Mont Athos, qu'il avait visités dans sa jeunesse, pour bâtir, comme il disait, "en la lumière". Il voulait donner à l'expérience de la vie quotidienne une teinte d'éternité. Certains designers supposent aujourd'hui que chaque couleur émet un son, que rythmer les portes crée une musique de fond, perceptible inconsciemment, à la fois barouf et coma. Mais ce soir, difficile de saisir le tempo, cette rue est un sépulcre.

Le faisceau de la lampe dévoile les traces du terrible incendie qui a failli anéantir le bâtiment de fond en comble, quarante-huit heures plus tôt. Un traumatisme visible à l'œil nu, exposant la détresse d'un monde en perdition. Poutres noircies, du soufre en suspension, portes cramées – le neutre du placo comblant les béances. Des clous, des clous partout, pas toujours les mêmes clous d'ailleurs – Colline prend note mentale de tous les types de clous. Il y en a beaucoup trop. Qui s'amuse à tout clouer comme ça ? Les clous c'est vraiment compliqué, quand on y pense, hein Colline, toi, t'as un truc avec les clous.

Toufik ouvre un tableau électrique dans le mur de gauche.

— Tenez, regardez le désastre.

Colline avance la tête dans l'ouverture. Le panneau a été vidé de son fond. De l'autre côté, un appartement calciné, dont il ne reste que les fondations, barres de métal entrecroisées décrivant un impressionnant squelette architectural – les appartements sont des blocs, cellules insérées orthogonalement dans la structure en bouteille reposant sur le sol artificiel. Colline remarque des espaces neutres, aménagés là où devait se trouver le plancher. Des caves.

— C'est ici que ça a commencé ?

— Non, là.

Toufik désigne une porte carbonisée de l'autre côté du couloir.

— Un accident de chauffage. Le monsieur qui vit ici nous a dit qu'il s'était endormi. Tout Le Corbu est chauffé par un système de ventilation d'origine. Il ne fonctionne pas toujours très bien, certains appartements sont froids en hiver, alors les habitants ont recours à des radiateurs d'appoint. Notre système électrique est très vieux, un court-circuit, et c'est la catastrophe.

Toufik incline sa torche vers le haut.

— L'incendie est monté jusqu'au sixième, à la verticale. Il a pris toute la colonne. Au total, on a perdu huit appartements et quatre chambres de l'hôtel, au quatrième. Je pense que le nombre de logements endommagés est beaucoup plus important. On a dû évacuer tout le monde. Mille six cents personnes.

Un voile passe devant ses yeux bleus.

— La commission de sécurité viendra pour dire si on peut remettre l'électricité en marche, et les résidents pourront revenir au fur et à mesure. En début de semaine, si Dieu veut.

— Vous les avez mis où ?

— Pour l'instant, la plupart dorment à l'hôtel, c'est payé par le syndic, ou alors ils sont retournés dans leur famille en attendant le rapatriement.

Il soupire.

— C'est fou, d'imaginer qu'on est les seuls ici ce soir. Ce chef-d'œuvre, sans toute cette vie.

— Une nécropole.

Toufik acquiesce :

— Ça a été un sale moment. Tout le monde leur en veut beaucoup.

— À qui ?

— Aux secours. Nous, les vigiles, on file juste un coup de main aux résidents, on gère les colis, on fait du suivi de personnes âgées, mais notre boulot, c'est avant tout de repérer les départs de feu. Le bâtiment est construit de telle manière qu'on peut isoler n'importe quel problème de ce type. Comme un bateau, on ferme des sections entières, et la vie continue. C'est très discret. Mais quand cet incendie s'est déclaré, l'unité de pompiers envoyée sur place n'était pas au fait des procédures particulières. Ils ont voulu vider le bâtiment – plus de trois cents appartements. Par les échelles, rendez-vous compte, la plupart des résidents ici ont plus de soixante ans. Les pompiers n'ont pas utilisé les départs d'eau dans les couloirs. Ils ont laissé ouvertes des portes coupe-fumée. Pour vous dire la vérité, je pense qu'ils ont vraiment fait n'importe quoi.

Il raconte tout, mécaniquement, comme si les mots qui sortent de sa bouche avaient été appris par cœur dans un journal amateur. Le feu s'était déclenché jeudi après-midi. Officiellement, il n'était toujours pas éteint dans la soirée du vendredi. Dans la nuit, les sapeurs-pompiers avaient inondé tous les étages de la Cité – juste au cas où, recouvrant les sols de plusieurs centimètres d'eau. En quelques heures, tout avait changé : le parking envahi de camions, des centaines de combattants du feu piétinaient dans les couloirs – tout le monde avait peur que l'UH ne fut en train de vivre ses derniers jours. On comptait une demi-douzaine d'hospitalisés, quelques malades sans médicaments. Seule une vieille dame y avait laissé sa vie, asphyxiée dans un appartement. On avait cru le feu éteint dans l'après-midi, mais un foyer était reparti depuis le haut, personne ne connaissait vraiment la façon dont étaient faits les murs ici, chaque

appartement isolé des autres par un large espace, comblé de paille de verre, que l'intense chaleur avait attisée. On n'avait pas assez regardé "entre". Par endroits, l'eau avait gelé, des stalactites rendaient les abords et les escaliers dangereux d'accès. Il n'en avait pas fallu plus pour que les rumeurs n'enflamment les cœurs et les esprits d'une ville accro à l'ivresse anisée de la spéculation. Et si on avait spécialement envoyé une unité incompétente ? Tout le monde sait que la mairie veut voir disparaître Le Corbu, pour y construire sur ce précieux terrain proche du stade un parking géant, et quelques sandwicheries qui, les soirs de match, pourraient régaler les fans d'une merguez-frites-ketchup. Bien que Le Corbu ait été classé monument historique en 1995, un simple écart pouvait signifier sa mise à mort par les matamores de la mafia politique. Tout était si fragile, le feu avait ravivé la passion de la mort, en une cité architecturalement désolée, d'où toute beauté était chassée puis digérée par l'insatiable appétit d'hommes penchés sur leurs grilles de rendement.

La rue se termine en T. Toufik tourne à droite, vers une porte découpée en petit bois.

— Au bout de chaque étage, il y a un local de sécurité comme celui-là, qui donne sur la façade ouest. Après avoir géré les habitants, les pompiers se sont finalement décidés à créer des sorties, pour aider à l'évacuation de la fumée. Ils ont mis des coups de hache, parce que personne n'avait pu trouver les clés de ces réduits. La plupart n'avaient pas été ouverts depuis des années.

Il enjambe les débris de la porte. C'est un cagibi d'un mètre et demi de large, sur deux de haut. Au sol : des plumes d'oiseaux. Sur le mur, un dispositif électrique fixé sur une plaque de bois – probablement d'anciens systèmes de fusibles. En face, un petit préau de plastique rouge – peut-être la protection d'un ancien téléphone. La paroi du fond est écroulée.

— Quand Serge a fait sa ronde avec les derniers pompiers en début de soirée, il a vu que les vieux fils électriques disparaissaient dans un

trou, alors il a voulu qu'on abatte la paroi. C'était du contre-plaqué.

Toufik désigne le fond.

— Et ils ont trouvé ça.

Un espace.

Tout petit.

Colline se penche.

Regarde vers le haut.

Les fils électriques ne donnent sur rien. Sans doute, jadis, étaient-ils reliés à quelque chose ici. Mais à quoi ?

Elle regarde vers le bas.

Moquette.

— Personne n'a eu la curiosité de casser d'autres murs ?

— Les pompiers ont ouvert tous les autres locaux, il y en a un par étage, mais aucun ne présentait cette particularité. C'est un gars du syndic qui nous a dit de vous avertir, au cas où on serait en train de faire une bêtise. Pour tout vous dire, on pensait pas que quelqu'un répondrait. Mais bon, la procédure, hein...

Colline sort une carte de son anorak, une carte du Corbu, annotée, arrachée en coup de vent à la documentation avant de détailler de la permanence. Pendant ses recherches préliminaires dans le bus, elle n'avait trouvé aucune trace du placard dans ce qui paraît être un simple local d'entretien, entre couloir et façade. Elle replie la carte en ruminant, une moitié de rictus sur ses lèvres gercées.

— Cool.

Colline prend quelques photos sur son téléphone bas de gamme. Haut, bas, la moquette et... Pour la première fois, elle remarque le SMS de son psy.

— Grmpf.

Elle range le téléphone sans le lire, récupère des morceaux de placo sur les restes du mur. Elle œuvre en silence, ses doigts occupés à dégarnir le passé, couche après couche. Toufik la regarde faire.

— Je vous ai vu regarder le Modulor, dans le hall.

— Mmh...

— Vous ne l'aimez pas ?

— Non.

— Je comprends.

— Tout le monde ici est d'une manière ou d'une autre obsédé par le Modulor. Pour les résidents, ce Modulor est la personnification du bâtiment. Il les dirige vers un destin collectif, si vous me passez l'expression.

Il sourit, sa bouche plissée.

— Les gens d'ici sont très attachés au lieu. On dit qu'on n'habite pas Le Corbu, mais qu'il vous habite.

— Vous voulez dire que Le Corbu serait hanté ?

— Il s'agit plutôt d'une philosophie. Que tout le monde se responsabilise, comme s'il faisait partie d'un tout. C'est une tradition qui se perd.

Colline entre dans le placard, s'y tient debout, prend des mesures puis elle s'agenouille pour tâter la moquette. Elle pose sa joue sur le bleu électrique, souffle pour chasser les impuretés dans l'acrylique sale. Elle se sent observée. Analysée. Elle à l'habitude, mais ce soir, on va dire que c'est la fatigue, elle n'accepte pas d'être jugée. Alors, venu d'une colère froide :

— Votre bras.

— Quoi, mon bras ?

— Vous êtes né comme ça ?

Toufik ouvre la bouche, se ravise. Puis :

— Je ne suis pas une amphore.

— Vous ne vous gênez pas pour m'ausculter.

Il cache son bras, peut-être par pudeur.

— J'étais liftier ici, il y a longtemps, avant d'être vigile.

— Un accident ?

— J'avais vingt ans. Il y a eu une panne d'ascenseur, qui a duré plusieurs heures. Les gens ont eu vraiment très peur, certains ont paniqué. Et moi, j'étais coincé avec eux, j'ai fait de mon mieux pour que ça ne dégénère pas. J'ai essayé d'aider. Je voulais juste les calmer. J'y ai laissé un bras.

Colline cesse brusquement sa fouille.

— Il y a quelque chose sous la moquette.

Elle ouvre son sac, trifouille, sort un couteau suisse qu'elle plante dans le revêtement mou. Elle pousse sur le manche puis découpe un pan de tissus, elle le soulève pour dévoiler...

Toufik s'agenouille.

— Une trappe ?

— Prêtez-moi votre bras gauche.

Torche coincée entre ses dents, Toufik l'aide à soulever une petite planche, qui se dégage en arrachant les restes de moquette dans un reflux de poussière. L'espace exposé est une bouche de ténèbres, exhalant une haleine de prison. Quelques marches en bois effiloché descendent, abruptes.

Colline se frotte les mains.

— OK, let's go.

— Sûre ?

— Pourquoi pas ?

— OK, les femmes d'abord.

Re-connard.

Colline se glisse dans l'ouverture, un pas après l'autre sur l'escalier fragile. Le bord de la trappe lui frôle le menton, puis disparaît pour laisser place au noir le plus complet, le noir d'un monde inconnu, à l'abominable puanteur d'abcès crevé. Elle est un peu trop grosse, Colline, mais elle aime se glisser dans les endroits les plus difficiles, sans se soucier du retour. Qu'importe le poids quand on sait rentrer le ventre, se tordre pour survivre aux goulots initiatiques. Délicieusement, tout son corps se révolte à l'idée d'avoir à enfiler un col si étroit. Retourner dans le tube d'où l'on est sorti, couvert de miasmes. Pourtant, c'est son truc, à Colline. Elle a passé sa vie à essayer de comprendre ça, son besoin d'aller toujours plus loin dans les couloirs qui se rétrécissent, de fouiller pour trouver le lieu où tout se termine, où l'eau sale s'écoule une dernière fois – le trou du cul des tombes. En presque vingt-cinq ans de métier – elle considère ses premières explorations urbaines d'usines désaffectées comme son

entrée en profession – elle avait pénétré les endroits les plus étroits, le Plutonion d'Éleusis, la grotte de Trophonios, les égouts d'Issarlik, les tunnels discrets des bases ukrainiennes, les chatières des catacombes sous la rue de la Tombe-Issoire, les derniers clapiers de Five Points, des trappes, des échelles, des conduits, de plus en plus petits, de plus en plus sombres. À la clé, l'envie de combler un vide en elle, espérer qu'au bout du voyage, après tant d'effort, se dévoilera une vérité – un calice, oui. Avec le temps, Colline a su apprendre à gérer la déception : jamais de coupe mystique, non, simplement, le frisson de la trajectoire. Elle aimerait en faire une généralité sur sa psyché, un état extérieur à elle, une mise en abîme qui ferait office de psychanalyse dynamique. Mais non. Elle sait qu'au bout, tout au bout du dernier tunnel, il y a juste le secret qu'elle dérobe au monde, en son ventre ouvert.

Un rayon de poussière se désintègre en spirale. Colline se redresse au bas des marches, le dos fracassé. Elle reprend son souffle, sonde le noir déroulé devant, ruban de mort, cousu de torpeur. Elle a compté cinq marches.

— Passez-moi la torche.

Toufik se penche pour lui tendre la lampe, qu'elle attrape du bout des doigts. Sa fatigue lui fait voir les choses en double. Elle fait cliquer la lumière, puis jette le faisceau devant elle. Se découvre un espace bas de plafond, gouttant d'humidité. Où que son regard se pose, il ne trouve aucun repère. Juste un vide d'où pourrait à tout moment surgir quelque chose, claudiquant depuis le passé pour venir l'agripper. Elle déglutit, un frisson la rend toute chaude, pleine de vie.

— *Nice.*

Sur sa gauche, le mur. Sur sa droite, une ouverture qu'elle n'avait pas remarquée. Elle se penche. Un trou oblong. Son regard plonge dans ce qui lui apparaît comme un des pilotis creux qui soutiennent le bâtiment. Une colonne sèche remonte sous ses yeux, pour disparaître dans le plafond. Colline voudrait enjamber le trou, pour

atteindre l'extrémité en pente du bâtiment et toucher le fond du fond de tous les fonds. Mais non, non, pas maintenant.

Un nouveau dégagement plus loin sur la droite. Une sorte de petite salle déserte. Colline y promène sa lampe, découvre des traces de bois vermoulu, fusionné dans les murs. Une odeur intense l'assaille, du musc bien poisseux, qui pique les yeux, la fait pleurer (elle se souvient d'un coup d'une chanson du Muppet Show qui l'avait fait rire, enfant : "Je n'ai jamais fait de mal à un oignon, alors pourquoi me font-ils pleurer ?"). Elle devine des restes de paille dans un coin, souillés de ce qu'elle croit être une défécation animale, un caca de gros chien, peut-être. Impossible de savoir à quoi pouvait servir cette petite pièce, mais une force sombre s'y exprime, le bout du Corbu, dans lequel le mystère règne, suspendu.

Colline inspire. Elle pose son regard dans l'espace principal, fait un premier pas. Éclairant le plafond, elle dévoile de larges blocs de béton. La lumière est grise de poussière dissoute dans la trace de la torche. Ses baskets écrasent une terre noire semée de silice. Elle balaye du pied autour d'elle, scrute le sable cristallin, dégage plusieurs fragments de pierre polie pulvérisée, plus grands que des éclats. Elle s'agenouille, continue à fouiller du plat de la main, tire un bout plus gros. Elle le tourne entre ses doigts. Du marbre. Il y a des stries sur le côté, alors, peut-être un morceau de colonne ? Sans réfléchir, elle empoche le fragment. Elle se relève, dirige le faisceau loin devant. Tout au fond de la pièce, un tumulus.

Le temps d'une pause, de reprendre le fil, de mettre un nom sur ces paysages nouveaux. Invoquer son savoir du lieu pour comprendre. Colline se trouve quelque part dans le sol artificiel, qui longe toute la longueur du bâtiment, aménagé entre les pilotis et le premier étage, et composé de plusieurs sections utilitaires, reliées entre elles par des écoutilles juste assez grandes pour laisser passer des humains. Ici, c'est l'angle sud-ouest du bâtiment, tout au bout de l'Unité, une zone

d'extrémité, isolée, sans écoutille, qu'on a dû aménager en secret. Pour y faire quoi ? Derrière le mur de gauche commencent les sections logistiques. Pourquoi personne n'a-t-il noté cet espace sur cette carte ? Et d'où vient ce tumulus ?

Colline se retourne vers le carré de lumière de la trappe, où elle ne discerne plus aucune silhouette.

— Toufik ?

Rien.

Alors, plus fort :

— Toufik !

— Je suis là.

Une voix distante, ruisselant d'un autre monde.

— Toufik, c'est une section du sol artificiel qui n'apparaît pas sur la carte – tout comme le placard. Il n'y a pas de passage pour accéder au reste du système. Il y a de la terre, avec des bouts de marbre dedans. Et ce qui semble être la couche d'un animal. Il y a un talus au fond, je vais aller voir ce que c'est.

Elle continue son approche méfiante du tumulus. En une minute, elle a parcouru les quelques mètres qui la séparent de la masse. Brusquement, elle s'immobilise. Dans son arc de lumière apparaît un œil. Immense, vaste continent. Colline tend la main. Un œil peint. Elle dégage le reste du monticule, encombré de débris. Une masse émerge.

— Colline, tout va bien ?

— Du bois...

Puis, pour elle.

— Un bateau.

Des images en rafales, au moment où la pulpe de ses doigts caresse l'antique vermoulu – un courant électrique qui fait naître une fiction : de hautes vagues noires, trop hautes, sous un ciel d'étoiles inconnues ; une forteresse de rames bravant ces monstres liquides ; des hommes entassés, terrifiés par une puissance qu'ils disent

invincible, eux, ces guerriers qui apportent leurs mythes ; sous leurs casques mauves, leurs dents grincent ; certains se pissent dessus. Des parois de pierres blanches émergent comme des murailles. Un rugissement, venu de ces roches primitives. Un visage au fond d'une grotte, appelant au sacrifice de la femme. Tout tremble, l'eau s'engouffre, fait taire la chaleur.

La vision s'efface, un voile quitte ses yeux. Colline entend du brouhaha en haut des marches ; Toufik descend, une nouvelle torche à la main. Il tient un sachet en plastique entre ses dents.

— Pourquoi le sac ?

Il regarde le bateau, sans expression. Un fantôme hante ses yeux. Il pose le sachet.

— Vous avez parlé de cailloux.

Elle l'observe, incapable de savoir ce qu'il ressent en ce moment précis de tension, les premiers instants d'une découverte, le frisson d'un interdit.

— Attention où vous mettez les pieds.

Colline continue de dégager l'embarcation. Le faisceau de la lampe effleure les restes enfouis du bateau, noircis par le temps. L'embarcation est renversée, son flanc exposé recouvert de la même silice éparpillée dans la pièce. Grecque. Ionienne. Regarde ce bleu, intact... Une reproduction ? Non. Un vestige sorti du fond des âges, à peine touché par l'usure, préservé par miracle. Quelle époque, impossible à dire, mais si on se base sur ce que l'on sait des barques de la place Jules Verne, alors c'est fin du VI^e siècle, la seconde génération des colons phocéens. On avait excavé les barques en juillet 1993, parfaitement conservées, sur les bords de ce qui était jadis le port intérieur aménagé dans la calanque du Lacydon. Le Lacydon, connu aujourd'hui sous le nom de Vieux-Port, est le lieu supposé de la création de Marseille, le premier site occupé par les Phocéens vers -600, légué par la tribu ligure du coin. Les embarcations de pêche de cette époque faisaient une dizaine de mètres. Celle-ci semble minuscule. Peut-être plus vieille encore ?

Première génération ? Et comment l'aurait-on amenée ici ? Elle a l'air entière, encastrée dans le fond en pente de la pièce – sa poupe brisée. Comme si on l'avait rangée là, puis recouverte. Pour la cacher. La protéger. Mais comment la faire rentrer ? Si elle est authentique, la replacer ici bout par bout serait aberrant. Colline sait que la construction du Corbu a commencé par les compartiments du sol artificiel, le long de la base de pilotis. La barque aurait pu être posée là, les étages bâtis par-dessus. Mais par qui ? Le Gris ?

Elle se tourne vers Toufik, immobile au pied du bateau, comme hypnotisé.

— Quelque chose ne va pas ? dit-elle.

— Non, c'est OK.

Colline remarque des traces de pas dans la terre noire, mais le temps a déjà presque effacé les empreintes. Deux semelles de baskets. Colline remonte les traces en sens inverse, jusqu'aux escaliers. Elle n'aurait pas pu les remarquer si elle n'avait pas su ce qu'elle cherchait : l'espacement des marques est chaotique, pas une marche normale, plutôt une danse, parfois sur la pointe des pieds.

— Bizarre...

— Quoi ?

Colline enjambe le bastingage du bateau sans prendre appui. L'intérieur est rempli de terre, d'où pointent des bouts de rames cassées. Elle recentre sa lampe dans la barque, vers la proue, des restes de tissus moisis, un amas de poutrelles... et une silhouette derrière. Colline se penche, commence débarrasser le bois, puis laisse apparaître une bâche. Pas antique. Elle tend les bras.

Depuis le sol, Toufik lui dit :

— Vous n'avez pas peur ?

— Des malédictions ?

Colline tire la toile. Une forme se révèle, précise dans le rayon de lumière. Deux semelles de baskets, un visage retourné vers l'avant. C'est un corps, tout dur. Lui aussi préservé. Le cadavre d'une jeune

filles. Recroquevillée. Les poings serrés devant sa figure. Vêtue d'une jupe d'été. Un lacet défait.

— Il y a... une fille ici.

Colline entend Toufik souffler. Elle dégage un peu plus la bâche. Découvre un vieux walkman à cassettes sur le côté, un casque à la mousse déchirée. Elle remonte le faisceau vers le visage.

— Je ne sais pas si elle est réelle ou si c'est une statue. On dirait qu'elle s'est figée d'un coup, dans une position. Elle... elle sourit. Une statue de cire ? Sa peau est comme du cuir. Et...

Soudain, la seule chose que Colline voit de ce pauvre corps éteint, de cette vie sans plus rien que ces mains qui se serrent en étreinte, ce sont les deux lourdes boucles qui pendent à ses petits lobes. Deux cercles de bronze, où poussent, entrelacés, des serpents.

En Colline, quelque chose se fend, une épiphanie à la vue de ces trophées, pour elle, à toucher avant tout le monde, pour elle, maintenant. Colline les veut, sur-le-champ, ses oreilles à elles, elle voudrait passer ces épingles, sentir le poids des nœuds vipérins tirer dessus, pesantes, équilibrant son corps maladroit, encadrant son visage, ses pas, sa vie. Elle avance ses doigts. Leur finition, la délicatesse du bronze, des vestiges, un trésor. Ces boucles parfaites, où broder une vie de femme. Si grosses et pesantes à ses oreilles. Colline tend les mains, envieuse, maintenant, pour elle, ce trésor. Est-ce donc là la vérité de l'archéologie ? Sont-ils vraiment ces pilliers de tombes ? Les plus matérialistes des rêveurs ? De nouvelles images lui viennent à l'esprit, interdisent toute parole : d'anciennes gravures en deux dimensions sur les flancs d'une amphore, peintes par des hommes et des femmes effrayés par les ombres des torches, des yeux vides de démons sortis de l'enfer, au sommet d'escaliers décorés. Une île perdue dans les brumes. Des cyprès pétrifiés. Un jardin aux bassins brisés.

Colline sort de sa torpeur. Se rend compte que Toufik entre dans le bateau à son tour. Un petit bout de langue coincée entre ses dents,

elle attrape le walkman, ramène la bâche sur la fille. Maintenant, le challenge : comment prendre les boucles sans se faire voir ?

— Toufik, vous voudriez pas regarder si...

Elle entend un bruit, dans un coin de la grande pièce. Près de la couche de paille pourrie.

— Chut...

Toufik respire avec peine. Sa bouche est une fente noire, tordue, comme s'il essayait de dire un mot dont il ne sait plus le son.

— Mmh-mm.

— Un serpent ?

Le bruit ne cesse d'augmenter, de se diviser en plusieurs reptations qui deviennent grelots, presque crécelles.

— Toufik ?

— Non, Colline, pas des serpents. Les Modulors.

Il sourit – un rictus malade.

— Minuscules, ils brassent et pompent entre les atomes du béton. C'est ce qu'ils disent ici... mais... il y a... Est-ce que tu sens ?

Il regarde tout autour de lui, comme s'il essayait de percevoir un courant invisible. Puis doucement, il s'effondre. Il se prend la tête entre les mains, se plie en deux, comme percuté par une force invisible, venue d'en lui.

— Gniii... Sors...

Toufik change. Comme si son regard se fendait en deux, durci et mou. Son visage devient brouillon confus, déchiré entre plusieurs émotions.

— ... de ma... maison...

Le son métallique enfle pour exploser en effroyable roulis, qui fait trembler le béton. Colline le croyait localisé, mais il arrive de partout. Elle traque la source de sa lampe, sans pouvoir trouver quelque chose qui bouge. Non. Ça vient des murs. De derrière les murs. Du métal qu'on entrechoque, comme des fourchettes, des verres, le bruit d'une cantine. L'effervescence de convives. Une agape. Un banquet. Qui ne cesse, qui ne cesse.

Toufik est immobile, comme pétrifié.

— Le banquet, l'écho de la Fondation !

Il annonce ses phrases en apnée, incantations.

— Si tu savais, combien j'ai cherché... pour te retrouver... célébrer ta beauté, mirée en l'eau...

Colline recule près du bateau. Elle a l'impression qu'une foule se presse autour d'elle, tapie dans la pénombre. Toufik s'avance, les yeux mi-clos.

— Ton visage... Laisse-moi me noyer...

— Toufik, reculez...

Malgré sa petite corpulence, il paraît immense, son torse taillé dans le marbre, son poing droit fermé. Elle essaye de détaler, mais chaque fois, il la repousse vers le bateau. C'est un mur, tout dur, impossible à faire bouger.

— Deux, toi et moi, sur la passerelle au gouffre...

— Toufik !

— ... deux dans le pédiluve, ce qui doit être uni... l'écho du premier pacte, souviens-toi...

Il chante. Il fond, ses traits tirés comme si son âme venait de se briser en lui – sa bouche est celle d'un masque grec, dans lequel s'engouffre un vent faisant tonner l'horreur d'un autre monde, dont les échos déchirent son chant. Il s'avance, toujours plus grand. Il la pousse contre le mur, ne lui laissant aucun moyen de fuir. De son bras mort, une forme molle – un membre de Modulor – il la sonde, la caresse. Elle plonge ses yeux dans les siens, y lit la peur d'un chiot qui ne comprend ce qui se passe, incapable de réfréner ses ardeurs, de ses lèvres coule un fil de salive qui noie ses dents. Il ouvre grand les yeux.

— Ah, Gyptis...

D'un geste, l'espace entre eux est annihilé. Son torse occupe tout, prend tout, cage massive qui s'impose brutalement, la recroqueville. Elle se heurte à lui pour le repousser, le griffer, le frapper encore et encore, mais rien ne bouge, c'est comme de la pierre, comme une montagne. Elle hurle. Il l'envahit, lui nie son autonomie, son individualité, il devient son horizon.

OceanofPDF.com

S'ouvrent nos yeux fermés.

*Chute, vitesse, ces lignes de fuite tracent un vertige.
Filent vers l'abîme, comète en perdition.*

*En nous, la prière, répétée, d'être cueillis par l'incroyable.
Nous avons choisi de laisser derrière nos oripeaux, nos coquilles où
pourrissaient nos âmes ; souviens-toi, elles étaient comme
des armures, ces enveloppes.*

*Si choisir de plonger est pure trace, alors non, ne rien regretter :
aligner ce corps et cette vitesse, régler la friction.
Parfaite harmonie des lignes et des cercles, quand dans la nuée,
nous filons.*

.
.
.
.
.
.
.

*Nos larmes forment une traînée, Couronnent l'iridescence des
soleils.*

OceanofPDF.com

TELETE

« Il y avait un bois sacré, qui depuis un âge très reculé n'avait jamais été profané, il entourait de ses rameaux entrelacés un air ténébreux et des ombres glacées, impénétrables au soleil... Déjà la renommée rapportait que des tremblements de terre faisaient mugir le fond des cavernes, que les bois, sans brûler, brillaient de la lueur des incendies, que des dragons, enlaçant les troncs, rampaient çà et là... »

OceanofPDF.com

Aion

Elles disent que le Chaos Primitif n'a pas de visage. Elles disent "Pas de Face" ; elles dansent pourtant, autour des rites inspirés, improvisés, entre les plantes, les champignons et les pierres, leurs corps mouillés de rosée nocturne, irisés d'un rayon blanc. Elles dansent pour invoquer depuis les remous ses traits parfaits.

Ces lieux avant que le solide ne soit créé : sous une lune d'orge, près d'un ruisseau, les premiers habitants composent un mouvement autour d'un centre invisible. Les arbres dressés sont d'autres danses, statiques, éternel glissement. Tout au même rythme, pourtant, le rythme de l'eau sacrée qui coule là, au milieu de la fente d'où sortira le visage.

Célébration : toutes les créatures de terre, d'eau, de feu et de vitesse, engendrées par la perpétuelle ronde d'une nature sauvage. Quand toute conscience n'irrigue qu'un flux, bouillon où tout se connecte, issu du bain indifférencié d'une énergie primitive fêtant sa propre existence. Tout n'est que chaos : pointes et épines, essence, décoction venue de la mousse, des crevures, des nerfs qui font l'entrelacement du végétal. Ces êtres nés du rêve sont multiples dans leurs formes et

leurs fonctions – agents du possible qui structurent et bâtissent et construisent.

Dans ce labyrinthe de mouvement, cette danse autour de la fente mouillée, où gargarise le torrent, se dessine une invocation, le chant subtil d'une fée qui a accepté de se livrer à l'eau pour ouvrir le passage. Chaque nuit, cet élan annonce le renouveau, le retour éternel du visage, motif premier où se greffe toute vie – plus que la vie, le sang du vrai, le terrible, ce qu'on ne peut regarder dans les yeux sans risquer de fossiliser tout geste. Et quand la danse pleine de bulles s'emballe, monte une tension ; cristallisé, l'air. La fée sacrifiée se désintègre, liquide.

Au fond de l'eau, soudain, mugit le réveil de la Déesse : l'origine de tout, la Mère qui vient, l'eau rapide qui prend forme, pendant un court instant, émerge, coagulée depuis les profondeurs de l'intime. Tous les regards se détournent, regards de l'âme, du cœur. Personne ne voit le visage. Il se cache, voilé par le déni. C'est le moment que choisissent les animaux du bois sacré pour venir danser avec leurs frères et sœurs élémentaires. Écureuils, belettes et blaireaux valsent et jouent, des myriades d'oiseaux multicolores convergent en formation, éclatent en feux d'artifice symétriques, cadrant le spectacle. Profusion de tout, texture.

Le son de son apparition gronde. Tout vibre, excité par la proximité de l'Une et de l'Ultime. Le sol lui-même, tous les atomes, la fabrique du réel ébranlée. L'eau explose au firmament, toutes les gouttes s'envolent. Dans le jus festif se pâment les fées, les yeux fermés qui ne s'ouvriront que pour entamer un autre rite, pour faire resurgir le Visage qui déjà disparaît en silence, accompagné de l'eau qui retombe, créant dans l'onde de nouvelles rondes qui chantent en s'effaçant.

Il pleut de la grâce.

OceanofPDF.com

MAI

Le ding de l'ascenseur.

Colline cille. Son reflet dans le grand miroir au fond l'habitable de métal : ses cheveux coiffés d'un papillon barrette, des lunettes, une petite robe simple sous une veste en cuir rose, un sac à main, des ballerines. Comme tu as changé, Colline, depuis que tu as mis les pieds ici. Qu'est-ce qui s'est passé ? Seulement ton traitement ? Non, bien plus. Une certitude.

Les portes s'ouvrent au premier niveau. Entre une ado à la moue boudeuse. La cabine poursuit son ascension. Dans ce moment entre deux étages, debout si près de cette gamine, reflue en Colline un torrent d'émotions, un reflux d'elle, des dangers auxquels elle s'expose en revenant au Corbu. Elle perçoit la respiration de ce corps jeune à côté. Colline refuse de croiser son regard dans le miroir. Parce qu'elle sait qu'elle n'a pas la grâce dont elle a besoin pour se sentir comme elle, si jeune, parce qu'elle est peut-être un peu jalouse. Trop d'aigreur et de violence, revenues sournoisement, régurgitées par protection.

Ding !

À deux pas du midi

Colline sort au troisième étage du Corbu, le cœur battant. Elle voudrait se retourner pour voir l'ado une dernière fois, mais elle trouve la force de tracer sa route.

Elle traverse la petite piazza pour pénétrer dans le lobby de l'hôtel-restaurant du Corbusier – situé au cœur même du bâtiment. Elle scanne le bureau sur la droite, où un grand type en salopette gère les chambres d'hôtel. Une porte vers les cuisines, un escalier en colimaçon qui monte vers le salon supérieur. Colline se pose au bar, juste à l'entrée de la grande salle à manger, se cache derrière ses mèches. Elle regarde danser la clé de sol qu'elle a accrochée au bout de l'une d'entre elles. Comme un écho, une vibration. Pour ne pas oublier qui elle est, ce qu'elle est venue faire ici.

Elle se calme, fait un signe au serveur, commande un café noisette. Du coin de l'œil, elle surveille la salle à manger sur la gauche. Les tables s'étagent sur deux niveaux, ensoleillés par les grandes baies, et l'ouverture de la terrasse. Une troupe de vieilles dames papotent. Colline sort s'installer au soleil – un haut muret qui sert de balcon, dominant la ville, cadrant le ciel et la mer en 16:9. Trois Japonaises prennent des polaroids. Colline passe ses lunettes, embrasse le paysage, les flots dociles, loin. Une mouette découpe le bleu en cadran. Quand le café arrive, elle le sirote, sans se brûler la langue.

Colline se plonge dans l'azur. Elle se concentre sur son projet. Elle remet en ordre la narration de ces trois dernières années, fragments de rêves auxquels elle s'acharne à donner un sens. Après son agression par Toufik dans le sol artificiel, Colline avait ouvert les yeux dans la lumière d'une chambre d'hôpital. On l'avait retrouvée inconsciente sur les marches de la Timone, en pleine nuit d'hiver. Elle avait été hospitalisée, pour coups multiples et fracture du nez. On l'avait interrogée, elle avait raconté s'être fait agresser par un vigile du Corbu, elle avait donné ses contacts – elle n'avait pas eu le

choix. Le gratin de l'INRAP avait défilé dans sa chambre pour lui faire la leçon sur ses méthodes, puis des sermons, pour finalement la licencier. C'est vrai, elle n'aurait jamais dû se retrouver au Corbu, elle avait menti, à elle même, à Toufik, à ses supérieurs. Elle était la seule assistante au standard de l'INRAP ce soir-là, de permanence. Elle avait pris le coup de fil pour elle, avait contourné tous les protocoles pour... pour quoi ? Être la première sur place. Voir s'il n'y avait pas quelque chose dans ce placard, dans ce lieu sacré, qui ne puisse lui appartenir, qui ne puisse lui correspondre.

Les boucles d'oreilles.

Quelle idiote. Le grand patron, son patron, était venu avec le préfet pour corroborer sa déclaration, pointer les contradictions. Cette sincérité qu'elle avait espéré être sa chance, sa promotion, le moment où enfin on lui donnerait les clés d'une fouille – car elle avait bien trouvé ce bateau après tout – avait été sa perte. Elle avait tout raconté, mais personne ne l'avait crue, pour le cadavre. On l'avait prise pour une folle : pas de Toufik, pas de jolie momie. Il n'y avait que le bateau – ce bateau qu'on avait disséqué, indexé. Le corps avait disparu. Le corps et les boucles. Et Toufik n'était pas gardien : selon la police, il avait quitté ses fonctions de liftier en 1979, à vingt ans, et n'était jamais revenu avant l'incendie. Il avait profité d'un moment de détresse dans le bâtiment pour accomplir son méfait. Ne restait que sa désobéissance, et ses motifs douteux. Une fois son sac vidé, il ne leur restait qu'un seul choix : se débarrasser d'elle, puis mettre un expert à la tête du projet. Pour être sûrs que tout serait fait, pour qu'aucun impair ne soit commis pendant le chantier. On l'avait virée pour faute grave. Aucun droit au chômage, ce n'était pas un problème : Colline n'a pas l'habitude de demander l'aumône à l'État.

Le plus dur fut l'exil long, les doutes, la patience. Elle était partie en convalescence chez sa tante à Cassis. Impossible de retourner chez sa mère – douce Maman l'avait chassée de la maison quand Colline avait compris qu'elle n'était pas tout à fait comme les autres filles.

Colline avait accepté que personne ne lui tendrait jamais la main. Sa tante passait son temps au golf, elle avait accueilli sa nièce contre loyer, épuisant ses maigres économies. Colline se nourrissait de graines, lisait, travaillait, fomentait son plan. Elle avait guéri, attendu, s'était concentrée sur son corps, sur sa nouvelle vie de femme. Elle avait pris sa décision, de poursuivre ses recherches. S'était plongée dans la documentation, les plans, les questions. Avait remonté le fil des boucles des oreilles, comme une histoire sacrée, écrite dans sa chair à elle. Colline avait dissous sa rage dans l'obsession – une ligne continue, invincible. Car Toufik avait menti lui aussi. Ce soir là, dans les profondeurs glaciales de l'Unité d'Habitation, ils avaient tous les deux profité d'un mensonge. Elle voulait dérober un trésor impossible à deviner. Lui savait ce qu'il faisait, depuis le début, quand il l'avait guidée là-bas, sous le placard. Toufik, petit fils de pute. Rends les boucles.

Colline plonge la main dans son sac, pour extraire le walkman TPS-42 de la mystérieuse inconnue du bateau grec. C'est tout ce qui lui reste de cette gamine, une cassette étiquetée dans un bout de plastique rafistolé, une relique transparente des années 70, avant que celles-ci ne deviennent 80. L'objet lui-même est une rareté. Le premier walkman de Sony. Une merveille bleu nuit, avec deux prises jack et un énorme bouton de lecture orange. Colline se souvenait en avoir voulu un, mais son père, féroce anti-technologie, le lui avait toujours refusé. Elle avait dû attendre la fac, et la mort de papa, pour pouvoir s'en payer un. Le temps venu, elle n'éprouvait plus le besoin d'écouter de la musique. Son romantisme s'était éteint doucement, à chaque déclinaison grecque.

En les écoutant pendant sa convalescence, Colline avait identifié les chansons. Elle en connaissait déjà la plupart, le reste fut trouvé lors de ses discussions et grâce aux divers logiciels que ses neveux lui avaient dit pouvoir reconnaître avec leurs stupides téléphones portables. Elle avait digitalisé la compilation pour la placer sur un

forum de spécialistes, qui s'étaient tous entendus pour la reconstituer, dans ses moindres détails.

Side A

America – *Tin man* (1974)
Blondie – *One way or another* (1978)
Fleetwood Mac – *Dreams* (1977)
The Kinks – *Lola* (1973)
J.-M. Caradec – *La Colline aux corallines* (1977)
The Ramones – *Sheena is a punk rocker* (1977)
Michel Delpech – *Quand j'étais chanteur* (1976)

Side B

Melanie D – *Three times a lady* (1978)
Sacha Distel – *Scoubidou* (1959)
David Bowie – *Life on Mars* (1971)
Lou Reed – *Vicious* (1972)
Steely Dan – *Rikki don't lose that number* (1974)
Barbra Streisand – *Woman in Love* (1978)
??? – ???

Toutes les chansons étaient connues, sauf une. Cette dernière composition n'avait pas l'air d'être un enregistrement amateur. L'un des spécialistes de l'INRAP à qui elle l'avait fait écouter – un rescapé des années Giscard – avait émis l'hypothèse qu'il s'agisse d'une chanson en patois grec. Dans les années 70, ce pays s'était taillé une part de choix dans le marché du disco pop en faisant sortir une pita d'artistes éphémères aux noms improbables – *Noumaïos Nike, Athropos Nu, Anaktori*. La langue était complexe à déchiffrer – des intonations de grec ancien, parfois, mais aucun mot reconnaissable. Le morceau lui-même semblait avoir été enregistré dans la nature. On entendait un ruissellement distinct, des voix de femmes entremêlées, une pluie de cithares. Il y avait aussi une chambre d'échos, comme si cette nature était emprisonnée dans une cage de

pierre. Difficile de percer ce voile solide, pourtant, y trouver des bris de...

Radio Corbu

Colline se sent épiée. Une vieille dame se tient debout près de sa table, les mains croisées sur un tablier bien repassé. Colline enlève son casque.

— Oui ?

— Colline ?

— Flo ?

La dame sourit, s'assoit.

— Vous êtes exactement comme je vous imaginais.

Flo commande un verre de rosé bien frais ; puis, penchée :

— Jess m'a dit beaucoup de bien de vous. Je n'ai pas l'habitude de recevoir des inconnues chez moi, c'est pour cela que je voulais vous rencontrer. J'espère que ça ne vous choque pas.

— Non.

Jessica était secrétaire dans un cabinet de collectionneurs où Colline avait fait ses recherches, dans l'espoir de trouver davantage d'informations sur les boucles d'oreilles. Elles s'étaient liées d'amitié, et avaient partagé leurs déjeuners, assises sur les marches d'un escalier, à rire du ciel. Quand Colline lui avait raconté le bateau, au Corbu, Jessica lui avait dit que sa mère habitait l'un des plus beaux appartements de l'immeuble et qu'elle pourrait peut-être l'accueillir dans son ancienne chambre et la guider dans son enquête. C'était une coïncidence inespérée – même si Colline ne croyait pas au hasard –, elle se trouvait tout simplement au bon endroit, au bon moment, avec les bonnes questions. Jess avait convenu d'un rendez-vous avec sa mère. Ici, au bar de l'hôtel du Corbu, sur la terrasse. En ce jour précis. Comme l'avait demandé Colline. Car Colline a un plan.

Flo croise les bras.

- Alors, comment vous le trouvez notre Corbu ?
- Glauque 3000.
- Vous vous y ferez.
- Pas sûr.

Sur le rebord de la terrasse, une corneille penche la tête. Flo la chasse de la main.

- Pschht...

Flo devine le mécontentement sur le visage de Colline.

- Les oiseaux ont des oreilles. Il ne faut pas les laisser raconter n'importe quoi...

Colline regarde cette dame, dans sa robe à fleurs, gesticuler. Brusquement, la sympathie.

- Vous habitez ici depuis quand, Flo ?

- 1972.

- Vous devez en savoir, des choses.

- Oh, sur le bâtiment oui... C'est important de savoir qui fait quoi, ici, qui dit quoi. Le reste... Et puis j'oublie...

Elle perd ses yeux pétillants dans le trait d'un nuage.

- Combien de temps voulez-vous rester ? Dans sa lettre, Jess n'a pas été très claire.

- Je ne sais pas. Quinze jours ? Ça vous irait ?

Flo hoche la tête, la fixe droit dans les yeux, comme personne n'ose jamais le faire, comme si elle lisait en elle comme dans un livre ouvert sur un marque-page mâchouillé, usé jusqu'à la corde, pointant la même ligne, le même mot : secret, secret, secret.

- Qu'est-ce que vous faites dans la vie, Colline ?

Colline s'enfonce dans sa tasse, cherche une issue dans le soleil, qui ne lui donne rien : simplement, le fond d'une pensée décaféinée. Un mensonge. Encore.

- Je suis ici pour écrire un livre.

- Oh ! Un livre, c'est formidable ! J'adore les livres ! Quel genre de livre ?

- Un livre sur Le Corbu.

- Le Corbu, l'homme ?

— Non, non. L'immeuble.

— Comme je vous comprends... mais, si je puis me permettre, pourquoi choisir cette unité précisément ? Il y en a d'autres, Rezé, Firminy, Berlin...

— Je suis née aux petites Magalones, juste en face, de l'autre côté du boulevard Michelet. J'ai toujours vu Le Corbu de loin, je venais jouer au foot ici, sous les pilotis. J'aimais cet endroit, c'était comme une forêt magique, que je pouvais explorer. Quand on a déménagé à Cassis, ça m'a brisé le cœur. Maintenant que je reviens à Marseille, je suppose que j'avais besoin de voir les choses sous un autre angle.

Ce n'était pas un mensonge. Ses parents l'avaient élevée ici, en face du Corbu, pendant presque quinze ans, avant de quitter le Sud quand papa avait décidé que c'était mieux, la vie en banlieue parisienne.

Flo sourit.

— Je me doutais de quelque chose comme ça.

— Comment ça ?

— Jess n'aurait jamais proposé sa chambre à quelqu'un qui ne serait pas intimement lié au lieu.

La serveuse apporte le rosé, plein de buée.

Flo en prend une gorgée.

— Qu'est-ce que vous allez écrire sur Le Corbu ? Il y a déjà eu de très médiocres romans policiers sur le sujet.

— Je ne sais pas encore. J'aurais aimé que vous puissiez m'aider à trouver un angle d'attaque. C'est pour ça que je voulais m'immerger, partager un peu la vie des habitants. Disons que j'aimerais bien me concentrer sur les aspects les plus... mystérieux.

Flo glousse.

— Vous savez ma petite, Le Corbu est un labyrinthe. Il y a de vieilles énigmes laissées par les précédents habitants, par les visiteurs.

— Des énigmes ?

— On sait par exemple que Picasso a peint des colombes sur un mur, pendant la construction. Il était ami avec Le Corbusier, mais le mur a été repeint par un ouvrier...

— On ne l’a jamais retrouvée ?

— Non. Et puis il y a les choses plus étranges. Par exemple, pourquoi on n’arrive pas à faire fonctionner internet ici.

— Ah ?

— Les propriétés du béton disent les spécialistes.

Colline sort son téléphone pour regarder le signal. Signal téléphone : OK. Net : dans les choux. WTF.

— Ça alors.

— Oui, heureusement qu’on a Radio Corbu.

— Radio Corbu ?

Flo jette un regard derrière elle. Les vieilles dames au fond du salon se sont tues, clignent des yeux.

— C’est comme ça qu’on dit quand on entend des rumeurs, et qu’on veut couvrir la source. Radio Corbu, c’est notre internet à nous, mais dans l’air, dans les murs.

Colline sourit en terminant son café.

— Sympa.

— Ce livre, vous comptez l’écrire ici ?

— Ça va dépendre de l’inspiration, je suppose...

— C’est bien pour vous, tout sur place... Vous verrez, la vie ici, on s’y fait vite, et vous allez avoir besoin des lumières des résidents et des gardiens.

— Jess m’a parlé d’un certain... Serge.

— Oh, bien sûr. Il s’appelle Sergueï, mais il préfère qu’on l’appelle Serge, ça se comprend.

Serge. C’est lui dont Toufik a usurpé le rôle ce soir-là. Lui qui avait découvert le placard, et passé le coup de fil à l’INRAP.

— Vous pourriez me le présenter ?

Flo regarde sa montre.

— Il est de garde le vendredi, mais avant ça, j’aimerais vous montrer quelque chose...

— Quoi ?

Sur la rambarde, une corneille observe toujours.

Flo pose un doigt sur ses lèvres.

— Chut.

Troisième rue

Flo et Colline sortent du restaurant. La troisième rue est l'artère principale du Corbu, une galerie commerçante intérieure qui permettait jadis aux habitants de vivre en autarcie. Mais aujourd'hui, tout a changé. Il ne reste plus grand-chose de ce rêve d'un village vertical. Des ruines, des salles vides.

Elles passent devant une boulangerie, toute sombre. Dans la vitrine vintage, des navettes, des tropéziennes. Colline devine une femme aux formes épaisses, assise dans la cuisine, un portrait flamand, encadré par les portes. Silencieuse, les bras croisés, le visage plongé dans l'obscurité.

— Elle est un peu bougonne mais c'est un amour. Elle prépare le meilleur pain de tout le quartier, mais ne le vend qu'à ceux qui ont ses faveurs.

Flo fait un petit coucou à la silhouette, qui lui répond en levant une main ouverte.

Un Modulator les attend plus loin dans le couloir. Pleinement déployé, découpé sur une épaisse plaque de bois, cerné de symboles ésotériques, de mesures mathématiques.

— C'est un original... taillé par Le Corbusier lui-même.

Colline hausse les épaules.

— C'est juste un nombre d'or. Et une suite de Fibonacci.

— Ce sont des mots d'architectes. Nous, les résidents, nous pensons que c'est tout autre chose.

— C'est-à-dire ?

Flo se fait discrète, se penche pour murmurer.

— Il n'y a pas UN mais DES Modulators. Avec celui-là, il y en a sept – les autres sont représentés sur la façade, je vous les montrerai si

vous le voulez. Ils sont tout petits petits, ils vivent dans le bâtiment, mais on ne les voit jamais.

Colline se souvient des mots de Toufik, dans la nécropole, quand ils avaient entendu ces bruits de banquet venus de derrière les murs, ces sons qui avaient menacé de les engloutir tous les deux.

— Un genre de fées ?

— Oui, d'ailleurs, vous savez, ici, on appelle cet endroit la maison du Fada. En provençal, le Fada, c'est celui qui a vu les fées. On dit que les Modulors sont nos ouvriers, qu'ils protègent le bâtiment. À Noël, on échange les nouvelles de ces mystérieux petits bonshommes. La boulangère les sculpte en pâte d'amande.

Colline la regarde – Flo est-elle trop vieille pour s'apercevoir de sa naïveté, ou bien ce lieu exerce-t-il une magie inconnue sur les sens, un moment où l'isolation pousse à s'inventer des présences obscures dans les recoins ?

— Pourquoi c'est un homme, ce Modulator ?

Flo semble réfléchir pour la première fois au problème.

— Eh bien... Je ne sais pas...

— Ç'aurait pu être une femme, non ?

— En 1952, il avait dessiné une Modulator femme, on l'appelle la Modulette. Ça n'a pas pris.

— On se demande bien pourquoi.

Flo cherche ses mots, préfère se taire.

Passée l'ancienne supérette Casino, fermée elle aussi, les murs se dégagent soudain pour laisser place à de grandes baies vitrées cintrées de bois. La lumière envahit l'espace, marée montante repoussée par les angles.

— Et voici le jardin d'hiver.

Un endroit semé de bancs, de formes enfouies de coquillages. Comme un appel d'air, au sein de ce confinement. Colline se souvient d'un rêve, quand elle était encore ado : un rêve de ce lieu, qu'elle n'avait jamais vu avant, qu'elle avait imaginé presque dans ses moindres détails. Juste, plus grand, plus aérien. Elle y avait assisté à

un concert de jazz, entendu les notes frôler l'architecture, comme une caresse. S'y tenir aujourd'hui n'est pas une surprise – comme pénétrer sa propre intimité.

— Avant, dit Flo, on y fêtait les anniversaires, on y faisait des assemblées. Il y a même eu quelques messes. Ah tiens, voilà Quinlan.

Un homme corpulent marche lentement, penché, le regard fixé sur le parquet. Il lève les yeux, se fige dans un rictus carnassier. Il ressemble à Martin Sheen, bien coiffé, en bras de chemise.

— Ciao Bella !

Il embrasse Flo sur la joue, elle rougit. Colline fait mine de ne pas le remarquer, mais lui la détaille des pieds à la tête, un petit sourire peint sur sa lippe humide.

Flo glousse.

— M. Quinlan est communiste.

— Un ami du peuple, Flo.

Il tend un prospectus à Colline. Une propagande anti-zone euro, anti-mondialiste, paradoxalement pro-sioniste. Il la regarde circonspect, comme Toufik l'avait fait, comme la plupart des hommes le font, incapables de savoir si elle est ce qu'elle est, ou plus, ou moins. Alerte au connard #3245 : une taupe facho, à coup sûr. Colline n'oublie pas que Le Corbu a toujours été une zone contestée. Bruno Megret avait tenté d'y faire campagne en 2001, infiltré par une antenne locale. Des manifestations avaient mis fin à ses velléités. Peut-être qu'un nouvel assaut se préparait. Pour exprimer sa pensée politique, elle roule le prospectus en boule dans sa main. Quinlan va dire quelque chose, mais Flo l'interrompt, suave.

— Colline écrit un livre sur Le Corbu.

— Encore un ?

Colline cille.

— J'en ai vu passer, des écrivains et des artistes... La plupart n'ont rien d'intéressant à raconter.

— Certains habitants, oui, répond-elle.

— Alors, je me ferai une joie de vous aider.

— Avez-vous quelque chose d'intéressant à dire ?

Il sourit, prend la pique avec élégance.

Il se retourne vers Flo.

— Vous savez quand va ouvrir la boutique ?

— Fibou est peut-être malade...

Colline s'aperçoit qu'elles se tiennent devant un petit commerce fermé, à l'angle de la rue, juste à côté des panneaux historiques retraçant la construction de l'Unité d'Habitation. La devanture est remplie de breloques, de poupées, de jouets, d'ustensiles lissés par le temps. Une brocante sombre. Sur la vitre, un seul mot, gravé en arc de cercle : Farfouillette.

— Ils vendent des antiquités ?

— Voui, Fibou est ici depuis le début. C'est une de nos doyennes, mais elle n'a jamais voulu arrêter de travailler. Elle aimerait bien que les touristes puissent venir dépenser un peu leurs sous, mais tout le monde se fout bien de ses vieilleries. Elle continue quand même...

Quinlan se racle la gorge.

— Vous êtes dure, Flo. Nous, on lui en donne de l'argent.

Il se tourne vers Colline.

— C'est qu'on aime les livres, nous. Ici, on se massacrerait pour un 3 Suisses.

Une petite femme s'approche dans le couloir, toute menue dans un châle turquoise, couleur de ses yeux cernés.

— Fibou ! Eh beh alors ?

Fibou ne dit rien, continue son chemin pour entrer dans sa boutique par la porte arrière. Quinlan la suit.

— À propos d'Aristarchè...

— Foutez-moi le camp !

— Je vous avais dit que j'avais l'argent.

— Je m'en suis débarrassée !

— C'est ce hérisson qui vous l'a acheté ?

Flo tire Colline à l'écart.

— Venez, je vais vous montrer l'arbre à palabres...

Le jardin d'hiver se poursuit en long corridor à deux niveaux, flanqué de hautes vitres qui captent la lumière du dehors, enrichie par le bois laqué de leurs montants. De l'autre côté, des bureaux et des cabinets médicaux, un kiné, un géomètre. Tout au fond, sous un réverbère en forme de spirale, un petit arbre aux branches toutes fines, où sont accrochées des petites fiches cartonnées, liées par des fils de laine de couleur.

Flo en choisit une :

— “Que notre bleu soit comme une hirondelle au Printemps...”

— Verlaine ?

— Ma petite, vous avez un problème de tempérament.

Colline en prend une autre.

— “Allez l'OM”... Qui écrit ça ?

— Tous ceux qui veulent s'exprimer.

Juste en face de l'arbre à palabres, au bout de la galerie commerciale, un local inhabité. On y devine, derrière la vitrine frottée de blanc, un matelas abandonné, un réchaud. Au centre, une dépression, comme un petit bassin.

— Un Arménien vient de le racheter. Je crois qu'il veut en faire un club de gym.

— Vous n'avez pas un gymnase sur le toit ?

— Oh, ma petite, cela fait des années que plus personne ne s'y entraîne, c'est une galerie d'art à présent...

Flo explique, mais Colline sait déjà tout ça. Dans le gymnase rénové, le galeriste Sol Otari a établi une galerie d'art. Le vernissage est ce soir, la première exposition propose le bateau excavé. Présenté après trois ans de restauration, derrière un bout de verre. Et, pourquoi pas, d'autres objets trouvés dans le sable noir. Et, pourquoi pas, des boucles.

Juste à côté du local, une porte en fer. Colline pousse la barre d'ouverture, elle sort sur une étroite plateforme, sommet de l'escalier

en béton qui descend en colimaçon jusqu'au parc. Un coup de vent la décoiffe.

Flo suit, sans s'engager.

— C'est pour évacuer les commerces...

Colline lève le nez sur la façade aveugle du bâtiment, masse froide, impénétrable, qui lui donne le vertige. Un frisson la saisit, elle rentre vite, hantée par le vide.

— C'est cool, une fois qu'on a lu vos trucs, on peut se jeter.

Elles grimpent les quelques marches près du local, menant à la coursive de la quatrième rue – le second niveau de la galerie marchande. Deux grands espaces composés de blocs taillés reflètent la lumière en une géométrie familière. Ces lieux semblent en friche. En attente d'une présence pour les réchauffer.

— Les gamins appellent cet endroit le palais de verre. J'ai entendu dire qu'il y avait des jeux ici, comme un théâtre.

— Du jeu de rôle ?

Elle hausse les épaules.

— En tout cas, ils ont l'air de bien s'amuser.

Des pétales de fleurs dispersés sur le sol attrapent la lumière dans le soyeux de leur feutre.

Flo guide Colline vers l'ascenseur, le long de la quatrième rue. Une enfilade des chambres de l'hôtel, une nurserie.

— On a beaucoup de touristes en été, c'est un peu compliqué, sur le toit, pour avoir nos espaces réservés, certains ici font même payer la visite des appartements, vous vous rendez compte ? Cette histoire d'incendie va coûter une fortune à la copropriété, vous n'imaginez pas les charges que nous payons déjà... Mais bon, quand même, je me demande si cette histoire de bateau va pas nous aider à faire un peu pression sur la mairie. Parce que vous savez, ils ne nous aiment pas là-bas. Ils ont qu'une envie, c'est de nous raser, ils n'apprécient pas ce qui se passe ici, toute cette liberté et cette entraide, ils trouvent ça louche. Ils ont des agents partout d'ailleurs, c'est pour ça

qu'on utilise Radio Corbu, au cas où l'un d'entre eux écouterait...
Vous arrivez en des temps intéressants, Colline.

— Vous pensez que c'est une malédiction ?

— Oh, on ne sait jamais vraiment. C'est compliqué.

Un instant

Devant l'ascenseur, un bichon maltais attend, assis sagement sur ses fesses. Il lève les yeux vers Colline, en tirant la langue.

— Bonjour, le chien.

Le bichon se gratte derrière l'oreille.

Flo glousse.

— Il s'appelle Basile.

— Bonjour, Basile.

Le bichon halète.

Il entre avec elles quand les portes s'ouvrent.

Pendant la descente, Colline peut observer Flo de très près, ses rondeurs, son sourire en coin, comme si elle partageait avec elle-même une bonne blague. Sous son tablier, elle porte une robe à motifs fleuris, une robe que pourrait mettre une tata de cantine, et une paire de tongs. Dans sa main, elle tient un trousseau de clés, avec un gros chat noir. En Colline, il y a une attirance – pas sexuelle, plutôt de confiance. S'ouvrir à cette femme qui a connu plusieurs vies, qui pourrait lui remettre les clés d'un royaume dont elle a fantasmé les recoins. Un royaume à conquérir, sa propre vie à elle, une vie qu'elle ne s'est jamais donné les moyens d'avoir, dans ce corps. Un futur.

Au rez-de-chaussée, le bichon sort en trotinant, Colline le regarde quitter le bâtiment par une porte vitrée latérale entr'ouverte.

— Sympa ce chien.

Flo lui prend le bras et l'entraîne vers le box des gardiens.

— Il va falloir ruser avec Serge.

— Ruser ?

— Laissez-moi faire.

Dans le hall, il y a de petites affiches, dont l'une, figurant une mer d'un bleu sombre.

Le Vaisseau de Protis

Présentation des fouilles de l'INRAP, du 12 avril au 8 mai.

Vernissage ce vendredi à 19 heures, galerie Aion.

Sur invitation.

*

— Serge, je voudrais vous présenter quelqu'un.

Derrière la vitre du box des gardiens, un grand type lit un livre de Maître Dogen. Depuis ses lunettes au bord du nez, il lève des yeux clairs, plus jeunes que les rides de son visage.

— Colline, ma nièce.

Colline agrandit les yeux, mais Flo soutient son regard, comme pour lui signifier : confiance. Serge corne une page de son livre, le pose délicatement, ouvre la porte latérale du poste de garde. Il porte ses cheveux coupés en brosse, d'un blanc gris métallisé.

— Enchanté. Flo, je ne savais que vous aviez une... nièce.

Il parle avec un accent de l'Est prononcé.

— Je ne vous raconte pas tout, Serge, et je ne voulais pas que vous puissiez imaginer la rencontrer un jour.

Serge sourit, tendrement, fixe Colline. Semble reconnaître quelque chose, mais n'en dit rien.

— Colline va rester ici un peu chez moi.

— Combien de temps ?

Colline regarde Flo, qui ne lui offre aucune aide.

— Oh, je... je ne sais pas encore. Peut-être quelques jours.

Flo dévore le gardien des yeux.

— Colline écrit un livre sur Le Corbu.

— Ah bon ?

— Oui, dit Colline, gênée.

— Serge sait tout ici, Colline. Il pourra te montrer des secrets.

— Flo est trop gentille, mais je n'ai malheureusement rien d'incroyable à vous montrer, à moins que vous ne cherchiez quelque chose de très précis.

Il la regarde intensément, comme pour essayer de deviner la réalité de ce qu'il voit, l'étrange ambiguïté qui se dégage d'elle, de ses yeux trop cernés, de ses épaules trop larges, de sa taille artificiellement cintrée par sa robe.

— Cherchez-vous quelque chose, Colline ?

Elle hésite. Par où commencer ?

— J'ai peut-être une question. Au cours de vos rondes, vous est-il arrivé d'entendre des bruits étranges ?

Flo fronce les sourcils.

— Des bruits étranges ? dit Serge.

Colline continue sans changer d'intonation.

— Oui, des bruits de cuisine derrière les murs.

— Hum...

— Quoi ?

Serge sort de son box, pour se tenir droit dans l'embrasure.

— Eh bien... Un de mes hommes m'a parlé de ces bruits.

— Vraiment ?

— Oui. Parfois, quand il fait sa ronde dans les couloirs, il entend des bruits de fête, de cuisine, comme si des petits bonshommes faisaient la rumba, derrière les murs, là où l'on sait qu'il n'y a pas d'appartements.

— Les Modulors, dit Flo.

— Vous les avez entendus ?

— Non. Mais vous savez, depuis l'incendie, les murs se comportent étrangement : avec toute cette pression, il y a des parties qui craquent et se détendent. C'est mécanique.

— Cet homme qui a entendu les bruits, vous pouvez me le présenter ?

— Revenez demain, Maurice sera de service.

— D'accord.

Serge la regarde, perplexe.

— Est-ce qu'on s'est déjà rencontrés, Colline ?

— Non, je ne crois pas.

— Votre voix m'est familière.

— Vous devez vous tromper.

— Ça m'arrive.

Une pause.

— Quel est le sujet de votre livre ?

— Les fantômes.

— Ah ah, vous aussi vous pensez que Le Corbu est hanté ?

— Moi aussi ?

Serge regarde Flo, malin.

— Avec Flo, vous êtes bien tombée. Mais si vous voulez mon avis, je considère que tout ça, c'est du flan. Ce bâtiment est rationnel, il a été érigé sur des fondements matérialistes. Il est très difficile de lui donner une profondeur, comment dire, mystique. Pourtant, ici, on attire les gens les plus ouverts d'esprit, parfois même des sorcières. Je pense que c'est un lieu propice à la lutte entre le dur et le mou.

— Je ne suis pas certaine de comprendre.

— Serge peut être très cryptique, dit Flo. C'est son âme slave.

Un bouton s'allume dans le box, sur l'écran intérieur des nombreuses caméras qui partout surveillent le périmètre.

— Je vais devoir vaquer, mesdames.

Il laisse ses yeux flotter vers Colline, comme s'il voyait à travers elle, en travers d'elle.

— À bientôt alors.

— OK.

Il lui serre la main, sincèrement.

Les paons

Elles sortent sur le parvis, vaste dégagement qui propose un dispositif organisé sur un dallage rouge : une barre de mesure, un gros bloc posé sur deux autres plus petits. Y figurent des pétroglyphes, une coupe de la Cité Radieuse.

— C’est la “première pierre”, dit Flo.

La représentation du lieu comme les Égyptiens avaient l’habitude de célébrer leurs cités soleil. Le souvenir de la piazza centrale d’Akhetaton vient à l’esprit de Colline, en cette fin d’après-midi où le soleil déclinant allonge les ombres.

— Et là, tu vois, ce sont les Modulors.

Flo montre plusieurs bas-reliefs étagés sur le mur. De taille humaine, creusés dans la paroi, incrustés dans un jeu de carrés et de rectangles, parallèles à une spirale harmonique. Deux lèvent la main au-dessus de la tête.

— Tu veux essayer de te mettre dans la silhouette ? Les touristes adorent faire ça.

Le plus bas des Modulors forme une empreinte, coffrée, dans laquelle, oui, un humain pourrait se glisser.

Colline en frémit.

— Plutôt crever.

Dans le parc, la nuit s’annonce, vernie d’écarlate. Les arbres penchent, murmurent le vent, ses délices, ses caresses. Sous les semelles, le gravier crisse lentement, une plainte. Entre les ombres qui s’allongent, l’imperceptible énergie de la ville se tasse, comme attirée par la masse de béton dispersée. Une odeur de carburant, mêlée de thym et de baume du tigre, imprègne les sentiers, les fleurs, la pelouse éméchée. Deux pépés entament une partie de pétanque sur le gravier. Tout bruisse. Le parc est une jungle en marge de la cité, peuplée d’animaux inconnus.

Elles s’approchent des travaux de la façade est, là où il y a trois ans, l’incendie a causé l’essentiel des dégâts. Dans ce bout de bâtiment, au fond du sol artificiel qui sert de fondation, se trouve l’espace secret

dans lequel Colline a découvert le bateau. Ce bateau dont tout le monde pense aujourd'hui qu'il s'agit de celui de Protis, le marin phocéén qui avait soi-disant fondé la colonie de Massalia, sur les terres de la tribu des Ségobriges, un peuple salyen que les anciens qualifiaient de "celto-ligures". Le casting était parfait : un marin grec épousait la fille du roi local, pour sceller une alliance difficilement tenable – et qui d'ailleurs ne survivra pas à ses acteurs. Un conte de fées pour une région qui se nourrissait de la moindre miette de mythe, pour se construire une identité dans le désert de son imaginaire. Un monde ancré dans le vrai de vrai, obsédé par la peur de perdre l'indolence d'une vie matérielle, sans pénurie d'eau, de fruits ou de légumes.

Les mains dans le dos, Flo continue de parler du passé, de son Corbu tant aimé. Elle se lamente de la disparition de certaines valeurs, entretenues par un collège de résidents vieillissants, à la recherche d'une utopie. Mais Flo reste positive. Depuis la fin des années 70, malgré les échecs d'une vie en communauté, les hordes de touristes, les musées, rien n'avait vraiment changé. On ne voulait pas que cette oasis puisse perdre une seule de ses vérités historiques. Pour Flo, Le Corbu est le centre vital de tout ce qui fait Marseille, ce qu'elle est, ce qu'elle a été.

— Vous pensez vraiment que Le Corbu est hanté, Flo ?

— Oh, j'en suis sûre.

— Par qui ? Les fantômes des anciens résidents ?

— Non, non. Ici, tout passe. Mais je crois sincèrement qu'il existe des esprits ici, ces petites fées dont je vous parlais.

— Les Modulors.

— Voui. Je pense que c'est eux qui créent tous ces problèmes. Ça devient de pire en pire. Car ils sentent...

— Quoi ?

— Que Le Corbu est en danger.

— En danger ?

— Je pense qu'ils veulent le raser, ou le déplacer.

— Ils ?

— Les politiques.

— Comment c'est possible ? Ça va coûter des millions.

— Tout est possible avec ces guignols de la mairie. Ils sont au pouvoir depuis tellement longtemps, ça leur est monté à la tête. Et ce bateau, ce n'est pas rien. Les gens du gymnase ont envie de faire du buzz, et ce n'est pas un mal, mais nos problèmes d'insalubrité sont maintenant en place publique... Ça fait des années que la mairie veut mettre la main sur ce terrain, je pense qu'ils vont tenter le coup. De plus...

— Oui ?

— En août, nous fêterons les cinquante ans de la mort de Le Corbusier. Il va y avoir un grand festival dans tout le bâtiment. Tout le monde va vouloir une part du gâteau. Je pense que tout ce qui se prépare, c'est un coup d'État sur l'Unité d'Habitation. Alors vous allez peut-être dire que je suis parano, mais moi j'y crois. Il faut être vigilante, avec tous ces fascistes et ces néo-libéraux. Le Corbu a toujours été un lieu de luttes politiques. Vous saviez que fut un temps, on avait une cellule du PC à chaque étage ? Oui, oui. Maintenant, les frontières s'amenuisent, on a tendance à croire que la vie ici, c'est juste des couleurs, du design. Les jeunes n'y comprennent pas grand-chose, ils sont complètement dépolitisés. L'association des résidents est en train de mourir, et personne ne veut prendre la relève. Moi, je vous le dis, on va fêter la mort d'un homme, mais on risque la mort de son œuvre. Son chef-d'œuvre.

— La mort du Gris... murmure Colline, moins pour elle-même que pour ces lieux, qui semblent se nourrir d'incantations.

— Le Gris ?

— C'est comme ça que je l'appelle.

— Pourquoi ?

Colline hausse les épaules.

Un couple de paons traverse devant elles. Leur grande queue traînant dans le sable, disparaissant dans un bosquet.

Colline ouvre la bouche. Se ravise.

Puis :

— Des paons ? Ici ?

— Oh, personne ne sait trop comment ils sont arrivés, mais ils ont commencé par apparaître au parc Borely, il y a un an ou deux. Mais certaines personnes les chassaient pour les manger en rôti, alors ils ont migré, d'abord au sommet des arbres du parc, puis ici. Il semblerait que ce soit plus confortable. Vous n'aimez pas les paons ?

— Bof.

Colline lève le nez vers le toit du bâtiment, y devine la coque arrondie du gymnase, où se prépare le vernissage.

— Vous allez à l'inauguration ce soir, Flo ?

— Tous les résidents sont invités. Heureusement, ce serait l'émeute sinon. La dernière fois qu'un type a voulu faire un événement là-haut, il avait oublié les cacahouètes, on en a parlé pendant des mois.

Colline ne dit rien.

— Vous voulez venir ?

Colline a enfoui ses mains dans les poches de sa veste, un sourire esquissé au coin de ses lèvres.

— Je n'osais pas vous demander.

— Ttt-tt, vous me peinez.

Flo se penche vers elle, lui étreint le bras :

— Je ne suis pas stupide, Colline.

— Ah.

Flo semble changer d'avis, finit par dire :

— Vous êtes différente des autres écrivains qui sont venus ici. J'ai hâte de lire votre livre. Ce soir, je vous présenterai des gens qui pourront vous aider.

Colline la regarde, paisiblement. Faire confiance. Une fois. Juste une fois ? A-t-elle le choix ? On a toujours le choix, meuf. En toi, l'image fatale : les boucles d'oreilles, les serpents, les échos d'un rêve lointain dont tout clame la réalité.

— D'accord

— Voui ? J'habite au 60. On pourra prendre l'apéro avant de monter si vous voulez.

— OK. J'ai une course à faire et je vous rejoins.

Flo l'embrasse sur la joue. Colline rougit. Flo s'éloigne en boitant légèrement, disparaît derrière les pilotis. Colline reste toute seule, face à la brûlure sur la façade. Juste en bas, de grandes masses de plastique, des palissades, cachent les travaux de rénovation, l'accès aux échafaudages.

Le mariage de Gyptis

Colline fait le tour du bâtiment par la façade sud. Le gravier crisse d'une subtile activité. Pas de vent, juste le bruit des voitures, vague, loin sur le grand boulevard. Des arbres disséminés, des sentiers semés de cailloux, des potagers. Plus haut sur la droite, au sommet d'une modeste éminence, un jardin d'enfants, et plus loin, après les barrières, les faubourgs de Saint-Giniez, tuiles fondues, écrasés par la chaleur accumulée dans la journée. Colline s'accroupit, pose une main dans la terre tiède. Une corneille trace dans le ciel, planeur, pour aller finir dans le bâtiment. Elle y disparaît, comme par magie. Les trous dans la façade donnent sur le local en bout de chaque rue où Serge a découvert le cagibi. Possiblement des nids. Colline se souvient y avoir vu des plumes.

Elle se redresse. Fixe intensément le bout du Corbu – comme pour sentir l'énergie de ce lieu précis où le bateau se trouvait. Tout se noue là, dans cet emplacement entre les piliers et le premier étage, un espace, le sol artificiel, ces pentes caractéristiques, et, en elles, comme un trésor, le bateau. Jusqu'ici, Colline pensait que la seule façon d'y accéder était de passer par l'escalier dans le placard du premier, mais les archéologues avaient trouvé une autre solution pour faire entrer leurs instruments et dégager le bateau : ouvrir une écoutille dans la section du mur censée en posséder une – toutes les

sections qui jalonnent Le Corbu en ont. Les ouvriers avaient percé pendant des jours, puis fait fabriquer une imitation parfaite des autres portes – une fortune. Du travail d’orfèvre, entrepris avec une rapidité déconcertante, et qui n’aurait pas pu être possible sans l’aide et le budget de Sol Otari, président de la galerie Aion. Il avait fait circuler beaucoup d’argent sous la table des élus locaux. Un classique, mais Colline ne pouvait pas le déplorer. Depuis plusieurs décennies, l’archéologie en France était réduite à survivre avec des miettes. Parfois, une bonne surprise, comme la découverte de vestiges dans les fondations d’une zone commerciale, permettait de promouvoir un patrimoine pour doper la fréquentation, mais la plupart du temps, les chantiers recouvraient les traces du passé, on se moquait de savoir où les anciens s’asseyaient pour raconter des histoires.

Colline descend la pente jusqu’aux baraquements en tôle des maçons. Elle se poste au pied du grand escalier de secours qui mène à la première rue (il y en a trois à l’extérieur du bâtiment). Elle attend. Elle met le casque de son walkman, presse *Play*. La bande est précisément sur cette dernière chanson non identifiée. Trois ans. Trois ans à écouter cette chanson tous les jours, la bande originale de son obsession. Trois ans à remonter les traces de ces boucles d’oreilles.

Au début, elle pensait que ce qu’elle avait vu était impossible. Non pas la réalité de ce petit corps pétrifié, mais bien l’existence de ces boucles, dont elle avait laborieusement identifié le motif : une même figure avait été retrouvée sur certains murs de Saint-Blaise, site d’occupation d’une tribu soi-disant celto-ligure – soi-disant, car le terme n’avait jamais, en archéologie, fait référence à une peuplade spécifique –, c’était une tarte à la crème que de faire coller la réalité de l’archéologie à des taxonomies antiques. On ne connaissait que très peu de choses d’eux, mais au cours de ses recherches, Colline avait compilé de nombreuses figures, fragments d’un monde culturel mystérieux, et établi que le bijou qu’elle avait presque tenu entre ses

doigts était bien d'une époque où deux cultures étaient entrées en contact, unies par le lien sacré de la mer.

Venus de la côte ionienne, les Phocéens avaient débarqué derrière le massif de Marseilleveyre sous le commandement de leurs deux chefs, Protis et Samos. Ils avaient rencontré la tribu des Segobriges – tribu dite “celto-ligure” – et Protis avait épousé Gyptis, la fille du roi Nannus. Parce que c'était son droit, Gyptis avait choisi Protis parmi ses nombreux prétendants, et papa Nannus leur avait légué la calanque du Lacydon, l'actuel Vieux-Port. Les Phocéens avaient fondé leur colonie sur la rive nord de la calanque – l'actuel Panier – et vécu en paix, jusqu'à ce que Nannus meure et que ses fils déclarent la guerre aux Grecs pour récupérer la dot.

Selon la version officielle de la mairie, les Grecs avaient directement débarqué dans le Lacydon, et on avait oublié tout ce qui s'était passé, tout le mystère, toute la tension. Colline se souvient de ce qu'elle avait ressenti, à la vue de ces pendants. Comme un appel, venu du fond des âges. Comme si elle-même, ou ce qui dansait dans son ventre, avait un rôle à jouer. Cet endroit devait être plus qu'un simple bois fertile. Peut-être même un bois sacré. Et si ces boucles d'oreilles étaient bien, comme elle le soupçonnait, de facture ségobrige, alors, en les retrouvant, peut-être pourrait-elle faire la différence, faire valoir ses droits et devenir chef de fouille et s'imposer sur tous ces types qui voulaient lui laisser la tête sous l'eau, sans espoir de respiration.

Mais avoue-toi la vérité, Colline. Ce n'est pas la vraie raison. Tu les veux pour toi, ces boucles. Tu veux les porter, n'est-ce pas ? Tu crois qu'elles te feront plus de bien qu'un regard d'humain, d'homme ? Tu penses que ce sont les boucles d'oreilles de Gyptis ? Oh, mais oui, tu le penses. Après tout, Segobriges ne signifie-t-il pas en celte “le peuple de la colline victorieuse” ?

L'écoutille en haut de l'escalier de secours s'ouvre, en sort un petit gars en gabardine, ses outils de mesure à la main. Rodolphe Broll, assistant du chef de fouilles, lèche-cul intergalactique. Colline croise

les bras, le regarde verrouiller le passage, descendre vers elle, puis s'arrêter à quelques marches.

— Ro.

Il souffle, puis étire un rictus.

— Qu'est-ce tu fous là ?

— Je suis curieuse.

— Tu as pas le droit d'être ici.

— C'est un parc public.

Il essaye de la dépasser, concentré sur l'équilibre de son matériel. Elle le retient par le bras.

— Laisse-moi voir.

— Ils m'attendent là-haut.

— Juste une minute.

— Je peux pas.

— Personne n'en saura rien.

Il la regarde, sans croiser son regard. Elle voudrait essayer de le convaincre, avec ses moyens réduits, mais elle sait qu'il restera insensible à toute tentative, malgré le fait qu'il ait déjà tenté d'abuser d'elle une fois, avant de se rendre compte qu'elle n'était pas le genre de fille qu'il apprécie.

— Juste une seconde, Rodolphe.

— Va te faire foutre, freak.

Il s'éloigne. Elle lui fait un gros doigt.

Deux.

Sur le toit

— Mame Nakache, notre professeur d'anglais...

— Oh, Flo, mais je ne suis pas seulement ça ! dit la grande rousse, tendant sa main boursouflée de bagues, son mascara comme du plâtre, talons hauts peinant à soutenir l'énormité de sa munificence, aiguisant le triangle de ses lunettes à tringles.

— Non, c'est vrai, continue Flo, lèche-bottes, Mame Nakache organise aussi des concerts au jardin d'hiver. Elle fait partie de l'association des résidents.

Colline se détourne, lasse. Il est 19 heures. Une foule de convives se presse autour des buffets, un trio de jazz en pantoufles massacre du Bill Evans. Jouxant le gymnase, la terrasse est une extension surélevée du toit, à laquelle on accède par des escaliers sans rampe. De sa position, Colline peut embrasser le reste du toit, majestueuse séquence architecturale, fierté des habitants.

Un franc-maçon en costume yacht lui a tout expliqué : comment Le Corbu avait voulu créer, sur le toit de l'Unité d'Habitation, une promenade unique en rupture avec l'austérité du bâtiment : une exaltation plastique, vaisseau flottant sur le vert des collines, protégé des miasmes de la ville par de hauts parapets creusés de meurtrières – toujours cette inspiration des monastères où les moines voyaient le monde par le biais d'une fente. Tout ce qu'elle aperçoit, elle, c'est la ligne des collines de Marseilleveyre, au loin, irisée sur le coucher de soleil, discrète trace de rimmel.

Flo continue les présentations.

— Le docteur Choule, notre podologue... Il a une patte folle.

Choule étouffe une phrase, bouche pleine. C'est un vieil homme en costume de flanelle blanc. On dirait une vieille chèvre. Il salue Colline en soulevant son panama immaculé.

— Un plaisir... mademoiselle.

— Le docteur est un de nos plus anciens résidents, presque autant que Fibou, si je ne me trompe pas.

— Plus encore !

Elle capte dans son œil une étincelle, peut-être une excitation passagère.

— ... et voici monsieur Jarret, le représentant du syndic.

Jarret est un grand bourgeois à la tête en forme de poire. Il n'arrête pas de parler de ces fuites d'eau, de ces odeurs de cramé qui empuantissent l'immeuble depuis l'incendie.

— Et les bruits de cuisine ? demande Colline.

— Plaît-il ? dit Jarret.

Flo explique que le syndic est la clé de voûte de l'équilibre du Corbu, chargé de régler les affaires intervoisins qui empoisonnent le quotidien. Elle précise que jusqu'aux années 80, un résident s'en occupait, mais la partialité de certains jugements avait conduit à trouver une force extérieure pour peser dans les décisions. Aujourd'hui, le syndic est étranger à toutes les petites intrigues. En apparence.

— À ce propos, Flo, je voulais vous entretenir de ces problèmes de voisinage, voyez-vous, on s'est plaint de ces chats qui n'en finissent pas de...

Colline s'efface en prétextant un verre de champagne à attraper. Au passage, tel un récepteur, elle enregistre les conversations.

— Hihi, mais non voyons, jamais il ne pourra se faire à la vie au Corbu...

— Oui, il faut être un peu spécial pour vivre ici.

— Il faut avoir le sens des responsabilités individuelles...

— Mais le bâtiment tombe en ruine, et nous ne sommes plus tout à fait des adolescents.

— Nous, au Corbu, nous sommes le vrai Marseille. Ici, on se respecte, pas comme dans ces rues pourries.

— L'incivisme règne dans cette ville !

— Vivre ici, c'est un sacerdoce !

— Un apostolat !

— Le Corbu, c'est avant tout un homme qui veut le bonheur des autres hommes...

— Oui, j'ai entendu des rumeurs comme quoi il était fasciste... Foutaises !

Colline ricane. La façon dont tout le monde parle du Corbu, l'homme, Le Gris, comme d'un saint, lui suggère une brève remontée d'acide. D'ailleurs, c'est impressionnant : les lunettes rondes du Gris, à la corne bien épaisse, sont à la mode. La plupart des habitants récemment arrivés les portent avec fierté, avec leur costard un peu ringard, coupé large aux épaules, la pochette bien dressée, une main

sur la couture du pantalon trop court. Nombre de ces faux Gris ont récupéré le faciès émacié du père fondateur, la ligne des cheveux qui recule sur un front ridé de soucis. Ils cancanent, leurs dents bien blanches. Colline peut sentir sur eux l'eau de Cologne d'un pays colonialiste, un pays en uniforme, un pays qui aime renifler le sable à quatre pattes. Cette présence imprègne toutes les meurtrières de cette forteresse, dont la cage thoracique en béton brut retient le souffle. Elle a envie de vomir, Colline, elle n'aime pas les conquérants, elle n'aime pas les hommes à femmes, les hommes à villas, les hommes à cabanons. Elle a besoin de les laisser crever dans leur prison avec vue sur la mer, comme au château d'If, petite tache blanche qu'elle voit danser sur le noir de l'eau, pas loin, à quelques coups d'aile d'ici, autre geôle.

En cherchant les toilettes, Colline aperçoit Fibou au buffet, en train de picorer dans une pizza aux anchois. Elle se fraye un chemin vers elle, se présente comme la nièce de Flo. Elle fait quelques remarques sur le toit, le gymnase.

— Oh, cet Otari de malheur..., dit Fibou.

— Vous ne l'aimez pas ?

— Lui ? Je ne sais même pas à quoi il ressemble.

En plus de trois ans, Sol Otari avait pris de vitesse la philanthropie marseillaise. Via ses galeries Aion, il avait financé des projets pharaoniques, avec l'appui de plusieurs politiciens. Il avait créé un nouveau modèle de mécénat, comme on n'en avait pas vu depuis la Renaissance. Il disposait de moyens importants, qu'on disait prêtés par des puissances en Asie. On le prétendait marié plusieurs fois, à des femmes qui se refusaient à tout commentaire public sur sa personne. Les rumeurs les plus folles couraient sur lui, que son personnel lui aurait juré fidélité en signant un contrat pour trente millions d'années, qu'il expérimentait avec des techniques de pointe de la nanotechnologie, que son vœu le plus cher était de reconstituer le monde tel qu'il était il y a deux mille ans. Tout était faux : Otari n'est qu'un fantasme, un trou noir où s'engouffre le mal-être d'un

pays qui ne sait plus ce qu'il veut. Obsédé par le passé, par les traces laissées par nos ancêtres sur ces rivages, il avait déroulé une véritable fascination pour la cité phocéenne. Il avait semé ses trésors dans toute la ville, dispensé une sagesse, en épousant les contours bien définis d'une histoire caricaturale, approuvée par la mairie. Il avait soigné son image de curateur malin, égrenant au fil des pages des magazines chics une série de silhouettes censées le présenter comme un mystère. On se pâmait devant son élégance supposée, ses prises de risques. On le disait résident du Corbu. On le disait venu d'Endoume, ce preux défenseur de l'identité marseillaise, on lui prêtait des amitiés douteuses avec la droite la plus rétrograde, et la gauche la plus corrompue – ou le contraire. La vérité, c'est que tout comme Le Gris l'avait été lui aussi, Sol Otari était un opportuniste.

— Fibou, j'ai une question, si vous avez le temps.

— Bien sûr, si je peux vous aider...

— Aristarchè.

Fibou lève les yeux au ciel. On croirait qu'elle a cent ans, minuscule petit bout de femme dans un châle breton.

— Oh non, vous aussi ?

— J'ai juste entendu Quinlan vous en parler. Je n'entends pas souvent ce nom prononcé...

— Vous êtes historienne ?

— Si on veut, oui.

Fibou avale une part de pizza moelleuse, puis, en s'essuyant les mains sur une serviette en papier :

— Radio Corbu a répandu l'idée que l'incendie à la première rue était volontaire – exactement comme Érostrate, pour devenir célèbre, avait mis le feu au temple d'Artémis d'Éphèse. Alors tout Le Corbu a commencé à s'intéresser à Éphèse. Quinlan en premier.

Colline acquiesce. Aristarchè était une prêtresse d'Artémis, une Éphésienne qui était arrivée en bateau avec les colons phocéens. La question est de savoir pourquoi les Phocéens étaient venus ici avec une représentante d'Artémis en sus d'Athéna, qui était la déesse tutélaire de leur cité, et d'Apollon, qui présidait à tous les voyages

dangereux. On a parlé d'un songe, envoyé à Protis, qui lui ordonnait d'honorer la Déesse. À leur arrivée, les Grecs avaient fondé, sur la rive nord du Lacydon, un temple – d'Apollon, et un temple d'Artémis – celui d'Athéna n'a jamais été attesté par l'histoire, et c'est Artémis qui est devenue la figure de la ville. Rien de neuf pour Colline : cette Bonne Mère qu'on vénérât de nos jours, sous l'avatar de la Vierge, n'était qu'une des incarnations chrétiennes d'Artémis, la déesse aux mille pis, dont la poitrine s'ornait de couilles de taureaux. Aristarchè était elle aussi une légende, les historiens avaient du mal à réconcilier les deux cultes, et voyaient surtout dans cette fable l'idée que la colonie Massalia voulait absolument se ranger sous la coupe de la grande et prospère Éphèse, plutôt qu'à la provinciale Phocée.

— Il se trouve que j'avais dans ma boutique un très joli manuscrit du début du siècle qui racontait la vie d'Aristarchè, on me l'avait offert il y a longtemps, mais Quinlan tenait absolument à me l'acheter – et je vends à la tête du client. J'ai consenti à une somme exorbitante, qu'il n'avait évidemment pas, mais le bougre s'est mis en tête de marchander. Quelqu'un me l'a racheté récemment, mais il ne veut rien entendre.

Elle parle, et tout ce que Colline regarde, ce sont ses boucles d'oreilles. Deux cercles d'argent, mais sans serpents. Absorbée dans la contemplation de ces sublimes parures, Colline fait un modeste blink. Tout devient simple : les convives, silhouettes en papier fin, décalcomanies de nuit. Et Fibou devient une petite belette. Là, sous ses yeux. Ses lunettes en équilibre sur le bout du museau. La musique, fragments d'invocations, perdus dans le cosmos qui tourne. Elle, Colline, son corps, ses sensations. Le froid dans ses narines, qui la fait respirer plus profondément.

— Tout va bien ?

Colline cligne des yeux.

Fibou est redevenue Fibou.

— Oui, oui...

— Mmh, on ne dirait pas.

— J'ai juste besoin d'aller faire pipi.

Colline s'éloigne rapidement, un peu honteuse. Elle s'approche de la tour des ascenseurs, sans trop savoir quoi faire de tout ça. Ne perds pas de vue ton objectif, Colline. Si Otari a récupéré le bateau, alors peut-être qu'il a récupéré son contenu. Le corps. Les boucles. Peut-être Toufik travaillait-il pour lui, comme un émissaire, venu en reconnaissance, profitant de l'incendie pour entrer dans un lieu secret... Mais que s'était-il réellement passé ce soir-là ? Toufik avait eu l'air possédé par quelque chose. Un esprit qui hanterait Le Corbu. Le Gris lui-même ?

Quinlan fend la foule pour la rejoindre, marchant de traviole, crabe entre deux rochers mondains.

— Colline, j'aimerais vous causer.

— *Niet.*

— Au sujet de votre livre...

— Foutez-moi la paix.

Il touche sa bedaine.

— Dites-moi, Colline, c'est avec deux L ?

Colline retient son souffle.

— Vos parents devaient avoir une idée derrière la tête.

— Mes parents n'ont pas choisi mon nom.

Il s'approche, after-shave bas de gamme.

— J'aime les femmes dans ton genre, Colline.

— Bas les pattes, mec.

Il roucoule, gras dans sa couenne.

— Rassures-toi, je ne le dirai à personne.

— Vous êtes un gros porc.

Il feint d'être offusqué.

— Rooh, mais ne le prends pas comme ça.

— Va te faire foutre.

— Juste un bisou...

Il se penche pour l'embrasser, elle le gifle sèchement. Ça claque comme un sachet plastique trop lourd, éventré sur la chaussée. Quelques coups d'œil amusés se tournent, mais personne ne réagit.

Colline le fusille du regard, et Quinlan se passe une main sur la joue, pas confus, non : en colère. Il tourne le dos et s'évanouit dans la foule abrutie au pastis-vodka. Flo s'amène à la suite, le docteur Choule dans son sillage, son pied traînant derrière.

— Eh bé dites donc, vous avez vite cerné le personnage.

Colline lui chipe son verre, le vide d'un trait.

Le pédiluve

Un peu ivre, un peu haineuse, elle va se promener, Colline, musique et rires dispersés dans la nuit. Ses pas la guident dans le dédale des formes du toit, dans ce vaste système encore inconnu dont elle ne discerne pas la surface – ses souvenirs d'ici sont comme des rêves de monstres difformes, pétrifiés dans un dernier hurlement.

Le toit du Corbu est un monde à part, que les résidents fréquentent tous les jours. Entre les deux cheminées de part et d'autre, un gymnase, la tour aveugle des ascenseurs, une école de dessin, un solarium, une série de collines miniatures, des morceaux de murs. Un univers composé de modules, de recoins, une déambulation. Il faudrait revenir de jour pour comprendre la finesse du dispositif, mais pourquoi revenir ? Il faudrait avoir envie de rester et de construire quelque chose en ce lieu. Mais qui voudrait ça ? Il y a quelques décennies, peut-être, quand l'utopie se mettait en place, que le rêve battait son plein, mais maintenant, c'est foutu. Tout est foutu, personne ne veut plus rêver. Ces gens ici, ils sont coupés de tout, ils croupissent comme de l'eau, personne ne va tirer la chasse, ça va continuer comme ça, ils vont se croire élus dans une cité solaire. Et Colline, elle n'a pas envie de ça, elle veut sentir la vie, de ne pas se faire avaler par des renifleurs de cul, mais Marseille, non, ça doit puer autant qu'ici, une enclave dans une enclave. Alors, aller où ? Et puis tu t'es vue ? Qui va t'accepter ? Arrête de te projeter comme ça. Tu es ici, maintenant, tu as un plan, tu t'y tiens. OK ? Ton

plan, c'est de voler ces boucles d'oreilles. C'est de rester ici suffisamment longtemps pour espérer qu'Otari les expose à ton désir, que tu puisses trouver le moment opportun pour te glisser dans le gymnase. Ne perds pas de vue ton destin, Colline : personne d'autre que toi ne peut les porter. Combien de fois as-tu rêvé de cette parade, devant ton miroir, ces œuvres à tes lobes, dessinant la féminité, déclarant aux étoiles que désormais, tu n'as plus besoin de personne pour te considérer femme. Car au fond de toi, tu sais que ces boucles n'étaient pas simplement décoratives, mais cérémoniales. Les peuplades de la fédération celto-ligure avaient des cultes qui restent encore aujourd'hui impénétrables.

Colline interrompt ses pensées près du haut parapet, les lumières de la ville, une frange irisée. La mer est d'ébène, les monts silencieux. Tout est doux, tout se fond dans la chaleur, les odeurs de sel et de pierre refroidie. Des éclats de rire au loin, comme des gemmes parties rejoindre le ciel. Elle les suit des yeux, de ses cils maquillés qui battent, empruntant l'arc de la voûte céleste, au-dessus des cheminées, descendant sous le préau de l'école de dessin, le pédiluve.

C'est un petit bassin vide, d'une dizaine de centimètres de profondeur. Une mosaïque turquoise sous le long préau la protégeant des étoiles. Colline enlève ses sandalettes, s'assoit sur le bord, plonge ses pieds trop grands dans le bassin froid – ce n'est pas encore l'été. Elle bouge ses doigts, aimerait les voir sous l'eau. Elle se fond dans la sensation d'être là, dans un lieu étranger. S'il n'y avait pas tous ces gens, peut-être qu'elle pourrait s'y faire. Rester ici, reprendre tout du début, dans un navire isolé du monde maudit, ce monde qu'elle exècre, qui ne veut pas comprendre ce qui se passe là, tout au fond d'elle.

Regardant ses pieds disparaître dans l'onde invisible, l'air doux du soir l'enrobe dans sa rêverie. Tout se confond : le mythe, le présent, le mensonge, le vrai. Un Corbu hanté par des sons, un vestige, un mystère. Dans quoi avait-elle mis les pieds ? Pas simplement de l'eau stagnante. Toute une rivière. Colline plonge en elle comme dans une

eau profonde, à nouveau repliée. Les échos d'une tentation intense, comme un test. Où se rendre à présent ? Où aller si le plan ne marche pas ? Quel futur pour toi ? Aucun. Il n'y a plus rien. On t'a enlevé toute raison de vivre. On t'a ôté le désir d'être, et de continuer à être. Il faudrait en finir, et tu n'as pas le courage, alors ce dernier saut pourrait être une vie, ou la fin de la vie. Qu'importe au final. Tu te sens là, dans ton corps installée, et tu respirez et c'est déjà

pas

si

mal.

Colline se sent observée. Du coin de l'œil, elle trouve la source : assises sur une des pentes en béton, trois ados la considèrent. L'une mordille un réglisse, un regard noir, un sourire au coin des lèvres. L'autre, plus vieille, à l'air de s'ennuyer, boudeuse, le menton dans sa main, le genou remonté sur sa poitrine, dans une robe à pois. La troisième fait de l'équilibrisme sur l'arête. Colline esquivé leurs regards. Jalouse, soudain, Colline. Jalouse d'avoir perdu son enfance de femme, de devoir tout recommencer si vite en brûlant des étapes, en courant après un rêve abstrait – la ligne de flottaison de sa conscience, détachée de son corps pendant tant d'années, désormais ancrée. Vivre. S'accepter. Être acceptée. La quête de ces boucles n'est peut-être pas le seul fruit de sa kleptomanie aiguë mais plutôt l'expression d'une féminité à sacraliser. Un moment à célébrer. Un rite de passage. Pour exister au sein du monde, du cosmos, et non pas simplement dans la circonférence étriquée d'une société pétrie de principes, de certitudes. Boucles, petites boucles, si belles. Colline, tu vas vers elles. Tu les fantasmes toutes les nuits lorsque tu fermes les yeux. Il n'y a qu'elles que tu désires. Comme si elles pouvaient te donner le corps de cette femme que tu rêves d'être plus que tout au monde.

Colline reste là, douce en la présence nocturne. À l'écoute. Quand les filles décident de partir, leurs ombres comme des fantômes sur le bleu qui s'enfuit du ciel, elle se lève, gravit les marches de la terrasse pour retourner dans le giron de Flo, qui lui prend la main sans rien dire – partageant un peu de sa souffrance muette. Colline lui sourit, de cet air résigné qu'ont les adultes lorsque leur enfance leur est refusée.

Le vaisseau de Protis

Les employés de la galerie Aion ouvrent finalement les portes du gymnase. Il faut passer par l'intérieur pour entrer, suivre un long couloir, interrompu en son milieu par une boutique de souvenirs – ouverture prochainement ! Un coup d'œil : on pourra y acheter la panoplie parfaite du petit Corbu, foulards, bricoles architecturales, livres d'œuvres et, future meilleure vente, les énormes lunettes rondes cerclées de noir – tout ce que le cœur populaire a retenu de la figure du Gris.

Le musée se dévoile, envahissant l'espace du gymnase sous sa voûte complètement restaurée. Le fond de la grande salle est aménagé en grille vitrée, encadrée de bois – elle forme une mire de couleur. Au milieu de l'espace central, un dédale de podiums noirs, chacun présentant un artefact issu des fouilles de Marseille, contextualisant la découverte du bateau. La queue pour y pénétrer est longue, on patiente debout, en silence, malgré les bulles de champagne qui remontent.

— Il va venir, ce Sol Otari ? demande Mame Nakache en regardant autour d'elle, dominant la foule de sa haute taille.

— Ça m'étonnerait, dit Choule.

— J'aimerais bien lui dire ce que je pense de tout ça...

— Il est si horrible que ça, ce type ?

— Pfff..., dit Mame Nakache.

Flo feuillette un flyer sans informations :

— Sol Otari ne fait pas l'unanimité. Un peu de nouveauté n'est pas une mauvaise chose, mais je me méfie des gens qui ne connaissent pas Le Corbu de l'intérieur.

— Je croyais qu'il vivait ici ?

— C'est ce qu'on dit, oui, mais personne ne l'a jamais vu passer au Corbu.

— Je vois.

— On pense que c'est une posture médiatique pour imiter les habitudes du Corbu lui-même, qui jusqu'à sa mort venait visiter les lieux incognito – on a beaucoup dit qu'il avait abandonné le projet à ses habitants, mais il voulait voir de ses propres yeux son rêve se réaliser. Il aurait aimé vivre ici, je pense, mais il avait peut-être un peu honte de se mêler au peuple. On raconte qu'il avait ici un lieu secret.

— Un bureau ?

— Oui, ou une garçonnière, dit Flo, l'œil rieur. Pendant le chantier, juste avant de commencer les appartements, il s'était enfermé une semaine entière dans une cellule témoin, pour en vérifier la viabilité. Avec lui, il n'avait pris qu'une valise. Les ouvriers ont raconté qu'il en était sorti presque ivre, délirant.

Passés les premiers podiums, des bouts de bois sous vide, échantillons de toile, de cordes effilochées montés sur socles précieux. Autour de Colline, tout le monde semble hypnotisé, les reflets de la nuit sur le verre, les murmures, le bruit discret des soupirs et de l'émotion. Quelques journalistes sont autorisés à prendre des photos sans flash. Aucune trace de la bâche sous laquelle Colline avait découvert la mystérieuse adolescente. Des cartons sibyllins, flanqués du logo Aion : un O en forme d'œil, aux cils trop longs. Elle cherche du regard des boucles d'oreilles sur les podiums, sans succès. Rien que des souvenirs ligures, bris de pierre, babioles grecques, un bout de chapiteau. Elle serre les dents, les poings. Sa pire crainte : Toufik avait volé les bijoux et pris le corps, en laissant

le reste aux archéologues et à Sol Otari. Tout ça pour ça. Mais non, impossible de se résigner. Peut-être tout n'est-il pas exposé. Peut-être reste-t-il une chance. Il faut y croire.

Au centre du dédale, un dégagé permet de prendre toute la mesure de la barque sous verre, telle que Colline s'en souvient, une splendeur sortie du fond des temps : trois mètres de bois désormais couverts d'enduit, un mât à la voile repliée, une carène rafistolée, quelques rames reconstituées, et deux gouvernails sur la poupe toujours endommagée, comme si un énorme monstre avait croqué dedans au cours d'un voyage fatal. Regarde-le, regarde-le bien, Colline. C'est ton bateau. Une tradition archaïque, des ligatures précises, mais une taille réduite qui ne correspond pas aux bateaux trouvés place Jules Verne, tout le monde le sait à présent. C'est la barque de Protis, son embarcation personnelle, celui qui l'a amené de sa trirème au rivage, celui dans lequel, debout, il était devenu le prince abusif de cette contrée. Et maintenant c'est ton bateau, à toi, et personne le sait. Putain de vie.

Sur le carton, on peut lire :

“Barque phocéenne, probable début du VI^e siècle – une embarcation de pêche au corail ou de transport de proximité. Extrémité arrière inconnue, recomposée en dessin depuis gravures.”

Pendant trois ans, Colline avait suivi de loin les fouilles et le processus qui devait rendre vie à cette relique – qui avait traversé le temps sans grands dommages. Un projet complexe, monté grâce à la participation financière de Marseille 2013 – capitale culturelle de la Méditerranée – et l'association du CNRS, de la PACA et des fonds privés d'Otari. Un laboratoire d'Aix-en-Provence avait fait les traitements de conservation et de restauration, en ajoutant des pièces de bois supplémentaires pour empêcher l'effondrement de la structure : pin d'Alep venu de Gémenos, chêne de Cadarache... Ils avaient parlé de reconstruire une barque similaire, en utilisant les

techniques d'époque, tout comme un des bateaux de la place Jules Verne avait déjà été reconstitué – initiative connue sous le nom de projet Protis, qui avait parfaitement recréé une barque de cette époque, qu'on voit voguer régulièrement le long de la côte marseillaise, toute voile dehors à trois nœuds. Mais cette barque-là était trop complexe, à la fois ciselée et primitive.

Colline se tord le cou pour regarder l'embarcation sous toutes ses coutures à travers le verre, pour y déceler le corps, mais le petit espace de la proue a été nettoyé, il ne reste rien, que son imagination remplissant les blancs. Très vite, elle se fait pousser sur le côté par la foule, le bateau disparaît, l'implanture du mât, la cire, la poix, ses membrures, fugitives visions dans les vagues.

L'autre côté de la cage thoracique

Colline erre dans le gymnase, maudissant ces gens bien habillés, les lèvres dégouttantes de pastis, la superficialité de tout, juste être là pour célébrer l'imposture d'un inconnu qui se croit devenu Corbu. Otari par-ci, Otari par-là. Colline l'imagine dans un appartement du Corbu, cet Otari, véritable otarie avec un ballon Mondrian, en train de couiner et d'applaudir de ses nageoires, pendant qu'elle désespère de trouver l'objet de sa convoitise. Sur un coup de tête, elle s'est mise à chercher Toufik dans la foule, persuadée de ne pas l'y voir. Trois ans après, le félon aura disparu – sa besogne achevée. Elle aimerait pouvoir établir un lien concret entre lui et Otari, prouver qu'ils ont œuvré ensemble à violer les entrailles du bâtiment pour y découvrir cette merveille antique. Mais pourquoi ne pas exposer les boucles ? Otari s'était bien gardé de communiquer un catalogue au public, impossible de savoir ce qu'il en avait fait. Peut-être dans la réserve. Peut-être analysées au fond d'un laboratoire. Peut-être offertes à une personne aimée.

Un attroupement de résidents semble boire le champagne des lèvres de Quinlan, qui pontifie, des auréoles de sueur sous les bras.

— Figurez-vous que ce matin, je discutais avec un ami qui m'affirmait que Le Corbusier avait lui-même excavé ce bateau de ses voyages en Grèce. Il aurait très bien pu le déposer ici pour le préserver, ou pour lui porter chance pour son expérience sociale... Ce que je ne m'explique pas, c'est pourquoi il aurait tenu à le garder secret.

Quinlan se fait bellâtre en voyant Colline s'incruster dans le cercle, il bombe le torse. La trace d'une gifle s'efface sur sa joue bien rasée.

— Il est très important que le bateau reste ici, j'espère que vous n'allez pas le mettre dans un musée. Vous savez, les musées ici, personne n'y va, c'est pour les vieux, sans vous manquer de respect, mesdames.

Colline grogne. La discussion dérive sur le sujet des rénovations, bien sûr. Trois ans après l'incendie, tous les habitants étaient revenus, certains étaient restés presque deux ans loin de leur Corbu, et on se disputait à présent pour savoir comment repeindre certaines portes, et avec quelle peinture exactement : celle de mauvaise qualité utilisée pendant la construction, ou une nouvelle, plus tenace, mais qui pourrait dénaturer la merveille ? Ah, si seulement Le Corbu était encore là, il pourrait nous aider, il pourrait chasser tous ces jeunes bobos qui n'y comprennent rien, et remettre un peu de plomb dans la tête des anciens.

La mention du Corbu fait chavirer les cœurs. Toujours, cette romance du créateur suprême, celui par qui tout a été possible. Le Gris. Qui peut aujourd'hui prétendre savoir ce qu'il y avait en lui ? Une âme torturée, rationnelle jusqu'à la nausée, qui n'avait jamais exclu l'impossible désir de se tromper. Un homme de contradictions. Un homme qui avait passé sa vie au chevet de son œuvre, persuadé de pouvoir changer le monde en le réduisant, lui imposant une norme idéale qu'il avait déduite de ses études, de son instinct. Un visionnaire borgne – amblyope – qui voulait refaire l'humanité à son image. Le Gris avait entrepris tellement de projets, dessinateur,

écrivain de talent, une vie ne lui avait pas suffi. Le Gris était un Fada. Il avait vu les fées – elles lui avaient vrillé la tête. On lui avait prêté des amitiés douteuses, extrêmes. On avait eu du mal à convaincre ses admirateurs qu'il n'avait pas été le dernier, à Vichy, pour avoir le droit de reconstruire la France. On lui connaissait des tendances autoritaires, un caractère sec, peu de rires. La vérité, même à travers les imposantes biographies, les compilations de ses écrits, ses journaux, ses tableaux, personne n'a pu l'approcher. Le Gris voulait apprendre à la société à vivre avec moins, avec le nécessaire. Peut-être à saisir l'essence du bonheur, en le domestiquant dans un espace privé. À la fin de sa vie, il habitait seul, dans un cabanon fait sur mesure à Roquebrune, sur un bout de roche. Il était mort en nageant. L'exemple du héros sacrifié, célébré mais incompris. Ses projets utopiques ne sont plus aujourd'hui que des œuvres d'art, vécues de l'intérieur par des peuplades dont il ignorait tout. Sa ville rêvée de Chandargh, bâtie en Inde, est le témoignage d'un monde impossible. Le Gris avait marqué de son empreinte le réel. Mais le réel l'avait fui. Ici, dans cette Unité d'Habitation, subsistait encore l'étincelle. Son étincelle, placée là en attendant qu'il revienne à la vie, à travers ces murs.

Les convives se frottent, s'échauffent. Colline remarque Flo en train de faire la poule devant des enfants hilares. Fibou et le docteur Choule paraissent se disputer, ou du moins, discuter passionnément de quelque chose. Fibou regarde autour d'elle, gênée. Choule semble fixer quelque chose au plafond.

Colline avise un Rodolphe un peu saoul, errant de podium en podium. D'un pas mesuré et presque ivre, elle en profite pour se coller à lui.

— Ro, petit Ro...

— Oooh non, pas toi encore.

Il essaye de partir, elle le retient par le col.

— Mon joli Ro, accorde-moi une danse.

Il la repousse, plus violemment.
— Va faire du gringue à un autre mutant !
Cette fois, elle le laisse partir. Elle sourit.
Dans sa main, les clés de l'écoutille du sol artificiel.

Le théâtre grec

Colline retrouve Flo, pendue au bras d'un vieux beau en costume yacht mauve.

- Flo, je vais rentrer.
 - Déjà ? Vous m'abandonnez avec tous ces affreux ?
 - Flo...
- Flo lui saisit la main.
- Ça ne va pas ?
 - Il faut que je vous parle.
 - Ça ne peut pas attendre demain ?
 - Non.

Flo regarde autour d'elle, fait un signe de tête à Mame Nakache, qui vient s'occuper du dandy en lui faisant des compliments sur sa pochette.

Elles sortent sur l'esplanade vide, face à ce que les résidents appellent le théâtre grec : quelques marches, et un mur brise-soleil, taillé dans la même chair que le bâtiment, surplombant le panorama de la ville noyé dans la fleur d'oranger, dans le miasme chaud qui arrive des îles. De ce côté-ci du toit, le gymnase illuminé de l'intérieur est une vaste voûte constellée de carreaux en dégradés de vert, une bête accroupie, dont l'axe pointe vers le nord de la ville. Il semble pulser de la vie que lui insuffle l'âme de ses visiteurs.

Colline s'assoit sur les marches du théâtre, Flo la rejoint, plisse sa robe. Elles attendent le bon moment pour se parler, un signal, qui vient sous la forme d'un bateau, au loin, dont la lumière distante

clignote puis s'efface sur la ligne d'horizon encombrée de poussière, de nuages en basse altitude.

— On a joué beaucoup de pièces sur ce petit podium, dit Flo. Je me souviens, quand je suis arrivée, ils avaient donné *Prométhée enchaîné* d'Eschyle. Une petite pièce... pour une petite scène. Et Xenakis avait joué son Euryali, dans les années 70, c'était magnifique d'entendre ça ici.

— Flo...

— Vouï ?

— Je n'ai pas été tout à fait honnête avec vous.

Flo cligne des yeux.

— C'est moi qui ait retrouvé le bateau.

— Oh.

— On m'a virée pour ça.

Une lueur de compréhension passe dans les yeux de Flo. Elle pose sa vieille main sur la sienne, parchemin sur vélin. Colline la regarde, cette vieille main toute fripée, pleine de taches d'eau croupie.

— J'ai trouvé le bateau, et... il y avait quelqu'un dedans.

— Comment quelqu'un ?

— Une jeune fille.

— Racontez-moi.

Alors Colline raconte, entre ses lèvres irriguées de crème à la cerise, elle raconte la terreur de la découverte, l'agression de Toufik, son réveil à l'hôpital après que Toufik l'ait abandonné-là. Son licenciement. Sa dépression, les problèmes avec sa mère, ses copines activistes, puis sa renaissance quand l'excitation de la recherche avait repris, ses petits boulots pour survivre, son instinct. Elle prend bien soin de ne pas mentionner les boucles d'oreilles.

— Maudit Toufik, dit Flo.

Colline arrondit sa bouche.

Encaisse avant de parler.

— Vous le connaissiez ?

— Oui...

Soupir.

— Toufik a été liftier ici pendant longtemps. Il avait un rôle à jouer. C'était eux, les vrais gardiens, on pouvait compter sur eux, ils emmenaient les enfants à la maternelle au huitième. Toufik, c'était un bon gars. Il était né dans le quartier, dans une des premières cités. Il s'entendait bien avec tout le monde. Quand il est parti, on l'a tous beaucoup regretté.

Toufik avait brusquement quitté ses fonctions de liftier en 1979. Dans le hall, quand elle l'avait rencontré, il s'était fait passer pour un gardien en activité. Colline l'avait cru, pourquoi se serait-elle méfiée ? Il avait dû profiter du chaos créé par l'incendie pour revenir faire quelque chose ici. Il avait attendu que Serge fasse sa ronde pour agir. La police avait tenté de retrouver sa trace dans Marseille. Peine perdue : aucun signe de vie, aucun document. Toufik était un fantôme. Qu'avait-il fait pendant toutes ces années ? Pourquoi avait-il attendu tant de temps pour revenir ici ? Il avait suivi Colline dans l'espoir de trouver le corps, il avait même essayé de la dissuader – sans doute voulait-il explorer seul le placard, mais elle l'avait pris de cours. Elle était arrivée trop vite. Trop curieuse.

— Pourquoi est-il parti ?

— Des soucis de santé selon Radio Corbu. Mais je crois surtout qu'il a eu une peine de cœur.

— Il était amoureux ?

Flo hésite, peut-être en train de réfléchir à un mensonge.

— Je ne sais pas. On l'entendait pleurer parfois...

— Il a mentionné un accident, ici, juste avant qu'il ne s'en aille.

— Un accident ?

— D'ascenseur.

— Ça ne me dit rien, j'étais certainement en vacances.

— Vous en auriez entendu parler en revenant, non ?

— Toufik était un garçon avec beaucoup d'imagination. S'il vous a menti sur son travail, il a pu vous mentir là-dessus aussi.

— Je suppose...

Flo soupire, lui prend la main. Décidément.

— Colline, ma petite, vous êtes une...

— Trans. Oui, vous pouvez le dire.
— Transexuelle, oui. Pardonnez-moi, c'est la première fois pour moi.

— C'est pas grave.

— Je vous trouve belle et formidable.

— Merci, c'est gentil.

— Mais vous êtes comme un oiseau seul sur sa branche, j'ai peur pour vous. On dirait que vous êtes passée à côté de votre vie. C'est pas normal, une jolie fille comme vous. Bon c'est vrai, vous devriez perdre un peu de poids, mais je crois que les hommes aujourd'hui, ils aiment bien les rondeurs.

Elle lui frotte doucement la peau, comme pour y faire pénétrer une crème invisible.

— Je sais que vous avez besoin de quelqu'un. Je vous sens tellement en colère. Je ne sais pas qui vous a fait tout ce mal, mais je sais que ce que vous désirez, ça peut vous sauver. Vous allez avoir beaucoup de travail, laissez-moi vous aider.

Colline retire sa main.

— Avec votre soutien, peut-être...

Elle perd ses yeux dans le vague.

— ... Nous pourrions sauver Le Corbu.

Colline la regarde, une idée émergeant des tréfonds de son temple à elle, sa source de vie.

— Vous pensez vraiment qu'il est en danger ?

— Oui. Je vous l'ai dit, cette année, on fêtera les 50 ans de la mort du Corbu. Tout le monde va croire que c'est le bon moment pour tenter quelque chose. Je le sens, c'est en moi. Ça arrive. C'est en train d'arriver. Il y a quelque chose avec les oiseaux. C'est pas normal.

Une mouette traverse le ciel, éclair blanc.

Flo secoue la tête.

— Ce lieu est spécial. Ici, avant toutes ces barres d'immeubles, il y avait la force vive, ce que nous appelons la source.

— Dans un bois sacré ?

— Ce sont juste des histoires pour aider les enfants à s’endormir. Peut-être pourrions-nous nous servir de tout ça pour renouveler l’espoir. Nous avons besoin de sang neuf, ou nous allons nous éteindre avec cette pierre, et il ne restera plus de nous que des fleurs...

Colline quitte Flo dans l’ascenseur. Elle dit qu’elle reviendra se coucher plus tard, alors Flo lui laisse un double des clés, avec des petites lettres attachées (“Vous restez un écrivain, pour moi...”). Elle l’embrasse sur la joue, les yeux embués. Colline la regarde sortir au sixième. Les portes se referment. Colline s’observe dans le miroir, trop grosse, encore trop masculine malgré le traitement, les choix, les fringues soigneusement taillées. Tout reste à faire. Sa vie, en chantier.

Rez-de-chaussée. Personne dans le box des gardiens, une chance. Elle quitte le hall, avec un coucou pour la caméra – qui se transforme en gros doigt – pour le plaisir.

Respire

Ses pas la mènent jusqu’à l’écoutille, dans le silence du parc, en haut des escaliers. Elle déverrouille la serrure avec les clés volées dans la poche de Rodolphe. Se baisse pour entrer. Une ouverture, puis deux, et enfin, la dernière, la nouvelle. Un frisson, quand elle s’imagine derrière cette porte, inconsciente, au milieu des mystères que Toufik lui avait ravis. Tremblante, elle pousse le rideau de plastique sur le côté, enjambe et passe dans la subtile dimension du sol artificiel.

Le plafond est bas, tout sent la poussière. Colline referme la porte derrière elle, franchit la séparation pour pénétrer l’espace sacré où Toufik l’avait frappée. Dans la nouvelle lumière, tout a l’air différent, bien plus petit que dans son souvenir. Le plancher, les murs, les

quelques marches de bois tout au fond. Là, dans l'éclairage fluorescent des projecteurs au sol, semé de cordons, le lieu semble dépossédé de la terreur qu'elle avait ressentie quand elle y était entrée la première fois.

Où se trouvait le bateau, il n'y a plus qu'une trace. Restent quelques drapeaux penchés dans la terre, du remue-ménage. Des marques à la craie sur les murs. Pourquoi est-elle revenue ici ? Pour se rendre compte du de la réalité, s'y confronter, apprendre ce qu'est le contact froid de la vie ? Comme si tout avait été un songe, juste ça : une dérive de son inconscient, comme pour lui donner une raison d'être ici. Est-ce possible que tout ceci ait été le fruit de son imagination ? Pourtant, Toufik était bien réel, le coup sur la tête aussi. Un vide se creuse en elle. Elle se souvient de la présence de ce petit corps tapi là, dans les recoins du passé. Elle se souvient de ce qu'elle avait ressenti quand elle avait vu les boucles, de ce grand tout qui menaçait de l'avaler, elle, dans sa tristesse et sa solitude, elle, tout entière accrochée à une vie qu'elle ne comprenait plus. Un exil long et forcé, sur les traces d'une obsession, qui devait s'achever ici, ce soir.

Dans l'échec.

Colline inspecte l'espace qu'elle avait repéré lors de sa première visite, l'endroit où la couche d'un animal inconnu se trouvait – maintenant tout est nettoyé. On a aussi retiré les bris de bois du mur – pour les analyser, mais aucune trace d'eux dans l'exposition. Une présence semble flotter ici, abstraite. Le souvenir de Toufik, peut-être, qui avait changé si vite, passant d'un type un peu lourd à un véritable psychopathe incontrôlable. Pendant longtemps, la première année, Colline avait imaginé que Toufik avait été possédé. Il avait commencé à se comporter étrangement à partir du moment où les bruits dans les murs s'étaient fait entendre. Comme une volonté suprême, qui l'avait envahi et poussé à l'agresser. Mais pourquoi ne l'avait-il pas tuée ? S'attendait-il à tout ça ? Elle ne le croit pas. Colline pense que Toufik, comme elle, est une victime.

Du barouf dans la section voisine, des pas, quelques voix : Rodolphe et un gardien, qui discutent.

— Je suis sûr qu'elle est là.

— C'est fermé.

Colline détale, fuit par le petit escalier, par le placard. Elle remonte les marches. Tout lui paraît plus étriqué, irréel – une sortie à l'envers de son propre traumatisme. Arrivée en haut, la trappe cède facilement. Elle se redresse. Constate que le mur intérieur du petit local technique n'a pas été reconstruit. Elle regarde à ses pieds : pas de nid ici, juste des plumes, plein de plumes. Une mer de plumes.

La porte du réduit est fermée, mais Colline a appris à faire sauter des serrures, dans l'exercice de son métier, des serrures plus compliquées que celle-ci. Pendant un moment, elle reste debout, silencieuse. Guette les sons plus bas. Attend un instant, puis met un coup de pied dans la porte en placo, qui cède, d'un coup. Elle s'extrait du local rapidement.

Elle longe la première rue. Tout est réparé, les portes repeintes – une sale impression de neuf. Plutôt qu'emprunter les ascenseurs, Colline prend l'escalier à l'autre bout du couloir, pour être sûre de ne pas croiser quelqu'un. Il y en a deux, de chaque côté de la rue. Les étages sont entrecoupés d'interstices, des salles cadénassées. Quelques-unes semblent être aménagées, portant les noms d'anciens habitants. Ce qu'on y fait, Colline n'en sait encore rien. Elle imagine des réunions secrètes entre vieux résidents, des rituels, d'autres trésors cachés. Depuis la mise à jour du bateau, pendant ses longues heures de récupération, elle s'était figurée que tout ici pouvait être possible. Ce n'est plus seulement la barque qui l'intéresse, c'est le bâtiment tout entier. Comme un nouveau corps à découvrir.

Elle sort au septième, par envie de brouiller les pistes. Les couloirs du Corbusier bruissent d'un air étouffé, semés d'abat-jours tamisés, perpétuelle pénombre. Tout se reflète au plafond, comme une mare en début de soirée d'été. Colline a sommeil, elle veut s'écrouler. Son

ventre rond est un champ de bataille. Elle passe une main dessus, comme pour le protéger contre elle-même, elle le masse. Non. Elle ne doit pas. Elle sait qu'elle est une fin, qu'elle n'est pas fertile, mais est-ce à cela qu'on décide de qui est une femme et de qui ne l'est pas ? Colline a toujours su qu'elle était stérile, depuis qu'elle était en âge de se refléter en elle-même. Rien de ce que le monde lui avait donné ne lui convenait : sa biologie, son rôle social. Peut-être avait-elle choisi très tôt de vivre une vie à laquelle elle n'avait pas le droit, mais qui devait décider de ce qu'on avait le droit de faire ou pas ?

Elle met son casque de walkman, presse *Play*.

Blondie. Yeah.

*One way or another I'm gonna find ya
I'm gonna getcha getcha getcha getcha*

Quelque chose s'allume en elle, faible lueur de joie : oui, ici, c'est ici, tu peux ici, n'aie pas peur, c'est une chance de pouvoir tout recommencer à zéro, personne ne recommence jamais à zéro, on a continuellement avec nous ce paquet de merde qui nous lie à nous-mêmes, à ceux qui nous aiment, qui ne supporteraient pas de nous voir changer. Mais toi, Colline, tu n'es pas comme les autres, toi, tu connais les deux côtés. Toi, tu sais que tu es tellement plus toi que le reste du monde n'est lui. Tu sais qu'ici, tu pourras affirmer ce que tu es, que tu as toujours été, sans jamais douter, sans jamais hésiter un instant à franchir le voile qui te sépare de toi-même, flamme de toi, flamme en toi qui n'a pas cessé de te consumer et de te faire renaître, toi, ce phénix, toi, cette volupté qui déploie ses ailes dans ce corps limité, toi, toi-même, vous ensemble, vous êtes deux, à jamais, et ici, ici, ce sera le lieu de votre union, ici, ensemble, vous pourrez vous poser sur cet arbre et respirer à l'unisson. Alors respire, Colline. Respire.

Colline s'arrête dans le couloir.

Elle ferme les yeux.

Les Modulors sont silencieux.

OceanofPDF.com

Les falaises du Devenson

Au bout de Marseille, là où les calanques deviennent murailles, on dit que tout est fini, qu'on peut se jeter – après, Large.

Le long de la côte, creusé dans le faux marbre, les crêtes se mêlent aux canyons peints, le silence d'une lune, presque. Des vaisseaux de roche blanche découpent la mer en confettis salés. Au cœur du vent, dans une quiétude suspendue aux becs des gabians, on rêve dans le giron de la Mère, la déesse présidant aux Mystères, divinité aux multiples pis, qui a guidé les marins ioniens jusqu'à cette rive.

Ici, en parfaite synchronicité, se nouent les destins des premiers habitants, des prêtresses et des colonnes. Ici, dans la mémoire de la pierre, persistent l'écho des voix, la célébration, la terreur d'un visage gravé, témoin d'un temps où la pierre était vivante.

*

Le mythe et l'histoire se confondent. C'est dans l'anse de ces falaises silencieuses qu'attend la flotte ionienne. Au point extrême au cœur du massif, celui qui se laisse le moins facilement apprivoiser, car le plus éloigné, le plus inaccessible, le plus frustrant, le plus vertical, le

plus schizophrène aussi entre un versant intérieur aux paysages désolés, assoiffés, racornis et un versant ouvert avec la vague, la falaise ocre, ses voix aveugles qui remontent de la verticale indiquant contre toute attente que c'est là, dans la faille, la rupture, le vide qu'est la vie, le plané des goélands, l'éclatement de la houle, le regard des pins sur plus bas que leurs pieds, plus bas que leur terre, légèreté suprême.

*

Dodelinant sur la mer profonde, les deux pentécontères phocéennes sont des murailles, proches l'une de l'autre. À la proue du vaisseau rouge, Protis debout, parfaite silhouette détachée sur la masse minérale, chante le blé, la vigne et l'olivier. La chaleur crée des vapeurs tout autour de lui, comme une énergie émanant de ses cheveux, de sa tunique taillée. Le vent sur la pierre est une ombre invisible, gorgée de chaud, du miel venu du souffle des Olympiens. Protis lève les yeux sur la frange des pointes acérées de la falaise, croit y deviner une présence, un fou dansant, prêt à sauter.

Assise à côté, Aristarchè a commencé à brûler du laurier, vapeurs mornes et sombres qui font tourner la tête. Elle chantonne.

— C'est en ton nom que je dessine cet angle fatal, ô, ma Reine, pour toi, nous serons l'enfant qui donne au monde le sens nouveau de ta sagesse, Montagne, le divin nectar.

Protis la fait taire d'un geste.

— Allons, Prince, tu ne crois pas que tu en fais trop ?

— J'essaye d'écouter ce que me disent les dieux.

— Et les déesses ?

— Rien que du silence.

Des nuages bougent lentement.

Protis porte la main à sa bouche.

Touche ses lèvres. Il a soif.

— Tu sais qu'ici, c'est terre de Gorgone.

- Je sais.
- Il est encore temps de changer d'avis.
- Prépare-toi.

La prêtresse se lève, ses voiles blancs, peu souillés par le voyage, flottent comme une voile sur la marine. Partout, l'éclat des vagues molles renvoie le scintillement de la soie. Elle gagne la cale, descend les marches une par une, les rameurs et les soldats s'inclinant à son passage. Le long d'une coursive empuantie de sueur, elle avance lentement, en procession solitaire. Tout au fond de l'embarcation, elle s'agenouille, certaine que personne ne la regarde. Devant la trappe sacrée, Aristarchè décroche la broche de sa robe pour ouvrir la serrure du petit placard. Y nichent trois objets.

Elle entonne une prière.

*

Protis a demandé qu'on prépare l'embarcation princière. On vérifie l'amarrage de la barque, prête à passer le cap. On y fait descendre le matériel, les armes, les boucliers, des offrandes. Aristarchè revient sur le pont, portant un panier, dans lequel elle a déposé les objets sous un voile. Protis lui fait un signe de tête. Près de lui, Samos s'abrite derrière son bouclier, gravé des enroulements de serpents de la tête de Méduse. Il la regarde sans parler. Entre eux, Protis le sait, un gouffre que rien ne pourra combler. Protis, en tant que fils d'Apollon, pourrait servir d'intermédiaire, comme il l'a fait durant la traversée. Mais le temps et l'énergie lui manquent. Et puis aucun nouvel augure n'a annoncé la fin de la trêve.

*

Dans la barque, serrés, les casques qui se cognent. Protis devant, scrutant le silence. Les rames frappent, un rythme qui détruit tout, chaque impact créant une présence lourde, échos entre les parois aveugles. De véritables monstres, ces murs. Titans figés en une

parole impossible à déchiffrer. Une énigme derrière ces pierres droites, déchiquetées au sommet. Un amphithéâtre de mort. Défiante, Aristarchè toise ces restes d'un monde ancien, plus ancien que tous les dieux, serrant contre elle le paquet, pour le protéger des éclats d'eau – l'eau sacrée qui pourrait le réveiller, le faire éclater, lui, si fragile en ses pages. Au fond, Samos continue de la regarder, un sourire sur ses lèvres. Comme s'il attendait un signe, qui ne tarde pas à se manifester. Des hurlements se font soudain entendre à bâbord, un rameur en panique ; on se penche sur le bastingage pour voir l'eau devenir noire, noire de méduses grouillantes contre la coque. Comme un oracle venu du profond, remonté pour célébrer l'avènement d'une nouvelle ère.

OceanofPDF.com

JUIN

Le premier rêve

À la lumière des torches, les murs de pierre sombre, un dédale : au détour d'un couloir pourrait se dessiner l'ombre terrifiante de serpents, coiffant le chef de l'ultime prêtresse, patiente au cœur de son repaire. Poser une main sur ces vestiges, tout est froid, tout sent la mort. Mais continuer, serrer le miroir. Des serpents entremêlés grouillent dans la nasse d'une tombe, laissent dans le sable des symboles, un alphabet. Comment prononcer ces entrelacs ? Les dire pour dresser les reptiles, commander leurs boucles, leurs danses. Vite, comprendre, dans un carnet, noter toutes les diphtongues, mais ne pas s'empêcher de marcher entre eux, dans les nœuds où se tissent les mystères.

#60

Colline se réveille dans les remous d'un canapé qu'elle ne connaît pas, serrant contre son ventre un coussin qu'elle croit doudou de son enfance. Son rêve de serpents reflue dans une zone d'absence. Entre les carrés de la haute baie vitrée filtre une lumière de fleur d'oranger. Piaille un gabian, clameur dans la chaleur.

Sur la pointe des pieds, Colline ouvre la fenêtre – ses yeux bouffis découvrent les collines, tartines où se déverse une confiture de nuages. La Méditerranée s'étire, nuée de mouettes en suspension au-dessus du bleu profond, alors Colline bâille. Elle s'allonge sur la pierre tiède de la loggia, toute drapée dans son rêve pastel. Elle respire avec une main sur son ventre. Il glougloute, elle ronronne.

Devant un bol de chicorée, Colline mâche une brioche à l'anis. La température a grimpé ces vingt dernières minutes, vitrifiant le béton salé. Colline est de mauvaise humeur quand il fait trop chaud, elle a l'impression d'être une pêche mûre. Elle range la vaisselle dans la minuscule cuisine, pleine de pots, de paquets de biscuits vides. Y traîne une odeur écoeurante de chou bouilli, peut-être des années de déjeuners mal aérés, en décomposition. C'est une cuisine d'enfant : les tomettes sur le plan de travail, les placards en bois peints en vert, en rouge, en bleu. Affairée, Colline pense à tout ce qu'elle doit faire, qu'elle n'a pas envie de faire, aux raisons pour lesquelles elle doit les faire, ou ne pas les faire. Colline regarde ses mains mouillées, ces lignes de vie, qui se brisent partout.

Colline se fait les ongles. C'est par là qu'elle a commencé, quand l'exil est devenu une évidence : la conquête de son corps passait par le minuscule management de ses ongles. Elle prend son temps, Colline, elle polit, puis taille, souffle les cristaux de corne comme des oiseaux tombés du nid. Plus ses ongles poussent, plus elle est en vie, calme en la patience, industrielle petite abeille qui s'affranchit de tout pour se concentrer sur son ouvrage. Le doux labeur d'une pensée tricotant sa forme, une cuticule à la fois.

Elle est au Corbu depuis un mois. Elle fait maintenant partie de ce monde. C'est agréable : à part Quinlan, qui ne lui avait plus adressé la parole depuis la gifle, personne n'avait deviné son passé d'homme, sauf Flo, qui partage désormais son quotidien. C'était idéal : Colline aime la vieille femme, elle veut tout lui dire, il n'y a aucune honte à

cela – elle pourrait même faire avancer la cause des trans. Mais quelque chose la frustre, comme une impasse intime : et si on pouvait réellement effacer le passé, et actualiser son existence, sortie de rien, poussin de l'œuf ?

L'appartement de Flo est au sixième étage de l'Unité d'Habitation, un long duplex jumelé – il y en a deux seulement dans l'UH –, étroit mais spacieux, forêt de plantes, de livres et de jouets. Colline fait le tour du salon, un lieu de vie aux fleurs bien entretenues. La loggia donne sur la ville, les deux brise-soleil du haut plafond masquent une seconde rangée de larges fenêtres cintrées d'acajou. Tout est plancher. Un escalier aux larges marches de bois grimpe vers l'étage, le long d'une rambarde de fer forgé.

— À la flotte, dit Colline.

L'étage est au croisement de deux appartements. Un deuxième salon, et une grande bibliothèque. La chambre de Flo est dans le fond, avec sa propre salle de bain. Sur la droite s'ouvre un autre couloir, sombre, plein de placards. Un atelier d'abord, puis sa chambre à elle, l'ancienne chambre de Jess, encore emplie d'affaires de son enfance, des BD surtout. Colline s'est installé un petit bureau sur tréteaux, juste en face de la fenêtre. À côté du lit double, elle a posé son sac, y jette ses affaires sales et propres. Tout en dessous, elle planque ses trouvailles, le papier, les bibelots dérobés, les cailloux qu'elle trouve dans le jardin. Un petit rat, cette Colline, incapable de se retenir de voler, de prendre pour elle. Elle s'est promis de ne rien subtiliser à Flo. Même si c'est dur : Flo a la plus belle collection de babioles inutiles, c'est une tentation permanente.

Colline entre dans la douche par une petite ouverture oblongue, croisement entre un Duplo et le sas boisé d'un bateau de croisière égyptien des années 30. L'eau est glaciale, pleine d'un arrière-goût de menthe. Colline adore boire l'eau sous la douche, s'y brosser les dents ou y faire pipi. Elle regarde ses flaqes quitter son corps sur le

socle, cercles concentriques, jaune profond où elle lit un manque de vitamines. Elle lave la nuit de sa bouche, ses mains forment une coupe pour boire.

Son matin

En claquant la porte de l'appartement 60, au fond du T sud de la sixième rue, Colline a l'impression d'être observée. Au coin du couloir, un chat la fixe, bien assis. Tout noir, avec une truffe violette. Il penche la tête quand elle s'approche, puis déguerpit derrière une porte entrebâillée.

Du monde devant les boîtes aux lettres – leur couleur indique l'étage – marron pour le sixième (Flo dit qu'elles furent jadis violettes – mais qui donc a choisi cet horrible marron ?). Des têtes de voisins se tournent à son passage. Aucun murmure. Colline ne dit rien, elle n'a rien à dire, n'a pas envie de dire.

Elle emprunte l'ascenseur, seule, égrenant dans sa tête ce qui reste de ses économies – pas grand-chose. Elle descend au dernier étage, noyé par le contre-jour des parois vitrées donnant sur l'extérieur. Elle sort dans la lumière, avale l'air frais à grandes goulées, déjà ivre.

Comme tous les matins, elle marche le long de la promenade en regardant les collines. Et la mer, éternelle, différente chaque jour, son humeur déclinée de bleus. Elle se sent chez elle. C'est assez nouveau pour être célébré. Elle prend avec elle quelques livres, des cahiers, de quoi travailler sur les sources, finir d'assembler ses théories. Elle surveille le gymnase tous les jours, allers et venues, essayant de savoir s'il serait possible d'avoir un accès à la réserve, et d'en apprendre plus sur Sol Otari, qui ne s'est jamais montré. De nouvelles expositions ont été annoncées à la presse – au rythme d'une par mois jusqu'à l'anniversaire de la mort du Gris, fin août. Les

préparatifs sont discrets, des hommes en salopettes débarquent des palettes en utilisant les monte-charges. Le gérant de la galerie, un certain Vega, est chargé de recevoir les visiteurs et de leur servir un café. Il s'est montré courtois avec Colline, mais il connaît assez peu de choses sur l'antiquité, l'histoire de Marseille ou du Corbu. C'est pratique : Colline ne veut pas se dévoiler trop vite, se contente du bavardage de comptoir. Elle préfère regarder de loin. Attendre.

Après ses observations, elle s'assoit au pied des grandes cheminées d'aération, ces immenses présences aux bouches étroites qui lui rappellent les Moaï, figures monumentales de l'île de Paques, prêt à susurrer d'impossibles imprécations. Elle se prend à rêver à de petits rituels qu'elle pourrait pratiquer ici, des fragments de songes rapportés de l'autre côté, quand tournés vers l'en dedans, ses yeux contemplent des paysages inaccessibles. Colline a toujours aimé vivre sa vie comme une extension de ses rêves – pour elle, les deux mondes s'alimentent, se renforcent. C'est dans ses rêves que pour la première fois, enfant, elle s'était vue femme dans le miroir d'une piscine sans fond. Au pied du Moaï, ce matin, Colline se souvient de l'impression terrible que cette nuit lui a laissée. Comme si quelque chose, tapi depuis toujours, se préparait à revenir des profondeurs des éons, indicible présence dont elle soupçonne la nature : mythique, liée à cette couche dans le sol artificiel. Peut-être cette force qui avait pris possession de Toufik et qui se presse désormais aux portes de son sommeil, l'attirant comme une proie. Très bien. Vas-y. Viens. Je t'attends.

Le bois sacré

Quand Colline arrive au bar, les familiers sont déjà là, à papoter en la regardant sous leurs sourcils trop longs. Flo lui fait signe depuis sa place habituelle. Colline se glisse en rentrant le ventre, pose son matériel sur la table.

— Bien dormi ?

— Oui.

— Moi aussi, ici, je dors comme un loir. Pas une insomnie en quarante ans. J'ai l'impression de vivre à la campagne. On n'entend vraiment rien. C'est unique ce Corbu quand même, quel miracle de l'architecture.

Une des choses que Colline a apprise sur les résidents, c'est qu'ils adorent parler des vertus de leur immeuble. C'est plus fort qu'eux. Toutes les occasions sont bonnes pour dire à quel point la vie au Corbu est magique. C'en deviendrait atrocement oppressant, si ce n'était pas vrai. En un mois, Colline avait pu le vérifier plusieurs fois. Même si elle préfère taire ses sensations, de peur de déclencher d'interminables discussions, elle partage cette joie d'être ici, cette qualité de vie. Elle comprend pourquoi on a du mal à partir une fois qu'on est entré.

Flo semble lire dans ses pensées.

— Alors ma belle, ces recherches ?

— Oh...

— Ça fait déjà quinze jours.

Colline pique du nez dans son thé. Qu'a-t-elle fait de son temps, concrètement ? Elle ne sort quasiment pas, enfermée dans sa chambre envahie de livres, d'impressions laser – et des petites choses qu'elle vole ici et là, aux résidents, aux touristes. Elle ne se nourrit que de graines, de navettes, de fromage pasteurisé. Elle ne range rien. Tout devient compliqué. Elle dort trop, bercée par le bruit du bois des fenêtres, qui claquent comme des mâts de navires.

— Tu vas me mettre dehors ?

— Meuh non. C'est juste que je m'attendais à te voir un peu plus, c'est tout. J'aime bien avoir de la compagnie, mais tu es si secrète... Qu'est-ce que tu fabriques là-haut ?

— Ben, je lis.

— Lire, c'est bien. Écrire, c'est mieux. As-tu lu ce beau livre illustré du Corbusier que je t'ai prêté ? *Le poème de l'angle droit* ?

— Mrf... Oui.

— Et ?

— Rien. J'en pense rien. Le Gris ne m'intéresse pas.

— Pourquoi tu continues à l'appeler comme ça ?

— Pour ne pas le confondre avec son œuvre.

— Tu veux dire Le Corbu ?

— Oui.

Flo avale une gorgée de thé.

— Tu sais, hier, on a beaucoup discuté à l'association des habitants – c'est un peu notre façon à nous de continuer ce qui a été commencé ici au tout début. On va sûrement se fédérer avec l'Unité d'Habitation de Rezé. Organiser des échanges d'appartements, des célébrations en commun. Cette année, c'est la commémoration de la mort du Corbusier, ce serait bien de faire quelque chose avec toutes les unités.

Rezé est la seconde cité radieuse, érigée près de Nantes peu après celle de Marseille. Plus étroite, plus aérienne, mieux entretenue, plus isolée aussi. Plus complexe dans ses ramifications. Moins ésotérique également : tout y est révélé de façon intuitive. Marseille aime les secrets. Après la découverte du bateau, on avait sondé les trois autres unités – Rezé, Briey et Firminy – sans rien y trouver.

Flo goûte son café, le repose en fronçant les sourcils.

— Nous allons voir si nous pouvons collaborer pour comprendre comment mieux fonctionner en société. Tu sais bien sûr qu'ici, Le Corbu voulait construire trois unités d'habitation ? Il n'a pu en faire qu'une seule, comme si son utopie trinitaire avait été amputée...

Une corneille vient se poser sur le parapet, regarde Colline d'un œil borgne. Colline lui rend son salut, d'un hochement de tête.

— Tu lis quoi, alors ?

— Strabon.

— Oh. Pourquoi ?

— Je pars du principe que les Phocéens n'ont pas abordé au Lacydon, mais bien dans le massif de Marseilleveyre, après avoir mouillé au large de la côte.

— Comment le sais-tu ?

Colline trempe son doigt dans le thé, trace des formes sur la table, qui s'effacent après le passage de son index.

— On a retrouvé des murs là-bas, on sait qu'il y avait un tout petit oppidum, en haut du Cap Croisette, aux Goudes.

— Oppidum ?

— Un campement. Presque un village. C'est là qu'ils sont arrivés, les Grecs. C'est là qu'ils ont rencontré les Segobriges et fait leurs offrandes. Il y avait eu une première expédition, six ans plus tôt, celle menée par Euxène, et les Phocéens savaient déjà qu'ils allaient demander le Lacydon. Mais le contact, il s'est fait dans le massif, là.

— Et alors ?

— Alors ça veut dire que le mariage entre Protis et Gyptis s'était fait dans le coin. Les textes parlent d'une source d'eau douce, où Gyptis est allée puiser le nectar de l'union, dans un lieu sacré, forcément boisé si on part du principe que les femmes celtes célébraient leurs mystères dans des forêts – et pour moi, les Ségobriges sont plus celtes qu'autre chose. Or, entre Marseilleveyre et le Lacydon, à cette époque, le seul bois possible, c'est celui qui partait de Mazargues jusqu'à Castellane.

Flo s'enfonce sur sa chaise, les bras croisés.

— Un bois ?

— Un très grand bois, dont j'ai retrouvé la trace chez de nombreux auteurs du Moyen-Âge, regarde.

Elle lui sort ses papiers, ses carnets, ses cartes dessinées. Un mois de boulot, à tourner autour d'un centre vide.

— Tu vois ? Ce bois, la plupart des gens ne voulaient pas y aller. On disait que c'était un endroit pour les sorcières, que même les curés refusaient d'y mettre les pieds – certains fragments romains racontent qu'un monstre terrible y avait fait sa tanière. Moi je pense que ce bois, c'était la base du culte des Segobriges. On devait y faire des sortes de rites établis sur la nature, et pourquoi pas les serpents.

Elle sort d'autres documents, commence à encombrer la table.

— Je pars du principe que les Segobriges partageaient de nombreuses choses avec leurs cousins celtes, j'en déduis donc une

forme de rituel similaire, fondé sur les arbres, les feuilles, l'eau. Peut-être même un rituel plus ancien. Ça m'aide à trier tout ça. Pourquoi des boucles d'oreilles se seraient retrouvées dans une barque grecque, comme une sorte de... de mariage symbolique, tu vois ? Le remake d'un mariage antique, un mythe, ressuscité sous forme d'objets. Peut-être que le Gris avait voulu consacrer son bâtiment en y scellant une représentation physique de l'union qui présida à la fondation de Marseille...

Tu t'emballes, Colline. Tu t'emballes, mais tu sais que tu n'es pas si loin de la vérité.

— C'est bien beau tout ça, dit Flo, mais tu vas faire comment pour retrouver la fille de la barque ? C'est elle, la clé de ton énigme. Tu dois sortir un peu de ton trou et de tes histoires, Colline. Il faut que tu regardes autour de toi, que tu interrogues. Les gens ici, ils ont sûrement quelque chose à dire, tu ne peux pas rester comme ça, à essayer de résoudre avec des livres des mystères historiques auxquels tu ne connais pas grand-chose.

Flo a raison. Depuis son emménagement, Colline a perdu de vue son objectif : son obsession pour les boucles s'était diluée dans une fascination plus large pour le lieu et son passé. Après tout, impossible de savoir si oui ou non les boucles sont dans l'immeuble. Mais tenter de comprendre pourquoi elles s'y trouvaient quand elle avait pénétré le sanctuaire du sol artificiel permettait d'ouvrir les possibles, ces possibles dont elle avait besoin pour justifier l'impensable. La frustration de ne pas retrouver son trésor a doucement laissé la place à une plus grande curiosité, curiosité qu'elle peut à présent combler en vivant ici, dans le vortex. Mais quelque chose l'empêche d'avancer, de mettre les mains dans la pâte de ce gâteau.

— Colline, sérieusement. Je peux t'aider.

— Ce serait cool.

— Il faut commencer par savoir si cette source pourrait être la Fontaine d'Ivoire. C'est pas si loin, et c'est exactement entre ici et...

Flo détourne son attention. Mame Nakache vient d'entrer en scène pour l'audience du restaurant, toute paniquée, le cheveu roux qui rebiffe.

— Jo...

— Qu'est-ce qui se passe ?

Elle serre ses mains.

— Flo, c'est Fibou, elle n'est pas venue à la boutique depuis deux jours. Personne ne répond quand on tape chez elle.

Fibou

Serge les rejoint au deuxième, devant chez Fibou, où se sont attroupés Flo, Mame Nakache et le docteur Choule.

— Serge, enfin !

Le gardien dégage son impressionnant trousseau de clés.

— Combien de temps ?

— Sabri dit qu'elle n'a pas ouvert depuis vendredi.

— Mmh.

Il passe en revue ses clés. Serge est un homme de très peu de mots, que Colline ne peut pas s'empêcher de trouver séduisant dans son monolithisme.

Flo est en pleine montée d'angoisse.

— J'espère qu'il ne lui est rien arrivé.

— Ce ne serait pas la première fois.

Depuis un an, Fibou a déjà fait plusieurs malaises, et on la surveille de près. Mame Nakache explique que c'est très bien Le Corbu, pour ne pas entendre les voisins. On s'y sent bien. Mais les plus vieux tombent parfois, se font mal, ils crient. On n'entend rien. On peut mourir en silence au Corbu.

— Je suis sûre qu'elle va bien, c'est une étourdie, elle aura oublié de se réveiller, c'est tout.

Serge essaye de déverrouiller la porte avec son passe, sans succès.

— Elle a laissé sa clé dans la serrure.

Il réfléchit trois secondes.

— Trouvez-moi Sabri.

Sabri est un minuscule petit garçon de douze ans, la bouche pleine d'appareils dentaires. On l'accueille en lui expliquant la situation, que personne ne semble vraiment comprendre, jusqu'au retour de Serge, qui rejoint le groupe avec une barre à mine.

— Poussez-vous.

Devant chaque porte d'appartement du Corbu, il y a un passe-plat. Dans le temps, il servait à monter les repas chauds du restaurant, puis au laitier pour déposer ses bouteilles. Mais tous les services avaient périclité, et les boîtes convexes tenaient lieu désormais de décoration, de la même couleur que les boîtes aux lettres, ou de passage pour les enfants pressés, qui voulaient rentrer pour le goûter.

Serge insère sa barre à mine dans la boîte et l'ouvre d'un coup sec. Il se penche pour regarder si la voie est libre – la plupart des cuisines sont aujourd'hui trop encombrées pour laisser un passage libre, quand il n'a pas, pour des raisons de sécurité, été purement et simplement bouché. Fibou est une sentimentale, soucieuse de garder les équipements dans l'état où ils se trouvaient jadis.

— Rien à signaler. Sabri, entre, ne touche à rien, tu nous ouvres la porte, da ?

Sabri fait un salut militaire.

— Oui chef !

Le gamin se glisse dans l'orifice en se tortillant. On entend du raffut à l'intérieur, une clé, puis le visage de Sabri qui émerge. Tout le monde fait mine d'entrer, mais Serge les arrête de la main. Il regarde Colline.

— Toi, viens.

Colline remarque l'odeur en premier, une odeur âcre qui s'est installée dans l'appartement, familière à ses narines. Elle laisse Serge prendre les devants, elle le regarde, son dos imposant encadré par les

hautes fenêtres dans la lumière de juin qui éclabousse son champ de vision.

Le logement de Fibou, deuxième rue, a été prolongé en comblant la distance entre la loggia et le plancher de la mezzanine, et descendant : la chambre se trouve au bas de l'escalier. Dans le salon, personne. Une épure étonnante, qui contraste avec la pagaille de la boutique de la troisième rue. Il reste une paroi coulissante, divisant l'espace en plusieurs volumes, un détail d'origine dont la plupart des cellules aujourd'hui sont démunies. Quelques plats mal lavés traînent dans l'évier, un magazine littéraire sur la table en formica. Des bonbons à l'anis dans un bol.

Aux murs, des gravures, des paysages grecs, peut-être ? Un cadre attire l'œil, presque par hasard : des images du Mont Athos, en Grèce. Un des lieux emblématiques du passé du Gris. Une montagne sacrée semée de monastères orthodoxes, un endroit magique interdit aux femmes – on l'appelle le jardin de la Vierge, trop précieux pour être souillé par d'autres femmes. Colline reste devant longtemps, assez longtemps pour y noter un détail en apparence trivial : près du sommet, peut-être une erreur de peinture, mais il lui semble voir danser les traces rémanentes d'un profil, une femme aux yeux fermés, qui plane au-dessus du mont. Probablement un nuage.

Serge montre l'escalier, Colline descend derrière lui. Marche après marche, se découvre une pièce bien rangée. Serge s'arrête soudain.

— Fibou ?

La chambre est immaculée. Fibou est assise sur son lit, bien habillée, une valise à ses pieds. Elle ne bouge pas. Serge s'approche lentement.

— Fibou ?

Colline se retient de hurler. Elle devine, de sa position derrière la rambarde, le teint mat de la peau de la pauvre femme. Des reflets de soleil dansent sur ses joues, ses mains sont comme des serres sur ses genoux.

— Serge... Elle est...

Serge s'agenouille devant Fibou, perdu dans un abîme de perplexité. Colline trouve le courage de le rejoindre, très près du cadavre. Car Fibou est morte, elle le sait sans douter : parcheminée, presque momifiée, figée les yeux grands ouverts, une imperceptible attitude sur ses traits, entre peur et émerveillement.

— Je ne comprends pas...

Serge avance un doigt pour toucher, il le retire aussitôt.

— Froide.

Il hésite.

— Comme de la pierre.

Malgré le mauvais pressentiment qui s'enroule en elle comme un serpent autour de sa proie, Colline regarde partout. Elle se déplace vers la table de chevet, remarque le tiroir ouvert, son contenu éparpillé, brutalement.

— Quelqu'un a fouillé.

Silencieuse, Colline passe sa main entre les culottes, les chemisiers. Une vie de couleurs. Serge bouge derrière elle. Il y a une porte au fond de la chambre.

— Je vais aller voir par là.

Elle découvre une salle de bain. Il y a des serviettes propres partout sur le sol. Un placard est ouvert, dégorgeant son contenu. Dans le mur du rangement, béante, la serrure défoncée, une porte, donnant vers des ténèbres.

— Serge, venez voir.

Elle l'entend ramasser sa barre à mine, il la rejoint.

— Oh.

Serge passe une main dans l'ouverture pour allumer. Une longue pièce se découvre, presque vide. Certains appartements ont des accès sur les caves, les espaces entre les cellules. La plupart des propriétaires n'en font rien, mais beaucoup les investissent. Ce sont des étages intermédiaires, certains sont publics, d'autres privés. Les résidents les aménagent parfois en longues pièces annexes, chambres d'enfants, bureaux. Mais Fibou n'avait pas besoin d'espace : elle s'était contentée d'entreposer des caisses.

Ils entrent dans le débarras.

Tout au fond, une autre porte, ouverte.

— Combien de portes encore ?

— Celle-ci doit mener à la première rue.

Colline s'arrête pour vérifier. La serrure a été massacrée. Il y a des traces tout autour, très profondes, comme faites avec des instruments lourds, ou...

— Des raclures.

Colline regarde Serge, elle comprend qu'il a peur lui aussi. Mais il ne se laisse pas faire. Il s'engage dans l'accès. Une autre pièce, latérale, puis une série de bâches sales, dépassées prudemment, l'une après l'autre, pour déboucher sur les fondations éventrées d'un des logements sinistrés du premier, dont ne subsiste encore que le squelette. Colline hoche la tête.

— Quelqu'un est passé par ici. Il a profité de l'ouverture sur la cave pour rejoindre l'appartement de Fibou. Il a défoncé la serrure et s'est glissé discrètement dans la salle de bain, puis dans la chambre de Fibou pour la... pétrifier ?

— Qui vous dit que ce n'est pas naturel ? Fibou avait de sérieux problèmes de santé, je ne suis pas expert mais...

— Elle l'attendait peut-être.

Serge cligne des yeux.

— Quoi ?

— Elle avait fait sa valise.

— Ça ne veut rien dire.

— Il y avait quelqu'un ici. Il est entré, elle ne s'est pas battue. Il l'a pétrifiée. Il a pris quelque chose. Il est reparti.

— Il ?

— Ou elle. Et cette personne était accompagnée par un animal.

Colline se souvient de l'odeur maintenant. L'odeur qui l'avait frappée en pénétrant dans l'appartement. La même odeur, dans la pièce secrète du sol artificiel, qui l'avait saisie quand elle s'était introduite dans la nécropole avec Toufik.

La couche de paille souillée.

Ce qui fait plier

Les pompiers sont venus emporter le corps de Fibou. Colline et Serge ont raconté ce qu'ils avaient trouvé, la police a pris leur déposition, rien n'avait vraiment l'air suspect : la possible effraction n'avait pas prouvé grand-chose. Fibou était vieille, une lointaine cousine s'était manifestée pour se charger de la crémation – une affaire simple à laquelle seuls quelques résidents s'étaient rendus. On avait retrouvé dans sa valise un billet pour Athènes, acheté quelques jours auparavant. Son dernier voyage. Tout le monde s'était persuadé qu'elle voulait voir la beauté d'un ciel d'un autre bleu pour clore une vie, une vie passée au Corbu, une vie dont les témoins ne se comptaient plus que sur les doigts d'une seule main. Mais Fibou, au Corbu, avait eu plusieurs vies, et Radio Corbu bruissait de rumeurs, de souvenirs. Arrivée en 56, mariée, Fibou avait commencé par être maîtresse à la maternelle du Corbu, cette école qui avait fait la fierté du Gris, menée par le programme de Liliane Ripert, AKA Madame Oui, une figure légendaire de l'enseignement qui avait ouvert la voie à de nombreuses méthodes d'éducation alternatives. Pendant quinze ans, Fibou avait participé à l'aventure, semé les graines de la curiosité dans les têtes des enfants du quartier – la maternelle était municipale, pas besoin d'habiter Le Corbu pour avoir le privilège d'y apprendre la vie. Quand elle avait perdu sa fille dans un accident de voiture, Fibou avait quitté l'école pour ouvrir sa brocante, dans laquelle elle s'était abîmée, entassant les objets comme une autre forme d'enseignement. Tout le monde aimait Fibou. Elle était l'une des dernières résidentes qui avaient connu les différentes incarnations du bâtiment. Avec elle s'éteint une mémoire, tout un univers. La plupart des nouveaux habitants s'en foutent bien, personne ne va la pleurer à Marseille.

On en parle doucement dans les couloirs du Corbu, de la mort de Fibou, comme d'une tragédie inévitable. Serge avait raison. Fibou avait des problèmes de santé, un cancer qui durait et dont la tumeur avait accéléré la calcification du sang, de certains organes. Mais Colline avait vu le cadavre, dans le bateau de Protis. Cette présence qui la hantait, qui portait les boucles d'oreilles, qui la poursuivait jusque dans ses rêves. Et personne ne l'avait crue. Les deux corps présentaient la même particularité, cette étrange fossilisation, il était difficile d'imaginer que la fille de la barque et Fibou aient pu partager la même maladie – maladie dont les médecins s'accordaient à dire qu'elle était rare, et la plupart du temps réservée aux derniers stades de la vieillesse. Mais faute de pouvoir produire la preuve d'un premier corps, Colline ne pouvait établir une logique, encore moins pointer l'aberration des décès. C'était comme se heurter à un mur rationnel, dont les aspects les plus fous étaient gommés au profit de quelque science médicale incertaine, prise pour argent comptant. Pour Colline, les choses étaient claires : à travers le temps, ces deux morts étaient liées. Et ce n'était pas une coïncidence si la disparition du premier cadavre, ce rapt dont Toufik s'était probablement rendu responsable, était arrivée si récemment : tout cela avait mis en branle un mécanisme dont Colline ignorait encore tout mais dont son instinct lui hurlait l'évidence. Cet appartement qui avait brûlé, connecté à celui de Fibou, appartenait à un résident expulsé par l'incendie qui n'était jamais revenu au Corbu, un vieil homme malade, lui aussi – à croire que ces lieux étaient un cercueil de béton. Quand Colline, le lendemain de la macabre découverte, l'avait contacté par téléphone pour lui demander s'il avait connaissance d'une connexion entre les deux cellules, le vieil homme avait insisté sur le fait que l'isolation était une des raisons pour lesquelles on venait, et restait au Corbu. Non, avait-il dit, bafouillant, je ne sortais pour ainsi dire plus de chez moi. Maintenant que j'ai perdu mon appartement, je sais que je ne reviendrai pas. Les assurances vont mettre du temps à me rembourser, je ne pense pas vivre encore longtemps. J'espère simplement que mes petits-enfants pourront en

profiter. Oui, merci, vous aussi mademoiselle. Colline avait raccroché, en se persuadant qu'il n'y avait aucun lien entre ce pauvre homme et la disparition de Fibou. L'intrus avait profité des fondations exposées de l'appartement incendié pour pénétrer chez Fibou et y faire ce qu'il avait à faire. Voler quelque chose, peut-être parler d'un voyage, ou la tuer. Mais comment ? Y avait-il un médicament que Fibou avait refusé d'avaler, et qui avait précipité sa mort ? C'était insolvable, mais pour Colline, il était désormais évident que quelque chose ne tournait pas rond au Corbu. C'est à elle d'élucider le mystère. Ça la met dans tous ses états. C'est brûlant, du caramel chaud qui coule, extase, presque.

— Elle est crevée d'arthrite ?

— D'arthrose ?

Colline ne sait pas comment leur expliquer. Elle récapitule les détails à sa disposition, essaye de pointer les aberrations.

— Ils disent que c'est une sorte de calcification extraosseuse. Une hypercalcémie généralisée. Ils cherchent encore la tumeur responsable.

Ils avaient décidé d'éviter de se retrouver à la table du restaurant. Puisque le gymnase était fermé au public et aux résidents, il restait l'ancienne supérette, reconvertie en salle de réunion, qui servait parfois aux cours de Pilates. Sur les murs, on peut encore lire LIBRE-SERVICE en lettres rouges, les enfants disent que les fantômes des consommateurs errent à travers les travées, en quête de panisses. Sur des chaises pliantes, il y a Flo, la boulangère, Mame Nakache et Choule patte folle, qui n'en finit pas de regarder derrière lui, comme s'il avait peur d'être surpris. Pourtant, tous les rideaux de la salle sont tirés.

— La calcification est normalement un processus très lent, poursuit Colline. Mais le cancer était en phase terminale...

Une forme de terreur se peint sur le visage de Choule.

Elle le remarque.

— Tout va bien ?

Mame Nakache regarde Choule, qui croise les doigts.

— Ce n'est pas le moment.

— Tout de même, Choule, il faudrait en parler.

— Ça n'a rien à voir...

— Quoi ? dit Colline, ses yeux allant de l'un à l'autre. Qu'est-ce qui n'a rien à voir ?

— Ce n'est pas la première fois que ça arrive.

Choule soupire. Colline sent l'air se condenser autour d'elle, comme une pression atmosphérique qui vient de changer. Mame Nakache continue, debout sur ses talons.

— Je crois que c'était en 1978 ou 1979.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Mame Nakache tousse, une fois.

— Eh bien, on a eu comme une épidémie... C'était une sorte de, comment dire, fatigue générale. Certaines personnes n'ont pas pu sortir de leur lit.

— Je ne me souviens pas.

— Tu étais à Bandol. Tu nageais.

— Donc, si j'ai bien compris, dit Colline, des gens sont restés paralysés chez eux, et c'est ça que vous évoque la mort de Fibou ?

Mama Nakache renifle.

— On n'a jamais vraiment sûrs... C'est vite parti. Ça nous a paru normal, une maladie, ici, c'est tellement pourri, cette ville, avec tous ces miasmes et ces islamistes...

— Mame Nakache ! dit Flo, outrée pour la forme.

— Oh écoutez, hein, moi je dis les choses comme elles viennent !

— Oui, eh bien, gardez-les pour vous. Quand même, les miasmes ne sont pas responsables de tout...

Mame Nakache glousse. Colline a appris à ne plus réagir aux saillies xénophobes de certains résidents – à Marseille, le dénigrement des minorités se pratique comme la pétanque. Choule s'est levé, il est entré dans la loggia, son panama au milieu des orchidées.

— Et comment la maladie serait-elle revenue d'un coup ? Un moustique dressé ?

— Pourquoi pas ? J'avais un cousin qui avait une mouche domestique, ces bestioles peuvent être adorables.

Colline se presse les sinus.

— Quoi qu'il en soit, dit Flo, que Fibou soit morte d'un cancer ou d'une piqûre de moustique, ça ne change pas grand-chose : elle n'est plus là.

Tout le monde se tait, perdu dans une contemplation, un souvenir. On entend Choule tousser sur la loggia.

— Et la Grèce ? dit Colline.

— Quoi la Grèce ?

— Elle voulait y retourner. Où exactement ?

— Comment savoir ?

— Le Mont Athos ?

Flo et Mame Nakache se regardent. Un courant circule entre elles. Colline comprend à présent : elles lui cachent quelque chose. Depuis le début.

Son téléphone bipe.

Un SMS de son psy.

“Colline, comment ça va ?”

Elle répond, tip-tap :

“Qu'est-ce que ça peut bien vous foutre ?”

Send.

Elle attend.

Réponse :

“Votre mère veut de vos nouvelles.”

WTF.

“Qu'elle aille se faire mettre.”

Kibotos

Jardin d'hiver, fin d'après-midi. La lumière entre, massive, reflétée par les lambris, jaune pollué. Colline est assise. Il y a des moucheron dans la poussière. Elle scrute la devanture de la boutique de Fibou, comme pour y deviner une parole. Quelques touristes passent, léchant des cornets de glace fondue.

— *Excuse me, but could you tell us where are the toilets ?*

Elle leur montre une porte sur le côté du jardin, une circonvolution donnant sur une petite pièce où faire popo :

— Dans ton cul.

— Merci !

Quand tout est silence, Colline se lève et contourne la galerie, pour entrer dans la brocante par un petit couloir attenant aux boutiques de la troisième rue – c'est par là que s'effectuent les livraisons. Serge lui a donné les clés – elle n'a pas insisté longtemps, il était trop occupé pour l'accompagner, mais il lui a fait comprendre, par un subtil déplacement latéral de ses yeux, qu'il lui faisait confiance et qu'il risquait gros si elle se faisait pincer. Elle l'avait embrassé sur sa joue mal rasée.

Elle pénètre dans un débarras. Tout est sombre, elle allume. Elle inspecte les cartons, les étagères pleines de rebuts, la machine à café, les petits détails sans importance : tout ici est bien rangé, même la pagaille. Il y a un bureau en bois de pin, avec une lampe des années 30, bien choisie. Rien dans le bureau, sur les étagères. Ou bien alors : trop de choses. Comment faire le tri ? Ces objets, ces feuilles. Le corps de Fibou. Sa vie. Ici, son tombeau, ce qu'elle nous laisse, à nous les vivants. À moi, vivante, moi, toute chaude de me perdre dans cette forêt, support d'un testament, toutes ces pistes, ces sentiers, l'exploration d'un nouveau monde, dévoilé ligne après ligne.

Colline fouine sans savoir ce qu'elle cherche. Un indice, quelque chose qui pourrait l'aiguiller sur la mort de Fibou, qui pourrait être accidentelle, qui pourrait être l'œuvre d'un maniaque, et pourquoi pas Toufik, qui refuse de se montrer et qui hante ces lieux comme une présence maléfique. Les objets l'intéressent peu, elle préfère se

concentrer sur les livres, inspecte les catalogues, les bibliographies. Rien de captivant. Au fond d'elle, l'instinct de devoir en découvrir plus sur cette Grèce dont Fibou semblait si familière. En traversant les tunnels, Colline remarque, en retrait, une armoire : un meuble noir derrière une pile de vieilles lampes. Il lui inspire du dégoût, on a voulu le cacher, il a l'air vieux, pourtant laqué. Colline s'approche de l'objet, dressé contre un mur de béton dénudé. Elle fait le tour de sa façade en prenant soin de ne pas laisser traîner ses doigts qui ne demandent qu'à toucher. Elle a le temps de remarquer l'ouvrage onctueux de la décoration, poignées délicates, feuilles d'or, colonnes soutenant le porche. Parfaite intégration des tiroirs, dont les limites se fondent, invisibles, dans la surface d'ébène. Elle se tient sur quatre pieds courbes, cette armoire, elle semble être faite pour durer. Il y a des empreintes, des coupes dans le matériau. Mais sa prestance n'est pas altérée. Colline repère deux marques géométriques au centre des traverses hautes et basses du meuble.

— Mm...

Elle promène son doigt. Elle se souvient de ces heures passées à dégager du sol des bris de rien, particules dont chaque nano aspérité devait être saisie. Colline vit la turbulence de l'objet au bout de ses doigts. Un défaut dans la croissance de l'arbre, une torsion ou une rupture de ses fibres... un bouleau peut-être, il faudrait le dater. Elle ouvre le premier tiroir. Rien. Dans le deuxième tiroir, de simples feuilles brunies, qu'elle remue pour y déceler quelque chose de caché. Rien. Reste le troisième tiroir. Il refuse de s'ouvrir d'abord, coincé, comme collé. Elle force. Ça vient, un gros crac. Quelque chose roule à l'intérieur. Un objet solide, entortillé dans du journal. Colline pèle les couches, une par une. émerge de l'emballage...

Un œuf en chocolat, dans son papier sulfurisé.

Eh eh eh.

Un raffut attire son oreille dans la pièce principale, comme un froissement qui soudain s'éteint. Elle s'y faufile, inquiète, en espérant

être discrète. Dans la pénombre, elle distingue la caisse enregistreuse, les rangées de livres, les prospectus. Elle habitue ses yeux à la luminosité, contrôlant sa respiration – de toute façon, sa présence ici est connue.

— Il y a quelqu'un ?

Personne ne lui répond. Colline se sent soudain très seule. Le poids du bâtiment lui pèse : elle sait que dehors, le soleil brille, les gens vaquent à leurs occupations, les touristes sont nombreux, promenant leur insouciance dans les allées bétonnées du toit. Mais elle, la voilà prise au piège d'une quête qui déjà la dépasse. Que cherche-t-elle, à part elle-même ? Cette quête, retournée sans cesse dans sa bouche comme un bonbon qui refuse de fondre. Si la vérité se trouve quelque part dans les reliques rouillées de cette boutique, ce serait l'expression de son existence à elle, penchée sur les vestiges de mots déliés d'encre, bue par la fibre du passé.

Un bruit sur sa gauche. Colline recule, par réflexe. Ce bruit existe, ce n'est pas un rat ni l'illusion d'un esprit fatigué. Il est là, remuant dans les ténèbres, froissant. Quelque chose bouge. C'est réel. Une boule émerge soudain de la pénombre. En Colline, la peur se réveille, comme un élastique trop tendu, elle bondit sur le côté pour se cacher. La boule s'extirpe puis détale, plantée sur un petit corps et des petites jambes. Colline réagit trop tard, elle se lance à sa poursuite, traverse l'arrière-boutique, débouche dans le couloir, assez tôt pour voir disparaître une gamine en pyjama... et Quinlan sortir d'un recoin pour l'attraper.

— Alors bestiole, encore à fouiner, hein ?

Colline galope pour les rejoindre. L'enfant se débat entre les grosses mains poilues de l'adulte, refusant probablement de les mordre.

— Quinlan, vous lui faites mal !

— Reste en dehors de ça, mutant !

Colline sent sa main se refermer en poing, là où une gifle ne suffit plus. Quinlan continue de tirer sur le bras de la gamine.

— Elles sont où tes copines, hein ? Qu'est-ce que vous avez encore volé ?

— Quinlan !

Colline a crié, sèchement. Cette fois, l'homme cesse. Il lève la tête vers elle, la défiant de s'approcher.

— Allez-y, frappez-moi, vous verrez qui c'est le chef...

Des portes s'ouvrent dans le couloir, la boulangère sort de son échoppe, sa graisse étriquée dans un chemisier trop petit. Quinlan se retourne.

— C'est cette peste, qu'on vient de retrouver en train de fouiller chez Fibou... Ah oui hein, et après on vient se plaindre qu'on nous cambriole...

— GRMPF.

La boulangère a grogné d'une voix sereine, presque mielleuse. Quinlan cligne des yeux, relâche son étreinte, la gamine détale. La boulangère ronchonne, rentre dans son antre, se fond dans les ténèbres. Quinlan pointe un doigt vers Colline.

— Vous n'êtes pas de chez nous.

— Je ne savais pas que les communistes étaient xénophobes.

Il devient tout rouge.

Les navettes

Colline a posé l'œuf sur son bureau. L'inspecte, le devine délicieusement sous son papier. Elle n'a qu'une envie, c'est de le bouffer, là, maintenant, même si c'est juste un gros Kinder. Elle se demande ce que c'est que la surprise. Si c'est un message du destin. Il n'a pas l'air périmé, et puis, avec toutes les cochonneries qu'ils mettent dedans, dans mille ans, on pourra s'en délecter. Elle n'y tient plus. Elle aime trop le chocolat au lait, elle le veut, là, maintenant, son ventre d'ogre fauché qui ne désire qu'une chose : du sucre. Alors elle défait le papier sans réfléchir, dévoile la forme oblongue du délice. Le coupe en deux suivant sa ligne de démarcation, il se sépare

avec un petit “ploc”. L’intérieur est tout blanc. Le gros œuf jaune à l’intérieur semble lourd. Elle se demande si elle doit l’ouvrir tout de suite, ou bien attendre. Elle fait rapidement son choix : elle engouffre une moitié de coque d’un coup, mâchant dans le mou, goûtant ces saveurs industrielles, du sucre épais. Pas grave, continue de bouffer, c’est pas grave, tu fais une entorse à ton régime et tu t’y remettras demain, c’est pas la fin du monde. Elle se trouve toutes les excuses, alors qu’elle bâffre, jusqu’à avaler les dernières petites brisures. Sa bouche est pleine de pâte, elle se lèche les babines, finit tout, trop vite, déjà parti, l’œuf. Direct dans les fesses, ça, ma grosse.

Depuis le salon, Flo appelle.

— Colline, on mange !

Colline est bien assise dans son *fake* fauteuil Eames, plongée dans ses pensées, feuilletant un magazine télé. Flo finit la vaisselle : elles ont mangé un gratin d’aubergine au thym. Du coin de l’œil, Colline l’observe : Flo au milieu de sa cuisine, tout sous la main. À l’origine, cette cuisine, désignée par Charlotte Perriand, devait libérer les femmes – ou du moins, réorganiser leur vie en cuisine – l’hypocrisie existait tout de même : pas question d’envisager un homme y faire quoi que ce soit, on voulait simplement rendre la condition des femmes moins aliénante. Colline admire cependant l’effort de design : tout est sous la main. Le plan de travail, l’évier, les plaques, le placard. Tout est agencé autour d’un point central, tout est accessible, minimisant les gestes et les déplacements. C’est une merveille d’efficacité.

Flo finit de ranger, puis dépose un plat de navettes sur la table du salon.

— Elles viennent du Four des navettes, près de Saint-Victor. Je les achète par douzaine une fois par semaine.

Colline croque dans la pâtisserie, un parfum de fleur d’oranger sur le sablé.

— Miam.

— Tu sais Colline, si on mange des navettes, c'est pour honorer la mémoire de Marie-Madeleine, venue en barque sur nos rives provençales.

— En barque, mmm.

— Oui, d'où la forme des navettes.

Flo semble penser à quelque chose. Un souvenir qui lui fait remonter un sourire, un battement de cœur.

— Dis-moi, j'y songe, tu savais qu'elle était passée dans le coin, Marie-Madeleine ?

Colline connaît la passion des Provençaux pour Marie-Madeleine, seule femme disciple de Jésus, qui lui avait lavé les pieds. Témoin de la Résurrection. Selon la Légende Dorée – un texte du XIII^e siècle – Marie aurait débarqué ici avec ses sœurs et d'autres depuis la Palestine. Elle aurait remonté les eaux de l'Huveaune pour venir finir ses jours dans une grotte au pied d'une muraille de pierre à la Sainte-Baume, un massif à quinze kilomètres du Corbu ; Marie-Madeleine, qu'on disait initiée aux mystères subtils des bois provençaux, figure matriarcale d'un culte aux nombreuses ramifications, culte dont elle avait remplacé l'ancienne gloire par la parole d'évangile ; Marie-Madeleine, nue, hissée, ravie sept fois par jour par des anges flamboyants vers le Pilon, tout en haut de la montagne pour y prier... Des forêts, de crêtes rocheuses déchirées, de murs de pierre.

— Ouais... J'y crois pas trop...

— Pourtant, il y a le crâne de Marie-Madeleine à l'abbaye de Saint-Maximin.

Flo a raison : dans ce qui lui paraît comme le nec plus ultra de la morbidité, les chrétiens ont placé un vieux crâne, identifié comme celui de Marie, dans un tabernacle d'or, cerné par des cheveux blonds en cascade, le tout sur un torse porté par des anges. Placé au fond d'une crypte.

L'horreur totale.

Flo croque à son tour dans une navette, songeuse. Elle regarde le ciel, pense à Fibou. Comme elle l'avait dit plusieurs fois, mourir au Corbu, c'est déjà ça.

— Peut-être qu'il y a un endroit pour les résidents morts, où ils viennent se réunir, dit Flo sans lever les yeux. Après tout, on donne bien le nom des morts à des salles, ici, peut-être qu'il y a des choses qu'on ne sait pas.

Colline avait déjà vu l'une de ces salles. Entre chaque étage, il y a un ou plusieurs paliers, et de nombreuses portes fermées, au contenu mystérieux. Le Corbu en était bourré. Certaines ont des noms gravés sur une plaque fixée sur le fronton.

Flo grommelle dans ses bulles.

— Nous allons faire une petite cérémonie pour Fibou dans le jardin, le mois prochain. Tu es invitée bien sûr.

Colline fait mmmh, absorbée dans ses pensées.

— Flo...

— Vouï ?

— Il y a quoi sur le Mont Athos ?

— Rien. Des monastères.

— C'est un des endroits les plus aimés du Gris, non ?

— Vouï. Il s'y était rendu dans sa jeunesse, le voyage qui l'avait le plus marqué. Il avait raconté sa passion pour les monastères... C'est un lieu spécial, tu sais que les femmes et les animaux n'y sont pas autorisés ? À part les corbeaux bien sûr...

— Le corbeau, l'animal-totem du Gris ?

— Oui, je crois.

Colline se lève, l'esprit en fusion.

— Fibou était-elle déjà allée sur le Mont Athos ?

— Je ne pense pas. Mais je t'ai dit, c'est un endroit interdit aux femmes.

— Alors pourquoi avait-elle un billet pour la Grèce ?

— Qui te dit qu'elle voulait aller en Athos ?

— Tu as vu le tableau dans son appartement ?

— Colline, tu as trop d'imagination.

Colline se pose sur le bout du canapé, les doigts croisés.

— Peut-être...

Oui, peut-être es-tu folle, Colline, de vouloir mettre ton nez dans les affaires des résidents. Que crois-tu ? Que tu peux faire une différence ? Personne n'attend de toi que tu trouves une solution. Mais, au nom du jeu, essaye quand même de faire le tri, de découvrir une figure qui pourrait unir ce que tu sais déjà : dans le sol artificiel du Corbu a été placée une barque antique. Dans cette barque antique, une fille inconnue est morte, paralysée, tuée de la même façon que l'a été Fibou. Cette fille portait des boucles d'oreilles, que tu as identifiées comme venant d'un culte celto-ligure. La nature de ce culte t'échappe encore. Une forme de vénération de l'arbre sacré, protégé par le grand Serpent ? Quel arbre ? Difficile d'articuler une vérité sans source, sachant que les Celtes étaient très avares en systèmes cohérents. Ils croyaient par exemple que l'univers se créait à chaque instant, chaque jour, fertilisé par le serpent d'eau et l'œuf. Se pourrait-il que le culte ait demandé l'union d'un homme et d'une femme pour être validé aux yeux d'un cosmos en perpétuel recommencement, mue d'un corps vers un autre ? Protis et Gyptis, ensemble ? Le bateau et les boucles, ensemble ? Colline se prend la tête entre les mains. Comment savoir l'impensable ? Il n'existe aucune trace de tout cela, ce n'est que pure conjecture, il faudrait des années, des décennies d'étude pour y déceler un semblant de vérité historique. Mais ce qui est certain, c'est que si cette fille était morte de la même façon que Fibou, alors les deux femmes étaient liées, à travers le temps.

Oh... Tu ne dis pas que des conneries, finalement.

Colline cligne des yeux. Une voix a parlé, dans sa tête. Ce n'est pas la première fois. OK, Colline, panique pas. Tu as l'habitude de te parler, tu le sais. Là, c'était différent. Comme un contact. Une voix profonde. Presque modulée. Une voix non genrée, une voix qui s'est imposée d'un coup, dans son évidente discipline. Sa censure intérieure, qui se remet à la juger à travers ses yeux ? Elle se souvient, ado, avoir

connu ça. Ce jugement sans merci de son identité choisie, ressentie. Ce reflet dans l'œil carnassier, ce...

On sonne à la porte. Flo pose une assiette à fleurs encore humide pour aller ouvrir : personne. Elle se penche, revient dans le salon, un papier à la main, qu'elle tend à Colline.

— C'est pour toi.

Sur le message, griffonné à la hâte d'une écriture belle, naïve :

“Colline, le palais de verre, 18 heures”

Les canards

Elles l'attendent dans le carré désert de la quatrième rue, l'endroit où Colline avait vu des fleurs séchées lors de sa première visite. Les trois enfants qu'elle avait aperçus sur le toit, ce soir-là il y a un mois, quand elle avait décidé de rester. Deux d'entre eux ont peut-être douze ans, un garçon et une fille. La dernière est plus grande, quinze, seize ans.

— Vous êtes bien mystérieuses...

C'est la petite fille en pyjama qui prend la parole en premier. Colline la reconnaît de suite.

— Merci de m'avoir sauvée des griffes de l'affreux Quinlan.

Colline hausse les épaules.

— Vous êtes qui exactement ?

— Moi c'est Fifi.

Elle pointe vers la deuxième, l'ado, une brune sombre, coupe au carré.

— Elle c'est Loulou, et lui...

Le garçon baisse les yeux.

— Riri.

— Je m'en doutais, dit Colline.

— Nous sommes des Castors Juniors. C'est ici qu'on fait les réunions.

— Vous êtes des castors ?

— Plutôt des canards.

— On chasse la Gorgone.

Colline cesse de respirer une fraction de seconde.

— Une... Gorgone ?

— Oui, c'est elle qui a tué Fibou.

Colline se tourne vers Fifi.

— C'est ça que tu faisais dans sa boutique ?

Fifi hoche la tête, un poil honteuse.

— T'es rentrée comment ?

— J'ai profité de quand les policiers sont venus.

— Mais c'était la veille !

— Oui, ben je me suis cachée, mais j'avais pas pensé qu'on fermerait derrière moi. J'ai bien cru que j'allais mourir de faim, mais heureusement j'avais mes BN.

— Et tes parents ?

Elle hausse les épaules. Colline les passe en revue, nez par nez, intriguée par ce gang.

— Vous croyez vraiment qu'il y a une Gorgone ici ?

— Oh oui ! dit Loulou. Elle a tué Fibou, et on sait qu'elle a tué des gens avant, tout le monde le sait.

— Qui est mort ?

Silence.

— Tu n'es pas encore un Castor Junior, on peut pas tout te dire.

— Qu'est-ce qu'elle fout au Corbu, cette Gorgone ?

— Je crois qu'elle est très en colère.

— Dites, dit Loulou, vous pouvez nous apprendre à faire comme un archéologue ?

Colline rit.

— Oui, je peux, moi-même, je fais pas mal semblant. Vous savez quoi des Gorgones ?

— Ben, qu'elles ont des serpents dans les cheveux, et qu'on doit pas les regarder sinon on se transforme en pierre.

— Et elles vivent sur une île horrible, on a vu ça dans *Le Choc des Titans*...

— L'original, hein.

Colline hoche la tête, amusée.

— Mmh-mmm...

— On sait aussi qu'elles sont trois sœurs, comme nous.

— Je suis pas une fille, couine Riri.

— Mais si t'es une fille, dit Fifi, juste tu l'acceptes pas.

Riri lui tape sur la tête, les deux gamines gloussent. Colline le regarde, le cœur brisé, et des larmes montent en elle, marée de compassion. Elle aimerait le prendre dans ses bras là, tout de suite, mais ce serait tellement pas...

— On sait aussi qu'on peut les vaincre avec un miroir.

— Et c'est tout ?

— Oui.

— Bon.

Colline s'assoit sur le sol, croise les jambes.

— Vous savez, les mythes, c'est surtout un moyen de déguiser la vérité. Les monstres n'existent pas, tout ça, c'est des humains qui ont fait des choses terribles et avec le temps, on a oublié qu'il s'agissait d'hommes et de femmes, et on en a fait des créatures.

— Ouais, mais nous, on sait plein de trucs.

— Alors j'écoute.

C'est Fifi qui prend la parole, professorale. Comme tout mythe, celui des Gorgones a connu de nombreuses incarnations, de nombreuses résidences, formant un nœud complexe d'assimilations, de changements. Dans la mythologie d'Hésiode, les Gorgones étaient trois sœurs, Méduse, Euryale et Sthéno, filles de Léo et Phorcys, deux divinités mineures. Les Gorgones ont eu plusieurs lieux de vie, la Libye, les enfers... Mais aussi près du Jardin des Hespérides, dans les Gorgades, un archipel identifié comme celui du Cap-Vert, dont l'île principale était Cerna – impossible de savoir quelle île ce pourrait être aujourd'hui. Personne n'a jamais décrit la géographie de Cerna, quelques films hollywoodiens ont bien tenté, mais sans se

reposer sur une base fiable. Cerna était un paysage pastoral semé de ruines, des statues que les aventuriers égarés étaient devenus – tous, ils voulaient défaire Méduse pour la soumettre ou l'épouser.

Fifi finit en croisant les doigts.

— Voilà. Moi aussi je pourrais être archéologue.

— Oui, 20 sur 20. Mais je vous ai dit, un mythe est un récit déformé par le temps, un récit qui donne une dimension sacrée et divine à des phénomènes naturels, l'explosion d'un volcan par exemple, aux exploits des humains aussi, comme ceux des rois, des héros tribaux...

Ils se regardent tous les trois, perplexes. Alors elle leur explique ce qu'elle sait des Gorgones. C'est assez peu, finalement, et n'importe qui pourrait retrouver ces détails dans une encyclopédie universitaire spécialisée, ou sur les interwebs. Elle se trouve un peu didactique, mais elle a l'habitude de susciter l'admiration et l'attention chez les enfants.

— Franchement, il y a tellement de traditions... Euripide dit qu'il n'y avait qu'une seule Gorgone, et qu'elle était morte pendant la bataille des dieux contre les géants, tuée par Athéna, qui avait placé sa peau sur son armure. Selon d'autres sources antiques, les Gorgones étaient des femmes du Péloponnèse qui pratiquaient un culte secret à la Grande Déesse, mère Nature si vous voulez. Elles portaient des masques affreux et parcouraient la lande la nuit pour démembrer et dévorer tous les hommes qu'elles croisaient.

— Brrr, font les canards.

— Mais c'est surtout une histoire pour expliquer pourquoi les hommes avaient dû s'imposer aux femmes, qui, à cette époque, étaient placées à un niveau plus égalitaire. L'image de Persée qui tue la Gorgone, c'est exactement ça : le début du règne sans partage des hommes, après l'invasion achéenne.

Les enfants boivent ses paroles.

— On a retrouvé leur trace plus tard en Libye, une peuplade de femmes à longs poils, les Gorgades on les a appelées. Peut-être que c'était une déformation du mot gorille – on sait qu'il y a des gorilles en Afrique occidentale. De là à penser que le mythe des Gorgones a

influencé la vision que nous avons de ces monstres rétroactivement, il n'y a qu'un pas. Et puis les Gorgones sont aussi des Cnidaïres, des méduses, ou une forme de corail. Vous voyez, il y a beaucoup de choses possibles.

— Wooou..., dit Riri en se levant pour frotter ses genoux endoloris.

— Vous en savez des trucs, Colline, dit Loulou.

— Bah...

Il reste des questions, pourtant.

— Et cette Gorgone, vous savez où elle est ?

Fifi répond.

— Non, mais on sait qui elle était.

— Comment ça ?

— Qui elle était, avant d'être Gorgone.

— Ooohhh...

— Mais on peut pas t'en dire plus.

Elle les observe, toutes les trois, les Castors mignons.

— Attendez un peu, moi je vais pas m'engager dans quelque chose d'aussi important si je ne sais pas un minimum ce qui se passe ici.

Les canards se regardent en clignant des yeux. Colline sait qu'elle les fait marcher, qu'elle joue leur jeu. Mais elle aime ça, finalement. Elle pourrait même être tentée d'y croire. Son mystérieux bois sacré n'est-il pas une chimère identique ? À l'examen de la raison, rien de ce qu'elle a vu ici, de ce qu'elle suppose, ne tient debout. Colline a toujours été sa meilleure critique, c'est peut-être pour cela qu'elle tient son corps en si haute exigence, qu'elle ne peut se contenter de s'amuser d'une possibilité : si elle ne vit pas quelque chose à fond, cette chose ne vaut pas la peine d'être considérée.

— Non. Il faut que tu passes les épreuves d'abord.

— Il faut être un Castor Junior.

— C'est sérieux, Colline.

— C'est à prendre ou à laisser.

Elle les scrute, toutes les trois. Colline regarde Loulou, cette grande ado qui joue encore à l'enfant. Elle semble gênée, et amusée en même temps. Comme coincée entre deux mondes, entre deux états.

Elle ne finit pas ses mouvements, comme honteuse de laisser sa féminité s'exprimer. Ça la renvoie à quelque chose de profond, Colline, quelque chose qu'elle a ressenti, quand elle a commencé à terminer ses propres gestes sans se sentir jugée ou observée. Cette voix intérieure, qui lui dictait ses positions, ses attitudes ; une usure quotidienne, qui la rongait de l'intérieur, lui refusait l'expression simple de ce qui montait naturellement d'elle, comme un torrent, glouglou réconfortant. Être quelque chose plutôt que rien. Devenir, tout le temps, devenir, devenir.

— Et comment je fais pour devenir Castor Junior ?

L'avancée des belles-mères

Le toit est désert – les touristes sont partis et seuls les résidents avec un bip peuvent ouvrir la porte du sas. Deux moineaux se picorent l'intérieur de l'aile, puis soudain décollent quand s'avancent les Castors. Colline ferme la marche, les regarde bouger ensemble, coordonnées. Seule Loulou marche à un rythme différent, elle fait pourtant partie du tout, apporte sa syntaxe, désaxée, balançant ses hanches pour donner une nouvelle dynamique.

Dans le soleil, les trois silhouettes disparaissent doucement, fondent comme miel. Colline lève les yeux vers l'astre brûlant, lui demande, secrètement : cesse de me juger, fatal. Cesse de me voir comme tu as envie que je sois pour toi. Tu représentes ce que je ne veux pas, ce que je ne peux pas être. Tu dis que tu nous protèges, nous les soi-disant faibles, mais nous n'avons pas besoin de ton aide. Elles ne te doivent rien, je ne te dois rien. Apprends à avoir tort. Lâche l'affaire, soleil.

Fifi se retourne en marchant.

— Il y a trois épreuves à faire pour être des nôtres.

— C'est pas difficile, mais ça peut faire peur, dit Riri.

— C’est pareil pour tout le monde. Ne t’inquiète pas.

— Et même si tu rates, c’est pas grave, on pourra toujours être copines tu sais...

Colline les regarde sauter à cloche-pied, le long de la promenade qui court autour du toit.

— Vous vous connaissez depuis longtemps ?

— Depuis toujours, on est nées ici, dit Riri. Fifi et moi, on est allées à l’école ensemble.

— À la maternelle ?

— Oui. Au huitième. Juste en dessous, là.

Fifi montre une porte près du pédiluve, qui mène à la rue inférieure. Depuis qu’elle avait appris que Fibou y avait enseigné – bien avant l’époque des Castors, Colline avait un peu lu sur le sujet, et découvert que l’école avait pendant longtemps été le cœur palpitant de toute la vie de l’édifice. Mame Nakache avait raconté que cette maternelle est spéciale, que Le Corbu y a construit des objets spécialement pour les enfants, et qu’aucun adulte n’y est autorisé – pas même les parents, qui disent au revoir à leur progéniture sur le pas de l’épaisse double porte en bois.

— La première épreuve, c’est la marche de la mort, dit Fifi.

Colline déglutit.

— OK.

— Tu dois grimper sur le muret et marcher autant que tu peux.

— Le muret là ?

Elles hochent la tête. Le muret fait bien un mètre cinquante de haut.

— Mais c’est très dangereux... Tous les enfants ici ont fait ça une fois. C’est comme ça qu’on devient un vrai résident, la condition pour être un Castor Junior.

Colline acquiesce.

— D’accord.

Elle hisse sa carcasse en grognant, s’accroupit puis se relève avec peine. Brusquement réveillé, le vent vient lui chatouiller quelques

mèches, témoin de son acte. Elle inspire, se dit qu'elle ne sait pas ce qu'elle fait, qu'elle n'a pas douze ans, ou alors oui, elle a douze ans, elle n'a juste pas envie de l'accepter. Elle passe ses écouteurs, presse *Play*. David Bowie.

*She could spit in the eyes of fools
As they ask her to focus on*

Marcher sur le parapet. Ce n'est pas si dangereux, il y a un petit rebord juste en-dessous, à deux mètres. La chute ne serait pas fatale, mais elle ferait très mal. Colline tend ses deux bras à l'horizontale pour profiter de la promenade. Colline souffle, sent tout venir. Un pas, puis l'autre, doucement, le parapet bouge sous elle. Elle veut fermer les yeux, mais doit garder son attention sur l'étroite bande de béton qui la soutient. Un mouvement long, lent, dont elle se remplit patiemment. Elle esquisse un sourire de bien-être, pourrait rester là des heures. Le ciel est une vaste mer laiteuse, dont les énormes ronflements nuageux gonflent les remous. Elle ne voit plus rien, juste le blanc du toit comme une nappe de... plumes. Une mer de plumes, un lit merveilleux dans lequel il fait bon se coucher, un torrent venu d'en dedans comme de l'eau, mais solide, qui ne mouille pas, qui refuse de céder à la vitesse, éternel alanguissement où la femme que tu es pourrait se délasser, étendre les bras, s'étirer et rester là pour toujours entre deux états, pas tout à fait réveillée, mais pourtant consciente d'être portée. L'image la frappe soudain, venue d'elle ne sait où : une chute dans le gouffre, une longue traînée invisible laissée dans l'éther, un corps qui s'est jeté dans un canyon, une mort certaine. Soudain, l'angoisse : mourir, non, pas mourir maintenant, non non. Non, car dans la vallée de pierre tout en bas, brusquement, se déverse un torrent de plumes, grondant, vomi par une force fondamentale. Tout tourne, le ciel, les nuages, les plumes, la chute qui se transforme en spirale.

Colline bascule sur le côté, tombe violemment sur le sol dur du toit. Trois petites têtes apparaissent.

— Pas si facile, hein ?

Colline cligne des yeux.

— La... La mer de plumes.

Loulou lui tend une main pour la relever.

— Une mer de quoi ?

— Tu délirés Colline ! rigole Riri.

Colline se pose délicatement, à l'intérieur de sa vision. Tout s'efface lentement, laissant la place à un calme mou, sincère dans son délice. Elle a franchi un premier cap. Elle le sent dans son ventre, là, tout au fond. Elle a marqué un premier point. Le soleil s'est voilé la face pendant l'épreuve.

Le passage discret

— La deuxième épreuve est la plus dure.

Loulou s'est postée entre deux arbres, dans le parc désert. Seuls deux adolescents, leur scooter garé tout près, fument un joint sur un des bancs non loin du rideau de sapins donnant sur le boulevard Michelet. Des oiseaux passent en silence, en formation avions sans mur du son.

— J'espère que tu vas pouvoir la faire parce que tu risques d'être trop grosse.

— Oh !

Colline lui file un coup de pied, mais Fifi fait taire tout le monde, en disant à quel point cette épreuve est sérieuse.

— Ici, tu vois, c'est un ancien ruisseau.

Exact. Pour la première fois, Colline le remarque : une tranchée dans la pelouse défraîchie, à peine de quoi ramper dedans.

— Il va sous les deux sentiers, jusque là-bas. Ils avaient tout bétonné mais on a déblayé. Maintenant, on peut se glisser dessous, mais ça fait peur.

Colline suit des yeux le ruisseau et regarde la première ouverture, une fente sombre qui s'engouffre sous la terre, pour déboucher sur une fente similaire, dix mètres plus loin.

— Il faut traverser les deux. Il fait très noir. Bon courage !

Colline s'allonge dans la travée. Il est trop tard pour reculer. Mais tu aimais ça, Colline, avant de te faire tabasser par un fou dans un sous-sol. Ça t'est passé, le goût du goulot ? Allez, montre que tu sais encore t'y prendre. Colline commence à ramper. Elle s'engouffre dans la première fente, son corps lourd compressé. Ça lui rappelle ce qu'elle avait ressenti quand elle était descendue dans le sol artificiel pour la première fois : un retour à l'enfance, un enfermement, un repli sur soi. Elle rentre le ventre, ne veut pas y penser. Tout va bien, Colline, respire, respire. L'odeur est insupportable, probablement des rats qui viennent faire caca ici. Elle avance, Colline, un bras après l'autre, déterminée. Elle parcourt la distance en quelques minutes. Ressort, ébranlée, sale.

— Bien, bien, dit Riri en cochant une case dans un carnet Mon Petit Poney. Maintenant le deuxième segment.

C'est une autre affaire : une vingtaine de mètres cette fois. Colline s'agenouille devant l'entrée, regarde tout autour : elle s'attend à ce que quelqu'un vienne lui interdire de le faire. Les deux jeunes observent le manège sans moufter. Elle soupire.

— Je dois vraiment le faire ?

Les canards hochent la tête à l'unisson.

— OK...

Elle se frotte les mains et disparaît dans l'ouverture. Elle rampe encore, dans les feuilles mortes en décomposition, dans la fiente, dans les ténèbres et l'odeur impossible. Elle a du mal, c'est plus étroit. Mais il y a autre chose. C'est peut-être son imagination qui lui joue des tours, mais elle est persuadée d'entendre, quelque part, au loin, un glouglou, celui, sans doute, de ce ruisseau, qui jadis devait traverser tout le parc. Il y a une autre rivière un kilomètre plus loin, l'Huveaune, qui passe à la perpendiculaire de l'Unité d'Habitation, et va se jeter dans la mer. Peut-être ce ruisseau était-il un affluent, mais

il devrait être tari depuis ce temps. D'où vient le ruissellement ? Des égouts ? Difficile de se concentrer, Colline a l'impression d'être là depuis des heures, elle sue, elle commence à avoir du mal à respirer. Dans la pénombre se dessinent des formes, des vapeurs. Quelque chose semble sortir du sol, un mouvement au milieu du processus naturel de mort. Une force inconnue, qui essaye de l'attraper, de l'aspirer dans la terre. Colline accélère. Elle se sent menacée, cernée de toutes parts par une présence qu'elle ne comprend pas. Il ne s'agit pas de Modulors, c'est plus vieux, plus vivant, plus... terrible et dangereux. C'est là, tapi dans les recoins, comme ce qu'elle avait senti dans le sol artificiel, chez Fibou. Soudain, l'odeur la frappe, cette odeur de scorpion mort. Elle essaye de tourner la tête, pour voir si quelqu'un se tient derrière elle, mais il n'y a personne. Son mouvement devient frénétique, elle n'a qu'une idée en tête : finir l'épreuve le plus vite possible. Devant elle, le rectangle de jour s'agrandit, elle se surprend à prier pour qu'il ne s'efface pas. Et si les enfants décidaient de lui faire une blague, de le bloquer et de la laisser seule, là, sous le plafond bas, plaquée au sol, à la merci des puissances invisibles qui menacent de la faire disparaître. Des images affleurent à sa conscience : des volutes de lumière, d'impossibles visions qui dansent, comme des serpents. L'odeur est intenable, elle grince des dents, enfonce ses coudes dans la terre meuble, encore, encore, vite, vite. Il y a quelque chose qui essaye de la retenir, elle sent ses habits tirés vers le bas. La peur s'invite en elle, brusque et maladroite, tout son corps lui hurle d'avancer, de se lever et de courir, mais rien n'est possible et c'est...

Elle sort violemment à la lumière, couverte de boue, de merde, de tout. Elle inspire une énorme goulée d'air, elle se rend compte que sur les derniers mètres, elle a retenu sa respiration. Elle s'assoit par terre, étonnée par le calme du parc, la sérénité des arbres. Un vent léger sur sa joue.

- Ça va ? demande Fifi en lui posant une main sur l'épaule.
- Oui...

Elles la regardent avec admiration. Le soleil, lui, a retrouvé son éclat, rieur. Il se fout de toi, Colline. Il te toise, il te challenge encore. Tu continues à passer des caps, mais n'oublie pas ce qui t'attend, seule à te juger. Personne ne t'aidera. Il n'y a personne. Regarde un peu autour de toi. Qu'est-ce que tu sens ?

Par réflexe, Colline checke son téléphone.

No message.

— Je reviens, deux secondes.

Elle a besoin de respirer. Elle s'éloigne un peu. Sur les pierres chaudes, un husky allongé la dévisage. Elle avance vers lui. Il déguerpit en bondissant dans la végétation, queue relevée, ce délicieux cul de petit faon. La jungle lui rend un écho. Inspiration. Elle va se poster près des petits portails qui bordent le boulevard Michelet. Le bruit des vagues d'automobiles. Le gasoil. La chaleur crée une nappe envoûtante. Le boulevard, rivière infernale, voitures qui filent en lieu d'une eau claire. Colline essaye de traverser pour se rendre à de l'autre côté. N'y arrive pas. Comme si quitter Le Corbu lui ferait quitter ce corps qu'elle a mis toute sa vie à bâtir autour de son âme. Depuis son arrivée, elle n'a pas mis le pied en dehors du bâtiment. Elle trouve chaque fois plus de raisons de s'y enfermer. Ta transition. Les boucles d'oreilles. La Gorgone. À quoi tu joues, Colline ? On sait que tu nous mens. Mais est-ce que tu ne commences pas à te mentir à toi-même ?

Estérelle

Elles font quelques mètres vers une construction que Colline avait jusqu'ici prise pour un muret. Mais c'est bien plus que cela : il s'agit d'une sorte de bassin, peut-être une ancienne citerne, si ce ruisseau irriguait bien le parc. Une structure typique du XIX^e siècle. La pierre a l'air bien plus vieille, pourtant, comme une ruine. Elle forme un

rectangle, dont on a complètement remplis de terre la surface. Des arbres et des plantes provençales y poussent, entremêlés. Il y a trois petites marches dans le mur pour y accéder, Colline les gravit en soufflant, pose ses fesses. Loulou vient s'asseoir à côté, balance ses jambes dans le vide.

— Tu l'as vue, hein ?

— Quoi ?

— La fumée.

— Je ne sais pas ce que c'était, mais il y a quelque chose là-dessous, oui. Ça a essayé de me tirer vers le bas.

— T'es pas la première à le remarquer. Nous, on pense que c'est un démon qui veut nous emmener aux enfers. Tu comprends maintenant pourquoi on est sûres qu'une Gorgone est ici ?

Fifi s'approche, en replaçant une barrette dans ses cheveux.

— Il y a des vieux qui disent que Le Corbu est une porte vers les enfers, que c'était comme ça il y a très longtemps. Mais nous, on connaît la vérité.

— Cette vérité que vous allez me dire quand j'aurai triomphé de la dernière épreuve ?

— Oui !

Tout près de là, assis sur leur banc, les deux jeunes ont fini leur pétard, et ont ouvert un petit plateau de backgammon. Colline a retrouvé ses esprits : tout ça, c'est dans sa tête. Il n'y a pas de démon ici, pas plus qu'il n'y a de Gorgone. Le Corbu est un lieu ancien, aménagé dans un endroit riche en histoire, en légendes locales. Tous ces mythes forment un ensemble impossible à dénouer. Colline se trouve au centre.

— Bon !

Elle frappe dans ses mains.

— C'est quoi la dernière épreuve ?

Les trois canards se regardent, bec coincé.

— Vas-y, l'autre, comment elle gratte l'amitié.

C'est Loulou qui a expliqué, visiblement ravie : dans la citerne se cache Maudit Crapaud, une horrible bête qu'on entend croasser la nuit, sans fin. On pense qu'il essaye de chanter des arias, mais le résultat est une atroce bouillie de gargarismes et de rots. Colline a déjà entendu la bête une fois, ça l'avait réveillée en pleine nuit. Le but de l'épreuve est de trouver le crapaud, qui sait se cacher en plein jour, et lui faire un bisou.

- Beurk, dit Colline.
- Oui, hein ? Et pis tu vas voir, il pue.
- Et vous lui avez toutes fait un bisous ?
- Non, c'est une nouvelle épreuve, répond Fifi.
- C'est improvisé votre truc ?
- Un peu, dit Riri.

Colline arpente la surface de la citerne, le nez baissé, à la recherche du maudit crapaud, qu'on prétend expert en camouflage. Mais il n'y a rien ici, rien que de la terre, et des fleurs sauvages qui... mais... Colline s'agenouille près d'une petite fleur qu'elle reconnaît soudain. *Teucrium Archtypis*. Elle pousse dans les quartiers nord, une rareté, protégée, dont l'existence même empêche les plans urbains de rénovation. Malgré elle, la *Técrium* est un rempart contre les avancées de la civilisation sur la nature. On l'appelle « la fleur qui arrête les bulldozers ». Ici, elle protège peut-être quelque chose d'autre. Qui sait ce qu'il pourrait y avoir sous la terre. La citerne est assez grande pour... Une idée se fait jour en elle.

- Attendez un peu...

Elle déblaye sur le côté du muret, attirée par une courbe dans la roche qui ne lui paraît pas naturelle. Elle frotte et gratte et élague... pour laisser apparaître... Une figure démoniaque : un masque féminin, porcin, cerné d'une chevelure noire, deux petites défenses sur les côtés. Une langue tirée, comme en défiance.

Gorgoneion.

Riri a rapporté une pelle, Fifi des sandwiches aux radis, et Loulou fume sa cigarette en chocolat, songeuse. Colline a retroussé ses manches, puis commence à creuser dans la terre sacrée de la citerne, l'esprit sur un tapis roulant.

Les Gorgoneions étaient des effigies, placées sur des murs, des médaillons. Athéna en portait sur son bouclier – son Égide, qu'on a parfois prise pour une cape en peau de chèvre – attachée par une broche figurant la Gorgone. Ces visages protégeaient du mauvais sort. Colline est certaine que la pièce est d'époque – malgré son manque d'entraînement, elle peut discerner une antiquité d'un faux en un coup d'œil. En trouver une là est inespéré : entre les fleurs et l'effigie, la citerne semble destinée à être laissée en paix. Mais Colline est scientifique, Colline doit savoir.

Elle ne met pas longtemps à trouver ce qu'elle cherche : une gangue de bois béante, saturée de terre. Comme un sarcophage. Le lien se fait naturellement dans son esprit analytique. La surface de la citerne correspond exactement aux dimensions du bateau qu'elle a retrouvé dans le sol artificiel. Et si le bateau avait été découvert dans la citerne, il aurait pu l'être pendant la construction de l'Unité d'Habitation et les déblaiements que Le Gris avait demandé dans le parc. Alors peut-être avait-il saisi l'opportunité de placer dans les entrailles de son œuvre un rappel du passé, cette barque mythique qui avait scellé l'alliance entre deux peuples.

Colline se sent pousser des pétales, s'ouvrir à la lumière, s'en gorger sans avoir peur de se brûler, ou d'être jugée. Elle se sent comme cette petite fleur le fait pour les lieux sacrés des quartiers nord.

Colline s'assoit, épuisée. Le soleil lui sèche le front.

- Alors ?
- Alors quoi ?
- Je suis un Castor Junior ?
- T'as pas trouvé le crapaud.
- Non, mais il existe pas votre crapaud mutant.

— Mais siiii !

— Vous l’avez déjà vu ?

— Non...

— J’ai trouvé un signe de Gorgone, ça vaut bien un gros crapaud, non ?

Les trois canards se regardent, c’est Loulou, toujours silencieuse, qui hausse les épaules.

— OK.

— Mais il faut que tu prêtes serment.

— Ça aussi, c’est improvisé ?

Fifi bondit sur ses pieds, pose une main sur son cœur, lève l’autre. Les canards l’imitent. Colline aussi.

— “Moi, Colline...”

— Moi, Colline...

— “Je fais le serment...”

— Je fais le serment...

— “... De ne jamais divulguer le secret des Castors Juniors...”

Elle cille, Colline, le soleil trace de nouvelles perspectives. Le son des voitures devient chuchotis, des vagues, de nouvelles silhouettes poussent dans le béton, sentinelles brusquement dressées, des arbres dont le feuillage enfle et s’ébroue, secoué par une brise venue du fond des temps.

— “... et de ne jamais nous mentir.”

Colline balbutie. Bientôt, entre ses pupilles, le paysage a changé, touffu. Les bâtiments ont disparu. Ne reste qu’un vaste bois, serré, vierge. Au loin, dans les arbres sombres, vacille une présence. Comme le miroitement d’une eau oubliée, esquissant dans les rides liquides un visage.

— ... et de ne jamais vous mentir.

Les canards semblent satisfaits.

— Alors ? demande Colline. Cette Gorgone, c’est qui ?

— Tu lui dis Fifi ?

— Nan, dis-lui toi.

— OK.

Riri inspire.

— Estérelle.

— Estérelle ?

En chœur, les Castors :

— C'est la fée au cœur du Corbu.

— C'était une fée, la Gorgone ?

Les rongeurs hochent la tête.

— Pourquoi elle est devenue comme ça ?

— On n'en sait rien. C'est comme ça, c'est tout.

— Un chagrin d'amour ?

Colline connaît un peu le mythe d'Estérelle, un mythe extrêmement populaire chez les enfants provençaux : dans le massif de l'Estérel, vivait une fée, dont tout le monde tombait amoureux. Estérelle, qui courait de cime en cime, sa chevelure merveilleuse. Estérelle, secret magnifique, convoitée par tous les bergers du pays, gardée par la chèvre d'or. Estérelle, qui d'un toucher faisait enfanter les femmes les plus arides. Estérelle, célébrée par le poète Frédéric Mistral dans sa réécriture des chansons folkloriques d'ici. Estérel, un massif imposant, sur lequel les Grecs avaient construit un temple en l'honneur... d'Artémis d'Éphèse.

— C'est à la maternelle qu'on vous a parlé de ce qui était arrivé à la fée ?

Riri fait oui de la tête.

— Et toi Loulou, tu crois à tout ça ?

La plus âgée des Castors hausse les épaules.

— Tout le monde y croit un peu. On dit que les Modulors sont ses chevaliers, qu'ils la défendaient, avant qu'elle ne devienne un monstre sanguinaire. Mais nous, on sait qu'il y a une Gorgone ici, et c'est peut-être lié tout ça.

Colline acquiesce, mais sent que Loulou ne lui a pas tout à fait dit la vérité. Elle doit encore espérer qu'il y a une étincelle quelque part ici, qu'il vaut mieux continuer d'y croire, plutôt que de lâcher prise. Colline devine brusquement que les certitudes de ces enfants sont

probablement plus réelles que tout ce qu'elle pourrait découvrir. Prends ce bout de ficelle, Colline. Déroule.

— OK, je vous crois. On va donc trouver cette Gorgone et sans doute qu'on pourra dénicher la fée après !

Les Castors sautillent.

— Youpi !

Elles dansent ensemble, en ronde.

— Estérelle ! Il pleut de la grâce !

Riri tend la main vers Colline.

— Allez, joins le cercle !

Colline acquiesce, prend la petite main, en saisit une autre, danse avec elles.

— Il pleut de la grâce ! Estérelle ! Estérelle !

Colline lève les yeux. Tout scintille.

L'œil obtus

Dans un halo, elle lui apparaît, dans une ronde près du muret de la citerne, ses pieds trop grands dans des baskets mauves. Il la détaille dans sa splendeur maladroite, le jean trop serré, un petit ventre. Ses seins minuscules qui pointent sous le tee-shirt Cosmocats. Tout en elle est sublime, tant elle lui semble précieuse, Colline.

Il s'en veut terriblement de l'avoir frappée, quand il l'avait emmenée dans la nécropole, mais personne ne lui avait laissé le choix : la présence qui hantait Le Corbu était entré en lui, lui dictant ses gestes. Toufik s'était observé la cogner, lui faire mal, elle qui lui aurait mis des bâtons dans les roues pour récupérer Gyptis. Il sait à présent qu'à ce moment, devant le bateau découvert, elle était comme lui, un imposteur. Quand il l'avait vue passer l'antique casque de walkman autour de son cou, il avait su qu'elle resterait, jusqu'au bout, et qu'elle finirait par voler les secrets. Toufik ne se l'avoue pas encore, mais Colline lui fait peur. Alors, pendant la ronde, quand les

yeux de Colline se posent sur lui, Toufik se cache, même s'il sait qu'aucun œil ne peut le deviner d'aussi loin.

Il l'observe à distance depuis plus d'un mois. Il la suit telle une ombre dans les couloirs du paquebot, au coin d'un dédale, sans qu'elle ne se doute de rien. Elle est perpétuellement plongée dans ses pensées, marche d'un pas étrange, entre le défilé de mode et le mécanisme d'un robot. Elle n'a pas de hanches très marquées. Elle s'habille comme une ado des années 80, pleine de couleurs bizarres, de boucles d'oreilles géométriques. Elle passe son temps à arpenter les corridors, elle s'est fait peu d'amis, mais ces enfants pourraient changer la donne, lui ouvrir des portes qu'il aurait préféré garder fermées ; elle prend lentement le rythme de la résidence, entre indolence et résignation. Elle appartient désormais à ce lieu. Si seulement elle se doutait...

Toufik range sa longue-vue, il descend de son arbre, silencieux, pour se glisser sous le bâtiment, entre les pilotis. Il dépasse le local poubelle, jette un coup d'œil derrière lui, pour s'assurer que personne ne le suit. Il dégaine son trousseau de clés pour ouvrir la porte rouillée d'un des pilotis. Elle grince, découvrant son intimité. Chaque pilotis est doté d'une porte similaire. La plupart ont des loquets oxydés et ne proposent qu'un espace vide, plein de tuyaux. Des colonnes d'eau ascendantes alimentant tous les étages. Tous les pilotis donnent sur le sol artificiel, parfois coiffés d'une grille ou d'une planche pour empêcher les arpenteurs d'y tomber – seuls ceux de la section du sol où se trouvait le bateau sont bouchés. Son pilotis est une maison. Sa maison. Toufik pense que Le Corbusier lui-même avait utilisé cet espace avant lui. Des rumeurs disent que l'architecte y avait aménagé un bureau pour superviser la construction du bâtiment. Mais quand Toufik l'avait découvert, il avait tout de suite compris l'importance du lieu. Ces pilotis plongent à plus de dix mètres dans le sol, en pointe. Comme une griffe, plantée dans le sol de la ville, accrochée, gardant en place ce qui jadis était mouvement

perpétuel – ce que les initiées appellent la Gyre. Quand Le Corbusier avait scellé le destin de ces lieux pour tenter d'en contrôler la fluidité. Comme un homme tente, en vain, de contrôler les rotations d'une femme assise sur lui. Comme les danseurs de tango croient être les maîtres de leur partenaire, laissés gagnants par tendresse, ou par jeu.

Personne n'avait jusqu'ici eu l'idée de venir le déranger, parce que le loquet est vérolé, parce que tout le monde pense que le bâtiment a déjà livré tous ses secrets. Pourtant, une fois, au cours de l'une de ses expéditions, Colline avait essayé d'entrer. Toufik était en train de finir une modélisation du bois sacré sous Hypercard quand il avait senti la porte craquer. Il avait percé un petit trou dans la porte, et y avait glissé une caméra en fibre optique, achetée une fortune à un représentant de commerce spécialisé dans les articles médicaux. Il avait regardé sur son petit moniteur en noir et blanc, et vu le visage déformé de Gyptis, frustrée de ne pouvoir pénétrer le sanctuaire. Elle n'était pas revenue, mais depuis, il avait redoublé de vigilance. Le dispositif lui permet désormais de sortir sans risquer de tomber sur quelqu'un. Il avait millimétré ses sorties, essentiellement la nuit. Il pensait systématiquement à bloquer le pas de la porte, il avait isolé les murs. Il doit devenir invisible, presque à lui-même : depuis qu'il a réussi à se débarrasser de l'esprit qui l'avait corrompu, Toufik se sait en sursis.

Pour survivre dans cet environnement hostile, où Sol Otari gagnait du terrain tous les jours, où chaque fragment de mur devenait espion, Toufik avait dû utiliser chaque centimètre de cet espace minimal. Des cartons de bouffe chinoise entassés, ses affaires dans une valise contre le mur. Un petit bureau aménagé dans le fond. Un hamac. Des livres empilés, des ordinateurs, de vieilles choses raccordées au système électrique par un subtil entrelacs de fibres scotchées sur le béton. Ces ordinateurs sont ses amis. Un ZX-91, un Amiga, un Commodore 64, et le bijou de sa collection : un TI-99/4A. Il leur parle, à ces coques de plastique – il sait qu'en les utilisant, il

peut se brancher sur l'activité dans le gymnase, essayer de cracker ce code avec lequel Otari fomenta la terreur. Il leur dit ce qu'il compte faire. Quel est son plan. Parfois, il se permet même des jeux de mots. Il espère que les machines le trouvent drôle. Il passe ses journées enfermée, penché sur ses calculs. Il désire au fond de lui qu'elle le retrouve, qu'elle le démasque, qu'il puisse tout lui dire, tout mettre à ses pieds, lui, l'avatar de Protis. Il appelait ce moment de tous ses vœux, mais il savait que jamais il n'aurait les tripes de le provoquer. Il devait laisser faire l'univers.

Il s'installe dans son fauteuil. Exhale une bribe de son qui pourrait évoquer un soupir. Ses yeux se posent sur le travail de sa vie, les câbles reliés aux relais radio, les écrans où défilent les coordonnées, la vitesse. L'eau. Toute son existence repose désormais sur cette abstraction, ce rêve de gosse qui l'avait motivé à obtenir ce poste de liftier dans les années 70 : cette même folie qui l'avait mené à tout risquer un soir d'août 1979, quand Gyptis avait tenté l'impossible, poussée par son beau-père. Quand il n'avait pas su la protéger de la gardienne de la Gyre. Quand la Gorgone lui avait pris son bras. Toufik ne sait pas s'il sera cette fois assez courageux pour s'interposer. Ce qui se déroule à présent le dépasse, une force terrible s'est emparée du Corbu, une force qui porte le nom de Sol Otari, une force prête à tout pour parvenir à ses fins avant les célébrations d'août – encore un sacrifice. Lui-même ne sait plus très bien s'il existe encore deux côtés à cette barrière. En lui, tout est chaos, comme une salade. Il essaye de sentir ses lèvres. Engourdis, comme après une anesthésie chez le dentiste. Il peut les mordre jusqu'au sang, sans rien éprouver.

Il attend, la bouche pleine du liquide chaud.

OceanofPDF.com

La Pointe du Pilon

Elle émerge nue de son repaire, ses cheveux couvrant sa poitrine. Elle prend le soleil en son ventre, les yeux fermés dans la chaleur, sa main droite serrant le moignon au bout de son bras gauche. Elle quitte sa grotte, humecte sa peau d'une rosée. Elle se dresse sur le rocher devant la béance, boit le souffle invisible, une caresse.

Elle attend le ravissement des anges.

Tous les matins, le même rituel : d'abord s'éveiller sur la pierre froide, mouillée d'un songe ; puis ramper dans la glaise pour se draper d'une soie minérale. Dans la pénombre, trouver le chemin vers la lumière, ivre de rêves sacrés, puis debout sur ses jambes fragiles, attendre.

Attendre qu'ils viennent. Secrets. Les sept. Sept, venus du plus profond du mystère, leurs ailes de plumes, les mains comme des offrandes. La prennent doucement par la taille, les mains, les pieds, le cou, une autre dans le dos, et une dernière au sommet de sa tête. Ils l'emmènent tout là-haut, sur la pointe, pour contempler, et offrir ses prières au Très-Haut. Puis elle redescend se nourrir de baies, et, assise sur la mousse, elle attend. Tout cela, répété, sept fois par jour,

tous les jours, depuis qu'elle est arrivée de Jérusalem avec ses frères et ses sœurs, pour porter la parole de Celui qu'elle ne peut oublier.

Mais ce matin, sur la longue arête du massif de la Sainte-Baume, aucun ange ne vient hisser Marie-Madeleine sur les hauteurs splendides du Pilon. Elle attend, Marie. Mais rien dans la lumière transversale ne lui annonce l'apparition de ses amours, de ses porteurs. Le vent froid venu de l'est, le bruissement des arbres, soudain sinistre, murmure un instant de doute. Où sont-ils ? Leurs noms, elle les connaît en plusieurs langues. Les invoquer ? Non, elle a fait vœu de silence, et dans son cœur, les mots ne sont que des vœux. Elle pense retourner ramper sur sa pierre, se frotter pour peut-être les attirer mais...

Un changement dans l'air la fait douter. Une odeur fétide qui se répand, confiture. Un moisi pourri, dégueulis de tripaille vomi depuis les entrailles d'une carcasse. Une haleine.

Celle qui fait plier.

Non, non, non. Marie se recroqueville, cachée derrière ses cheveux. Elle scrute le bois. Non, non, non. C'est impossible. Elle ne peut pas être en vie. Elle se souvient de ce qui s'était passé, pendant son séjour sur la montagne sacrée : Celle qui fait plier avait failli tous les exterminer. Marie y avait laissé sa main, pétrifiée. Ils l'avaient fracassée à coups de bâton. Elle se souvient de son œil divisé, énorme iris noir qui l'avait fixée en mourant, son pouvoir éteint. Elle pensait la menace restée loin derrière. Se pouvait-il que le mal fût transmissible, qu'un de ses compagnons blessés ait pu le contracter ? C'était impossible, tout le monde l'aurait remarqué. Une seule conclusion s'imposait : une sœur était ici aussi, une troisième, elle l'avait suivie depuis le bois pour se venger de ce qu'elle avait fait aux anciennes croyances.

Marie ne rentre pas dans sa grotte, elle sait qu'elle y serait prisonnière s'elle venait jusque-là, c'est un risque à ne pas prendre, elle connaît des positions plus élevées faciles à atteindre. Il faut juste ne pas la croiser. Être discrète. Retenir sa respiration pour ne pas inhaler le poison qui fossilise. Marie-Madeleine glisse entre deux rochers, s'esquive contre la paroi. Le bois sous elle lui tend la cime de ses chênes, elle ne regarde pas, continue de longer la crevasse, collée contre la paroi. Un véritable mur de blanc, divisant le flanc, abrupt. Ses petits pieds tâtent pour trouver l'espace suffisant à son déplacement. Le vent violent lui dégage le dos, une caresse froide qui menace de la défaire et de la jeter dans l'envers du monde, sans mains pour la retenir. Elle fait le vide dans son esprit, juste une prière pour la Mère qui veille sur tous ses enfants. Et pour ses sœurs, assises dans les marais, échos de cette dédicace.

Elle parvient au bout du rebord, bondit dans les fourrés, s'accroupit. L'odeur flotte toujours, insistante. Elle courbe l'échine, attend de trouver une voie dégagée dans le bois pour sortir et tracer sa route. Sa course l'entraîne dans la terre humide, trop vite, le long d'une ravine. Elle dévale la pente, meurtrie d'épines. Son souffle manque.

Soudain, elle se fige. Entre les arbres irradie un pâle soleil d'une fin d'après-midi. Une silhouette vacille. Une trompe obscène. Une masse noire, une frange sale. Qui rumine, baignant de pus. Un reflet d'argent.

Marie se colle derrière un arbre. L'écorce lui tranche le dos. Son corps est couvert d'une sueur cristalline. L'odeur de Celle qui fait plier entre en elle, se mêle à la sève, à ses odeurs intimes, à sa nudité. Elle sent la bête remuer, occupée à fouiller dans le sol à la recherche d'une pitance, des vers qui grouillent, de la décomposition. Marie se détourne. Elle sait qu'elle ne peut regarder, que si cette mèche noire se soulevait, elle...

Elle fuit d'un bond, traverse le bois sans se retourner, sentant derrière elle la présence d'un galop, d'un grognement. Elle l'imagine, sous sa frange sale, acharné à vouloir la rattraper pour lui baver dessus, la souiller, sa langue rapeuse, bubons crevés bordés de dents creuses, noires, gouffres où se loge le sang coagulé d'une infinie régurgitation. Non, pas une vache, presque une chèvre. Tout bébé, horrible et putride déjà, dernier représentant d'une race terrible, un mythe.

La poursuite ne peut pas continuer. Marie sait qu'elle va perdre. Il n'y a pas d'issue à cette forêt. Elle faiblit. Elle sait que c'est fini. Ses genoux flanchent, la courbent, elle s'affaisse en ses cheveux, recroquevillée, sa fragile architecture ne pouvant la protéger. Derrière elle, Celle qui fait plier s'est immobilisée. Son souffle rauque. Elle attend. Elle lui tourne encore le dos, mais elle sent que l'odeur la pousse à venir vers lui, lui offrir son regard. Elle va relever sa frange et ses yeux vont lui tordre l'âme, et tout va devenir solide et elle sera une statue pour toujours, offerte. Très bien Mère, puisque c'est ta volonté, puisque ce jardin est désormais pacifié, j'accepte mon destin.

Lentement, Marie bascule ; entre ses cheveux, elle distingue la forme de l'énorme animal noir à la crinière d'argent, de la fumée s'échappant de ses narines béantes, la bave partout. Il s'ébroue, se dévoile un éclat. Marie accepte, Marie est prête à regarder droit dedans ces ténèbres, ce trou. Celle qui fait plier s'avance.

Un coup d'aile.

Un ange la ravit.

OceanofPDF.com

JUILLET

Le second rêve

Elle se tient sur le parvis, oblique. Les dalles semblent faites de chocolat mou. Flo est assise par terre, une lyre entre ses mains. Elle montre le mur : “Il en manque un”. Colline regarde, elle compte. Oui, il manque une figure de Modulor, il n’y en a plus que cinq. Elle examine autour d’elle, dans le bois sombre qui ceint la cité radieuse. Elle devine des yeux rouges qui la scrutent depuis les profondeurs, attendant qu’elle fasse l’erreur de se jeter dans leur piège. Un bruit de décollement, Flo se met à hurler. Colline se retourne lentement : sur le mur, la forme d’un Modulor a commencé à se détacher. Sorti de son caisson, l’homme démesuré se redresse, laissant derrière lui une pierre vacante. Immense thorax qui la dépasse de plusieurs têtes, un visage ovale, sans traits, qui se penche vers elle, levant le bras. Elle croit qu’il va la terrasser, mais sa main gigantesque se pose sur son menton pour relever ses lèvres vers l’absence des siennes.

Deux sons

Deux sons que Colline a appris à reconnaître depuis son lit. Celui du matin, le tac-toc des balles de tennis sur le cour.

Et la nuit, le hou-hou du hibou.

Ces deux échos la rassurent quand elle émerge du songe, de la pizza plein la bouche. Sous la couette, Colline respire, son ventre mou lui fait mal, elle pose une main dessus, se trouve encore trop grosse – peut-être aller à la gym ce matin. Elle roule sur le côté, joint les genoux contre le ventre. Respire. Elle retrouve un fragment de rêve, niché entre sa nuque et le renflement du duvet sur le coin du coussin. Un sourire, une lumière.

Une sensation de chatouillis dans son entrejambe, elle se laisse aller. Elle s'observe sous le drap bleu. Ses petits tétons. Son ventre bombé, et l'érection du matin, toujours là. Elle pose une main sur la chaleur, lovée en elle-même, autosuffisante. Depuis combien de temps n'as-tu pas touché une autre femme, Colline ? Un corps subtil contre le tien, une vraie personne, Colline, pas une idée, pas un putain de périphérique. Un truc qui bouge, qui sent, qui te gueule dessus quand t'es une connasse.

Elle accélère la caresse pour éliminer la douleur d'une raideur. Il y a des étoiles enfouies dans ton âme, Colline, le monde peut être ce que tu veux, là, au creux de ta main, entre tes doigts serrés. Plus vite et circulaire, le mouvement, comme repousser dedans ce qui sort trop. Tout ensevelir, tout enfoncer, tout sensibiliser. Et quand la pression se relâche enfin, Colline s'arc-boute, explose en colère, vite quittée, laisse place au renoncement, au ventre qui monte et descend.

Colline se retourne dans le blanc âcre des draps. Une fente de soleil, inondant son jus. À la fenêtre, agrippant le rebord en béton armé, un oiseau la fixe.

Aérobicide

Petit déjeuner, enfoncée dans le canapé, les yeux pâteux, jambes coupées. Tartines grillées de confiture de myrtilles maison. Le

téléphone qui vibre. SMS.

“Colline répondez, vous êtes méchante avec votre mère.”

Colline jette le téléphone. Se demande s’il va vraiment falloir lui répondre. Depuis un mois, elle n’a pas donné de nouvelles à son psy. Pourquoi en donner, après toutes ces horreurs vomies lors de la dernière engueulade ? Allons, Colline, sois solide. Tu n’as besoin de personne. Personne ne doit valider tes choix. Personne ne peut te dire quoi faire.

En allant ranger la confiture, Colline remarque un mot sur la table. Flo.

“Cérémonie pour Fibou à 11 heures dans le parc.”

Elle regarde l’horloge Felix le Chat sur le mur. À peine dix heures. Temps de bouger un peu ton cul.

En entrant dans l’ascenseur bondé, Colline ne fait pas attention aux deux touristes. Un couple, bien sage. Elle est bien peignée. Lui porte une casquette et un appareil photo autour du cou. Ils se parlent dans une langue qu’elle ne comprend pas. Un tout petit homme à côté d’elle qu’elle n’a jamais vu dans l’immeuble, lui chuchote :

— On n’est plus chez nous.

Elle le nie d’un grognement.

— Oh, je sais ce que vous pensez : encore un de ces fachos qui ne veut pas partager. Mais croyez-moi, je suis de votre bord, Mamezelle Colline.

Elle le regarde, ahurie.

— On se connaît ?

Il se présente, en redressant ses petites lunettes de taupe : Gontran, cordonnier à la retraite.

— Je répare les pantoufles. Je suis dans l'association des habitants du Corbu avec Flo. Elle m'a parlé de vous.

Elle est gênée, Colline. Elle fait semblant de l'ignorer.

— Elle m'a dit que vous ne posiez pas assez de questions aux résidents.

— Je suis en vacances.

— Elle m'a dit aussi que vous écriviez un livre.

— Flo boit trop de rosé.

Colline grince des dents. Flo a raison : il va falloir que tu commences à approcher les anciens pour obtenir les réponses à tes questions, Colline. Que tu t'ouvres un peu aux autres. C'est une chose de rester enfermée ici. C'en est une autre de ne pas avancer sur ton projet.

Les touristes sortent au quatrième.

— Vous savez, dit Gontran une fois les portes refermées, ces touristes, c'est un véritable fléau. On est à deux doigts d'avoir de sérieux problèmes. Ah la la, je vous jure... Mais le pire dans cette affaire, c'est que la mairie veut faire un exemple, le maire y tient vraiment. Le pauvre, il est en là. Il veut trouver n'importe quoi pour nous aliéner la ville. Après l'incendie, ils sont prêts à tout pour récupérer ce bout de terrain. Alors si on se met à chasser les touristes, ils vont nous coincer. On n'a pas de quoi lutter. Si seulement on pouvait s'organiser.

Colline l'esquive en sortant au troisième.

Il bloque la porte, juste le temps de lui dire :

— Si vous avez besoin de réparer vos baskets, n'hésitez pas, je suis de permanence aujourd'hui. J'habite au 53.

Colline regarde ses baskets : des Nike Vandal blanches 1988 défoncées, tellement passées à la machine qu'elles semblent devenues transparentes.

Le long du corridor, puis au jardin d'hiver, le long des boutiques, des cabinets d'architectes qui poussent comme de la mauvaise herbe et tout au fond, devant l'arbre à palabres en fleur, le club de gym

récemment ouvert dans le local de l'Arménien. Elle décroche une fiche d'une branche.

“C'est trop nul.”

Colline entre dans le club. Une odeur de sueur et de plastique neuf, brûlé. Une sono diffuse en sourdine une muzak. Foreigner, *I want to know what love is*. Derrière le comptoir, une grande brune bouclée mastique un chewing-gum.

— Salut. C'est pour vous inscrire ?

— J'y songe.

La brune la reluque, lui refile une notice avec les horaires et les prix.

— Vos cours d'aérobic, ils sont mixtes ?

— Oui. On adore les mec en collants.

Colline regarde les femmes qui s'entraînent dans la salle, derrière les paravents. Des bodys fluo, des bandeaux, des bracelets éponge. Un grand poster de *Flashdance* sur le mur. Elle les imagine massacrées dans les vestiaires par un serial killer revenu se venger de ne pas avoir été accepté dans leur cours : un petit gros qui les exécute avec des gadgets de gym, étranglées jusqu'au sang avec une corde à sauter, leurs minois défoncés aux mini-haltères, noyées au Gatorade.

La brune fait claquer une bulle.

— Alors ?

Colline sourit.

— *What a feeling*, hein ?

— C'est de l'anglais ?

— Je repasserai.

En revenant vers les ascenseurs, Colline croise un troupeau de touristes devant l'hôtel, collectant des prospectus. Un guide leur explique en espagnol que Le Corbu avait designé les lampadaires en forme de coquillage pour évoquer la spirale du nombre d'or. On retrouve la forme essaimée partout dans le bâtiment. Les touristes

prennent des photos en hochant la tête. Colline se demande comment elle les tuerait, eux, avec quels instruments typiques des touristes.

Vibration du téléphone dans sa poche.

Trois nouveaux SMS du psy.

“Donnez-moi de vos nouvelles.”

“Est-ce que vous sortez du Corbu ?”

“Qu’est-ce que je dis à votre maman ?”

Erase. Erase. ERASE.

La cérémonie

Dans le hall, Serge l’interpelle. Il se poste comme à son habitude, imposant dans la porte de son bunker.

— Colline, j’ai tes informations.

Il sort de sa poche arrière un carnet de notes tout froissé. Il chausse ses petites lunettes qui lui donnent un air de vieux sage, en contradiction avec son physique de surhomme.

— Tu sais, je veux bien t’aider, mais je persiste à croire que tu aurais dû faire le boulot toi-même.

— Je sais.

— C’est quoi ton souci ? Tu as honte ?

— Non, c’est pas ça.

Elle n’ose pas le regarder dans les yeux, elle serait peut-être forcée de lui avouer avoir volé l’un de ses livres, une fois qu’ils discutaient et qu’il était parti aux toilettes. Elle l’avait placé avec ses autres possessions, dans son reliquaire du Corbu.

— Bon.

Il lit une page, la tourne.

— Toutes les personnes d’un certain âge que j’ai interrogées ont entendu parler d’Estérelle. Les plus anciens m’ont même confié l’avoir entendue chanter parfois, mais je n’en ferais pas grand cas. Visiblement, de ce que m’en ont dit certains, Le Corbu lui-même y

avait fait référence comme une des muses qui avait guidé la construction de la cité, mais c'était essentiellement un jeu mis en place avec la maîtresse d'école pour aider à la créativité des gamins.

— Liliane Ripert ?

— Non. Son assistante.

— C'était qui ?

— Devine.

Il lui suffit d'un fragment de seconde pour se souvenir.

— Fibou.

— Yep.

— P'tin.

Colline repère le groupe agglutiné dans le parc, à l'ombre d'un arbre millénaire, tordu de rhumatismes. Une dizaine de personnes, réunies en silence autour d'un petit arbrisseau fraîchement planté dans une motte de terre retournée. Sur la pointe des pieds, Colline se glisse à l'écart du groupe, les mains croisées dans le dos, essayant d'envoyer les signaux d'une jeune fille bien élevée. Tout devant, Flo lui fait un petit coucou, Mame Nakache et le docteur Choule debout derrière elle.

Colline les rejoint.

— Tu es en retard, lui dit Flo.

— J'avais piscine.

— Chuttt..., dit Choule.

Une vieille dame devant l'arbre lit son speech en tremblant.

— ... Fibou, tu nous manques, mais tes fleurs, elles vivent encore, tous les jours nous leur donnons le lait du sein d'Artémis. Elles ne mourront pas, et ce même lait servira à faire pousser les branches de ta nouvelle vie.

Un nuage voile le soleil, le silence laisse place aux reniflements. Un mouvement dans le groupe, puis un bossu s'avance pour prendre la parole. Il dit qu'un astre s'est éteint, son choc à l'idée de perdre une présence cosmique ; il parle des malheurs que la vie nous offre, comme autant de chances de...

— ...rester vivant parmi les fantômes. Des arcs qui traversent le ciel, ponts sur lesquels les âmes vont et viennent, entre ici et là-bas. Du béton chaud qui nous a pris dans ses bras, de ce cadeau qu'est ce bâtiment, où nous avons tous dansé dans les soirées d'été, les bals, les robes et les lampions ; que toutes nos vies sont gravées ici, dans le brut, coffrées pour toujours, et célébrées dans un retour à la terre, par ce petit arbre, ce minuscule genévrier, qui sera là tant que durera la vie.

Il finit son discours par un rot.

Juillet est souvent le pire mois estival à Marseille, et la pluie n'y change pas grand-chose, tout au plus une petite fraîcheur, ajoutée à la brise venue de la mer. Mais très vite, les voitures, le tempérament et la nature en cuvette de la ville attrapent la chaleur pour en faire un four à cuire le pain de la vie. Pendant le reste du bla-bla pleurnichard, Colline fait le point, histoire de savoir par quel bout prendre les choses si elle décide de se bouger un peu. Malgré tout ce qu'avait pu lui dire Flo, elle avait continué à se terrer dans son lit, sous ses livres. Colline se sent déplacée. Fait-elle partie de cette tribu ? Qui sont ces gens pour elle ? Une nouvelle famille ? Elle ne parle plus à sa mère. Pourquoi leur doit-elle des comptes ? Qui était venu la voir, pendant son séjour à l'hôpital ? Qui s'était soucié d'elle pendant ces trois ans ? Peut-être avait-elle un problème plus profond, découlant de sa déception de n'avoir pu trouver ces boucles. De devoir remplacer une obsession par une autre, une plus vieille, celle de continuer à voler, les plus petites choses possible, cachées dans une boîte en fer derrière les livres de Jess. Continuer à se faire une vie rêvée, à travers la vie des autres, comme pour éviter de se confronter à celle qu'elle essaye de se bâtir ici, une vie décente, enfin, d'avoir accès à soi-même pour tenter d'enrayer la peur de la mort. Finalement, elle avait une longueur d'avance sur les autres mortels : elle ne se souciait pas de perdre ses êtres aimés. Elle n'en avait pas. Perdre Flo, peut-être, serait une épreuve.

La cérémonie s'achève. Quelques échanges, puis le groupe commence à se disperser, certains se soutiennent. Flo va serrer quelques mains. Colline cille dans le soleil, passe une main devant ses yeux, remarque dans la nouvelle ombre un homme, à l'écart des gens. Un chapeau mou, un imper trop chaud pour cette saison. Le cliché de l'intrus à l'enterrement, qui détient un secret, une relation confidentielle avec la défunte. Quand il comprend qu'il est repéré, l'imper s'éloigne furtivement. Colline s'apprête à s'extirper pour aller lui demander ce qu'il fait là, mais une vieille dame couverte de taches de rousseur, derrière un voile noir, lui prend la main, la serre très fort.

— Vous...

Elle regarde Colline, cataractes.

— Moi ?

La vieille tâte sa main, ses ongles.

— Deux.

— Heu...

— Deux, au gouffre sous la colline de Marie-Madeleine, dans le pédiluve, les pieds mouillés pour le pacte. L'eau où les contraires se nouent, l'écrin...

Elle soupire, larmoyante.

— Ah, Gyptis...

En Colline s'ouvre une faille. Ces mêmes mots, dans la bouche de Toufik, lorsqu'il s'est jeté sur elle, réduisant l'espace qui les séparait dans le sol artificiel. Un vertige, tel que celui qui l'avait prise quand elle avait vu ces lieux, jadis. Un bois sacré. Des fées qui dansent autour d'une rivière. Quelque chose qui émerge de l'eau bouillonnante. Un visage terrifiant qu'on ne peut contempler sans se changer en pierre. L'impossible vision d'une horreur sans nom. Ou bien avait-elle rêvé ça ?

La vieille lève un doigt, sarment calcifié.

— Son visage.

Un ado bien habillé, la figure criblée d'acné, la prend par le coude. Il s'excuse pour elle, il va la ramener, elle n'a plus toute sa tête la pauvre Mamie. Colline la regarde s'éloigner, radotant. Ils grimpent

les escaliers menant au jardin d'enfants et disparaissent derrière un bosquet.

Flo s'approche.

— Colline, qu'est-ce qui s'est passé ?

— On dirait que vous avez vu un fantôme..., dit Mame Nakache.

— Pas un fantôme, dit Choule. La Hérisson.

— Ah flûte, dit Mame Nakache.

Flo prend Colline par les épaules.

— Ne te laisse pas avoir par cette vieille toupie ! Elle ne sait plus ce qu'elle dit. Qu'est-ce qu'elle t'a raconté ?

— Rien. Juste, je me sens pas bien.

— Oh, poussin.

Choule se touche la jambe, inquiet.

— Je n'aime pas ça. Ma patte folle, elle perd la boule.

— Quoi docteur ? dit Mame Nakache, livide.

— La dernière fois que j'ai vu un temps pareil...

Une terreur glisse dans ses yeux. Mame Nakache se signe, bien qu'elle fête Pessah.

— Vous vous trompez, docteur, nous sommes en juillet.

— On va avoir un été difficile.

Colline lève les yeux. Dans le ciel, un groupe d'oiseaux noirs tourne autour du Corbu.

Cerna

Colline retrouve les canards dans le palais de verre, assis au sol, silencieux. Loulou semble avoir pleuré, son rimmel a coulé. Fifi est la seule à sourire quand Colline pénètre dans le sanctuaire.

— Quelqu'un est mort ?

Fifi jette un regard à Riri, qui l'esquive. Il est occupé à lire un vieux numéro de Métal Hurlant.

— Te mêle pas de ça, Colline.

— OK.

Un silence, un reflet entre les carreaux, constellés de mauve. Colline s'assoit.

— Alors, alors... Ça avance ?

— Bof, non.

— On n'a rien. Aucune trace. Aucune piste.

— Tout est mort.

— Autant chercher une anguille dans une motte de chien.

Tous les matins pendant un mois, les Castors Juniors avaient dressé le plan d'investigation : il a été établi que la chambre de la Gorgone se trouvait dans le sol artificiel, là où Colline avait trouvé le bateau. C'était sa reptation qu'elle avait entendu quand elle avait découvert la barque. La Gorgone était donc ici, il fallait la piéger. Les enfants avaient pu convaincre Colline de les accompagner pendant leurs expéditions : c'étaient des courses effrénées dans les corridors, fouillant les angles, les coins et recoins, le corps harnaché de l'équipement nécessaire pour chasser la Gorgone, de la corde, des talkies-walkies, des Smarties pour l'attirer, un sifflet à serpent, du talc pour les traces, un enregistreur. Des miroirs. Combien d'heures avaient-ils passées à regarder dans les couloirs à travers leur miroir, en plein milieu de la nuit, avant d'y pénétrer. L'attente, insupportable, de voir au loin un visage aux yeux assassins. Peut-être jouaient-ils à se faire peur. Peut-être n'était-ce qu'un jeu... Mais la mort de Fibou était réelle, il ne pouvait pas s'agir d'une coïncidence : quelqu'un était entré dans cet appartement, accompagné d'un animal. Quelqu'un qui avait fouillé les tiroirs. Toufik ? Pourquoi pas. Après tout, Colline se sentait épiée. Tout le temps. Comme si quelqu'un regardait par-dessus son épaule. Elle avait essayé de scruter derrière elle, avec le miroir. S'attendant à voir des ombres de serpents danser. Elle ne voyait jamais rien.

Fifi s'est levée pour faire les cent pas, mains dans le dos. Elle fait semblant de fumer une énorme pipe.

— On peut pas continuer à craindre la Gorgone comme ça. Et si c'est une femme, comment elle fait pour se cacher aussi bien ?

Colline plonge dans ses souvenirs, les récits sur les Gorgades, ces femmes poilues libyennes, que beaucoup ont confondues avec des gorilles.

— Je pense plutôt que la Gorgone est un animal, dit Colline. J'ai vu son caca, dans le sol artificiel. Et les marques sur la porte de Fibou. J'ai trouvé des poils. Et puis, il y a... L'odeur.

— Mame Nakache a dit qu'elle a senti des odeurs étranges dans les couloirs.

— Oui, Nordine aussi.

— C'est qui, Nordine ?

— Le grand-frère de Sabri.

Loulou fait un drôle de bruit.

— Et ces bruits, tu penses que c'est quoi Colline ?

— Honnêtement, je ne sais pas. Au début, je pensais que la Gorgone rampait dans les espaces entre les murs, mais maintenant... Des crécelles ? On ne sait pas ce qui est arrivé à Estérelle. Si ça se trouve, il y a des particularités de la Gorgone qui nous échappent.

— Elle pourrait ressembler à quoi, cette fée maudite ?

— À une sorte de gros cochon ?

Les gosses avaient regardé de nombreuses gravures de Gorgones, peut-être trop. Le Gorgoneion de la citerne les avait renseignées sur une représentation classique, la langue tirée, les yeux fous. Les deux défenses de chaque côté de la bouche, deux grandes dents pointues devenues monstruosité. Parfois on la voyait dotée d'un groin. Mais la Gorgone pouvait être aussi très belle. La chevelure folle, comme sur ces icônes de la Renaissance. Ou abstraites, sur ces médailles romaines oxydées, trouvées le long des routes abandonnées en Angleterre. Mais de Gorgones animales, pas d'image. Juste l'imagination d'un basilic, d'une salamandre.

Dans cette course à l'imaginaire, c'est Fifi la plus talentueuse. Une intarissable source d'informations, véritable esclave de la télévision.

Elle vit seule avec son père au premier, dans un appartement trop petit, avec deux énormes chiens qu'elle promène trois fois par jour, des dalmatiens qu'on entend souvent ronfler, et qui chient de sacrés paquets de merde. Personne à Marseille n'aime utiliser de petits sachets en plastique. Personne sauf Loulou, qui ramasse tout, montrant silencieusement l'exemple. Elle et Riri sont inséparables. Comme deux amants trop jeunes pour comprendre les implications d'une vie à deux. Ils se disputent souvent.

Colline s'est levée, active dans sa passion. Même si la distance vis-à-vis des croyances enfantines l'obligeait à la retenue, elle avait envie de se jeter corps et âme dans cette quête. Que Fibou ait pu enseigner l'existence d'Estérelle aux premières générations de la cité, existence devenue jeu avec le temps, lui donnait une première prise sur la possible raison de sa mort. Estérelle était-elle revenue se venger ? La vérité devait être bien plus pragmatique, mais tout ici était symbole. Le Gris avait codé les lieux pour en faire un labyrinthe à décrypter pour en localiser le centre. Depuis sa découverte du bateau, Colline savait qu'il lui faudrait peler toutes les couches pour y accéder.

Finalement, tout le monde est d'accord pour dire qu'il faut changer d'approche. Rafraîchir le point de vue. Penser en symboles, pour trouver comment enchaîner un raisonnement.

— P'têt qu'on cherche pas au bon endroit, dit Colline.

— Normalement, elle vit où la Gorgone ? demande Riri.

— Cerna.

— Mais c'est où Cerna ?

— C'est un archipel d'îles. On les appelle aujourd'hui le Cap-Vert. Mais ça peut aussi être des îles au large du Portugal. La Gorgone était censée habiter la plus grande de ces îles. Pour la ramener, il aurait donc fallu que quelqu'un aille la chercher et la bloque ici. À supposer que la race des Gorgones existait encore à l'époque où quelqu'un l'avait enfermée avec le bateau dans le sol artificiel.

— Cerna, ça devait être bien flippant.

— Brr...

— Dans le *Choc des Titans*, ça fait très peur.

— Pas le remake, hein !

— Non, dans le vieux film, on la voyait bien l'île, elle était grande et très mystérieuse et elle faisait très peur, avec de la brume partout et des statues des gens morts.

— On n'a pas trouvé d'autres statues ici.

— Elle doit avoir une nouvelle tanière quelque part, dit Riri.

Riri est d'un genre quantique. Dans les bandes dessinées, personne ne sait VRAIMENT quel est le sexe de Riri, Fifi ou Loulou. Si on omet de prendre en compte Zaza, création tardive, faisant écho aux Castorettes, les nièces de Daisy. En tout cas Fifi et Loulou sont clairement des filles. Difficile de dire ce qu'est Riri. Il vit au sixième, chez des parents riches, trop riches, qui le laissent un peu faire ce qu'il veut. Lâché dans *Le Corbu*, il avait pris l'initiative des jeux de rôles dans le palais de verre, d'abord en pratiquant l'Appel de Cthulhu pour faire peur à Fifi, puis en passant à des jeux personnels, inventés. Des jeux de fantasy pour la plupart, mettant en scène des reines et des soldats dévoués, face à une menace impitoyable. La chasse à la Gorgone était une extension de ces jeux dans le réel, peut-être un moyen pour les Castors de grandir un peu, sans se frotter à la difficulté du mal-être adolescent.

— Ouais, enfin bon, y a pas eu de morts depuis un mois.

— Fibou était clairement la cible.

— Il faut qu'on trouve Cerna.

— Cerna est dans *Le Corbu*.

— Mais on a cherché partout !

— Il y a des endroits secrets.

— On n'a pas le droit d'aller fouiller comme ça, il nous faut des clés, et Serge il va pas nous aider.

— Et si on se fait pincer, on va aller en pension.

— Naaaan, pas la pension...

Loulou n'a toujours pas dit un mot. Elle regarde les deux autres échanger les répliques, comme on regarde un match de tennis, les

sourcils froncés. Loulou est la plus complexe des Castors. Loulou du septième, la plus mystérieuse. Elle vit avec sa tante. Elle ne parle jamais de ses parents : peut-être a-t-elle été mise là pour une bonne raison ; même les autres Castors ne semblent rien savoir d'elle. C'est la seule des trois à ne pas être allée à la maternelle ici. C'est certainement ce qui l'exclut parfois des connivences, des jeux de mots. Mais aujourd'hui, c'est spécial : elle paraît s'exclure d'elle-même. Comme si elle refusait de jouer. Car tout ceci n'est qu'un jeu.

— Il faut faire un piège, dit Colline, décidant brusquement de prendre les choses en main. L'attirer.

— Mais comment ?

— Si on connaît bien les lieux, on pourra trouver un endroit où l'attirer pour la coincer. Comme un gros moustique dans la levure de bière.

— Mais l'attirer avec quoi ?

— Chaque chose en son temps.

Loulou prend la parole pour la première fois.

— Ça ne marchera jamais.

— Mais si...

— En plus, tu nous aides pas !

— Mais si je vous aide, dit Colline, sans le penser. Autant que je peux. Vous savez quoi, tenez, on va faire une carte du Corbu ! Comme ça on pourra se diviser les coins et faire des équipes et des rondes..

— T'es censée être un Castor Junior, t'es censée être avec nous tout le temps !

Loulou se lève brutalement, s'éloigne dans le couloir, ses deux petits poings fermés.

— Mais qu'est-ce qu'elle a ?

Riri soupire.

— Me dis pas que t'as rien vu...

Elles dispersent du sel dans les couloirs. Parfois, les touristes les regardent étrangement. Elle les imagine pingouins, ces visiteurs

curieux de tout. Elle n'arrive pas à les imaginer envahisseurs, pas encore. Après tout, bien qu'elle n'ait pas mis le pied hors du territoire du Corbu depuis deux mois, Colline reste elle-même une étrangère. Dans cette activité, les Castors semblent joyeux, même si Loulou ne donne plus signe de vie. Colline a tenté de comprendre ce qui se passait, elle se doute bien qu'il y a une sorte de jalousie, que Colline ne la choisisse pas elle exclusivement, mais qu'elle ait décidé d'embrasser l'amitié des Castors dans leur ensemble. Oui, Loulou est peut-être amoureuse de Colline, mais le gouffre d'âge qui les sépare n'est pas solvable. Comment protéger tout ça, sans risquer d'amener le désir ? Et comment dire à Loulou certaines choses sur l'identité, sur la fluidité ? Comprendre ce que Colline essaye de construire demanderait de l'avoir connue pendant des années, comme sa mère. Mais c'est bien pour se cacher de tout cela que Colline se confond dans la polychromie du Corbu, comme un mur de plâtre blanc qui absorbe une lumière nouvelle.

Colline regarde le sel entre ses mains moites, créant des petits tas. Elle s'en débarrasse d'un coup, pour retrouver ses lignes de vie.

— Tu sais, je me demande, dit Riri.

— Quoi ?

— P'têt la Gorgone c'est un genre de loup-garou. Estérelle, devenue Gorgone, qui se fait passer pour une grande personne. Ou pire, un enfant. Une Gorgone-garou. Ça ferait bien peur... Que quelqu'un soit rentré en humain, et ressorti en monstre.

Soudain, elle voit Fifi changer, se tasser. Des poils blancs poussent sur son front. Son visage horriblement tiré vers l'avant, s'aplatissant en parodie de bec.

— Colline, ça va ? dit Riri.

Elle a reculé.

Fifi est redevenue normale...

— Oui...

— On dirait que t'es malade, dit Fifi.

— Ça doit être le sel, dit Riri.

Modénature

Les Castors la laissent récupérer sur l'escalier extérieur. Colline respire, là, sur les marches, au pied de ce mur massif, ce caisson d'isolation, ce poumon artificiel qui lui sert de cocon. Elle se souvient de son rêve, le baiser du Modulor. L'étrangeté du lieu devient plus pesante. Ou bien elle perd la tête. Peut-être l'isolement, mais impossible de sortir. Trop peur d'affronter la température – ici, tout est doux, à l'ombre, organique. Colline exècre la chaleur. Elle la voit ravager la ville, javellisée par les rayons du soleil père, par le fils du père, Apollon. Crève, soleil, crève. Elle regarde sa main, ses lignes de vie.

Cette rupture là au centre.

Oui

Elle vient de nouveau d'entendre la voix. Cette étrange modulation, comme un écho de vocodeur, ou un vieil ordinateur. Cette fois, elle réussit à se persuader qu'elle n'y est pour rien, que c'est extérieur, que quelqu'un tente d'établir un contact. Mais qui ?

— Toufik ? pense-t-elle très fort.

Ahahahah

Soudain, une absence. Elle sait que la voix est partie. Qu'elle ne reviendra peut-être pas, ou alors, à sa guise. Colline est désormais persuadée que Le Corbu est hanté, même si les preuves sont rares. Flo lui avait raconté une seule histoire de fantôme – un type mort dans son appartement qu'on avait retrouvé une semaine plus tard, et qui visiblement avait l'habitude de dire bonjour en serrant les épaules des gens. Plusieurs personnes affirmaient avoir ressenti le

salut, des années après sa mort, juste en passant devant son appartement.

— À tous les coups, avait dit Fifi, les âmes des morts du Corbu sont stockées dans les casiers d'approvisionnement.

— N'importe quoi, avait dit Riri en lui claquant le cou.

Colline avait fini par apprivoiser Maurice, l'autre gardien, beaucoup plus superstitieux que Serge.

— Tout est bizarre ici Mam'zelle Colline, lui avait-il confié. Des fois on a des résidents qui se plaignent que des objets se déplacent tout seuls dans les appartements. On entend le monte-charge monter et descendre, sans personne pour l'activer.

— Et les bruits de cuisine.

— Ah, ça. Tout le monde dit que c'est les Modulors, vous savez les...

— Oui, les petites fées.

— On les entend depuis l'incendie, dans les couloirs du premier. C'est terrifiant comme son. Comme une sorte de long déplacement.

Colline s'était baladée tous les jours au premier, à toute heure, y compris avant le lever du jour, sans jamais entendre quoi que ce soit. Si quelqu'un devait hanter Le Corbu, c'était elle. Elle et son walkman aux sons étouffés, enfoncée dans ses habits trop grands achetés pour rien à l'armée du salut. Elle sans son maquillage. Elle et ses terreurs.

Elle quitte sa marche, rentre dans la cité, referme la porte de l'escalier derrière elle, passe devant la gym, où elle devine au loin des jambes qui montent et descendent en rythme, dépasse l'arbre à palabres, traverse la galerie, ses bureaux en mezzanine, la lumière étouffée par les coupe-soleil. Elle revient dans le jardin d'hiver. Un groupe de touristes est arrivé, compact. La guide porte un petit fanion, elle parle une sorte de langue étrangère. Colline en a un haut-le-cœur : c'est la première fois qu'elle se sent espionnée. Une femme en talons hauts la dévisage. Elle a envie de lui défoncer les dents, là maintenant, mais elle se retient.

— Allez vous faire foutre, parasites !

Elle a hurlé. Personne n'a compris. La guide cligne des yeux, on dirait un héron, elle pince sa bouche.

Colline retourne à l'hôtel, décidée à agir pour contrecarrer ses angoisses, son anxiété à l'idée de perdre ce lieu aux mains d'inconnus. Elle se poste devant l'ascenseur, appuie plusieurs fois sur le bouton. Basile le bichon la regarde, assis sur ses fesses. Le chat est à côté lui aussi. Ensemble, ils la regardent.

— Et vous, qu'est-ce que vous me voulez, bordel ?

Le bichon bâille.

Colline change d'avis, elle prend les escaliers. Au fur et à mesure qu'elle monte, elle saisit quelque chose, un rythme dans les lignes qui séparent les blocs de béton. Dans les couleurs qui s'effacent, la pulsation d'une cohérence, hypnotique, déroulée. Les étages interstitiels s'enchaînent, panneaux de bois aveugles, cadénassés. Des vitres floues, sales ou secrètes. Ce silence. Les marches deux par deux, sa foulée, parfaite en la rupture. Ce que lui dit le béton, vers quoi mènent ces lignes.

Un signe, là, dans la montée. Sur le mur, encastré. Elle passe ses doigts dessus. Une sorte d'araignée. Ou des serpents. Elle jette un coup d'œil autour d'elle. Trouve à nouveau le motif, plus loin, sur le plafond. Elle se laisse guider, le nez en l'air, à l'affût. Cherche les signes. Cherche. Ce pourrait être simplement un éclat de maillet. Mais non Colline, tu sais, tu sais qu'on te conduit vers un secret. Le Corbu est un rébus. C'est une énigme, laissée pour toi, à décoder.

Là, encore le signe. Juste au-dessus du vide-ordures. Ces petites choses qu'on ouvre, hémisphères qui coulissent dans le mur, où les déchets ont créé une patine. Une trace de salade. Presque une araignée. Bon sang, les signes, les signes. Qu'est-ce que tu as foutu ici, Le Gris ? Et cette Gorgone, elle garde quoi ? C'est toi qui l'as emprisonnée ici. Elle et le bateau. Tu voulais que quelque chose

marque à tout jamais ton passage, ton empreinte, ton urine, ton territoire. Et le reste, ce songe blanc, il est où ton reste ?

Un nouveau signe, tout en bas des marches, juste avant le balcon. Tous les étages ont une loggia similaire, ouverte aux visiteurs. On parle déjà de les verrouiller par mesure de sécurité. Elle se souvient maintenant. C'était ici. Sa première fellation. Ce type de la cité. Son nom. Quoi. Yacine. Pas laid. Il sentait un peu la margarine. Il était gentil. Il s'était enfoncé dans sa bouche, il t'avait lâché sa purée, le voilà ton sperme, Le Gris. Tu as ramené Colline ici. L'endroit où elle /

L'endroit où elle ./

Colline se pose dans la loggia. Sur la balustrade décomposée en quadrillage, une araignée, une vraie. Colline s'approche, regarde l'animal. Puis se relève. Le balcon donne sur le jardin nord. Elle est haut, peut-être au septième. Elle regarde en bas. La forme des arbres, ramollie par le vent doux. La structure. Une silhouette se dégage de leur agencement, quelque chose qu'il est impossible de trouver depuis la pelouse. Une présence massive, un être venu du plus profond de tout, sa cage thoracique...

Un Modulor.

Invraisemblable. Ces arbres étaient là avant le bâtiment – ils faisaient partie du jardin de la Magalone, comme la citerne. Car le parc du Corbu était jadis deux fois plus grand : coupé en deux par le boulevard Michelet, il était attaché aux jardins de la Magalone, l'hôtel particulier historique, de l'autre côté – bastide près de laquelle Colline était née. Michelet, telle une rivière séparant deux faces du même miroir : le classique d'un monde victorien, et le modernisme. Il est permis d'envisager que Le Gris ait replanté des arbres au moment de la construction – pourquoi pas, il était assez

mégalo-maniaque pour, on connaît l'attraction des architectes pour l'autorité. Ou alors... Une solution, plus folle encore, mais peut-être vérité : Le Modulor est une forme antérieure au Corbu. Il s'en serait servi pour construire son unité. Voleur, voleur.

Colline dévale les marches quatre à quatre, redescend tout. Elle déboule en la lumière, dans le jardin, cherche des yeux l'arbre qu'elle a vu saillir comme la main du salut du Modulor, dessiné par les cimes. Le salut, la main devant, posée pour dire l'autorité, devant pour clamer le territoire sacré, le bois de Gyptis qu'il viole en lui serrant la nuque. Celui-ci. Cet arbre.

Rempli de ciment.

Notre-Dame-des-Déchets

Colline erre dans le parc désert, dérive sur le parking, au soleil couchant. Il fait frais, il y a eu un peu de vent, on peut sentir se frotter les branches. Les voitures sont les ruines d'un monde ancien, des temples érigés en l'honneur du règne suprême de l'individu. Colline se faufile dans leur labyrinthe, y cherchant un centre, la résurgence d'un signe qu'elle pourrait suivre. Invoquant en elle cette voix, à moitié méfiante, à moitié fascinée.

Vas-y, parle-moi.

Rien, le silence.

Parle-moi, dis quelque chose, allez. Est-ce que tu es cette chose qui a possédé Toufik ? Est-ce que tu es Le Gris, qui tente de prendre contact depuis la tombe ?

Rien, rien.

Colline lâche l'affaire. Une voix qui n'en fait qu'à sa tête, qui la pousse à voir des choses. Qui l'entraîne à cavalier sur la piste du langage caché de la cité. Ou alors, peut-être s'invente-t-elle une logique pour justifier l'aberration de sa démarche. Si elle pouvait douter de son prétendu bon sens, Colline aurait déjà fui, se serait refait une vie loin de cet asile. Mais il semblerait qu'elle ait enchaîné sa logique aux murs – comme incarnant son âme dans le corps de béton, comme dans une vierge de fer, une armure dont seules deux fentes permettent de voir le monde.

Assise sur le capot d'une Peugeot Bic, une grande femme en robe courte fume une fin de joint. Colline s'immobilise, fascinée par ses formes, par son allure décontractée, son petit sourire en coin. Elle porte certainement une perruque rousse, et des talons si hauts qu'ils semblent la hisser vers le ciel.

— Ben alors, qu'est-ce que tu me veux ?

Colline se rend compte qu'elle la fixe sans bouger. Elle pose une main sur sa bouche.

— Oh, je suis désolée. Je... Je pensais à autre chose.

La femme rit.

— Quel dommage, et moi qui croyais que je te plaisais.

À son tour de mater Colline, de haut en bas. Un léger frémissement de son sourcil gauche.

— Tu t'appelles comment ?

— Colline.

— Moi c'est Babette.

Colline hoche la tête.

— Tu habites ici, Colline ?

— Oui, chez une amie.

— Et on s'est jamais rencontrées ? Pourtant je suis là tous les jours, j'aurai dû te remarquer avec ta dégaine de pétasse...

Colline pouffe.

— Je suis pas une pétasse.

- Prouve-le.
- Comment ?
- Ben, je sais pas.
- Moi non plus.
- T'es peut-être une pétasse alors.

Un silence, puis elles éclatent de rire toutes les deux. Babette s'approche, ses talons sur le gravier. Elle lui tend le joint.

- Tu veux tirer ?
- Ouais, je veux bien.

Il y a du rouge à lèvres au bout du filtre carton. Colline prend une taffe, toussote, en reprend une.

- Merci.
- Ça te fait du bien ?
- Ouais.

Un téléphone sonne dans la voiture. Babette s'esquive.

- Je reviens.

Elle ouvre la portière conducteur, s'assoit sur le siège, ses longues jambes dehors. Sans réfléchir, Colline ouvre l'autre porte, s'assoit sur le siège passager. Ça sent le préservatif et la citronnelle, pour chasser les moustiques, ou pour masquer d'autres odeurs. Sur la plage arrière, il y a des coussins mauves, un petit ventilateur avec prise allume-cigare. Un filet de dark zouk s'échappe du poste.

— Mais non, dit Babette, franchement, je suis pas motivée. J'en ai marre de tous ces trous du cul. Moi ça me barbe, vas-y si tu veux. J'ai autre chose à foutre. Ouais, ben va te faire enculer, connasse.

Elle raccroche.

- Mon vié.

Colline

- Tu fais ton taf là-dedans ?
- Ouais. Je rabats la banquette, ça se fait bien.
- Et tu restes sur le parking ?
- Non, j'ai des coins un peu plus privés. Pourquoi tu me demandes tout ça, ça t'intéresse ?
- Je sais pas, je le trouve glauque ce parc.

— Oui, mais y a une bonne clientèle.

Babette la regarde fixement. Comme si, en ce moment précis, elle pouvait entendre le cœur de Colline battre à tout rompre, près de pulvériser sa poitrine pour venir faire la lambada sur le tableau de bord. Depuis quand ne s'était-elle pas permis de ressentir tout ça ? Elle sent monter une érection, subtile, malgré son traitement. On ne peut pas tout à fait chasser ce que le corps nous dit, et c'est bien là, comme on dit, le corps du problème.

— Détends-toi un peu bon sang. Je vais pas te demander de l'argent...

— Excuse-moi, je suis un peu sur les dents.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Bah...

Elle choisit de s'ouvrir, Colline, car c'est comme ça qu'elle a commencé sa journée. Se dire que c'était fini, l'isolement. Qu'elle risquait de tout péter en elle si elle s'acharnait à se fondre dans le béton du lieu. Pourtant, inexorablement, elle se sent attirée. Sa crise dans l'escalier, la crise qui l'avait menée à l'arbre bloqué, n'était pas sortie de nulle part. Tous les signes se répondent, créent une toile d'araignée pour l'enserrer, elle et ses émotions, ses rêves. Le Corbu est comme un exosquelette, elle s'y projette. En retour, ce qu'elle en récupère est un nectar de sens.

— Je crois que Le Corbu est hanté par quelque chose, peut-être une présence mystique issue d'un rituel très ancien.

— Un rituel ?

— Ou la dégénérescence d'un être magique.

— Ici, vraiment ?

— Ouais.

— T'es complètement tarée ma pauvre fille.

— Non, je te dis, écoute...

Elle lui raconte tout. Elle en a besoin. Elle y passe des heures. Dehors, derrière les fenêtres dégueulasses, la nuit file en couches de violet, de rose et d'orange. Elle s'entend dire tout, elle s'entend raconter Toufik et Fibou. Son envie des boucles. Son besoin de se

légitimer. Pendant tout son speech, Babette l'observe derrière ses faux cils, fascinée. Parfois, elle allume la lumière de l'habitable pour se rouler un nouveau joint, penchée, adroite. Quand elle finit enfin, sur l'idée que peut-être, cette présence maléfique a réussi à se frayer un chemin en elle, Colline est en larmes.

— Je vais pas te passer un mouchoir, Colline, je suis à sec.

Colline s'essui avec la paume de sa main.

— Ça va aller, tinquiète.

— Tu as quel âge ?

— Trente-cinq.

— Tu en fais vingt.

— Merci.

— C'était pas un compliment.

Elle attend. Puis, lentement, étire un sourire.

— Tu veux voir un truc bien cool ?

Elles sont sorties, ont fait quelques pas sur le gravier pour découvrir, caché dans les rhododendrons, un petit bâtiment en béton. En cloche, presque une église. Colline connaît cet édifice, un des préférés du Gris : le centre de collecte des ordures ménagères.

— Notre-Dame-des-Déchets, dit Babette, en jetant son cul de joint. C'est là qu'on mettait les poubelles avant qu'on ait le nouveau système. Ça donne sur les égouts du Corbu.

— C'est censé m'évoquer quelque chose ?

Babette sourit, cligne des yeux.

Sort de sa chevelure une épingle.

— Tu sais, ici, on se débrouille comme on peut. J'aimerais bien habiter au Corbu. J'avais une amie là-bas, dans la première rue, elle tenait un salon de massage, mais bon, tout le monde savait que les célibataires du quatrième qui allaient la voir attendaient autre chose.

Babette s'avance dans les ténèbres du porche-casquette, un arc de cercle similaire à celui de certains bunkers.

— Je crèche dans un studio à Saint-Giniez, mais c'est pratique pour moi de venir faire mon business ici.

Colline se dit que finalement, c'est logique : toute la vie intérieure du Corbu est morte lentement. On en retrouve des vestiges ici, sur le parking.

— Ça ne veut pas dire que je n'ai pas mes petits secrets.

Elle ouvre la porte métallique de la déchetterie, rouillée. Elles accèdent ensemble au petit espace. Elle allume la torche de son téléphone portable.

— Regarde.

Elle lui montre le plafond de la pièce éclairée. Des graffitis, partout. Des rondes, des carrés surréalistes, des couleurs passées.

— Ton histoire d'Estérelle m'a fait penser à ça. J'y viens parfois, pour me souvenir de qui je suis, quand le taf ça devient trop l'usine.

Colline avance sous les dessins, les détaille un par un. Il y a des bites et des noms étranges, des figures anthropomorphiques, morphées, hyper sexuées. Des phrases à moitié digérées, en arabe et en français, des opérations mathématiques. C'est une véritable grotte Cosquer.

— Tout le monde vient ici poser quelque chose. C'est comme si on avait besoin de dire qu'on est venu, qu'on a vécu. Même si on n'a pas d'appartement, si on n'est pas "légitime".

Colline pense à ces cités grecques, villes, cultures agricoles, territoires militaires, montagnes, mer, tout ce qui la faisait vivre, en une seule entité dont tout le monde se sentait faire partie.

— Pourquoi tu m'as amenée ici ?

— Regarde.

Babette dirige sa lampe vers un coin plus sombre que les autres. Une phrase y est gravée au couteau, parfaitement symétrique dans l'angle. Impossible de la voir, si on ne sait pas qu'elle s'y trouve.

— Oh, wow, dit Colline, le souffle coupé.

ESTÉRELLE TE REGARDE.

Elles se disent au revoir fugitivement, car un homme se tient devant la voiture de Babette, dansant sur un pied, comme s'il voulait faire

pipi.

— Ah, une urgence, dit Babette.

Colline la regarde

— Quoi ?

— Je me demandais. Toufik, tu es sûre que tu le connais pas ?

Babette secoue la tête.

— Non, je ne crois pas. Écoute, je dois y aller. On se revoit bientôt, d'accord ?

— OK.

Babette se penche, embrasse Colline sur les lèvres.

Quand Colline rentre dans l'appartement, Flo est avachie dans son canapé, un film des Marx Brothers sur l'écran. Elle ouvre les yeux quand Colline se défait de ses chaussures. Elle se met à râler direct.

— Ces foutus touristes...

Flo attaque direct une diatribe. C'était intenable : on les voit par groupe de douze, entassés dans l'ascenseur, partout dans le parc. Ils se permettaient tout : de regarder dans les appartements quand les portes s'ouvraient, de rester des heures dans les couloirs. Non, mais sérieusement...

— Tu sais Colline, il y a des gens ici qui pensent que ces touristes, c'est des faux touristes. Ils ne reculent devant rien, rien !

Colline lui fait un bisou sur le front.

— Bonne nuit, Flo.

Colline grimpe dans sa chambre. Le gros bordel, des draps partout ; ses culottes et ses collants ; ses livres, saturant son bureau ; ses cahiers surécrits ; ses cartes du Corbu. Tout son matériel de travail. Toute sa vie désormais, passée ici, consumée dans l'attente de décoder l'impossible. De son chemisier, elle tire un rouge à lèvres, volé dans la voiture de Babette. Elle le pose parmi ses objets à elle, son nid. Elle se demande parfois, assise sur sa terrasse, le vent dévoilant les collines tout autour du Corbu, si elle n'est pas l'objet d'une conspiration contre elle-même. À force de voir des signes

partout, tous les signes acquièrent une direction, une consistance dans la désintégration.

Putain, Colline, tu pars en vrille.

Assise à son bureau, les jambes croisées, elle passe son walkman. Avance jusqu'à cette dernière chanson, cette mystérieuse chanson. Ces chants. Ce rituel aux mots impossibles à prononcer. Elle ferme les yeux. Elle essaye de se projeter dans cette ronde qu'elle sent se former. Venu du plus profond des âges, un élan dont la musique épouse les contours imprécis. Une invocation peut-être, d'un visage rêvé, d'une fée qui ne peut plus se regarder dans un miroir, de peur de se figer. Et Le Gris, qui fige tout dans la pierre, dans un mouvement arrêté.

Pour la première fois depuis la fin d'après-midi, elle consulte le minuscule écran de son téléphone.

SMS.

Le psy. Si tard ?

“Pourquoi Le Corbu ?”

Répondre :

“Possible destruction d'un patrimoine antique.”

Send. Elle attend.

Re-SMS. Très vite. Trop vite.

“Et si vous vous intéressiez au monde réel, Colline ?”

Au friand papillon

Matin.

Colline ouvre un œil douloureux. Tout reflue dans une nausée. Le parfum de Babette ne la quitte pas, comme le ressac insistant de sa

propre sexualité refoulée. Elle conjure l'image de cette femme, de son contact, son odeur. Tout en elle brûle.

Elle se lève sans réveiller Flo qui ronfle. Le plancher craque sous ses pieds nus. Elle prend sa douche en silence, le front contre le mur, toute chaude. En papillote dans sa serviette, elle s'épile sur le lit, le petit mécanisme buzzant dans la pièce. Elle s'interrompt : un moustique tigre est en train de lui sucer le sang, au-dessus du genou. Elle le claque sans ciller.

Ils annoncent un début de canicule, en première page du journal qu'elle lit sur le comptoir de l'hôtel, touillant son café d'un air absent. Elle se dit qu'il faudrait en savoir plus sur le pourquoi du comment. Que s'il n'est pas possible de connaître la nature d'un rituel protohistorique, peut-être qu'en comprenant mieux la démarche du Gris, Colline pourrait remonter la piste de son désir accompli. Elle avale une goulée de sirop caféiné, cligne des yeux. Un autre moustique tigre la regarde, ses pattes sur la soucoupe.

✱

— Ah, mademoiselle, vous vous êtes décidée !

Gontran a ouvert la porte du numéro 53. Pour couper court à toute explication, Colline lui tend ses baskets moisies. Elle porte ses tongs vertes. Il les prend sans broncher.

— Je me suis dit que vous pourriez m'aider.

— Rentrez, rentrez, j'ai fait du moka.

Son appartement descendant tout en longueur est vide, semé de gravures du Corbu, de plans en coupe des logements.

— Oui, c'est fâcheux, j'ai un descendant, on dit que c'est l'appartement raté du Corbu.

— Je le trouve très beau.

— Il est surtout très bien exposé.

Il lui apporte un bon café dans une petite tasse chinoise, il s'assoit devant elle.

— Alors, votre livre.

Elle avale une gorgée. Chaud.

— Oui.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— J'interroge les habitants sur leur expérience ici. Une sorte de collecte de souvenirs. Depuis quand êtes-vous ici ?

— Depuis 1964.

Trop chaud, le moka. Elle sort un cahier. Gontran prend une inspiration. Fouille dans sa mémoire. Ça jaillit d'un coup.

— Ah, Le Corbu. J'en ai des choses à dire. C'était un vrai projet humaniste, vous savez. Après la guerre, il fallait tout refaire, et Le Corbu a eu une dérogation spéciale. Au début, on n'y logeait que des gens sans le sou, des ouvriers, des émigrés d'Afrique du Nord, l'État sponsorisait tout. Quand ils ont arrêté les frais, on a dû revendre des bouts, des appartements. On a rempli l'endroit de fonctionnaires, parce que personne ne voulait habiter "l'usine de sucre." C'est à ce moment qu'on a perdu le gymnase, que ce satané Otari a transformé en maison de poupée. Avant, on s'y réunissait pour prendre des décisions, c'était un acte. Bon, je n'ai pas connu ça. Quand je suis arrivé avec ma famille, tout s'était déjà embourgeoisé, mais il y avait beaucoup de gens qui continuaient à vouloir perpétuer la vision du Corbu, c'était un véritable humaniste, vous savez ? Il avait prévu trois unités comme celle-ci, on ne lui a pas laissé l'occasion de finir, c'est pour cela que nos cuisines sont trop petites, on n'était pas censé y manger plus que le petit déjeuner, on devait communier le midi et le soir dans une grande cantine populaire au centre du site... Ça n'a pas été facile de faire Le Corbu. Le chantier a souvent été interrompu, deux fois, par des réacs qui pensaient qu'on était en train de détruire le paysage français... Pouvez-vous imaginer ça ?

— Non.

Il se lève pour remplir à nouveau sa tasse. Il se poste à la fenêtre, soufflant sur le breuvage.

— Ça peut vous paraître fou, votre génération n’a pas connu la fin de la guerre, l’élan d’un pays tout entier. Regardez autour de vous maintenant, qu’est-ce que vous voyez ? Des barres de HLM – et oui, ce sont des Corbu ratés. Mais ce qu’on a essayé de faire ici, c’était de rendre possible la vie en communauté. Même si le temps a passé, ne me dites pas que vous ne l’avez pas ressenti.

— Si. J’apprécie d’être ici. Je n’ai pas envie de partir.

— Vous voyez ? C’est rassurant. C’est la façon dont le bâtiment est fait. L’architecture au service de l’homme. Le Corbu, c’est la liberté. Je ne dis pas qu’il n’y a pas des petits soucis, on a de gros problèmes de tuyauterie par exemple, tout est si vieux et tout a été fait sur mesure, alors on n’a plus les pièces. Ça prend un temps fou de tout réparer. Vous n’imaginez pas la pagaille avec la chaudière, c’est une énigme : on n’a qu’un seul plombier qui peut nous réparer ça, et il n’a pas d’héritier. Idem pour les normes : avez-vous déjà vu un toit comme ça ? C’est impossible à faire aujourd’hui, avec tous ces garde-fous sécuritaires. Quand Le Corbu a fait l’Unité, plus aucune règle ne s’appliquait, tout était possible. Et maintenant, on en est réduit à mettre des petits panneaux sur les escaliers pour empêcher les gens de se casser une jambe. C’est n’importe quoi : Le Corbu a prouvé qu’on pouvait faire de l’art en logeant les gens.

Il revient s’asseoir.

— Je ne prendrais une maison à la campagne pour rien au monde. Ici, je me sens chez moi. Même la curiosité des voisins, elle me va. Je me sens en sécurité. Tout est triste ailleurs. La ville a beaucoup changé autour. Avant, ici, c’était des champs de laitues, c’est pour ça qu’on a construit un village vertical : c’était la ville sans la ville. On était en parfaite autonomie. Quel rêve de plus pour un individu ? Je suis sûr que vous ressentez ça.

Colline hoche la tête, la mâchoire inférieure en avant.

— J’ai tous ces détails en tête, ils forment une galaxie de moments, toute la vie de l’immeuble. On dit qu’une fois face à la mort, on voit défiler son existence. Je pense que je verrai défiler Le Corbu. Tous ces détails que j’ai emmagasinés sur le fonctionnement de l’aération.

Le nombre de marches des escaliers... Ce lieu a pelé ses couches comme des mues successives. Il ne reste rien de ce qu'il a été, tous les commerces sont partis, on avait une boucherie, une buanderie, un bar-tabac, deux salons de coiffure, un cabinet médical, même une prostituée, au premier. Sans parler de notre supérette, la première de son genre. Les clients venaient de Sainte-Anne pour nos produits.

Il se lève pour aller chercher quelque chose derrière le bar.

— Tenez, regardez, ça c'étaient nos téléphones intérieurs. Bakélite à cadran. Des détails comme ça, j'en ai plein ma tête. Je ne sais plus quoi en faire. Ils restent avec moi, je les porte dans la journée et je les replace dans ce lieu, par mon imagination. Je vis à travers toutes les époques du Corbu, en même temps, et c'est certainement pour ça qu'on s'y accroche autant. Peut-être que c'est notre pouvoir à nous, les résidents, d'être capables de voir toute l'histoire d'un coup. De comprendre d'où nous venons. C'est pour ça qu'on reste ici, et qu'on ne peut pas partir. Le Corbu, c'est sans doute moins bien qu'avant, mais c'est mieux qu'ailleurs.

Il regarde Colline en souriant faiblement.

— Vous pensez que je suis un vieux con, c'est ça ?

— Un peu.

Elle pouffe, Colline, elle le provoque. Elle l'aime bien, pourtant. Elle le trouve touchant, avec ses petites mains bien manucurées. Elle décide de jouer franc-jeu.

— Je m'intéresse spécialement à la fin des années 70.

— Je vois.

Il croise les mains sur ses jambes, laisse pendre ses longs doigts, comme pour chercher l'inspiration en composant ses mots dans l'air friable de l'appartement.

— Il faut que vous sachiez qu'à cette époque, l'immeuble était en perdition technique. Le béton était malade, les résidents ne s'intéressaient plus à rien. Toutes les peintures étaient délavées. Tous les services sociaux avaient fermé. C'était triste et morne. On sentait que c'était la fin d'une ère. Plus personne n'y croyait. Le Corbu était presque désert. Heureusement, certains se battaient encore. Le

Casino a ouvert à ce moment-là, on a ressuscité le ciné-club. Une sorte de sursaut de désespoir. C'était une époque charnière.

— Un accident d'ascenseur, ça vous dit quelque chose ?

— Mm... non. Mais ça ne m'étonnerait pas, il y avait des problèmes partout. L'argent était parti. On avait beaucoup de soucis avec le syndic, on passait d'un système à un autre et il fallait expliquer nos traditions, puis...

Il semble se souvenir de quelque chose.

— Oh, mais attendez. Oui. Vous savez, on avait des flics ici, avant. Ils avaient leur local dans une de ces salles entre les étages. C'était une sorte de commissariat de quartier. Je crois me souvenir qu'à la suite d'un accident, peut-être votre ascenseur, ils ont décidé de tout fermer, et ils sont jamais revenus.

— C'était quand exactement ?

— Je vous dirai 79.

— Mmh.

— Je me souviens, c'était un été très chaud. Ça a rendu tout le monde un peu dingo. Une vraie canicule.

— C'est à la même période qu'il y a eu une épidémie de chikungunya ?

— Heu, ça ne me dit rien. Il faudrait que je demande.

— Il y avait des liftiers à cette époque ?

— Oui, c'était eux les vrais gardiens. On leur confiait les enfants. Ils faisaient nos courses et nous apportaient les plats chauds de la cafétéria dans nos passe-plats. Je me rappelle particulièrement d'un... Un petit Tunisien...

Colline retient son souffle.

— Voyons quel était son nom ? Rafik ?

— Toufik ?

— Oh, vous le connaissez ?

— Non, j'ai juste deviné.

— Oui, c'est ça, Toufik. Un sacré petit bout d'homme. Un coureur. Je crois qu'il a couché avec tout ce que Le Corbu comptait de jeunes filles en fleur.

Colline sent la colère monter en elle, gronder, grogner, bestiole indomptable, indomptée.

— Qu'est-ce qu'il lui est arrivé ?

— Oh, je ne sais pas, il a dû se lasser, une fois que ses proies se sont raréfiées. Et puis, les liftiers, c'était une chose du passé. En 79, d'après les plans du Corbu, on a construit un kiosque pour les gardiens, ils avaient tellement froid en hiver. Les vigiles sont devenues obligatoires, le métier de liftier s'est perdu.

Colline déglutit. Jeune fille en fleur. 1979. Ses baskets délacées, dans le bateau. Toufik qui lui aurait fait quelque chose, qui serait revenu, des années plus tard. Mais pourquoi maintenant ?

— Et niveau surnaturel ?

— Ici ? Oh, rien du tout. Le Corbu est un monument élevé à la gloire de l'homme et de sa raison. La superstition n'y a pas sa place. Vous cherchez des fantômes ?

— Une Gorgone.

Il rit.

— Une Gorgone ?

— Oui, vous savez, le regard qui change en pierre.

Il lève les yeux au plafond, cherche un peu, puis :

— Me reviennent les mots de Pierre-Emmanuel...

“Nos membres

Se pétrifient en posture de Péché.

Notre regard est un rayonnement de Pierre.”

— Hum, dit Colline.

— Un peu trop chrétien pour vous ?

— Carrément.

— Il y a pourtant du vrai là-dedans. Les ouvriers qui se sont mis au service du site ont tous exprimé leur tristesse à la fin du chantier. Ils disaient que la pierre leur avait transmis des choses intimes. Ils formaient une grande famille. Vous êtes au courant pour les fresques, n'est-ce pas ?

— Vous parlez de Picasso ?

— Pas seulement. La fresque de Picasso est une tarte à la crème, tout le monde parle d'une colombe, mais moi je sais qu'il a peint des chèvres. Il était dans sa période chèvre. Non, je veux parler des traces qu'ont laissées ceux qui ont construit cette cité.

Il se lève pour tirer d'une boîte à chaussures une série de clichés. Il les passe en revue.

— Après l'incendie, pendant qu'on éventrait les appartements, on a retrouvé de nombreux dessins faits par les ouvriers, souvent sur des couches inférieures du mur.

Colline prend les photos, les inspecte une par une. Des dessins naïfs, des pochoirs. Parfois des reliefs, sculptés selon la technique du sgraffite – technique que Le Gris avait utilisée dans sa jeunesse. Les sujets sont multiples : des ouvriers machos qui fument des cigarettes. La cité elle-même, illuminée de l'intérieur. Des gens vivant dans des rectangles, assis autour d'une table, en famille. De grands arbres pleins d'oiseaux. Un ciel et une mer, des bateaux, et l'Unité d'Habitation, tel un grand bateau qui vogue. Des sculptures sur le toit. Des étoiles qui scintillent au-dessus du pédiluve, et des enfants. Des Modulors, comme de grands marins aux traits carrés. Et parfois, parfois : une main ouverte. Une grande main pleine de lignes qui se croisent.

— Cette main...

— La main ouverte, dit Gontran, le projet auquel Le Corbu tenait le plus : cette main qui s'ouvre et qui donne. Lui, qui voulait donner au monde plus qu'il n'avait pris.

Il existait une représentation de cette main, par Le Gris lui-même. Une gouache en 1950, puis une lithographie simple en 1963, qu'il avait plus tard incarnée en sculpture en 1987, au sommet d'un des bâtiments de sa ville utopique de Chandigarh, en Inde. Une main droite ouverte. La réconciliation.

Colline regarde sa main à elle, ses lignes qui se croisent. Cette main qu'elle tient fermée.

Colline se lève.

— Je vous remercie pour le café... et pour les souvenirs.

— Vous partez déjà ? Je ne fais que commencer !

— Je reviendrai pour les baskets.

Il lui ouvre la porte.

— J’aurai fini dans quelques jours. Si vous pensez à des choses précises à me demander, faites-moi une liste.

Dans le couloir trotte un groupe de touristes, compact, un bruit de drone qui émet un long signal plaintif “gnagnagnagnagnagna...”

Colline glousse. Avant de la laisser partir, sourcils froncés, Gontran glisse :

— On va sûrement faire un comité avec Quinlan, si ça vous intéresse, un comité citoyen hein, un comité du peuple. Il y a une réunion d’information mardi soir à la supérette, si le cœur vous en dit...

Magera

Elle retrouve les Castors en train de jouer à un jeu de cartes à collectionner fait maison, assis au café du gymnase. En entrant, Colline a jeté un coup d’œil à la boutique de souvenirs, où se pressent des Japonaises. Elles achètent exactement ce que leur guide de poche dit d’acheter, des petites images propres des lunettes du Gris. La vendeuse, cagole épuisée, implore Colline d’un œil ripoliné de venir la remplacer.

Ce mois-ci, Sol Otari a décidé de n’exposer qu’une seule pièce, au centre du vaste espace vide. “Essence du lait noir”, dit l’affiche blanche sur la porte en bois. Derrière le bar, un moustachu rieur nettoie une couscoussière. Son énorme carrure le rend presque irréel – un répliquant sorti d’un film de SF un peu fauché. Deux rombières sont assises sur les minuscules tabourets, occupées à regarder les autres clients buvant leurs cafés sur des tables de jardin dépliantes.

Colline s'avance vers le centre du gymnase, où, dans un cocon, Sol Otari a placé un objet. Une petite statue d'Artémis, décapitée. De multiples pis sur son corps. Une merveille, dont Colline connaît une jumelle au musée archéologique de Marseille, trouvée pendant les fouilles du Panier. Comment pouvait-il y en avoir deux ? Elle n'avait pas entendu parler d'un prêt du musée. En s'approchant au plus près de la vitre, Colline croit voir briller une goutte blanche au bout d'un pis. Artémis est la figure matriarcale de Marseille, aux seins de laquelle viennent boire tous ses enfants. Qui a mis là ce lait ? Sol Otari lui apparaît soudain plus comme un artiste que comme un curateur d'antiquités. L'art contemporain à des limites que même l'art contemporain semble ignorer.

Sur la table en formica, les cartes sont alignées suivant d'improbables configurations. Colline essaye vaguement de comprendre.

— Et ça, c'est quoi ?

— Touche pas, c'est ma nurserie.

— Vas-y, dit Fifi, lance le dé.

Riri lance un dé à douze faces : trois.

— Flûte.

— Ahaha, je chope ta loutre !

Elle déniche Loulou là où elle pensait qu'elle irait se réfugier : sur un des bancs du toit, près du pédiluve toujours à sec. C'est une série de petites cellules enlacées, presque des confidentes. Loulou a enroulé ses jambes l'une dans l'autre, elle joue avec l'élastique de sa chaussette.

— Loulou...

L'ado se détourne, Colline s'assoit près d'elle.

— C'est quoi le souci ?

Elle hésite.

— C'est moi ?

— On m'a dit que t'étais pas une vraie fille.

— Qui t’a dit ça ?

Elle ne répond pas.

— Qui ?

— Nordine.

Colline soupire. Nordine est une grande sauterelle vêtue d’un jogging Sergio Tacchini et chaussée de mocassins Nebuloni. Nordine n’est pas méchant, il écoute trop ses parents.

— Loulou, écoute. Ça n’a pas d’importance tout ça. Je pourrais passer du temps à t’expliquer si tu veux, mais je crois que tu sais déjà tout ce que je vais te dire.

Loulou détourne les yeux.

— J’ai pas envie que tu me juges, Loulou. Je suis ce que je suis.

— Et comment je sais que ce que tu es, c’est vrai ?

— Parce que je te le dis.

— Mais il faut bien qu’il y ait une preuve, non ?

— Tu ne me trouves pas jolie ?

Cette fois, Loulou la regarde.

— Ben si.

— Et ça te suffit pas ?

— Tout le monde dit que t’es une trans.

Colline soupire, essaye de trouver les mots une première fois, bute contre sa propre incapacité à expliquer ce qui s’agite en elle depuis toujours, ces remous dans son âme, son inaptitude à donner un sens à ce corps. Non pas l’idée rabâchée d’un esprit de femme dans un corps d’homme – non, plutôt l’idée d’une direction indéfinie, pour découvrir une forme d’équilibre. Un point qui permettrait d’envisager le passé et le futur dans une continuité. Avant de décider de changer son corps pour se sentir faire partie du monde, physiquement, socialement, Colline avait contemplé la perspective de vivre une vie à moitié, somnambule, presque ivre de possibles, sans pour autant faire de choix. En somme, une funambule. Et que lui reste-t-il à présent de cette période sombre ? Des joints mal roulés, dans un cendrier ; les cris de sa mère ; la recherche de l’approbation des hommes pour légitimer son corps ; le conflit

intérieur perpétuel, entre le risque de tout perdre, et la certitude de ne jamais rien gagner.

— Je ne sais pas quoi te dire, Loulou. Je me suis jamais sentie à l'aise comme un garçon. Même si j'ai pas honte de ce que j'aime ou de ce que je fais. Je crois simplement que si je ne vois pas et ne fais pas les choses que je fais du point de vue d'une femme, c'est comme si elles n'existaient pas. Comme si elles n'avaient pas de valeur. Quand je suis vraiment moi, tout s'illumine, tout scintille. J'ai jamais voulu autre chose que ça. Alors j'ai fait ce qu'il fallait. J'ai pris, je prends, des médicaments, pour que ça aille mieux. J'étais dérégulée, alors je me suis réglée.

— Tu as des règles ?

— Non.

— Moi si.

Colline sourit.

— On est copines toi et moi... non ? On va pas gâcher tout ça, OK ? Je suis là pour toi, c'est tout ce qui compte, non ? Je ne vous ai pas menti. Je pense sincèrement être ce que je suis. Et si toi tu ne me fais pas confiance, alors je serais obligée de te chasser de ma vie. Je ne peux pas m'encombrer de gens qui ne m'acceptent pas. C'est comme ça.

Loulou consent à baisser sa garde.

— Tu sais...

— Quoi ?

— Si on n'a pas pu trouver la Gorgone, c'est peut-être parce qu'il faut la dévoiler. Comme Magera.

— De quoi est-ce que tu parles ?

Loulou se lève, lui tend la main.

— Viens.

Elles marchent vers les pentes modulaires, petite bosses, collines qui permettent de voir plus haut que les parapets. La ville émerge en ce début d'après-midi, bâillant dans un retour de sieste. Au loin, le mont rose se drape dans une écume avinée.

— Je pense que si on n'a pas vu la Gorgone, c'est parce qu'elle se cache en plein soleil. La Gorgone est humaine, comme toi et moi, et certains jours, elle se transforme. Peut-être qu'elle peut le faire quand elle veut, ou que c'est une malédiction.

— Et comment tu sais tout ça ?

— Un film.

— Quel film ?

Loulou lui montre ce qu'elle cache dans son blouson en faux cuir. Un DVD. Colline prend le boîtier, le lit en hochant la tête.

— *La Gorgone*, un film de 1964 de Terence Fisher. Avec Peter Cushing et Christopher Lee. Wow. Tu as trouvé ça où ?

— Ma tata aime regarder des films d'horreur le soir avant de se coucher, elle adore les vieilles séries B, moi ça me fait marrer, mais quand j'ai vu qu'elle avait acheté celui-là au marché, je me suis dit que c'était pas juste un hasard.

Elle s'assoit sur la pente.

— Dans le film, la Gorgone s'appelle Magera. C'est une sorte de sœur oubliée des vraies Gorgones. Elle est venue s'installer dans un château, près d'un village autrichien, et elle terrorise tout le monde. La plupart du temps, elle se fait passer pour une belle jeune femme, et c'est seulement à la pleine lune qu'elle devient un horrible monstre qui change les gens en pierre.

Des touristes débarquent aux portillons dans la zone privée des résidents. Le syndic y a placé des petits panneaux, des cadenas sur les minuscules portes grillagées. On peut les enjamber, bien sûr, mais les hordes d'envahisseurs ont appris à rester sagement derrière les frontières, mitraillant pédiluve, pentes et cheminées.

— Magera ? Une Gorgone inconnue ?

— Dans le film, je crois qu'elle remplace Méduse, mais peut-être que c'est une quatrième sœur. J'ai pas bien compris.

— Jamais entendu parler d'une Magera nulle part. Je pense plutôt que notre Gorgone est une survivante, soit Sthéno, soit Euryale. De ce que je sais de la plus jeune, Sthéno, c'était une vraie brute, alors que la moyenne, Euryale, elle était plus complexe, ça correspondrait

à ce qu'elle fait ici, quelque chose de mesuré, avec un but. Et Euryale était comme Méduse, capable de changer les humains en pierre.

— Euryale... Estérelle... Ça se ressemble.

— Oui.

Un touriste visiblement suédois semble vouloir passer outre les interdictions. Il regarde derrière lui, se mord la lèvre, puis d'un coup se décide. Loulou lui hurle :

— C'est privé !

Le suédois s'arrête net. Hésite. Loulou se dresse sur la pente, le vent la rend belle, ses cheveux noirs en traits autour de son visage ferme.

— Dehors, l'Europe.

Le type ne demande pas son reste, retourne à son troupeau. Colline est pourtant sûre qu'il n'a rien compris à ce que Loulou a dit. Mais c'est évident, désormais : ici, c'est chez elle.

— Bande de crevards, dit-elle en se rasseyant.

— Alors, le plan, c'est quoi ?

Loulou sort une cigarette en chocolat. En propose une à Colline, qui dit non du menton.

— Faire que la Gorgone se dévoile. Si c'est une résidente, alors il faut inviter tout le monde à voir le film au ciné-club. Un soir de pleine lune.

Colline sourit.

— Je vais demander à Flo de me présenter Monsieur Cinéma, elle en parle tout le temps.

Soudain, sous le préau de l'école de dessin, s'ouvre une porte sans poignée : l'entrée qui descend vers la maternelle, un niveau en dessous. Les enfants sortent en criant. Une explosion de vie qui se répand sur le toit, autour du pédiluve. C'est le dernier jour d'école. De la couleur partout, des gamines se courent après, et des adultes souriants, qui se frottent les mains, des cernes sous les yeux. C'est aujourd'hui, officiellement, qu'on va remplir le bassin pour les vacances. Des tuyaux sont sortis, l'eau arrive, l'eau merveille, l'eau qui ne va nulle part, juste là, pas bouger. Les enfants se déchaussent

sur le béton chaud pour leur premier bain de pied de l'été. Une célébration païenne, comme tant d'autres ici. Tout éclabousse. Un écho du temps passé.

— Colline ? dit Loulou.

— Quoi ?

Loulou la prend dans ses bras.

Chaleur.

Le toit a explosé en rires, les bambins grimpent les collines artificielles, dansent ensemble, vagues à l'intérieur d'autres vagues. Véritable petit monde magique, farandole qui fait chavirer le building. Il tangue, il pourrait presque voguer, glisser sur cette mer d'arbres et de collines au loin, dans la craie des nuages (mer de plumes), dans le bleu partout, des flots d'azur fracassés sur la proue. Loulou prend la main de Colline, l'attire vers l'intérieur de la grande cour. Les enfants ont sorti des crayons, des pastels, ils s'en prennent au béton, lui donne des couleurs, des formes. L'habillent. Colline comprend que le véritable art pariétal du Corbu, ce sont les dessins d'enfants, échos de ces graffitis, de ces fresques impossibles. Sortent de la pierre des villages, des nuées, des insectes, des fées. S'en extraient des principes nouveaux de dragons-limaces, d'oiseaux du paradis, de tarasque en brousse, de salade à la guimauve. Et partout, tel un calque, les reflets du pédiluve qui donne la vie aux figures.

Au pied d'un des grands murs de séparation, une petite fille termine son œuvre : un Modulor avec une petite paire de seins. Colline s'accroupit près l'artiste.

— C'est quoi ça ?

— Une Modulette.

— Oh.

Dans le chaos de la cour, une tornade de joie quand une institutrice, son ukulélé déclinant une gamme de piccotis hispanisants, lance un chant incompréhensible, paroles ponctuées de ho et de ha ! dans lesquelles Colline croit déceler une rythmique

familière : cette chanson, sur la cassette, l'invocation. Pas les mêmes mots, non, mais cette même énergie concentrique, ronde, en apparence décousue qui devient vite courant cohérent – comme une eau disciplinée, un tourbillon dans la rivière de rires. Un instant, entrevu comme derrière la porte d'un rêve en cours d'achèvement, Colline croit voir bouillonner le pédiluve, une lumière en émaner, irradiant de l'intérieur. À son climax, le ukulélé décide de casser d'un coup la danse, tout le monde saute.

Les enfants applaudissent.

— Estérelle ! Estérelle !

Le parlement des animaux

Flo a invité Monsieur Cinéma à venir prendre un verre de porto. On commençait à sentir la chaleur entrer dans les appartements, insidieuse, annonçant les canicules futures, confitures. L'homme avait été intrigué quand les Castors et Colline lui proposèrent une nuit dédiée aux films de peur – avec en ouverture *La Gorgone* de la Hammer. Ce n'était pas le genre du public d'aimer ce type de divertissement, lui préférait privilégier les films d'art et d'essai un peu sophistiqués, des choses cérébrales, mais les gamines insistèrent, en prétextant un événement spécial pour la pleine lune. Et même si le ciné-club ne se réunissait qu'une fois toutes les deux semaines, il était prêt à faire une exception.

— Vous êtes trop chou ! dit Riri.

Monsieur Cinéma lissa ses bacchantes.

— Vous savez, le cinéma, ici, c'est la chose la plus proche d'une religion que nous avons. Il y a une très grosse demande, car sans internet, personne ne peut télécharger quoi que ce soit. Et le ciné-club ne suffit pas, une fois par mois ; pensez-vous, avec tous ces cinéphiles... Le ciné-club, c'est un peu notre chapelle.

Le téléphone sonne, Flo se hisse hors de ses remous pour répondre. Elle reste un instant à hocher la tête, puis :

— Colline, c'est pour toi.

— Pour moi ?

— Le cordonnier.

Colline prend le combiné.

— Oui, dit le cordonnier, je vous ai parlé de cette petite réunion, et c'est ce midi, dans la supérette. Peut-être aimeriez-vous vous joindre à nous ?

— OK, je serai là.

Elle raccroche, pensive.

— Qu'est-ce qu'il voulait cet énergumène ?

— Il a dit que mes baskets étaient réparées.

Elle retrouve le cordonnier devant la porte de la salle commune. Il lui tend un sac plastique.

— Vos baskets.

Elle regarde dedans, les voit toutes neuves, ses précieuses, elle en fond de joie.

— Vous êtes vraiment trop fort.

C'est nouveau pour elle, cette impulsion, cette proximité avec les autres. Peut-être est-elle réellement en train de changer, de s'ouvrir. Rieur, Gontran fait une confidence :

— Vous êtes ici en observatrice. Si vous voulez dire quelque chose, essayez de m'en parler avant.

— Vous me censurez ?

Elle retrouve d'un coup son mécanisme de défense, ce petit rat tout au fond qui grince des dents à l'approche d'un danger qui pourrait mettre en péril son confort.

— Non non... Mais tout le monde n'est pas aussi ouvert que moi aux nouvelles idées. Je vous aime bien, Colline, nous avons besoin de gens comme vous ici, mais je prends un petit risque, alors s'il vous plaît, en paiement pour vos baskets, faites attention.

— Je vais essayer.

Dès son entrée, Quinlan lui jette un regard noir. Quand il voit que Gontran la présente, il croise les bras sur son large buste, grogne. Colline scanne les autres visages présents, une douzaine sur les chaises pliantes, mais elle n'en reconnaît aucun. Le Corbu regorge d'individus qu'elle ne connaît pas, occupés à leurs affaires en secret. Elle s'assoit derrière, le cordonnier à ses côtés. Sur l'estrade, il y a un petit tableau marqué de quelques mots.

Sécurité

Intimité

Respect

Le speaker, une grande cigogne, souligne "Respect".

— Voilà, dit le speaker. Je crois que nous avons fait le tour des désagréments causés par les touristes. Comme certains d'entre vous, nouveaux propriétaires, ne le savent pas, nous sommes obligés, compte tenu des sous que nous recevons de l'État pour entretenir un monument historique, de considérer la liberté des visiteurs. Ce bâtiment est un musée. Sur le fond, personne n'a de problème avec ça, à partir du moment où les règles sont appliquées. Mais voilà le souci : comment faire respecter les règles à des gens qui ne pensent qu'à eux ? Vous avez vu les dégâts causés par ces meutes. On dirait qu'ils n'ont pas de vie, que la seule vie possible, ce serait d'abuser de la nôtre...

— Et c'est de pire en pire depuis l'incendie !

— Et y'en a certains qui font payer leurs visites d'appartement !

— Des noms ! On veut des noms !

— Je ne citerai personne, mais arrondir ses fins de mois, c'est pas une raison pour mettre en danger notre communauté !

— On se calme, laissez finir le speaker !

— Aye.

La cigogne se pince les yeux d'une aile déplumées. Colline secoue la tête, la vision ne part pas.

— Bien, si nous nous réunissons aujourd'hui, c'est pour décider d'un plan d'action. Nos choix sont restreints. Nous pouvons continuer de limiter l'accès aux facilités du toit et de certains étages, mais nous risquons toujours l'infraction. Nous pouvons décider de refuser d'accueillir les touristes, mais le manque à gagner pour l'immeuble est énorme. Et cela mettrait en péril notre classement. Troisième solution, continuer ainsi, mais faire une sorte de grève des charges.

Gontran se penche à l'oreille de Colline, soudain petite taupe myope, au museau frétilant.

— Les charges ici sont horriblement onéreuses pour la copropriété. Rien que les rénovations de la façade vont nous coûter un bras, que nous devons répartir sur tous les appartements. C'est aussi pour cela que nous recevons plus de touristes, en montrant patte blanche à la mairie, nous espérons la faire payer plus.

Colline acquiesce. Qu'importe ce qu'il dit. Pourquoi est-il soudain une taupe ? Dans l'audience, tout le monde semble normal, concentré sur les propos de l'orateur. Quelques débats jaillissent entre chaises voisines, présences penchées, chuchotantes. Quinlan ne cesse de lui jeter des regards en coin. Gigasse, la cigogne fait les cent pas sur le podium, cliquant ses talons.

— On pourrait demander de l'aide aux gens du gymnase, mais l'afflux de touristes leur est bénéfique...

— Ils ont aussi leur rôle à jouer ! Le lobbying de la mairie par ce maudit Otari a sûrement accéléré les autorisations !

— Je ne suis pas sûr qu'il y soit pour grand-chose.

— C'est une conspiration, je vous le dis !

— Arrêtez la paranoïa !

— Et l'opposition là-dedans ? Le Front de gauche ? Quinlan, qu'est-ce que vous en savez ?

Quinlan remue ses grosses fesses sur sa chaise.

— On peut compter sur certains élus pour nous soutenir si nous avançons l'argument du bien collectif, mais il y aura un prix à payer...

La petite taupe continue ses confidences à l'oreille de Colline.

— Fut un temps où les communistes avaient une cellule à chaque étage. Pensez donc, ici, il y avait des familles de profs, des artistes... Un vrai vivier. On vit encore dans l'idée que Le Corbu est de gauche, mais en vérité, il n'a jamais été aussi à droite.

Il ricane.

— Mais les gens de droite que je connais ici sont bien plus de gauche que ceux qui se disent de gauche.

Le brouhaha devient infernal. Les sensibilités ont visiblement été écorchées plus qu'il ne fallait : la politique ici est un bûcher sur lequel on vient sacrifier l'entraide. Mais quelque chose a changé, l'odeur, la couleur du lieu. Comme une anamorphose, auditive : toutes les voix deviennent cancanages, piailllements alors que les têtes dodelinent et se hérissent en zoo.

— Il n'y a pas le choix, nous devons résister !

— Des barricades au Corbu !

— Ne laissons plus rentrer l'ennemi !

— Quelqu'un aurait un poisson ?

Colline lève la main. Toutes les têtes se tournent vers elle. Brusquement, morphés par magie intuitive, il y a de tout : la cigogne, une taupe, des phoques, des ours, un dauphin affamé, quelques loutres. Même une sorte de gros éléphant bleu.

— Mademoiselle ? clappe la cigogne. Vous avez une suggestion ?

Quinlan prend la parole. étonnamment, il est le seul à ne pas avoir de forme animale.

— Elle n'a rien à faire ici, c'est une étrangère.

La taupe se lève sur ses pattes arrière.

— Mais enfin... Est-ce ainsi que tu comptes régénérer le sang des résidents ? En chassant les bonnes volontés ? Colline a plus de curiosité que quiconque ici.

Il en appelle à l'audience.

— Écoutons ce qu'elle a à dire.

— Waf waf, fait la corbeille.

Colline inspire.

— On pourrait accueillir plus de touristes.

Tout le monde hallucine. Elle croit entendre l'éléphant étouffer un barrissement.

— Comment cela ? dit la cigogne.

— Si on sature l'immeuble, il y aura des débordements entre visiteurs. Ils vont s'entretuer. Ce sera pas notre faute. La ville voudra plus de sécurité dans le bâtiment, et moins de touristes. Comme elle aura pris la décision de limiter l'accès, elle prendra peut-être un peu de temps avant de couper les sous. Ça pourrait aider à combler un bon pan de la rénovation.

Capharnaüm animalier. Si elle avait voulu semer le chaos, c'était très réussi. Mais elle y croit, à tout ça. Cet endroit est important. Elle ne peut pas risquer de compromettre l'intégrité de ses recherches en laissant entrer trop de pieds, trop de doigts qui tachent, trop de photos voleuses d'âmes. Et en son for intérieur, elle sait que Sol Otari a son rôle à jouer et qu'elle l'a négligé trop longtemps.

— Kwaak Kwaaaak, fait un ornithorinque en polo.

— Psssss, répond un renard en bob.

La pagaille s'intensifie, des plumes volent, alors Colline s'esquive. Quinlan, toujours humain, la rattrape près de la porte.

— Pas si vite !

— Vous voulez une autre tarte ?

— Tu penses sérieusement que ça peut marcher tout ça ?

— Oui.

Il la jauge d'un nouvel œil, un peu torve.

Voire borgne.

Colline va s'acheter des pains au chocolat en sortant de la réunion. Dans son antre sombre, la boulangère la sert sans dire un mot elle semble pourtant émettre un long ronronnement, comme un énorme chat. Un chat en marcel, la crinière rousse. Une grosse chatte, qui apparaît d'un coup dans la lumière, un pain au chocolat serré entre

les coussinets de ses grosses papattes. Une goutte de sueur trace sa route depuis le front de Colline jusqu'au point le plus bas de ses reins. Elle entend la sonnette derrière elle, se retourne. Choule vient d'entrer dans la boutique, une vieille chèvre horrible avec des binocles, des sabots, de la bave qui se prend dans les poils...

— Tout va bien ? dit Choule.

Colline prend ses pains au chocolat, se barre sans prendre sa monnaie.

Le début de l'eau

Les canards traînent dans le foyer d'accueil, mordant joyeusement dans les petits pains que Colline leur a rapportés. Ils regardent les peintures suspendues : une exposition d'une résidente, qui a choisi de représenter Le Corbu vu de l'intérieur, par le biais de figures abstraites.

— On dirait du caca, dit Fifi.

Colline s'arrête devant un tableau qu'elle ne comprend pas. Elle y décèle des formes complexes de terreur et d'espoir qui progressivement prennent l'aspect de petits mammifères qui s'entre-dévorent. Loulou semble s'être calmée. Elle est en train de se faire les ongles, assise sur la grande dalle de pierre. Elle va se poser près d'elle.

— Avant, sur cette dalle, dit Loulou sans la regarder, il y avait un kiosque à journaux.

— Ah ouais, dit Colline en inspectant la pierre.

— Ouais. Ça va ? demande Loulou.

— Bof... Je vois des marmottes mortes.

La bouche pleine de chocolat, Riri dit :

— Je crois que Serge veut te parler.

Derrière son kiosque, Serge fait des signes. Il pose son livre, se place dans l'encadrement, regarde à droite à gauche.

— Qu'est-ce qu'il y a ? dit Colline en s'approchant.

- Un paquet qui est arrivé pour Fibou ce matin.
- Oh.
- J'ai pensé que peut-être, tu voudrais y jeter un œil avec moi...
- Putain ouais !
- Viens.

Serge fait le tour des escaliers. Derrière, il y a un renforcement, qui permet d'accéder à une porte dérobée. Il y a un panneau sur le mur, une grille avec plusieurs noms et des dates :

RAQUETTE CLUB DU CORBU

- Alors c'est donc là qu'ils s'inscrivent.
- Oui, bien à l'abri des regards. C'est un club très fermé.

Elle mémorise quelques noms, ça peut servir. Serge grimpe une échelle pour rejoindre une passerelle en hauteur. Il lui dit de le suivre. Elle monte derrière lui et découvre, surplombant le lobby, juste sous le sol artificiel, un espace réservé aux machines.

- Wow !

Il y a de tout ici, du vieux, du neuf, des boutons, des réglettes, des petits signaux qui clignotent. Tout le système de gestion de la chaleur, des lumières, des caméras. Un véritable centre de commande, où la fibre optique croise les câbles usés d'un monde perdu. Ici se jouent le passé, idéalisé, et le présent, rouillé. Tout le jus de la vie en communauté, régi par un monstre aveugle et sourd, tapi dans l'ombre, comme cette Gorgone, sur sa couche.

Serge farfouille dans son pantalon, sort un petit paquet. Il tourne l'objet entre ses doigts.

- Je risque gros si on sait que j'ai fait ça. Je suis censé noter tous les paquets qui arrivent. Pas celui-là.

C'est une petite chose postée depuis l'Ardèche, selon les timbres. Un papier kraft. Serge défait le paquet lentement.

Apparaît...

Un camée. Un profil élégant sculpté en noir sur fond blanc, orné d'un cadre mauve d'arabesques. À vue de nez, fin dix-neuvième, un peu passé. Création locale à en juger par la pierre. Au dos, gratté, une inscription, interrompue.

“Dans le courant, le visage de...”

Le dernier mot est raturé.

— Qu'est-ce que vous lisez, là ?

Serge ajuste ses lorgnons sur son nez d'aigle.

— Phu... Phu quelque chose.

— Phu... ?

La figure est une femme au nez retroussé. Ses cheveux remontés en chignon, sa moue, boudeuse.

— Houlala...

Son cœur bat soudain plus fort, quand elle croit discerner, sur ce profil, à ces oreilles, une forme familière. *Curiouser and curiouser...*

— Je peux le garder ?

— Vous savez qui c'est ?

— Non.

Elle va d'appartement en appartement, le camée en main, tentant de l'identifier. La plupart des résidentes d'un certain âge ont toutes un bijou de la sorte dans leur coiffeuse. Elle y passe la soirée, elle épuise son carnet d'adresses, Mame Nakache lui donne même quelques amies un peu coquettes, susceptibles de lui être utile. Mais personne ne sait. Flo elle-même n'a pu lui dire de qui il s'agissait. Fibou, plus jeune ? Dans un accès de désespoir, Colline se rend chez le Hérisson, pour voir si elle pourrait l'aider. Mais elle trouve porte close. Elle colle son oreille, décèle un mouvement à l'intérieur, comme des frottements. Sans doute une télévision mal éteinte.

C'est chez la veuve Hérisson. La vieille habite avec son petit-fils dans une de ces maisons en bordure du Corbu, juste derrière le Casino.

Jadis occupée par les jardiniers du parc, aujourd'hui isolée du reste du territoire par un grillage. En tapant à la porte moustiquaire, Colline se dit qu'elle aurait dû venir ici plus tôt, après la prophétie de la cérémonie, mais peut-être n'aurait-elle pas pu, coincée dans ses certitudes. Son estomac lui brûle la rate, lui fait remonter un énorme rot qu'elle n'avait pas vu venir. Un début de nausée, semblable à celle qu'elle avait ressentie à Notre-Dame-des-Déchets.

C'est le petit-fils qui répond dans l'entrebâillement. Il fait si chaud, le moindre courant d'air extérieur pourrait ruiner une après-midi de fraîcheur soigneusement cultivée. Colline lui sourit sincèrement, il ne semble pas la reconnaître.

- On s'est vus à la cérémonie..., dit-elle, à peine vexée.
- Qu'est-ce que vous voulez ?
- J'aimerais parler à votre grand-mère.
- Elle ne se sent pas bien. Elle va bientôt mourir.
- Raison de plus.

Il réfléchit, ses boutons comme des touches sur une machine à calculer, qui s'allume à chaque computation cérébrale. Il lui ouvre finalement la moustiquaire. La fait rentrer dans un salon frais, toutes persiennes fermées. Des poupées. Une odeur de renfermé. Des rideaux roses aux motifs bigarrés. Des croix partout. Aucune lumière.

- Qu'est-ce que vous lui voulez à mamie ?
 - J'ai quelque chose à lui montrer.
- Il grogne.
- Vous venez pas lui prendre des araignées, hein ?
 - Des araignées ? Heu, non.

Il se retourne pour crier.

- Mamie, il y a quelqu'un pour toi.

Une silhouette bouge dans le salon. Colline s'approche. La vieille lève des yeux mouillés. Aucun signe ne passe derrière ces cataractes, signe qui pourrait indiquer une nouvelle vision. Colline lui place le

camée entre les mains. Mamie promène ses doigts dessus. Comme si elle lisait du braille.

— Marie...

Elle gratte un peu la pierre.

— Sa rivière... Elle était sèche, tu sais ? Mais chaque fois, elle s'inonde. Comme l'eau qui coule dans la Gouffone depuis la source, le ruisseau sous la colline...

— Marie ? Quelle Marie ?

— N'écoutez pas ce qu'elle dit.

— La fontaine, le banquet...

— Quel banquet ? demande Colline, pressante.

La vieille s'endort, le camée contre son ventre. Elle se met à ronfler, un filet de salive s'échappe de sa lèvre, lentement.

— Je vous ai dit, il n'y a rien à en tirer.

Colline lui décrispe doucement les doigts, retire le camée. En elle, la nausée se fait plus lancinante.

En la raccompagnant, le petit-fils garde une certaine distance avec Colline.

— N'accordez pas trop d'importance à ce qu'elle dit...

Elle a envie de lui éclater ses boutons un par un.

— Cette Marie, ça vous dit quelque chose ?

— Marie-Madeleine ?

Colline manque un battement de cœur.

— Vous pensez qu'elle parle de Marie-Madeleine ?

— C'est possible, mamie est très croyante. Et les navettes, c'est tout ce qu'elle accepte de manger maintenant.

En passant, Colline remarque les photos sur le mur. Le parc du Corbu dans les années 50. Un homme en chapeau de paille y cultive des tomates près d'un petit ruisseau.

— Mon grand-père était portugais, dit le petit-fils. C'était l'un des premiers résidents ici, c'est lui qui a contribué à faire du parc ce qu'il est.

— Vous savez s'il a planté des arbres ?

— Des dizaines.

— Il ne vous a jamais dit qu'il avait dû établir leur placement selon certains critères ?

Il fronce les sourcils.

— Que voulez-vous dire ?

— Ça, c'est la Gouffone ?

— Oui. Papy se passionnait pour ce ruisseau, la Gouffone. Mamie y lavait son linge.

Nausée, maintenant migraine, quelque chose qui bat fort à ses tempes, comme un petit marteau qui ferait des bruits irritants, à intervalles irréguliers.

Il referme la porte derrière elle, la chaleur implacable la cloue en elle-même, son haut déjà moite, et le reste de son corps en train de fondre. Malgré la douleur de ce qui monte, ces démangeaisons, ces remontées acides, le mal de tête, elle a envie d'aller se chercher une glace au Casino, et pourquoi pas quelques médicaments à la pharmacie de Saint-Giniez, mais depuis combien de temps n'a-t-elle pas quitté le parc du Corbu ? Cette terreur qui l'avait prise devant Michelet, quand elle avait voulu traverser. Bon, allez ma grosse, secoue-toi.

Attends.

La voix. Revenue. Enfin.

Elle fait un autre pas. Son cœur bat plus fort.

Léger vertige.

Ne t'éloigne pas trop.

Le pas suivant est très difficile. Comme si, oui, s'éloigner du Corbu était une épreuve, une épreuve qu'elle pensait s'imposer à elle-même, une forme d'agoraphobie... Mais si la voix enjoignait de ne pas quitter un périmètre, alors, alors, peut-être est-elle victime de ce mal

qui avait saisi Toufik dans le sol artificiel. Il n'y a qu'un seul moyen de le savoir : continuer à s'échapper.

Reste dans la Gyre.

La Gyre ? Quoi la Gyre ? Qui êtes-vous ? Répondez-moi ou je continue à avancer.

Chiche.

OK, OK. Elle s'avance, prête à tout pour quitter l'orbite de cette attraction maudite. Elle serre les dents, serre les poings, serre les fesses. Vas-y. Allez. Elle essaye, tout dans son corps se révolte. Elle réussit à franchir le seuil, se retrouve dans la ruelle derrière le parc, près du petit portillon. L'enseigne du Casino, par-dessus les toits, l'appelle comme un phare dans le brouillard. Elle commande à son corps de continuer, mais plus rien ne bouge. Pour lui signifier la fin, son estomac se retourne, lui renvoie son petit-déjeuner, et tout le reste, qu'elle vide sur le tarmac chaud. Elle se pose à genoux, la gorge crispée. Elle veut se relever, impossible, elle s'écroule, ses muscles lâchent.

Je t'avais dit, la la la.

En elle, les images se tordent. Sa vision se froisse, elle va tomber. Elle a le temps de voir des vendeurs de shit se précipiter pour venir la soutenir. Ils la tirent, la ventilent, la font revenir lentement. Dans l'ombre d'un cyprès, Toufik regarde la scène. Il a failli se jeter sur elle pour la ramener. Il a essayé, lui aussi, de fuir. Impossible : l'emprise de la Gyre est trop forte. Il lève les yeux vers Le Corbu, sur la façade et le tempo des brise-soleil multicolores dans leurs loggias. Le silence. Il croit voir danser, au sommet, sur le parapet, en équilibre, la figure d'un fada désarticulé.

Son profil

Elle a bu de l'eau. On lui a dit que c'était la chaleur, que ça tape fort, le cagnard, avec ce mistral. Elle se dit que Choule avait peut-être raison : que tout va partir en sucette très vite. Elle remercie ses chevaliers, des petits gars de la cité qui font leur business près du jardin d'enfants. Ils lui racontent que c'est OK, qu'elle va leur acheter un peu de teu-teu pour les remercier, ils se font pas prier. Elle les laisse à l'ombre. Ils ne l'ont pas jugée, ils l'ont prise telle qu'elle est, sans même lui accorder le stupre d'un regard. Elle les remercie secrètement. Elle ne voit pas Toufik, qui la suit comme un toutou, un Power Glove Nintendo sur son avant-bras, blinkant une lueur verte.

C'est finalement Choule qui reconnaît la figure du camée. Assis à la table de son salon, sa bouche pincée, il affirme, catégorique.

— Marie de Sormiou.

Ce nom. Un nom que Colline connaît intimement, sans y avoir jamais vraiment fait attention. Colline est née aux Petites Magalones, une résidence cosy de petits immeubles crème, au centre d'un parc, adjacent au parc et à la bâtisse qui les avait inspirés : la Magalone – dont la moitié de jardin compose désormais le parc du Corbu.

— Ça alors...

Colline va vers la fenêtre. La végétation en face, de l'autre côté de Michelet. Et la bâtisse qui trône en son sommet, noble. Désormais imbue de secrets.

— Que savez-vous sur Marie de Sormiou, docteur ?

Choule explique que Marie de Sormiou était une poétesse mondaine, une habituée des cercles littéraires d'alors. Elle n'avait jamais connu un grand succès, mais elle avait réussi à garder dans son giron de nombreux grands noms. On la connaissait surtout pour son rôle parmi les Félibriges, ces poètes provençaux dont Frédéric Mistral honorait de sa présence. Pour Colline, c'est un déclic. Elle savait que le bateau de Protis avait été enfoui dans la citerne, dans le

parc. Si la citerne faisait partie de la Magalone, alors la Magalone fait partie du mystère du Corbu. Il paraît impossible de raisonner l'un sans l'autre. Colline n'en sait pas assez pour envisager comment la Magalone a son rôle à jouer ni qui avait décidé d'enfouir la barque dans la citerne. Ni qui avait envoyé à Fibou ce camée. Et pourquoi maintenant – probablement une personne qui ignorait que Fibou était morte. Quelqu'un en Ardèche...

— Je dois avoir une image, dit Choule en allant vers une étagère qui croule sous les livres.

Il cherche, feuillette un ouvrage, l'ouvre en grand.

— Marie.

Colline se penche. Une jeune femme somptueuse, dans une robe blanche. Un sourire en coin.

— Je ne l'avais jamais vue avant. Curieux comme les choses les plus proches de nous sont les plus mystérieuses.

— Elle n'a pas marqué l'histoire, mais elle eut son rôle à jouer ici. Une sorte de mécène, en quelque sorte. Il me semble, mais je peux me tromper, qu'elle a été sacrée reine des fleurs au moins une fois.

— Reine des fleurs ?

— Une cérémonie que les Felibriges organisaient une fois par an pour consacrer la figure la plus inspirante de toutes les muses. Chlorys, Estérelle... C'est assez original qu'une muse soit, en l'occurrence, aussi une artiste.

— Et qui était sa muse à elle ?

Choule cligne des yeux.

— Vous devriez aller jeter un coup d'œil à notre bibliothèque, il y a une section régionale.

En route vers la salle interstitielle où Le Corbu a installé la bibliothèque au début des années 60. Étonnamment, avant aujourd'hui, elle n'y avait jamais mis les pieds, peut-être par peur de se retrouver coincée là-bas à tout jamais. Colline a un faible pour les bibliothèques, elle y avait passé son adolescence et la plupart de ses années de fac, quand elle n'était pas en fouilles. Loin de tous ses

coreligionnaires qui de toute de façon, n'auraient pas accepté son choix de vie : la provence affectionne les genres déterminés à la naissance. La virilité défaite suscite ici un goût de trahison.

SMS du psy, dans l'escalier.

“On devrait parler.”

Non, non, non, foutez-moi la paix, elle répond.

La bibliothèque est signalée par un minuscule panneau au-dessus de la porte. Elle entre sans frapper. Assise à un bureau bien rangé, une sous-Corbu, ses lunettes de corbac et son complet noir, la dévisage comme si elle venait de sortir d'un cinéma porno.

— C'est pour ? dit la garde-chiourme.

— Je voudrais m'inscrire.

Elle hoche la tête, ses boucles d'oreilles tintent une symphonie hautaine.

— Vous êtes nouvelle ici ?

— Oui, j'habite au 60.

— Oh. Chez Flo.

— Oui.

— Je vois.

Visiblement, une membre du club des anti-Flo. Elle sort une petite fiche de son tiroir, lui demande sa carte d'identité. Colline profite du moment pour inspecter les rangées de livres, les tables de lecture en long. La bibliothèque est aménagée dans une de ces salles en T, probablement les combles de l'appartement du dessus, comme chez Fibou. Tout semble très vieux, mais très ordonné. Des sélections de romans sur un bout de banc. Quelques bacs de revues.

— Voilà, dit la bibliothécaire. Signez ici. Vous pouvez emprunter trois livres en même temps, pour 15 jours. Après, je vous envoie les chiens.

— Arf.

— Vous cherchez quelque chose en particulier ? Des BD peut-être ?

— Marie de Sormiou.

— Oh.

Du crayon, elle pointe une étagère.

Elle trouve ce qu'elle cherche entre deux anthologies de poésie en langue d'oc. Un bref historique du quartier Mazargues, avec un passage sur Marie de Sormiou. Née Marie Buret, c'est son père, Charles Buret, qui acheta la calanque aux enchères pour elle. C'est son mari, Alfred de Ferry, aristocrate écrivain, qui décida de rénover la bastide du XVIII^e siècle pour lui offrir la vie mondaine à laquelle elle aspirait – il lui avait déjà dédié la vaste demeure connue sous le nom du Château, à Sormiou. À la Magalone, elle reçoit tout ce que la vie culturelle provençale compte de plus célèbre – elle-même a des velléités d'artiste. Quelques vers tardifs émaillent le texte. Dont celui-ci, qui la frappe d'un coup, extrait d'un poème intitulé *Ma race* :

Je vis de ce divin échange
Que nous faisons, la terre et moi ;
Je meurs quand la cité de fange
Ô Nature ! M'enlève à toi.

Mi-végétal, mi-Dryade,
Sur les mousses qui boivent l'eau
Je deviens l'herbe et la cascade,
La source vive et le roseau.

Pour l'homme je suis l'étrangère ;
Je l'ignore, ou ris de ses pleurs.
Je ne sens que par la bruyère,
La colline rude ou les fleurs.

Je suis sauvage et dans ma bouche
J'ai le goût de la liberté
Quand je donne sur votre couche,
Ô Pan ! le baiser de l'été.

En Colline remue l'excitation, sensation familière dans son bas ventre. Une païenne ivre de société, convertie tardivement au christianisme par le biais de Saint François d'Assise. Un profil magnifique, de nombreux sentiers qui s'ouvrent : dans la calanque du même nom – une calanque historiquement occupée par les ligures – cette calanque dans laquelle les Phocéens auraient ancré leurs trirèmes avant de contacter les Ségobriges. Et la Magalone et son bois sacré, dont Marie devait connaître les vertus, elle qui devait avoir des accointances avec les cercles occultes locaux, très puissants à Marseille – Francs-maçons, rosicruciens et folkloristes divers. La présence des Félibriges à la Magalone devait avoir donné lieu à quelques cérémonies... La preuve, la forme des boucles d'oreille sur le camée. À moins que ce ne soit ton imagination, qui tente de retrouver sa familière obsession dans ce qui pourrait n'être qu'une ombre, qu'une mère.

Par instinct, Colline lit la carte d'emprunt du livre. Personne. Elle retourne vers le bureau.

— Vous n'avez rien d'autre sur le sujet ?

La bibliothécaire la regarde derrière ses épais binocles.

— Non. Attendez...

Elle se gratte le front, criblé de taches brunes.

— J'ai une sorte de... manifeste félibrige, je crois.

Elle va fouiner dans le rayon poésie, fait la moue.

— Il n'y est pas.

— Vous avez des fiches de sortie en double ?

Elle fixe Colline, exaspérée. Se lève pour aller chercher dans un caisson. Pendant qu'elle fouille, elle demande ;

— Vous vous plaisez ici ?

— On peut dire ça, oui.

— Quel génie ce Corbu, hein ?

— Ah bon ?

Elle se retourne.

— Quoi ?

— J'aime ce lieu. Pas l'homme.

— Et pourquoi pas ?

— C'était un sale type. Un viriliste. Un fasciste.

— Les architectes ont toujours eu un penchant affectif pour les dictatures.

— Il était bien l'un des premiers à vouloir servir la soupe à Vichy, non ?

Elle remet ses lunettes en place, comme pour invoquer l'esprit de l'architecte à travers elle.

— Juste de l'opportunisme. Son génie excédait les limites provinciales de la politique. Il s'était mis au service de la cause de l'homme, qu'importe les étiquettes. Il voulait refaire la France. Il avait bien raison.

— Le génie n'excuse rien. Vous avez lu ses lettres ? Ce type était fasciné par les régimes fascistes, et même s'il ne partageait pas toutes leurs idées, il les aimait comme un esthète. Je ne sais pas ce qui est le plus grave.

— Vous savez, on peut très bien faire l'effort, face à une telle vie, de différencier l'œuvre de l'homme.

— Non. Moi j'y arrive pas. C'est pour les couards.

— Je ne dis pas que vous n'avez pas raison. Le type était véritablement ambigu. Mais ne pensez-vous pas que l'ambiguïté est une des clés de la création ? Vous devriez vous sentir concernée, non ?

Colline retient sa saillie.

— Qu'est-ce que vous lui reprochez tant ? Qu'il ait eu du succès avec les femmes, c'est ça ?

— N'imp'.

La bibliothécaire sort une fiche.

— Voilà. Nous avons tout en double pour les ressources rares.

— Je peux voir ?

Elle lui tend la fiche, s'y accroche une seconde, juste pour signifier sa propriété.

— Vous ne savez rien sur Le Corbu. Vous ne vivez pas ici. Restez une dizaine d'années, on en reparlera.

Colline lui arrache presque le bristol des mains.

Elle lit.

15/06/79 Ulysse Oros Philotimos

— Et le manifeste n'est jamais ressorti depuis ?

— Pas que je sache. Sinon ce serait marqué.

— Vous étiez là en 79 ?

— Oui, mais je n'étais pas à la bibliothèque.

— Ulysse Oros Philotimos, ça vous dit quelque chose ?

— Ulysse, le marchand d'anchois ?

— Laissez tomber.

Le jardin de la Vierge

Quand Colline rentre dans l'appartement, le soir est tombé. Flo enfourne une tarte aux oignons. Colline va s'asseoir à la table, croise ses mains sur la nappe.

— Il paraît que Quinlan veut faire un comité.

— S'il était pas aussi coco, je l'écouterais.

— Il est pas coco, c'est un faf.

— Qu'est-ce que t'en sais ?

— Je le sais, c'est tout.

Colline se lève pour aller faire une infusion. Dans un moment doux, elle regarde par la fenêtre, commence à voir s'agiter les petites hélices des avions plantés dans la terre des pots d'azalées sur la terrasse.

— Flo...

— Voui ?

— Ulysse.

Un souffle. Elle ferme le four, s'approche en s'essuyant les mains. Elle a l'air d'avoir cent ans, elle pose ses fesses dans le fauteuil.

— Je me doutais que tu découvrirais son existence un jour.

— Tu le connaissais bien ?

— Oui.

— C'était ton amant ?

Flo baisse la tête.

— Non.

— C'était qui, alors ?

— Un moine défroqué, un Grec. Il avait passé sa vie dans un monastère du Mont Athos. Il a emménagé ici à la fin des années 50. Quand je suis arrivée, il s'est très vite impliqué dans la vie du Corbu, notamment avec les enfants. Il était professeur de musique – il était divin à la guitare.

Colline acquiesce.

— Ulysse, qui était un chic type, en avait eu assez de leurs traditions. Il est venu habiter ici, car le soleil et l'architecture lui rappelaient ses chartreuses.

Flo se tourne pour attraper quelque chose dans le fouillis de vaisselle du buffet. C'est un dessous de plat.

— C'est un cadeau d'Ulysse. Il me l'avait rapporté de là-bas. Regarde, ça c'est le mont, et ça, c'est son monastère. Ah, que j'aurais aimé y aller.

Sur l'image, de la végétation, un ciel sans fin et un pic rocheux, au sommet duquel s'accroche une muraille blanche, des fenêtres bleues, des oiseaux. Colline se souvient brusquement avoir vu cette même montagne, sur le mur chez Fibou.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Il a disparu. On n'a plus jamais eu de ses nouvelles. Il y a eu des rumeurs. Comme quoi il avait fini ses jours à la campagne, dans les Cévennes ou pas loin.

— C'était quand ?

— 1979.

Silence.

— Pourquoi ne m'avoir rien dit, Flo ? Pourquoi personne ne m'en a parlé ? Vous ne me faites pas confiance ? Je demande à tout le

monde ce qui a eu lieu cette année-là, cette fille dans le bateau, l'accident de Toufik dans l'ascenseur, l'épidémie et maintenant ça ? Mais merde quoi, vous me prenez vraiment pour une gamine !

Flo soupire.

— C'était il y a longtemps, Colline, ne t'énerve pas... Je ne pouvais pas imaginer qu'il ait un rôle à jouer dans ce que tu cherches.

Elle attend, bafouille, s'énerve un peu.

— Et puis, tu sais quoi ? Personne ne veut que ça s'ébruite. Ici, tout se sait très vite, et Radio Corbu est impitoyable. Vois-tu, Ulysse était très religieux.

— Et ?

— On était tous au courant qu'il avait une aventure avec quelqu'un ici.

— Qui ?

Flo hausse les épaules.

— Fibou.

Colline étouffe un juron.

— J'ai mis longtemps à le savoir. Il s'absentait le soir pour aller quelque part, sans jamais sortir du bâtiment. Il connaissait si bien le lieu qu'il déjouait toutes nos tentatives pour le pister. Il rentrait au petit matin, par un chemin que personne n'avait réussi à trouver.

— Vous l'espionniez ?

Gênée, Flo range le dessous de plat et retourne à sa cuisine pour faire la vaisselle.

— À cette époque, Le Corbu était un endroit vraiment solidaire. On croyait qu'on pouvait encore compter les uns sur les autres, que le passé n'était pas parti à tout jamais. On était livrés à nous-mêmes, et... ce n'était pas toujours facile, on s'est beaucoup regardés, il y avait des jalousies, et des enjeux politiques... La ville avait placé des agents partout pour influencer les décisions du syndic, qui à cette époque était encore un résident. Et nous, nous voulions un monde meilleur. Marseille commençait à décliner. Ici, c'était notre îlot. Nous ne pouvions pas prendre le risque d'être trahis de l'intérieur. C'était peut-être une erreur, mais nous avons vraiment la passion de nos

engagements. Nous voulions que Le Corbu puisse vivre tel qu'il avait été conçu, par le peuple, pour le peuple. Nous étions des idéalistes, et nous ne voulions pas être trahis.

— Donc, Ulysse et Fibou, c'était quoi, une histoire d'amour ? Elle était maîtresse à la maternelle, elle avait une fille d'un premier mariage, non ?

— Oui, elle avait une fille, morte dans un accident de bateau.

Une fille, Colline, une fille. Enfant, à la maternelle au début des années 50, quand l'Unité avait été construite – Fibou avait été parmi les premières habitantes. Et si...

— Laisse-moi deviner. En 1979 ?

Flo semble bouleversée, pour la première fois.

— Je suis croyante, Colline, pour moi, il était impensable qu'un homme aussi engagé que lui puisse céder au travers de la chair.

— Tu étais surtout amoureuse de lui.

Flo termine d'astiquer le pourtour de l'évier avec une éponge.

— Flo ?

— Oui.

— Oui quoi ?

— Oui, je l'aimais.

Colline sourit tendrement, elle attend. Le tic-tac de l'horloge Felix. Le craquement du plancher.

— Il habitait où ?

— Au septième. Je pourrais te présenter les nouveaux occupants si tu veux, mais l'appartement a été complètement refait, il ne reste rien d'origine.

— Et ses affaires ?

Flo ferme le robinet.

— Il n'avait rien. C'était un homme de rien.

Sur une intuition, Colline reprend le cadeau d'Ulysse. Le jardin, splendeur, qui rayonne d'un émail sacré. Elle le tourne dans tous les sens, à la recherche d'une note, d'un indice. Rien. Elle ausculte les brisures, cherche une moulure qui pourrait abriter une seconde couche.

Rien.

— Grmpf.

— Comme tu dis.

Flo revient s'installer à table, les traits tirés. Elle a pleuré, en silence, sur ses assiettes.

— Colline, tu crois qu'il y a une malédiction au Corbu ?

— Je ne crois pas à la magie, Flo. Il y a quelqu'un ici qui avait tout intérêt à faire disparaître Fibou, et qui s'en était peut-être pris à sa fille et à Ulysse il y a vingt ans.

— Il y avait autre chose, Colline. Pas simplement une femme...

Ses yeux se perdent dans les fleurs entortillées autour de la baie vitrée.

— On racontait qu'Ulysse voulait percer les mystères du Corbu. Qu'il avait, disait-il, trouvé quelque chose qui nous dépassait tous, qui dépassait Le Corbu lui-même.

Son cœur qui bat plus fort.

— A-t-il dit ce que c'était ?

— Non. Il a emporté son secret avec lui. Il n'a jamais mis qui que ce soit dans la confidence. Jusqu'à la fin, il est resté cryptique.

— Il n'avait pas des recherches, des papiers ?

— Pas que je sache.

— Rien de rien, tu ne peux rien me dire ? Juste un détail, quelque chose dont tu pourrais te rappeler...

— Eh bien...

Flo semble se plonger au plus profond d'elle-même. Des souvenirs impénétrables, qui peignent sur ses lèvres un malheur teinté de grâce ; ils tracent soudain sur ses joues des rivières.

— Il était... Il disait souvent que le secret de toute chose était dans l'acceptation de la continuité dans le changement, ou le contraire. Il avait cette phrase grecque qui l'obsédait. Je ne pourrais pas te la dire, mais il m'avait expliqué qu'on l'avait traduite par "La nature aime à se cacher", mais qu'en vérité, elle signifiait "Tout ce qui naît tend à disparaître".

Un long silence s'étire dans l'appartement, pénible à supporter pour toutes les deux. Né, puis dissous.

— Comment as-tu retrouvé sa trace ? dit finalement Flo.

— Je cherchais des informations sur Marie de Sormiou.

— Oh. La Félibresse.

— Félibrige ?

— L'expression féminine.

Colline repense à ces formes sur les murs du toit-terrasse, ces Modulettes. Comme s'il y avait une vibration, délicate, qui s'infiltrait peu à peu. Et cette voix, peut-être, la plaçait, elle, Colline, au centre de cette féminité qui vient, de cette eau qui s'en va. Le rituel, peut-être, un appel du fond des temps, qui fait remonter sa vision, qui transforme les hommes en animaux. Un torrent qui s'annonce, grondant.

— Flo, Ulysse, il t'a parlé de ce qu'il avait fait sur le Mont Athos, et pourquoi il a voulu venir ici, précisément ?

— Il disait qu'il avait vu quelque chose là-bas.

— Quoi ?

Flo lève des yeux pleins d'espoir.

— La Vierge.

Colline s'attendait à ça.

— Le Mont Athos, le jardin de la Vierge... Mais on parle de quelle vierge exactement ? La mère de Jésus ?

— La tradition dit que c'est Marie-Madeleine.

Oh. Putain.

— Il y a aussi une relique d'elle dans un monastère là-bas.

— Des bouts de Marie-Madeleine, il y en a partout.

— On dit que c'est une main.

— Une main ouverte ?

Flo baisse les yeux.

— J'imagine.

Colline commence à faire les cent pas dans le salon, pose les éléments un par un. Arrivée de Palestine, Marie aurait établi un premier antre sur cette pointe de la Grèce orientale, au bout de la

péninsule. Les lieux étaient sacrés, et les moines qui y avaient fondé leur sanctuaire avaient décrété qu'ils étaient les seuls à pouvoir y venir, qu'aucune femme ne pouvait se mesurer à la Vierge. Le ban était encore en activité. Colline ne se serait jamais doutée qu'il pût s'agir d'un résidu du périple de Marie-Madeleine.

— Ça veut dire qu'après avoir quitté le Moyen-Orient, Marie-Madeleine serait allée en Chalcidique ? Pourquoi pas après tout ? Un voyage en barque se fait avec des étapes. Athos n'est pas si loin du Bosphore, par où elle avait dû passer.

Elle sent monter la rage en elle, rage de pas comprendre, de ne pas réussir à organiser ce qu'elle a en un tout homogène.

Mais qu'était-elle allée faire là-bas ? Et qui lui avait pris sa main ? Une Gorgone ? C'était ça qu'il voulait savoir, Ulysse ? Et pourquoi ici ? Et quel rapport avec la fille de Fibou ? Une image la frappe, quand elle se souvient avoir bâfré l'œuf trouvé dans le kibotos de Fibou : Marie-Madeleine qui se présente à l'empereur Tibère pour lui annoncer la résurrection, un œuf à la main. Un œuf qui se couvre de sang...

— Quelqu'un veut me faire croire que je suis une réincarnation de Marie-Madeleine.

— Colline, tout ça te monte à la tête. Détends-toi.

— Me dis pas de me détendre ! Tu m'aides pas, là !

— Colline...

— Tu vois pas le merdier que c'est ?

— Si je vois bien, mais si.

— Ça sert à rien de me dire de me détendre, je suis détendue ! Mais je travaille, là. Toi, tu fais quoi à part poser ton gros cul sur un fauteuil ?

Oups, Colline.

Flo fronce les sourcils.

— Colline, tu es chez moi, tu me parles sur un autre ton !

— Je te parle comme je veux ! Si t'as pas envie de m'aider, je trouverais quelqu'un d'autre pour le faire !

Flo se lève à son tour, pour lui faire face.

— Colline, tu...

Elle devient toute blanche.

Vacille.

— Flo !

Elle pose Flo sur sa chaise, va vite lui chercher un verre d'eau. La fait boire, doucement.

— Flo, je suis désolée...

Flo montre un tube de cachets, près du magnétoscope. Colline lui en sort deux, lui fait avaler avec l'eau, mais Flo n'a pas l'air d'aller mieux. Elle a du mal à respirer.

— Je vais appeler quelqu'un.

Elle tripatouille le carnet d'adresses, trouve ce qu'elle cherche, compose le tout.

Choule débarque en panique.

Il lui prend vite le pouls.

— Elle est vivante.

— Je sais qu'elle est vivante, mais qu'est-ce qu'elle a ?

— Comment veux-tu que je le sache, je ne suis pas docteur !

Colline se presse les sinus, exaspérée.

— Ça va aller, dit Flo qui reprend des couleurs.

Colline s'agenouille à côté d'elle.

— Flo, je suis vraiment désolée, je ne le pensais pas...

Flo sourit faiblement, réclame son éventail.

— Décidément, dit Choule, c'est la journée.

— D'autres malaises ?

— Oui, le Hérisson a failli rendre l'âme cet après-midi, mais elle avait avalé quelque chose de travers.

Sur le divan, Flo bat de son éventail, tout essoufflée.

— Quelle journée.

— Oui, eh bien, pour vous elle est terminée !

— Ah non ! Y a ciné-club ce soir.

— Non, Flo, tu vas rester te reposer !

— Plutôt mourir !

Terence Fisher

Le ciné-club du Corbu est aménagé dans une petite pièce intermédiaire entre la deuxième et la troisième rue. On y accède par une cellule latérale où est placé un comptoir en bois de cèdre. L'étroite salle de projection se dégage derrière à la perpendiculaire, constellée de fauteuils de cinéma en tissu rouge. Au fond, un écran tendu sur le mur de pierre froide. Les canards se tiennent à l'entrée, derrière le comptoir, pour accueillir les convives. Assise tout au fond, près du rétroprojecteur, Colline attend, les bras croisés, inquiète.

Tout est encore vide. La séance est prévue pour 21 heures. Colline avait d'abord trouvé l'idée de Loulou absurde, mais plus elle y avait réfléchi, plus elle s'était dit qu'il était probable que beaucoup de gens dont elle ignorait l'existence se pointeraient – après tout, le ciné-club était surtout un moyen, pour les anciens et les nouveaux, de se retrouver en comité plus intime que les fêtes sur le toit. Colline ne s'attend pas à ce que la Gorgone se dévoile et revête sa forme fatale ici, forcée à la révélation par un vieux film.

Sous le comptoir, bien rangés, une série de magazines : une collection d'*Écrans du Monde*, mensuel de cinéma. Colline en prend un au hasard. Le feuillet. Des images en noir et blanc, l'histoire d'un siècle fané, trop de mots. Elle en prend un autre, une rétrospective de l'année 80. Simone Signoret en couverture. Étrange, comment sa vie s'était construite sur les images de films qu'elle avait digérées. Peut-être même son corps, qu'elle désirait parfait et qu'elle voyait dans toute sa misère, était-il bâti sur l'illusion d'une grâce.

Riri vient la trouver, rongant ce qui ressemble à un capuchon de stylo noir.

— Hey, dis, Colline, tu crois que ça va marcher ?

— Mais ouais.

Tu parles.

— Cool, mais si jamais la Gorgone se transforme devant nous, on va faire quoi ?

Fifi s'amène avec son filet.

— J'ai un filet.

— J'ai pas confiance.

— Ça va aller, détends-toi chiquita !

— Arrête de m'appeler comme ça, je suis pas un poulet !

Colline les observe tous les deux, attendrie. Riri a complètement changé de look, met des robes tous les jours. Son petit visage joufflu lui lance des regards joyeux. Son petit bec avec sa langue pincée, et sa petite queue blanche. Elle n'arrive plus à les voir qu'en Castors, les Castors, sauf Loulou, la moue boudeuse de Loulou, son rimmel et son tee-shirt de Cannibal Corpse.

20h45. Les résidents remplissent la salle petit à petit, discutant de petits riens, des appartements trop chauds, de l'anniversaire de la mort du Gris, qui arrive à grands pas. Colline scanne les visages, répertoriant ceux qu'elle ne connaît pas. Voilà Mame Nakache, Quinlan, Choule, Jarret du syndic, Flo, Gérard, Jeannot le réparateur du système de chauffage, la boulangère, d'autres qu'elle a vus à la réunion du comité anti-touristes. Le cordonnier s'amène. Les bras croisés sur le comptoir, elle lui dit bonsoir d'un sourire, à peine présente.

— Chouette, hein ?

— Oui, c'est très joli.

La taupe recommence à pontifier.

— Au début de la salle, il y avait un gars du gouvernement qui venait projeter des films, mais quand ils ont lâché l'affaire, on a dû se débrouiller seuls. On a tout rénové nous-mêmes.

— Ces chaises, elles viennent d'où ?

— D'un petit cinéma pas loin, sur le Prado. Quand il a fermé, on a tout récupéré.

— Smart.

Il la quitte pour aller papoter avec des amis.

Une fois que tout le monde a pris place, Monsieur Cinéma toussoie pour capter l'attention.

— Une fois n'est pas coutume, nous présentons ce soir un film d'épouvante. Ce film de Terence Fisher de 1963, *La Gorgone*, est issu de la période Hammer dite classique, mettant en scène deux stars du genre, Peter Cushing et Christopher Lee, habitués à leur duo d'occultistes. Cette Gorgone-là nous vient de Grèce, bien sûr, mais elle hante ici la lande du Devon, un peu à la manière du *Chien des Baskerville*, du même Fisher. Le postulat qu'une créature venue de l'antiquité puisse sévir dans notre monde moderne, fût-il rural, est une idée séduisante. Le film, s'il n'est pas un chef-d'œuvre, rend parfaitement cette atmosphère si chère au gothique, qu'on retrouve ici infusé d'une terreur grecque tout à fait réussie, notamment grâce à des effets spéciaux comme d'habitude remarquables. Bien sûr, ce n'est pas le meilleur des films, la faute à un scénario bâclé. Heureusement, le duo Peter Cushing et Christopher Lee fonctionne à merveille. C'est devant l'insistance de notre jeune génération que je m'incline ce soir et vous laisse déguster cette friandise, en espérant que vous ferez de beaux rêves.

Quelques applaudissements polis. Les Castors se postent aux portes du ciné-club.

Le film commence, irradiant une couleur profonde sur les visages de la salle. Les images en mouvement tissent une somnolence, un rythme élégiaque, porté par la musique de James Bernard – un rip-off de son propre score du *Chien des Baskerville*, lui avait dit Loulou en gloussant. Colline scrute la foule, en quête d'une réaction. Flo bâille, Quinlan lui lance d'étranges regards. Mame Nakache chuchote à sa voisine de droite. Choule semble hypnotisé. Les canards sont sur le qui-vive, guettant un effet, une transformation. C'est Loulou qui s'inquiète le plus, lèvres mordues. Seize ans et pourtant, une foi

terrible en cette fantaisie qui les unit. Colline se demande quelle part de responsabilité elle porte dans tout ça : en les encourageant à croire à tout cela. En ce qui n'est qu'un jeu de rôle sophistiqué, étendu à la surface d'un lieu de vie.

Une hallucination : l'impression que la salle bascule. Quelque chose dans son ventre qui glougloute, quand sur l'écran, le reflet de la Gorgone apparaît dans l'eau trouble d'une fontaine. La même sensation qu'à la réunion dans la supérette, pourtant très différente. Elle voit tout le monde sous forme humaine – peut-être son hallucination était-elle due à l'influence des ces métamorphoses supposées de la Gorgone – elle-même n'était-elle pas en train de prendre sa forme finale, dans ce corps qu'elle apprivoisait et qui s'imposait au monde, à la société ? Avant d'entrer au cinéma, elle avait longuement regardé la pleine lune se dévoiler au-dessus de la Magalone. En elle, des cycles subtils, biopsychiques. La pensée modifiant la matière.

Colline est une femme-garou.

Plongée dans les reflets de l'illusion cinématographique, Colline s'en veut de ce qu'elle a dit à Flo. Croit-elle vraiment être la réincarnation de qui que ce soit ? Elle n'a rien d'une sainte – Marie-Madeleine non plus – et encore moins d'une artiste. Mais pour la première fois depuis le début de son séjour, elle sait que le sol est solide : si c'était bien la fille de Fibou dans cette barque, dans les ténèbres du sol artificiel, alors peut-être pourrait-elle identifier ce qui s'était déroulé, ce jour d'été de 1979, un jour spécial dont elle ne savait encore rien. Tant de choses à découvrir, tant de nœuds à relier, et toi ma belle, qui n'arrive pas à fixer l'horizon – tu sais que tu aimerais être cette fille, dans la barque. Tu sais que tu aimerais essayer de faire ce qu'elle avait tenté de faire, avant d'être stoppée par... Toufik ? Non, non. Il y a quelqu'un d'autre derrière tout ça. Une présence, enfermée ici depuis des décennies, qui n'attend qu'une chose pour passer à l'acte.

Tu es belle, Colline.

C'est toi ?

Oui.

Tu veux quoi ?

Toi.

Tu es qui ? Tu vas me dire ce que tu veux bordel ? Ma tête est pas un bar-tabac...

Je te sens, je te veux.

Va te faire mettre. Sors de ma tête.

Et je t'aurai, mon amour.

Elle se retourne. Tout au fond de la salle, elle aperçoit le type en imperméable qu'elle avait vu à l'enterrement de Fibou. Debout contre le mur. Sa mâchoire carrée, énorme. Ses petits yeux comme des billes blanches enfoncées dans des arcades simiesques. Personne d'autre ne semble le remarquer. Elle cherche les Castors du regard, mais ils sont trop absorbés par ce qui se passe sur l'écran. Colline tente un contact télépathique, mais elle comprend vite que la voix qui lui parle ne vient pas de lui. Lui, ce n'est qu'un sbire, un drone. Mais qu'est-ce qu'il fait là ? Quand il la voit le scruter, le Modulor détale.

Elle se lance à sa poursuite. Discrètement, sans se faire remarquer, elle glisse dans l'ombre, déboule sur le palier. Se pose un instant. Perçoit une foulée rapide grimper les étages. Elle cavale derrière, entend la porte du cinquième s'ouvrir, se fermer. Vite, vite, au

cinquième ! Elle ouvre à son tour, s'engage dans le couloir silencieux. Rien. Plus un bruit. Droite ou gauche ? Droite. Colline avance, à l'affût. Elle s'arrête. Elle a cru entendre des pas derrière elle, juste derrière elle. Elle se retourne. Personne. Elle souffle. Elle devient parano. Enfermée ici, dans ce caisson. Détends-toi, ma grosse.

Contre le mur, Toufik s'est aplati. Il regrette : pourquoi ne pas retarder avant de la confronter ? Pourquoi ne pas encore prolonger cette horrible extase ?

Il respire fort.

Colline continue. Prise au jeu de ses propres peurs, guettant chaque recoin, chaque porte de couleur. Elle a serré ses poings, elle s'attend à tout. Elle a raison : sorti de nulle part, le Modulator se jette sur elle. Il la pousse contre le mur, elle se débat, le repousse, il revient à la charge, elle l'agrippe par le col de sa gabardine, il la retourne, la force à nouveau, elle plante ses pieds au sol, essaye de résister, mais elle ne peut lutter contre cette force. Le Modulator trouve une faille dans sa défense, énorme, il la plaque, une main sur sa bouche. Elle peut le sentir tout près, odeur de cire. Ses babines se retroussent, près à lui baver dessus. On dirait qu'il va rire. Colline se débat. Ses immenses mains la fouillent. Il trouve le camée dans sa poche. Elle étouffe un juron. Il la lâche brusquement. Il détale, par un autre escalier. Colline s'essuie la bouche, un filet de sang là où il l'a frappée.

— Putain de fils de pute.

Elle n'a pas le temps de penser à lui courir après.

Elle l'entend hurler.

Colline se précipite. Elle doit prendre un moment pour faire le point sur ce qu'elle voit. Le Modulator est recroquevillé sur les marches, essayant de ramper. Une odeur fétide a envahi le monde, une émanation familière. Son estomac lui remonte dans la gorge, elle respire difficilement, chaque bouffée comme une victoire. Le Modulator tente de se relever, n'y parvient pas. Elle se jette vers lui, le

retourne. Son visage est un tissu complexe gris, à moitié paralysé. Terrifié. Presque pétrifié.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— ... Fait pli...er.

Il pousse un râle. Sa main crispée, contre sa poitrine. Il la repousse, s'aide de la rambarde pour se remonter, n'y arrive pas. Colline tente de se redresser pour le stopper, mais quelque chose l'empêche d'avancer – elle-même. Comme si son corps refusait d'obéir. Elle sent une crampe violente lui étreindre le mollet. L'odeur terrible persiste. Dans les étages au-dessus explosent des cris, les résidents qui cherchent l'origine de l'agression, l'écho des cris en rebond dans le béton. Colline sent son œsophage se serrer. Elle regarde sa main, ses lignes de vie, durcir doucement, comme éclairée de l'intérieur par un papillon déployant ses ailes. Son champ de vision s'étrécit. Un vrombissement, dans ses oreilles, décompression violente, un spasme dans ses membres inférieurs. Elle se pétrifie, lentement. L'odeur... L'odeur... C'est l'odeur...

Avant de perdre connaissance, elle semble percevoir, au loin, en bas ou en haut, très doux, l'écho faible d'un galop.

Sabots sur le béton.

OceanofPDF.com

L'arbre de mai

Une forêt de hauts-de-forme se presse le long des allées du parc de la Magalone, sous les lumières effacées. Les couples se dispersent sur la pelouse, admirant les statues autour du bassin circulaire, les arbres taillés. Face à la bastide, le parterre gazonné, bordé de buis, est orné d'une broderie en fleurs de lys. Sur l'allée qui la longe, quatre sculptures représentent les quatre saisons. Certains convives s'affairent près d'un second bassin hexagonal, entre les alignements de tulipiers. Le coiffant, une statue du grand dieu Pan, bandant.

Les deux terrasses sont déjà pleines de romance. Sur la balustrade de pierre, des dames en robes emperlent la soirée de rires descendant sur le terre-plein, récoltant le sable pour se donner forme humaine. Les escaliers sont empruntés par de nobles chaussures lustrées à la salive de chien, du basilic est épinglé à la collerette des costumes amidonnés. On se salue, en soulevant son chef, suivi de quelques mots provençaux. Ici, ce soir, la langue est précieuse, la langue est sacrée. Le long des lampions s'égrène le fil d'un poème improvisé, une célébration.

Debout dans le hall, Marie de Sormiou reçoit les arrivants, une servante à ses côtés pour s'occuper des cannes, des chapeaux et des

châles de ces dames. La nuit est chaude, mais le vent qui s'est levé ce soir apporte une nuance d'aise. Marie prépare la fête depuis des mois. C'était un honneur d'organiser les Jeux Floraux, présidant à l'élection de la Reine des Fleurs, consacrée par les plus éminents poètes de la région, et d'ailleurs. C'est un grand privilège que de recevoir ces esprits, ces mots. Personne ici n'ignore la vérité, le rôle qu'il doit jouer.

Marie a rejoint ses invités pour le banquet, puis les danses accompagnées de piano. Son carnet de bal est rempli de noms aux arabesques compliquées, un seul retient son attention. Une simple sonorité venue d'une contrée lointaine. Elle le cherche des yeux dans cette foule qui s'enivre, imbuë de grâce et de pouvoir. Elle ne trouve que monocles et tabac à priser, plastrons lustrés où siègent de nobles mains, des gorges déclamant les vers antiques.

Elle le découvre enfin, lui bronzé, accoudé à la cheminée ; il la contemple dans le reflet. Elle baisse les yeux. Dans ses cheveux, les fleurs s'ouvrent à l'amour, et ses courtisanes gloussent. Il vient vers elle, d'une main l'enlève à sa cour, l'entraîne dans le tourbillon d'une valse. Il lui glisse des mots bénis, des révélations, qui confirment qu'il est bien celui qu'elle cherche, l'homme sur qui elle peut compter. Il n'est pas là pour la prendre telle une muse, mais bien pour la ravir, dans ses ailes d'ange. En ses bras, elle fond, se pâme pour accepter cette offrande.

Un toast enfin, quand l'heure vient, avant de se rendre à la Source, levé en l'honneur de ce printemps, et de Chloris, la nymphe qui change les corps en fleurs. Dans les yeux brillent un avenir et un passé mêlés, le présent dans ces verres qui tintent, une symphonie de reflets. On applaudit l'apparition d'étoiles au plafond, quand les bougies de la Magalone sont soufflées, que les étreintes commencent – de simples jeux, oui, se toucher dans les ténèbres pour laisser

éclore un désir aveugle, guidé par l'envie de le faire pousser encore, pétales vers le soleil.

Venu minuit, on célèbre le retour des ancêtres. Vêtus d'une toge, Protis et Gyptis entrent au salon, main sur la main. Ils viennent consacrer l'image du mariage, elle qui a choisi son prétendant. Dans sa coupe, elle a pris l'eau du bois sacré et lui a fait goûter le sucre de la vie. Ensemble, ils s'enlacent pour évoquer le pacte qui jadis unit Nature et Technique. Ils sont applaudis telle royauté, l'écholalie d'un monde en paix, avant que la folie des hommes ne fane l'harmonie. Un âge d'or célébré, encore et encore, dont l'avènement impossible rend précieuses les secondes passées en son espoir.

*

La chapelle se niche au cœur d'un cocon de végétation, passées les deux fontaines représentant le Rhône et la Saône. Ici coule une source. Tous, ils sont venus, en robe ou en costume, leurs masques d'animaux sur le visage. Paons, chats, loups, boucs et lièvres, en silence, debout. Leur rôle est précieux, appris depuis des années de répétition, chaque mouvement un code, subtil déplacement du corps.

L'arbre est planté devant l'autel, en place des anciennes eucharisties. Un arbre qui ne fleurit qu'une fois l'an, et qui s'éteint aussi vite qu'il est venu, devient sale et puant. Né très loin là-bas, d'où sont arrivés les voyageurs dans la barque. La Vierge elle-même, dont les pas ont semé le sentier de la connaissance. Le rappel des jeux anciens, quand le visage de la femme nouvelle devait être invoqué.

Tous, en ce lieu, après les ébats et la béance du délice, ils attendent. Un soupir collectif qui prend l'espace, alors que sur la voûte traversent les pointillés célestes. Tout est ici, maintenant, pour dire qui sera celle qui mènera la légende en haut de la colline. La porteuse

du savoir ancestral, elle qui rira des erreurs. La patronne de la toute déesse, incarnation subtile.

À la lueur des torches, ils s'inclinent ; suivant la ronde, ils tournent et chantent à mi-voix les sonorités précieuses d'une ritournelle. Le rite secret est accompli, la coupe portée de lèvres en lèvres, bue toute l'eau du mariage. Et la dernière goutte est pour la Reine, qui la reçoit en miaulant.

— Chloris est avec nous ce soir !

— Aye !

Marie de Sormiou, sacrée par l'eau magique, lève son bouquet vers la statue, tête et mains pleines de fleurs. En son temple, ici, dans l'ancienne Massalia – Flore, toi, poussée déliée, veloutée sur le mur, fais éclore le siècle nouveau, celui qui verra enfin libérée la parole de la chlorophylle.

— Estérelle ! Estérelle !

*

Nu dans le fauteuil en velours, il la contemple en mordant dans un cigare.

— Je regrette l'antiquité. Nous aurions célébré tout ceci durant cinq jours, nous aurions pu chasser.

— Ces bois sont sacrés. Nous les protégeons.

— Le cirque de Flore n'est plus qu'un souvenir.

Ils sont au premier étage de la bastide. Après l'élection, ils sont venus ici semer la graine. Blanche est sa peau sur le lit, contraste, ses longs poils noirs.

— Et votre vœu, Majesté ?

Marie s'étire. Elle n'a pas quitté sa couronne de fleurs.

Elle soupire.

— Je ne sais pas.

— Vous êtes reine pour sept ans.

— Je veux faire éclater la vérité sur le mariage de Gyptis.

Il sourit.

— Vous n’avez pas peur des représailles ?

— Je me fiche bien de ces politiciens. Je ne suis pas à leur botte.

— Ils ont tout intérêt à préserver l’immunité du lieu.

— Ce bois est mien.

— La Gouffone est sous contrôle.

— Nous ferons ce qu’il faut.

Il laisse échapper quelques cendres, souffle une fumée âcre qui remplit la chambre.

— Ne croyez pas que je veux vous dire quoi faire. Vous n’avez guère besoin d’homme. Mais je sais une chose : d’où je viens, on n’affronte pas la mesquinerie en la niant. Ces gens d’ici, vous le savez mieux que moi, sont des misérables. Leur cité se meurt. Vous savez ce qu’ils ont fait aux communards. Vous savez ce qu’ils feront à tous les poètes qui oseront se mesurer au ver dans la pomme. Être Reine, pour eux, c’est une insulte, et ces hommes sont fiers. Ils sont prêts à tout pour vous soumettre. Ils ont des espions partout, ils seront informés si vous tentez quoi que ce soit. Déjà, ce mariage, ce soir, vous le dissimulez sous l’aura des Félibriges, mais qui sait ce qu’on dira de vous demain dans les cercles théosophiques, chez ces maçons d’enfer, ou pire, chez les Arméniens. Je vous le dis, Majesté, ces pieds ne plongent pas encore dans l’eau de la connaissance. La Durance est une boue, une fange dans laquelle l’orgueil des natifs se complaît. Vous aurez besoin d’aide.

Elle l’observe longuement, jauge sa sincérité. Se décide. Elle se lève. Il la regarde ouvrir un écrin sur sa coiffeuse. Elle vient vers lui, se penche. Une mèche s’échappe de la couronne. Elle lui tend le camée, au dos duquel elle a gravé la phrase ancienne.

Il lit.

— Vous savez, ma Reine, je vous admire. Ce que vous avez fait pour la barque, c’est déjà beaucoup. Mais ça...

— Tu as peur ?

— Non. Je me demande juste si c’est notre rôle.

Elle drape autour d’elle un voile.

— Kassim, si tu savais.

Elle passe le voile au-dessus de sa tête.

— Une femme prend le rôle qu'elle veut. Ce n'est pas au monde de nous dire ce que nous devons faire, ce que nous sommes. Gyptis a choisi son prétendant, tout comme je l'ai fait, et j'entends bien donner à toutes les femmes le droit de se choisir la vie qu'elles désirent. Et si pour cela je dois ressusciter les vieux démons de ce bois, alors je le ferai.

Kassim se met sur son séant, l'extrémité du cigare étincelant.

— Et Celle qui fait plier ?

Marie glisse hors du lit, sa présence de lait comme un fantôme en ces lieux. On perçoit encore la fête dans les salons, les orgies. Elle se poste à la fenêtre. Elle regarde dehors, par-delà les lampions et les statues pétrifiées. Le parc plongé dans les ténèbres. Ces bois hantés. Le glouglou de la Gouffone, là, en travers, comme une cicatrice. Et la citerne où elle compte mettre son plan à exécution. Cette citerne à mi-chemin entre le passé et le futur, où les eaux convergent en tourbillons, fille de Charybde. Oui, Marie, tu es Reine à présent. Tout est à faire. Pour que les générations à venir comprennent le trésor des éons.

Que sa volonté soit faite, en son visage.

OceanofPDF.com

AOÛT

Le troisième rêve

Elles sont parties à l'aube pour pique-niquer tout là-haut sur la colline, dans le grand temple surplombant le Vieux-Port. Elles sont descendues au terminus, le bus vide. Elles ont grimpé le petit escalier au coin de l'impasse pour atteindre le plateau rocheux où l'Artémision avait été construit par les Phocéens pour honorer la Déesse. Tout ce qui reste de cette merveille est une galerie de colonnes noires effritées, soutenant un plafond bas, penché. Elles se sont approchées du bord, là où l'antique ciel de pierre formait une pointe avec le sol, libérant un espace étroit, cadrant la mer, les bateaux et le ciel, le ciel. Elles sortent le pain et les olives d'un panier en osier, le papier journal et les débris du bateau, elles célèbrent le moment dans une goulée de vin noir, remué dans les cratères en morceaux qui jonchaient le sol de sable.

Une vieille lune

Colline se réveille en pleine nuit, noyée d'une rosée. Elle respire fort. Les lumières de Marseille sont comme des phares sur une mer sombre. Trop chaud. Douce pourtant, la brise qui laisse les rideaux bouger sur le bois des encadrements.

Son rêve persiste. Un temple au-dessus du port. L'ancienne présence grecque à Marseille. Colline le sait : il n'y avait aucune ruine référencée sur les collines des quartiers nord. Elle sait qu'un temple d'Artémis avait été bâti au Panier, mais il n'en restait rien – un chapiteau, une minuscule statue, trésors dont Sol Otari avait désormais la possession. Elle ne pense pas que son rêve révèle quoi que ce soit, peut-être une détresse de ne plus avoir accès aux ruines antiques de la ville. Quand elle avait commencé sa transition, le docteur avait dit que ses rêves seraient différents, qu'ils lui sembleraient plus vrais. Ce pique-nique, elle l'avait déjà vécu. Elle revoit l'impasse en pierre friable, les quatre marches du petit escalier, elle sent les ténèbres du temple penché, le sol jonché de sachets en plastique, de canettes et de mégots de joints. Se peut-il que les songes soient des vies parallèles, dont il faut s'occuper avec autant d'attention qu'en demande la vie d'ici ?

La cité orphique

Six heures. Colline tourne et se retourne sur son coussin. N'arrive pas à se rendormir. Elle se décide à descendre prendre un café dans la cuisine enténébrée. Elle entend Flo ronfler, la radio branchée de la veille sur un bulletin info bafouillant.

Elle moud son café en bâillant, le tasse dans le moka italien, le fait presque bouillir sur la plaque. Café bouillu, café foutu. Celui-là passe encore, le caramel de son arôme, l'afflux d'énergie soudain, dans son corps fatigué. Toute vitalité semblait l'avoir quittée après sa rencontre avec la Gorgone, dans l'escalier. Mais l'obsession est aujourd'hui plus forte.

Debout, nue, devant sa glace. Ses pieds trop grands, un début de champignon sous l'orteil gauche. Colline n'aime pas se mettre du

vernis sur les doigts de pied. Elle s'épile un peu, dessinant doucement sa peau sous les restes de sa pilosité – le combat contre le poil est une constante dans sa vie, malgré les bloqueurs de testostérone, malgré les hormones, malgré cette putain de machine de torture qui buzze en lui arrachant tout. Elle s'habille en silence, enfile un collant rose, de grosses chaussettes, ses baskets et un petit haut qui laisse voir son nombril.

*

Lève la jambe, un, deux, trois, quatre, change de jambe et un, deux, trois, quatre. Dans la grande salle à miroir, Colline et quelques autres suent au rythme d'un obscur titre de Laura Branigan. La monitrice sourit, malgré l'heure matinale. Premier cours d'aérobic de la journée. Depuis deux semaines, Colline s'entraîne trois fois par jour. Elle tente d'affiner sa silhouette. Un, deux, trois, quatre calories à la fois. Peut-être devenir plus belle pour faire taire cette douleur qui parfois la reprend, pique au centre de la main, là où elle avait senti la malédiction de la Gorgone commencer son terrible travail d'orfèvre.

Les canards l'avaient découverte sur les marches, à moitié délirante. L'inconnu à l'imperméable avait disparu, avec le camée de Marie de Sormiou. Colline avait probablement surpris la Gorgone, elle aurait fui devant trop d'humains, mais pas sans laisser des séquelles. Il avait fallu à Colline presque deux semaines pour retrouver une motricité. Petite crise cardiaque, avait diagnostiqué le docteur Choule, doublée d'une paralysie légère de la main droite. Tu parles. Colline n'avait pas voulu sortir du Corbu pour voir un médecin spécialisé. Elle avait passé un coup de fil à son endocrinologue, pour lui demander si la prise d'hormones pouvait occasionner des troubles semblables. Elle prend ses doses en gel, tous les quinze jours, une méthode censée minimiser considérablement l'impact sur le foie. L'endocrino lui avait dit qu'il n'y avait aucun risque, qu'elle ne

menait peut-être pas tout à fait une vie saine, que son corps l'avertissait, qu'il fallait qu'elle fasse de l'exercice. OK, docteur. OK.

Alors hop, mouvement. Cinq, six, sept, huit. Plié en avant, puis en arrière. Sur le côté, droite, gauche, la main bien droite, allez, en rythme. On change ! Pas le moment de flancher hein, pensez à vos hanches, poussez-moi ce cul bien derrière, je veux un dos plat, tout plat ! Colline peine, a du mal à réguler son souffle. Elle sent toute sa graisse hurler sa haine, lui dire stop, étouffer dans ce nylon, elle veut respirer, pas dépérir. Fond, graisse, fond ! Ce corps est à moi, songe Colline, je le sculpte à mon image, rien n'y fera obstacle, pas même l'impensable ou le surnaturel.

Il n'y pas de secret caché, tout est révélé : le surnaturel n'existe pas, il s'agit simplement d'une nature que personne ne sait expliquer, qui ne montre pas encore son visage. La lycanthropie est peut-être une maladie rare, comme cette pétrification. Le Corbu comme un patient zéro, container d'une série de folies pathologiques, survivantes d'un passé impossible à contempler. Telle la Gorgone. Les canards avaient déduit que quelqu'un, pendant la projection, avait filé pour se transformer et intercepter l'homme à l'imperméable pour lui voler le camée – éventuellement agresser Colline après la séance, le camée agissant comme une balise de repérage. Mais qui avait quitté la salle pendant le film ? Les canards avaient soigneusement noté les allers et venues, et en avaient gardé trois noms : Mame Nakache était partie aux toilettes puis revenue, Choule avait disparu et Quinlan était sorti, téléphone portable en main, sans revenir non plus. Depuis, les canards exerçaient une surveillance subtile de ces trois personnes, sans avoir pour l'instant recueilli d'informations susceptibles d'isoler un suspect idéal – même si tout pointait vers Quinlan. La prochaine pleine lune était pour ce soir, peut-être allait-il se passer quelque chose, mais sans le camée, cela semblait compliqué.

Colline savait qu'elle avait rencontré la Gorgone, non pas son regard, mais son odeur. Une odeur qui, quand elle était assez forte, pouvait pétrifier. Ça et le bruit des sabots lui avaient donné assez d'indices pour tenter d'identifier la créature, que la mythologie connaissait sous le nom de Catoblepas. Une créature entre le gnou et le chien, au dos coiffé d'écailles argentées, le visage masqué par une épaisse touffe de cheveux. Le Catoblepas viendrait de Libye, ce qui fait sens, sa présence est rapportée par plusieurs observateurs antiques, dont Pline et même Alexandre le Grand, qui aurait perdu de nombreuses troupes. La caractéristique la plus intéressante du Catoblepas reste son mode de contamination : véritable sac de maladies putrides, il tue non pas en fixant sa victime, mais, relevant son regard, il laisse sa bave et la sécrétion de ses yeux émettre un poison gazeux si fort qu'il paralyse ses victimes. Mais comment un Catoblepas pouvait-il hanter Le Corbu sans être retrouvé ? Où se cache-t-il ?

Sur les genoux, flexion, flexion, flexion, ça n'en finira jamais, tout devient mou, comme du caramel, il y a des larsens dans les chansons, Sandra qui hurle qu'elle n'est pas Marie-Madeleine... Et une voix d'homme lui répond, la juge.

I'll never be Maria Magdalena
(You're a creature of the night)
Maria Magdalena
(you're a victim of the fight)
(you need love)
Promise me delight
(You need love)

What the fuck, arrête de voir des signes partout, Colline, tu vas te rendre malade. Mais c'est difficile, compte tenu de tout ce que tu sais d'elle, de ne pas considérer que Marie-Madeleine a son rôle à jouer ici. L'ironie de tout ça, c'était que la tradition ne faisait pas de Marie-Madeleine une vierge, bien au contraire, et c'était peut-être pour cela

que Le Gris avait tenté de la parasiter elle aussi. Depuis le vol du camée, Colline avait accéléré ses recherches et découvert – mais ce n’était pas un secret – que Le Gris et son associé géomètre Édouard Trouin, avaient voulu, au milieu des années 40, construire une cité idéale à la Sainte-Baume. Une basilique souterraine, édifiée à l’intérieur de la grotte de Marie. Traversant la montagne d’une femme, joignant les deux versants.

Le projet était ambitieux, encore une fois visionnaire. Après avoir passé la “porte de grâce”, les visiteurs auraient eu accès à une série de cryptes, de galeries le long d’une rampe hélicoïdale (le “chemin de perfection”), éclairé par des puits de lumière. Le long du chemin, plusieurs cellules, créées à partir de matériaux naturels, visaient l’épure, poussant au silence, à la réflexion. Une trajectoire ascendante, qui se concluait logiquement par la contemplation d’une lumière soudaine, grandiose, une vue sur l’infinie Méditerranée, à travers un jeu de prismes et de vitraux. Tout le monde avait trouvé l’idée odieuse, les vulgaires, comme les appelait Le Gris, n’avaient pas compris la dimension humaine et émotionnelle du projet. Les promoteurs avaient profité de l’aubaine pour envisager un espace de vacances “spirituelles”.

Il ne restait de la basilique qu’un souvenir, des livres, des cartes de ce qui aurait pu devenir un pèlerinage unique. Le Gris avait par la suite continué son travail sur la religion, notamment à Ronchamps, mais il n’avait jamais approché la puissance ésotérique de la Sainte-Baume. Là-bas, dans le sanctuaire de Marie-Madeleine, Le Gris avait voulu transmettre un message, une profession de foi, littéralement, qui devait illustrer toute sa carrière à venir, la première pierre d’un édifice spirituel : aucune frontière ne saurait résister aux élans de l’homme, aucune croyance ne pourrait entraver la danse des ténèbres et de la lumière, enlacement en lequel Le Gris avait placé sa démarche artistique. Cette même figure, incarnée de façon radicale

au Corbu, où tout se faisait en naviguant de l'un à l'autre, la bourrasque d'une clarté effaçant la douceur de l'obscurité.

Alors, peut-être était-ce qu'il avait réussi ici, après l'échec de sa basilique : l'Unité d'Habitation comme un bouchon de béton sur un combat éternel, sur un mouvement. Le Gris n'avait pas choisi l'emplacement du Corbu pour rien. Malgré le fait que la narration officielle fasse état d'un changement successif de trois positions pour ériger l'Unité d'Habitation, c'était bien ici, et nulle part ailleurs, que Le Gris voulait assoir son règne de béton. Ici, précisément, les griffes du Corbu s'étaient enfoncées, enserrant la beauté, sarcophage. Le Gris avait construit Le Corbu ici pour établir la toute-puissance du Modulor sur un lieu de culte ancien. Un lieu de culte féminin, forcément féminin. C'était le désir du Gris, passer en travers du dernier mystère qui se refusait à lui : celui de la femme.

Une idée, soudain. Et si les habitants les plus anciens – les femmes – du Corbu avaient des informations, ce serait logique. Simple à démêler. Mais qui parlerait ? Et quelles sont les bonnes questions ? Approcher un mystère se fait sur la pointe des pieds, comme Colline l'avait fait depuis le début de son séjour ici. Séjour qui se transformait en obsession. Pour le lieu. Pour les boucles. Éventuellement en parler à Flo. Mais il était fort possible que tout ceci soit un secret trop bien gardé qu'elle, Colline, n'y avait pas sa place. Pourtant, cela semble inimaginable : si Flo était impliquée dans le culte, elle n'aurait jamais accepté de la prendre sous son aile. Il n'y avait que deux solutions : soit Flo ne savait rien, soit tout ceci était un rite d'initiation, et Flo attendait que Colline prenne l'initiative.

Allez, encore dix minutes. Tiens bon, Colline. Promets-toi quelques bonnes résolutions. À chaque geste, lever de genoux, torsion, donne-toi une raison de continuer à te battre pour ce en quoi tu crois. C'est une course contre la montre. Quelque chose ici est à l'œuvre, dans

l'ombre, contre toi. Les boucles d'abord. Le camée ensuite. Peut-être une conspiration pour récupérer les anciennes reliques du culte dont tu voudrais, ne te mens pas, être la nouvelle prêtresse. Pour te prouver que tu le peux. Que tu peux être une femme aux yeux du cosmos, et pas dans ceux de cet homme qui fut toi. Tu as tout à gagner. Tu as déjà tout perdu. Alors sue, Colline, fonds, retourne à l'amibe, reviens-nous plus puissante, prête à en découdre. Finis ton mouvement.

Mistral noir

Ils ont annoncé le mistral pour ce soir. Mistrau, comme le nommaient les anciens. Un gros vent sec venu du nord, qui fait siffler les portes, vibrer le bois. Tout craque et penche, le bâtiment va peut-être se renverser sur le flanc, éléphant crevé. Dans ces moments de tension, Le Corbu devient sinistre. Ses habitants muets, portant leurs sacs de victuailles, se hâtent de rentrer chez eux. Derrière les fenêtres à chaque étage, le ciel dégagé de Marseille vire au gris métallisé sur les collines, des ombres glissent paisiblement dans l'air asséché. Dans ces instants où la nature s'impose à la ville, tout devient calme : c'est avant tout la fierté des Marseillais qui apprend à se taire. On marche courbé dans les rues, face à cette force nouvelle, qui oblige à la posture humble. Pour un peuple habitué à gonfler le torse devant les mouettes, ce sont des moments de doutes. On dit aussi qu'un certain type de mistral est plus dangereux que les autres : le mistral noir, le souffle qui rend fou.

Le Corbu tout entier brûle d'une fièvre qui précède la venue du mistral noir. Les plus anciens clament que la vie revient, telle une eau renouvelée. De nouveaux résidents emménagent, des jeunes avec des casquettes et des trottinettes, des moustaches et des tatouages qui papotent dans les ascenseurs. Une vraie smala qui se croit chez elle dans ces murs. C'est un exode, véritablement : on fuit Marseille

pour venir ici y retrouver une essence, un sens. Cette ville de caca est devenue une plaie ouverte, pourrissant au soleil d'un sud fascisé. On ne sait plus où vivre cette indolence, ce bon temps. Même la sieste semble un éden lointain, un âge d'or où les demi-rêves influençaient les promenades le long de la Corniche, les brasses du crépuscule. Au Corbu, désormais, l'espoir de goûter une dernière fois aux fruits de la Bonne Mère.

La télévision débarque un matin, pour rester camper jusqu'à l'exposition secrète, dont la rumeur a fait l'événement de l'été. Otari fascine, Otari subjugué. Les caméras de FR3 Provence sont d'antiques machines que personne n'a voulu changer depuis 1987 ; ici, on est nostalgique. Deux présentatrices en tailleur épaulettes se partagent l'antenne, pour faire un reportage en plusieurs parties – et en direct, sur le bon vivre du Corbu. Partout, les visiteurs affluent, pingouins, marsouins, tout le tintouin. Les couloirs sont ivres, les appartements ouverts à tout vent. Le restaurant fait salle comble midi et soir, l'hôtel est booké jusqu'en octobre. Même la boulangère doit faire trois fournées de navettes par jour, sans compter l'orgie de tropéziennes. Elle râle beaucoup, vient d'ajouter de nouveaux borborygmes à son vocabulaire. Pour Colline, elle a acquis une allure de grosse ourse blanche.

Pour l'occasion, le nouveau syndic a décidé de rouvrir les deux toilettes de l'immeuble, l'une au troisième, juste avant le jardin d'hiver, l'autre sur le toit, au pédiluve. On y retrouve de nouveaux tags, aux connotations bien d'ici : “dehors les bronzés”, “Forza Toulon”, “Oh hisse, l'enculé”. Des poètes se postent aux coins des rues, sur des caisses de figues molles, déclamant des vers félibriges approximativement retenus. L'arbre à palabres bourgeonne de citations de la Bible, du Coran et des livres de Mary Higgins Clark, il croule, s'affaisse. Flo lui a fabriqué une petite béquille, plantée dans la terre moite. De nouveaux tags apparaissent sur les pilotis et les murs bas du parc, glyphes secrètes plongeant résidents et pingouins

dans des abysses de suppositions. On annonce la visite de Jean Roucas, qui va venir poser ses valises de comique dans une des chambres d'hôtel. Il veut être le premier à l'expo.

Les ondes subtiles de Radio Corbu bruissent de rumeurs. Tout pointe vers une résolution du conflit des ordures – on voit peu à peu disparaître les distributions sauvages de déchets à chaque étage, c'est dommage, mais le récent local poubelle semble faire l'unanimité. Quinlan est la nouvelle figure du syndic. À la surprise de tout le monde, il a signé un accord avec la mairie, pour proposer plus d'activités municipales au Corbu : ateliers d'artistes ouverts au public, toilettes rénovées, l'école de dessin convertie en espace civique d'éducation au mieux-vivre ensemble. Quinlan parade dans les couloirs, ventripotent craquant les boutons de ses chemises roses à manches courtes. Il donne du camarade à droite, à gauche, serre les mains, ébouriffe les enfants qui chialent et touche le popotin des matrones étonnées. Ah, sacré Quinlan, quel communiste celui-là !

À la télévision, pour la quotidienne estivale en direct du hall du Corbu, où les jeunes font coucou à la caméra, la présentatrice dégouline sur son micro plat :

— On dit que pour sa prochaine exposition, dont il célèbrera demain l'ouverture, Sol Otari réserve une surprise à tout le monde. Hier soir, le maire lui-même a pris la parole pour annoncer le retour du Corbu dans l'escarcelle d'une ville qui l'avait, il est vrai, toujours un peu ignoré. Cette cathédrale du XX^e siècle mérite une nouvelle chance !

Cut sur le visage du maire, vieil empereur branlant, triple menton tremblant au-dessus d'un costume trop grand, debout sur le parvis de l'hôtel de ville, face à la forêt de mâts du port :

— C'est un moment important pour la vie culturelle de notre belle capitale méridionale. Enfin, le petit peuple peut profiter des merveilles artistiques traditionnellement réservées aux élites, cachées depuis trop longtemps. Il est temps de faire la paix à

Marseille, de réconcilier les communautés, et quel plus bel exemple que ce retour au Corbu, au berceau de ce qui a inspiré nos plus belles barres de cité, et qui regarde la mer et le futur avec l'aplomb d'un créateur radical, prêt à sacrifier sa vie pour le bien d'autrui, comme nous le faisons ici, tous les jours, dans notre belle république, avec le poisson et l'aïoli, le pistou dans le portefeuille et tout ce que la belle cité phocéenne nous offre comme potentiel pour le futur ensoleillé qui tape trop fort, et sans Paul Ricard, que serions-nous devenus ?

Tout le monde s'accorde à dire, dans les appartements surchauffés de l'Unité d'Habitation, que la droite est en train de s'approprier des mots et des concepts traditionnellement réservés à l'autre bord. On se demande si tout ceci n'est pas encore une mensongerie, comme on dit dans la garrigue, que ça ne cache pas un plan pour nuire à l'héritage. On croit avoir vu s'approcher sur la pointe des pieds, la nuit venue, des tracteurs qui se cachent derrière les platanes. Les chats se sont mis à hurler à la tombée de la nuit. On voit les chiens se renifler le cul à la queueleuleu. Les perruches dans le parc chantent, certains ont cru y reconnaître des hymnes de Cole Porter. Il y a des courants d'air impossibles, des glouglous mystérieux sans origine. Le silence est parfois insoutenable. Comme si, tout d'un souffle retenu, le lieu n'attendait qu'un moment pour basculer de l'autre côté, le versant liquide d'un monument.

Demain, les escargots

Après le cours, avant de reprendre ses recherches, Colline a vraiment besoin de prendre l'air. Les filles de la gym lui avaient proposé d'aller boire un café, mais non, décidément, Colline apprécie les gens à petite dose. Elle les avait regardées se déshabiller dans les vestiaires, pensive. Elle se trouve vraiment trop grassouillette, ses poignées d'amour comme des petites bouées de sauvetage au cas où le bateau coulerait. Les autres filles l'avaient acceptée sans poser de questions,

sans même la juger. L'une d'elles lui avait même fait un compliment. Ça l'avait rendue plus forte. Confiante en son projet. Non, Le Corbu ne va pas périr. Elle va percer ses secrets. Retrouver la trace du rituel ancien, célébrer la femme à nouveau. Renverser les énergies contraires.

*

Dans la troisième rue, Colline croise un premier troupeau de touristes, pingouins à la queueleuleu, avec leurs petits appareils photo rétro et leurs bananes autour de la taille. Tels des poissons-pilotes, les résidents se relayent pour les suivre, s'assurant qu'ils ne cassent rien. La situation devient incontrôlable. Les pingouins arrivent de plus en plus tôt, le restaurant a commence à servir des déjeuners discount pour les groupes. Ils bâfrent des navettes en riant, puis font des rondes dans les couloirs, repassant dix fois par le même spot. Plusieurs résidents ouvrent leurs appartements aux groupes, à des prix concurrentiels. Certains aiment parfois partager leur intimité avec les visiteurs. On parle d'intrus espionnant la vie au Corbu, planqués dans les douches, dans les placards. Colline a pensé poser des pièges à pingouins chez Flo.

*

Sur le toit, le vent s'est levé. Les cheminées du Corbu vagissent, des visages de pierre aux lèvres fines, Moaïs. Ces idoles polynésiennes, des dieux suggérant d'intimes oracles, toute la sagesse des résidents, filtrée par ces fentes, relâchée dans le ciel, accrochée sur les nuages, comme des mots sur l'arbre à palabres.

Il a plu la veille, une chaude pluie d'août, pleine de pisse. Chaque fois que l'eau emporte la ville, on a l'impression qu'enfin, elle sera nettoyée pour toujours de ses croûtes sèches. Mais non. Les croûtes sont tenaces. Résilientes. La ville entière est une croûte. Ramollie.

Elle baigne dans sa fange, mais ici, au-dessus du monde pourrissant, en son domaine, Colline marche pieds nus.

Colline a appris à aimer ce toit comme son propre jardin. Tous les matins, elle y pratique un prorituel, y fait une promenade structurée en trois actes, pour chaque section du lieu : elle commence par aller au sud, près du théâtre grec. Y exécute une danse sur l'esplanade du gymnase, mélange de yoga et d'expression libre. Elle y externalise ses envies de grâce. Et profite parfois du fait que le toit n'est pas ouvert aux pingouins avant huit heures.

Elle passe ensuite à la section médiane, où elle s'assoit pour prendre le soleil. Elle se console dans les lignes pures des structures qui y poussent, les terrasses menant au premier étage du gymnase, la haute tour des ascenseurs, et derrière elle, l'école de dessin sur pilotis et ses pentes d'accès délicates. La terrasse est interdite au public, une pancarte sur ses escaliers effrités signale le danger. Mais Colline aime y grimper, enjamber le grillage et se poser sur un banc, sous la tour. Le point de vue sur la Méditerranée est irremplaçable, elle la plonge dans une profonde méditation, aquatique.

Puis le passage à la troisième section. Le pédiluve et l'open space, les pentes, véritables rampes de lancement vers le vide. C'est ici que devrait se jouer le tout – d'abord la danse, puis l'inspiration, puis le pas dans le vide. Colline aimerait prendre son élan depuis le point le plus lointain du toit, courir très très vite, prendre appui sur la pente et se jeter. Les yeux fermés, prête à être cueillie par la grâce, cette grâce en elle qui lui donne des ailes. Un saut de l'ange dans l'eau de la ville, disparue dans un reflet sur les vagues de bitume. Instinctivement, elle pense avoir trouvé là, en elle, en travers d'elle, l'écho du plus ancien des rites à avoir été pratiqués ici. Se donner au monde, se donner à l'invisible.

En chute...

Comme le jour où elle a appris à nager.

*

Ce matin, pourtant, sur le toit, tout est différent. D'abord, dépassant près des bacs à fleurs en béton de la première section, Colline remarque l'anormale profusion d'escargots. Ça grouille dans la gadoue, sur les pentes des feuilles, sur les mobiles suspendus. Colline piste les escargots, ils sont partout, dans les interstices, sur les murs, grignotant les plantes. Une véritable invasion. Une colonie qui se développe tout doucement, suivant des rubans gluants où se noient les moucheron. Elle en attrape un par la coquille, sa maison, peut-être remplie de plein d'ustensiles comme la cuisine de Flo. Elle secoue pour voir si quelque chose tombe. L'escargot rentre ses antennes.

Ensuite, en passant devant le gymnase, Colline croise Choule qui fait sa promenade de santé.

— Le mistral noir, dit-il, les mains dans le dos.

— Gné ?

— C'est la catastrophe.

— De quoi parlez-vous ?

— Les gens se mettent à dire n'importe quoi, on se prend les portes, on s'engueule, vé, je te dis, même que des fois, il y a des accidents. Sur la vie de mon grand-oncle Goujat.

— Et ça arrive souvent, le mistral noir ?

— Nan, la dernière fois, c'était il y a une dizaine d'années. On s'en souvient ici, on a eu tellement de soucis, surtout avec les enfants, ils n'ont pas arrêté d'aboyer, certains ont fait pipi en levant la jambe.

Colline rit, se triture une mèche, louche pour défaire une fourche.

— Ça va être un beau bordel alors.

— Et si on faisait un scrabble ?

— J'ai piscine, dit-elle en s'esquivant.

Sur la terrasse du gymnase, les hommes de Sol Otari s'activent pour préparer la nouvelle exposition célébrant l'anniversaire de la mort du Corbu. Personne ne sait encore quel en sera le contenu – les dernières expos ont beaucoup polarisé les visiteurs, certains criant à l'insulte postmoderne, d'autres à la merveille métamoderne – *whatever*. Colline observe le manège d'un œil qui a du mal à se fixer, dans la lumière qui semble parfois balayée par le vent : ces ouvriers ont tous le même tee-shirt de marin, et des pantalons à patte d'éléphant. On dirait des grands matelots, à la carrure triangulaire. On dirait...

Six Modulors.

Ils se passent des cartons en poussant des grommellements de baryton, hop, hop, en cadence, presque une chanson. Leur rythme est industriel, leur ligne parfaite, géométrique. On croirait des robots programmés pour une seule fonction. Colline grimpe l'escalier menant à la terrasse du gymnase, enjambe le grillage fermé. Ces hommes sont impossibles à envisager. Le soleil les frappe en diagonale. Leurs ombres démesurées ont envahi la terrasse. Ils se passent les cartons de main en main, depuis l'immense tour des ascenseurs jusqu'à l'intérieur du gymnase, le long d'une chaîne, proches les uns des autres.

Vega s'amène, ses nouvelles moustaches fines comme un rappel d'autorité, ses muscles bandés sous une chemise à fleurs rose.

— Vous n'avez pas le droit d'être ici.

Il a brusquement changé d'attitude. Jadis courtois, affable, il s'est tendu, ses traits tirés. Des cernes énormes sous ses yeux hagards.

— Pourquoi ? Je suis résidente.

— C'est une propriété privée.

Elle regarde vers l'entrée du premier étage du gymnase. Elle voit les cartons s'entasser, d'étranges tuyaux, des câbles, des télévisions.

Des cages remplies de... coraux ?

— Qu'est-ce que vous fabriquez, ici ? dit Vega.

— Va te faire mettre.

Il tient plusieurs chemises, farcies de papiers de toutes les couleurs. Sur l'un de ses dossiers, sous le logo d'Aion, elle a le temps de lire :

“La main fermée”

27/08/15

Demain. L'ouverture de l'expo.

— Alors, cet accrochage, ça avance ? dit-elle.

Vega claque des doigts. Deux Modulors sortent de la chaîne arrêtée et s'approchent d'elle. Ils se ressemblent comme des jumeaux. De près, leurs visages lui disent quelque chose.

— Un élevage de clones ?

Ça lui arrive d'un coup : cette bouche comme un trait tiré sur de la pâte à modeler. Ces petits yeux enfoncés. Cette mâchoire rectangulaire, prognathe. Ces arcades sourcilières primitives. L'homme à l'imperméable, dans l'escalier.

— What the...

— Escortez la... demoiselle.

Ils la saisissent par le bras et lui font passer le portillon en la soulevant, la posant sur les marches. Elle leur fait deux gros doigts.

— Putain...

Elle descend, dans un état de colère qui la fait suer. Elle se pose dans la promenade, soleil dans le dos. Au-dessus, les hop hop reprennent, profonds. Elle regarde la cheminée sur sa gauche, les Modulors. La même allure : monolithes aux bouches de flûtes viriles.

Sur la colline

Une autre invasion a commencé dans le parc : des animaux partout sur la pelouse. Lamas, oui, mais aussi un petit buffle, des poneys, un

âne, et des couples de chameaux. Des touristes se prennent en photo avec les animaux, sans venir trop près.

— C'est quoi ce bordel ? demande Colline, en voyant les Castors émerger du hall par une porte latérale.

— Il y a un cirque sur le parking du Casino, répond Riri en s'approchant d'un poney. Ils font paître les animaux ici.

— C'est surréaliste.

Riri trifouille dans la crinière, essayant vainement de communiquer avec le nano-équidé.

— Ça va toi ? Pas trop chaud ?

Le mistral ne chasse pas la chaleur, au contraire. L'air est brûlant.

Tout au nord, près du jardin d'enfants, il y a le terrain de tennis. Deux vieux beaux y tapent la balle en bandeaux Björn Borg. Ce matin, attaché à un poteau derrière le muret grillagé du court, il y a un lama. La laisse est courte, alors pour se donner l'impression d'être encore libre, il va et vient sur une distance de trois mètres, suivant le mouvement de la balle.

Colline grimpe la petite butte pour se poser près du lama. Il ne la calcule pas, continue ses allers-retours. Elle n'essaye pas de l'atteindre. Elle s'assoit juste. Dans le parc, Riri et Fifi jouent à trappe-trappe entre les animaux, Loulou prend des photos avec son nouveau téléphone portable. Elle s'arrête pour taper un SMS. Lève les yeux vers Colline. Lui tourne le dos. Hum. Plongée dans le soleil, les yeux fermés, Colline passe le casque sur les oreilles.

Play.

Si les paroles

Sont un peu folles

C'est que les enfants

Inventent tout le temps

La Colline aux Coralines. Jean-Michel Caradec. Une chanson qu'elle n'a pas cessé d'écouter depuis la séance de cinéma. Se pouvait-il que

cette chanson l'eût marquée, plus jeune ? Lui devait-elle son prénom ? Son père, qui la lui aurait chantée... Son père... Son père auquel elle ne pensait jamais. Elle se doutait bien qu'il y avait là un nœud à dénouer, mais Colline n'avait jamais voulu s'en occuper. Elle avait préféré le laisser pourrir jusqu'à l'écœurement.

*Chasse l'autruche
à cache-cache elle truche
Quatre moutons
Fument sur le balcon*

Colline sait qu'il n'y a pas de sortie possible, à part le ciel. Qu'elle, Colline, se trouve au centre du Corbu. Que Le Corbu est au centre des petites collines, à l'intérieur des plus grandes collines qui cernent Marseille. Tout est Colline. Que seule la clé du rituel du bois sacré lui permettra d'accéder à ce qu'il y a en elle, les collines de son intimité. Qu'il faut agir, maintenant, et cesser de tourner autour. Mordre en travers.

*Changeons le monde
Une seconde
Ça ne fera pas de mal
Au règne animal*

Mais putain, c'est quoi exactement une coraline ? Juste le diminutif de Coralie ? Une sorte de petit corail ? Encore une légende dont elle ignore tout... Il y a sûrement un code à pénétrer dans cette playlist, chacune des chansons comme un caillou à retourner. Blondie. Sacha Distel. Un rapport ténu, supposé. Un mystère en creux, bercé par une série de conjectures – Colline est l'objet d'une attention particulière, par une présence ici qui utilise les pouvoirs du lieu pour... pour quoi ? Impossible de le savoir. Il faut te mettre en jeu, Colline, prendre plus d'initiatives, mais qui te dit que tu ne marches pas dans

un piège, comme la fille de Fibou, dont tu connais désormais le prénom.

La nuit qui tombe

Fait grandir les ombres

Garance. Garance était la fille de Fibou, portée disparue en 1979. Elle avait été à la maternelle ici. Ulysse était arrivé en 1960. Ça pouvait coller, il pouvait être le père. Fibou avait raconté à tout le monde que sa fille était morte dans un accident de bateau, loin, en visite chez son mari dans la Loire. Personne n'avait cherché à vérifier. Fibou avait fait son deuil, discrète, avait quitté la maternelle et ouvert sa brocante au coin de la troisième rue. Qu'est-ce que Garance pouvait bien faire dans la barque de Protis, des boucles rituelles ségobriges à ses oreilles ? Toufik avait-il un rôle à jouer dans sa mort ? Est-ce qu'Otari essaye de profiter de tout ce qui se passe pour faire aboutir son plan secret ? Plan secret opaque, impossible à exposer.

Il faut rentrer

Maman va s'inquiéter

Colline regarde son téléphone. Aucun SMS.

Son psy doit vraiment faire la gueule.

Elle tente.

“Je suis très occupée, mais on peut parler bientôt si vous pensez que c'est utile...”

Send ?

Send.

Fifi et Riri grimpent la rejoindre.

— Alors ? dit Colline.

— Alors rien, nib, walou, dit Fifi.

Elles expliquent que la Gorgone se planque. Les gens que les Castors ont espionnés pendant la projection – Quinlan, Choule –

n'ont rien fait d'inhabituel qui pourrait indiquer qu'ils sont des monstres. Il se pourrait même que la Gorgone n'ait pas été présente à la séance, et que l'attaque sur Colline n'ait été qu'une coïncidence, ou une opération dirigée vers le camée.

— Mais comment quelqu'un pouvait-il savoir que tu l'avais, ce camée ?

— Bah, je l'ai montré à tout Le Corbu pour l'identifier. N'importe qui aurait pu me mentir et me dénoncer à la Gorgone. Peut-être que je le lui ai montré directement.

— Il avait quoi de si spécial, ce truc ?

Colline n'avait pas fourni tous les détails de ses recherches aux Castors, la faute au labyrinthe de données dans lequel elle s'était perdue, dont le centre se refusait, un centre où, elle en était persuadée maintenant, elle avait un rôle à jouer.

— C'était un portrait de Marie de Sormiou, la proprio de la Magalone. Elle passait pour être une sorte d'occultiste, et que c'est dans sa citerne qu'on a retrouvé le bateau. À mon avis, elle est liée à ce qui se déroule ici.

— Et il se passe quoi ici exactement, Colline ? dit Loulou, qui arrive enfin, rangeant le phone dans sa poche arrière.

Loulou grandit vite. Semble un peu mieux maîtriser son corps. Elle ajoute de la couleur, quitte peu à peu ses défroques gothiques pour exposer ses épaules.

— Je ne sais pas.

— Colline, faut que tu nous fasses un peu confiance, on passe beaucoup de temps à s'occuper de tout ça, et on n'a toujours aucune trace d'Estérelle...

— OK, OK...

Colline ferme les yeux. Elle énonce patiemment toutes les bribes de savoir et d'intuition. Il y avait ici, jadis, un rituel païen, articulé autour d'un bois. Était-ce ici que Gyptis avait renoncé à ses vœux de célibat pour choisir Protis ? Pour Colline, infusée dans sa frustration, le mariage de Gyptis et Protis sonnait comme un renoncement : les

modalités de leur union en étaient la preuve. Les mariages celtes impliquaient le partage d'une coupe d'eau, que la mariée offrait au marié, en symbole de ce qu'elle acceptait de lui sacrifier. L'eau de Gyptis avait été puisée au point d'eau le plus proche, à savoir la Gouffone, qui prenait sa source... où exactement ? Dans la fontaine d'Ivoire, dans le massif de Marseilleveyre. Peut-être le don de cette eau sonna-t-il la fin du rituel, le début des guerres, une stérilisation, que le passage supposé de Marie-Madeleine, en route vers la Sainte-Baume, avait fini d'évangéliser. Le Gris était au courant de tout ça, il était allé sur le Mont Athos, il était au fait de la légende dorée, tout comme Ulysse venu ici plus tard, sur ces mêmes traces – se pouvait-il que les deux hommes se connaissent ? Ils avaient de toute évidence des buts différents. Se pouvait-il que leur lutte ait, d'une manière ou d'une autre, mené à la mort – au sacrifice – de Garance ? Le Gris avait construit Le Corbu pour utiliser ou contrer l'énergie du rituel, il avait tenté de le faire à la Sainte-Baume et avait échoué. Et peut-être Garance avait-elle été une victime innocente, poussée par Fibou et Ulysse. À moins que ce ne soit tout le contraire... et que Garance ait manipulé tout le monde.

— Y compris moi, dit Colline.

— Une conspiration à travers le temps, dit Riri.

Colline hoche la tête.

— Et tu penses que le retour de la Gorgone, c'est lié à ce rituel ?
Fibou morte, comme Garance ?

Colline se mord la lèvre.

— Et cette fille, là, la nana de Jésus ? T'es bien sûre qu'elle aussi elle a essayé de faire quelque chose ici ?

— Pour beaucoup, la légende d'Estérelle est née en Provence après celle de Marie-Madeleine.

— Oooh...

— Ouais.

— C'est un peu la merde quand même, non ?

— Un peu. Et puis...

— Quoi ? dit Loulou.

— Il se passe un truc dans le gymnase. Ils vont faire une nouvelle exposition. Personne ne sait ce qu'il y aura dedans, mais les précédentes étaient de plus en plus étranges. Il y a du rififi dans l'air.

— C'est vraiment bizarre, tu sais, l'art contemporain.

— Non. Autre chose. Ils ont des ouvriers.

— Ah oui, je les ai vus ! Fifi dit que c'était des frères jumeaux.

— Ils sont six !

— Ben, six frères jumeaux, c'est possible, non ? dit Fifi

— Non, je crois pas, dit Loulou.

— Tu crois aux Gorgones mais pas à des frères jumeaux ?

Fifi lui tire la langue. Dans le ciel, les corneilles tournent, comme un œil de cyclone se formant sur un soudain rideau de nuages noirs. En elle, une nouvelle association. Corail. Algue coralline. Le corail, plante mythique, née du sang de la tête de Méduse, posée par Persée sur un lit de varech après la défaite du monstre qui voulait avaler Andromède. Le corail qui devient pierre quand il est exposé à l'air. Colline regarde Le Corbu, ce grand corail.

— Colline, ça va ?

— Gorgeia.

— Hein ?

Elle secoue la tête, pour chasser les parasites. Tout est signe. Tout est correspondance. Elle lève les yeux vers le ciel. Les oiseaux de plus en plus fous. Un hurlement déchire la torpeur. Le reste va trop vite : des mouvements dans le jardin, des chameaux qui détalent. Des cris. Loulou qui dévale la pente. Riri qui se cache. Du sang sur la pelouse, un bouillonnement.

Il balletti

Toufik finit de programmer un petit script, qu'il compile rapidement, pour être sûr de ne pas louper le nouveau, quand il entend les cris venus du jardin. Il étouffe un juron, espère qu'il n'est rien arrivé à Colline – après qu'elle a tenté de fuir la Gyre, il avait dû repartir pour

essayer de mettre des bâtons dans les roues aux Modulors avant qu'ils ne puissent accélérer la Gyre – il avait dû choisir entre protéger Colline ou protéger Le Corbu. Il s'en veut, alors qu'il verrouille son bureau. Autour de lui, c'est la panique après l'accident : il y a des pompiers, des flics, des télévisions. C'est une catastrophe. Ça va contrarier tout. Ah non, non, bon sang. Pour se calmer, Toufik sort une clope, que le vent lui fauche.

Après que le chameau eut arraché la main du pingouin, Colline s'est levée pour emmener les canards au jardin d'enfants, où Sabri s'amuse à 1, 2, 3 soleil. Elle se pose sur un cheval monté sur ressort, regarde jouer les minots, puis observe la fin du chaos dans le parc, y voyant un parfait parallèle. Les secours sont vite arrivés, un subtil ballet qu'elle contemple d'un œil absent, progressivement perdue dans son dédale. Babette la rejoint, dans une jupe en skaï fuchsia.

— Dis donc, ça commence à être Diên Biên Phu ici, dit-elle en chipant une fraise Tagada à Riri.

Babette et Colline avaient continué à se voir après leur rencontre. Elle travaille trois fois par semaine sur le parking, ses clients sont discrets. Pendant ses pauses, elle vient apprendre à Colline à marcher correctement, lui donne des conseils de maquillage. Elle l'appelle sa "fille manquée".

— C'était trop bien, raconte Fifi à Babette, le chameau il avait la bouche pleine de sang avec ses grandes dents carrées, ça faisait vraiment super film d'horreur.

Sabri secoue sa main rapidement, comme il a l'habitude de le faire quand il est excité.

— Et il l'a avalée ?

— Je sais pas s'il avait faim.

Colline plisse les yeux. Le dealer de shit qui l'avait ramassée lui fait un signe de très loin. Elle va le rejoindre, il lui sourit, lui offre une taffe, qu'elle tire volontiers.

— Yo, y a un type qui a posé des questions sur ta gueule.

— Un type ?

— Un moustachu. Genre la cinquantaine, mais en très bonne forme. Un Marocain. Il parlait un drôle de patois, et il portait un machin sur le bras.

— Toufik ?

— Il a pas dit son nom.

— Qu'est-ce qu'il a demandé ?

— Des trucs sur tes habitudes, si on te voyait souvent, si t'avais un copain... On n'a rien dit.

Colline se retourne, regarde dans le parc. Le soleil tape fort, mais ici, à l'ombre d'un pin, il manque quelque chose. Putain... Elle revient vers Babette, toute flippée.

— Ben alors ?

— Le type dont je t'ai parlé, qui m'a attaquée. Il est ici.

Babette siffle.

— On va lui faire la peau.

Toufik s'est posté juste en bas de l'immeuble, face nord. Sur la pelouse, des résidents complotent.

— Le chameau lui a mangé le bras ?

— Vé, jusqu'au coude !

La police est venue puis repartie. On jase encore beaucoup sur ce qui s'est passé dans le jardin. Un pauvre touriste va connaître la gloire locale, a perdu une main, le chameau sera euthanasié. Le cirque a fait ses valises sans trop demander ni être payé. Pour la première fois depuis des mois, en ce milieu d'après-midi, Le Corbu est vide de tous ses pingouins. Ça va permettre de réfléchir un peu. Soudain, une énorme bourrasque de mistral vient le repousser. Un mistral dur, qui déjà le matin avait fait frémir tout le bâtiment. Dans la chaleur, le vent revient en force, tourbillonnant, levant du béton une plainte. Il regarde son bras paralysé, là où il a greffé le Power Glove qui lui sert à monitorer l'activité de la Gyre. Tous ses voyants sont rouges. Il lève les yeux, la voit descendre la colline avec ses copines. Dans une bourrasque, il disparaît, furtif entre les formes qui jonchent le parvis de l'UH.

Colline déboule dans le hall, ses mèches défaites en forêt de serpents – sale vent, sale. Il y a des voitures de police à l'extérieur, les silhouettes en uniforme debout avec leurs guns, voilées derrière la batterie de portes. Serge lève les yeux de ses caméras de sécurité. Elle se penche par la vitre du kiosque.

— Serge, faut que je rentre dans le gymnase.

— Ben, vas-y.

— Ils m'ont foutue dehors.

— Quand ?

— Ce matin. Il se prépare un truc pas net.

Il grogne. Quitte ses lunettes, se poste dans l'encadrement de la porte, maniéré, en décalage avec sa puissance. Il regarde à droite, à gauche.

— Tu veux parler de ces types, n'est-ce pas ?

— Oui.

Il soupire.

— Ils ont débarqué d'une camionnette noire, comme dans un de ces films de conspiration.

— C'est des robots ?

— Non, je crois pas. Ça existe pas les robots comme ça.

Elle lui raconte ce qu'elle a vu là-haut, le corail, les câbles. Elle a du mal à lui expliquer la nature de sa crainte, elle s'embourbe dans ses propres doutes.

— Il va faire quelque chose demain, Serge. La main fermée ! C'est un signe. Et le mistral noir qui arrive, juste au bon moment. Moi je te dis, c'est la cata !

Serge réfléchit.

— Tu as pu voir ce qu'il y avait dans ces cartons ?

— Nan, c'est pour ça que j'ai besoin de...

Voitures qui freinent, brouhaha, éclats de voix. Une délégation débarque dans le hall. Des types en cravates qui ont sué sous le cagnard. Les gens du syndic sortent de l'ascenseur pour les rejoindre, tout le monde papote, ils se serrent les mains, se complimentent sur

les cravates. Ils ont tous le cou trop long, on dirait des oies, des vautours. Au centre, le plus grand tourne sa tête d'autruche pour inspecter le hall, le plafond. Serge va pour les intercepter, mais un dindon l'arrête.

— C'est la mairie.

Il porte des verres miroirs Top Gun sa mère. Un gros dindon velu, prognathe.

— Il faut quand même signer le registre, lui dit Serge en se dégageant.

Le dindon glousse, prend le bic, le secoue. Il écrit un nom, fait une tache, jette le stylo.

— Qu'est-ce que vous foutez ici ? demande Serge.

— Nous venons pour l'inauguration.

— Demain ?

— Ce soir, c'est un privilège spécial.

Le dindon rejoint la ménagerie, ça caquète, ça s'engouffre dans l'ascenseur en repoussant une vieille dame et son cabas sur le côté.

— C'était qui ? dit Colline.

Elle regarde la signature. L'adjoint au maire.

Serge grogne.

— P'tin, ça pue.

— On peut essayer de rentrer dans le gymnase par la gaine 18.

— La gaine 18 ?

— Retrouve-moi ici vers huit heures, OK ?

Colline checke sa Casio.

— OK.

Par les vitres, il la voit parler à Serge. Ils s'échangent des secrets. Il est jaloux, maintenant. Il sait que Colline s'intéresse au vigile. Ce n'est peut-être pas réciproque, mais c'est suffisant pour l'irriter, réveiller son fond de jalousie non négociable. Il l'imagine déjà s'offrant à lui. Il serre les dents. Il est temps de passer à la vitesse supérieure, ou elle va lui échapper. Pour entrer dans Le Corbu sans être vu, Toufik ne peut pas se risquer à traverser par le hall quand il y

a trop de monde. D'ordinaire, il se faufile par l'escalier du troisième, s'il n'oublie pas de coincer la porte. Le plus souvent, il s'organise pour s'engager derrière quelqu'un qui sort par l'une des portes des escaliers intérieurs. Il lui arrive aussi simplement d'entrer sans regarder qui que ce soit, personne ne le reconnaît, à part Serge, qui pose un problème, mais Toufik fait attention de ne pas entrer pendant sa prise de poste. En dernier recours, il y a le monte-charge du local poubelle. Il pénètre dans le réduit – il faut une carte désormais, il en a volé une la semaine dernière à une petite vieille qui de toute façon, demande à d'autres de lui descendre les ordures – il se fout dans le monte-charge, direct le deuxième, la sortie la plus *safe*.

Le restaurant est bondé. L'adjoint serre des mains, sourire Stéradent – un vrai fils d'orthodontiste. Quinlan s'assoit, tout pompeux, déboutonnant sa veste yacht à deux boutons, lissant sa cravate tropicale. Colline remarque Flo en train de déguster un Bandol sur une des tables du fond.

– Flo, p'tin.

– Colline, tu veux un verre ?

Colline salue de la tête Mame Nakache, Choule qui tousse. Il a des cernes massifs sous les yeux.

– Il est en train de crever ?

– Non, répond Mame Nakache, pincée, c'est ce foutu mistral.

On dirait qu'il s'est fait tabasser par un poids lourd.

– C'est vraiment si dangereux ?

Elle lève les yeux au ciel.

– La dernière fois, j'ai dû manger un perroquet.

Colline prend Flo à l'écart.

– Flo, qu'est-ce qu'ils font là tous ces politicards ?

– Ils disent qu'ils viennent gérer ce qui se passe avec les touristes.

Mais Radio Corbu pense autre chose...

– Quinlan ?

Flo opine.

— Je crois qu'il y a une sorte d'entente entre le comité citoyen et la ville.

— Ça me fout la trouille.

— On va essayer d'organiser un contre-comité.

Colline se presse les yeux. Flo insiste.

— On va avoir besoin de toi.

Colline jette un coup d'œil à Quinlan, qui la voit depuis le fond. Il lui sourit, carnassier. Colline entraîne Flo un peu plus loin, à l'abri des oreilles indiscrètes.

— Flo, je pense que Le Corbu est en danger.

— Quoi ?

— Je peux pas t'expliquer, mais je crois qu'Otari n'est pas ce qu'il prétend être. Du moins, qu'il veut quelque chose et qu'il va se passer un truc demain, pour la fête. On parle même d'une inauguration privée, pour les élus, là, ce soir. Si ça se trouve, c'était ça le plan depuis le début.

— Tu as des preuves de tout ça ?

— Non. Mais je voulais te dire que je vais aller en chercher.

Flo la regarde, très inquiète.

— Écoute, il y a quelque chose que je peux faire. Mais c'est dangereux pour moi aussi. J'ai promis de ne plus jamais toucher à ça.

— Quoi donc ?

— Eh bien...

Du barouf dans le resto. Les élus se dressent, lèvent leurs verres de pastis en l'honneur de Dieu sait quoi. Il y a des dindons, des vautours penchés sur leurs assiettes de misère. L'adjoint autruche prononce quelques mots avec son accent exagéré, pour faire genre : je suis d'ici. Il déclame quelques vers d'un baladin local, *lou pescadou no pas fraichou*, tout ça. Quinlan prend la parole, gros dans sa veste. On sent qu'il met les formes. Il promet des choses inintelligibles, éructe en ténor : il chante profondément l'amour des institutions. Les autres entonnent un chœur chabadabada pour le soutenir. Ça dodeline, ça part en farandole, à la queueleuleu, presque une rumba qui explose en drapeaux français, pétards de célébration.

Ça sent le sperme et l'after-shave.

Toufik s'est posté devant le restaurant, il fait pivoter nonchalamment le petit tourniquet des cartes postales. Il a vu les élus défiler au rythme de congas imaginaires, en direction de la salle de réunion. Colline sort peu après, sans le voir, sans le reconnaître. Il ne s'est pas spécialement déguisé. Il a laissé pousser ses cheveux, sa moustache. Lui, le promis, corrompu. Lui, qui s'était rebellé jadis pour sauver la femme qu'il aimait. Et il allait recommencer. Protéger Colline, maintenant, à tout prix. Ne pas la laisser tomber amoureuse d'un homme qui lui prendrait tout.

Colline retrouve les Castors en train de faire des jeux de plateaux dans la salle des enfants, dans une autre pièce interstitielle entre le quatrième et le cinquième. Officiellement, Le Corbu n'a plus de club des enfants depuis le milieu des années 70, mais on ouvre parfois une salle vide pour les laisser jouer. Celle-ci a deux canapés défoncés, des tables avec des jeux de société moisissés – une Bonne paye de grand-mère, deux Monopolys, un Mille bornes et, oh, surprise, un Scotland Yard. Une affiche des New Kids on the blocks menace de quitter le mur. Loulou lit dans son coin, les genoux contre elle. Riri et Fifi sont assises par terre, leur petite queue blanche remue quand ils becquettent leur pain de mie en jetant les dés. Babette est là aussi, sur un pouf. Colline lui avait demandé de garder un œil sur les gamines pendant qu'elle faisait ses courses.

— 'Tain Colline, mais t'étais où ?

— J'avais des trucs à faire.

— Loulou, elle a parlé aux journalistes.

Loulou lève les yeux de son livre. Croise ceux de Colline. Se replonge dans ses pages. Elle lit le premier tome de Millénium. Porte du rimmel noir.

— Bon, les filles, dit Colline, faut qu'on s'organise.

Elle leur explique ce qu'elle va faire.

— Wowow, dit Fifi. C'est du lourd.

— Galactos 8000.

— Serge peut me faire rentrer dans le gymnase. Je ne sais pas trop ce que je vais y trouver, mais j'ai l'impression que ça s'accélère. Je sens... que Le Corbu change, et qu'on est au bord de quelque chose.

— Mais c'est super dangereux !

— Ouais, mais je pense que Flo va me protéger. Elle a dit qu'elle allait parler à quelques personnes. Ça va lui coûter, mais c'est OK.

— Et les voix ?

C'est Babette qui a parlé. Elle a allumé une clope, malgré l'interdiction de fumer ici. Colline voit une lueur s'éclairer dans l'œil de Fifi.

— Quoi les voix ?

— Tu penses que c'est Sol Otari qui te parle, non ?

Colline en avait discuté avec Babette, de ces voix, de ses nausées. Elle avait besoin d'une confidente.

— Je ne sais pas.

— Mets un bonnet.

— Par cette chaleur ?

— Tu as une autre solution ?

Éclats de voix, la porte s'ouvre. Nordine se ramène avec ses potes de la cité de la Cravache – construite juste en face du Corbu, sur son modèle de barre en béton. Ils sont en survêt, Colline les a déjà vus assis sur les rambardes derrière le jardin pour enfants. Elle ne sait si ce sont des dealers ou des zonards. Ou autre chose. Nordine fait un signe à Riri et Fifi, hoche la tête devant Colline, moins dégoûté qu'elle ne l'aurait cru. Il ne va pas jusqu'à lui adresser la parole. Loulou se lève.

— À plus.

Colline la regarde s'éloigner avec Nordine. Ouvre grand les yeux face aux Castors. Babette hausse les épaules.

— Bah...

8 heures.

Colline a passé son treillis, elle s'est dit que sûrement, elle allait devoir ramper dans un petit trou. Elle se regarde dans le miroir. Elle a tellement changé depuis son arrivée – elle a encore pris du poids, sa peau est comme un abricot de juin tout soyeux. Elle porte ses cheveux en gros chignon africain, piqué d'une fourchette en bois. Elle se trouve belle. Pour couronner le tout, elle enfle un bonnet islandais, dans lequel elle enfourne ses cheveux. Elle laisse dépasser une boucle, à laquelle elle a attaché sa clé de sol. Comme un bâton de sourcier, qui vibre en présence de l'eau.

Toufik ne l'a pas perdue de vue depuis qu'elle a quitté le club des enfants. Il ne peut plus se le permettre. Ses voyants n'ont pas cessé de clignoter, dehors, le ciel est devenu noir, le mistral a levé beaucoup de poussière. Tout le monde est rentré, on entend des alarmes venir de la ville. Des chiens se sont mis à hurler et d'inquiétantes nuées d'oiseaux ont commencé à tourner autour du bâtiment. C'est amorcé. Le Mystère est ouvert.

C'est l'heure de la sieste. Dehors, le mistral continue de semer la terreur, celle qui va pousser les habitants à se protéger du tarmac brûlé, calciné de crottes et de peaux de bananes. Au milieu de cette ville putride, baignant dans son jus, Le Corbu se dressera, fier et intact, à l'ombre de lui-même. Une cité radieuse, irriguant le monde d'une sagesse enfuie, issue d'un temps où les idées pouvaient circuler, où les expériences pouvaient avoir lieu. Mais le type d'expérience que Le Corbu voulait reproduire n'était peut-être pas possible, malgré l'optimisme de ses participants.

Colline entre dans le lobby, concentrée. Serge l'attend non loin du kiosque, une torche à la main. Des résidents se sont réfugiés près des toiles, assis sur le catafalque. Il y a des pingouins partout, terrifiés,

qui prennent des photos de n'importe quoi, juste pour se donner le droit d'exister.

— Prête ?

— Yep.

Il l'emmène au dernier étage, par le monte-charge.

— Et les élus ? demande Serge.

— Ils sont toujours là-haut.

— Qu'est-ce qu'ils trifouillent ?

— Une alliance entre le comité citoyen et la ville. Ils cherchent une solution aux problèmes des pingouins.

— Quels pingouins ?

Toufik se précipite vers les escaliers, quatre à quatre, les marches, la pierre défile, les interstices. Très très inquiet. Colline est partie seule avec Serge. Qu'est-ce qu'ils ont en tête ? Il espère qu'elle ne va pas faire de bêtises. Il tire de sa veste un plan du Corbu, essaye de deviner ses prochains mouvements. Si elle croise le chemin de celle qui fait plier, tous ses efforts auront été vains. Si le Mystère s'ouvre, que la main se referme, alors, alors... Toufik ne veut même pas y penser. Sa course devient désespoir, des traînées de larmes derrière lui, alors qu'il se dirige vers ce qui pourrait être une mort certaine.

Serge passe son bip pour déverrouiller l'accès du toit. Ils entrent dans le soleil couchant irradiant les nuages. Du bleu, du mauve tracent des autoroutes dans le vaste ciel. Le toit se refroidit, grouille d'escargots. Les Modulors ont quitté la terrasse. Glapissent trois mouettes.

Serge l'emmène dans la première section, juste sous la grande cheminée Moaï. Il ouvre une porte à sa base, avec sa clé spéciale. Libère l'entrée d'une petite salle. Descend deux marches, se plie en deux dans le réduit.

— Tu viens ?

Avant de pénétrer dans la pièce, Colline regarde autour d'elle. Puis au-dessus, le géant de pierre à la bouche fendue, qui ne dit rien.

Pense que dans un instant, elle va contempler son intimité, lui de l'en-dedans, comme regarder dans le pantalon d'un dieu.

— OK.

Elle pose une main sur le cadre de la porte, entre. L'air est sec, doux, presque moisi. Elle s'engage sous l'ouverture au plafond, où s'engouffre l'air. Elle devine tout en haut la fente de la cheminée. À ses pieds, une grille d'aération, qui fait remonter l'air à travers tout le bâtiment. Serge lui montre un boyau souterrain.

— La gaine 18 traverse toutes les sections du toit, en grand circuit. Tu peux passer par-derrière ou par là. C'est le gymnase. Tu vas sûrement trouver deux ou trois trappes pour entrer. Fais attention, c'est tout petit, ils te verront vite. Mais tu auras peut-être le temps d'apprendre quelque chose.

Il lui donne la lampe.

— Je vais rester dans les parages, pour surveiller, des fois qu'ils te sortent un peu violemment.

Il a dit ça sans humour.

Colline fait cliquer sa lampe.

Toufik est arrivé juste derrière, le temps de les voir tourner vers la droite, vers le théâtre grec. Le ciel est noir, noir. Personne ne se balade, le vent balaye tout, la poussière s'enroule, gronde. Brusquement, tous les voyants de son système grillent dans un *pfioooooon* déprimant. Il tapote, prend son tournevis, essaye de tout rebooter, sans succès. Il jure entre ses dents. Se débarrasse de son surplus – qu'importe l'information maintenant. Il sort de sa poche la seule chose qui pourrait réellement l'aider, une bande de cuir percée d'un trou. Il regarde sa main ouverte. Il sait qu'il n'aura qu'un aller-retour, pas plus, avant que le cuir ne cuise, enflammé par le frottement ici... et là-bas.

Colline s'est allongée dans la gaine. Rampe entre deux épaisses plaques de béton, entre le toit et le huitième. La lampe dévoile des cailloux, des microparticules. Les restes d'un oiseau mort, rongé

depuis longtemps. Une odeur de javel, puis de pourriture. Rester fixée devant. Parfois, des objets, parvenus ici par miracle : un briquet, une boîte de Playmobil jaunie. Les échos des bruits l'édifice. Ici, l'inverse du sol artificiel. Peut-être découvrir une autre indice, qui sait, un autre vestige, l'espoir de trouver un sens, une clé dont elle a besoin pour décoder le bâtiment, son existence, la conspiration qui lui a donné naissance. Elle, comme serrure, à travers qui doit se faire le passage d'un état vers un autre, ce qui était jadis, ce qui sera de... Là, entre deux, elle s'arrête. Quelque chose. Un bruit. Un roulis de cliquetis. Les bruits de banquet. Un roulement qui passe lentement au-dessus d'elle, comme une énorme boule, puis qui se meut latéralement, pour descendre et disparaître.

Toufik arpente le toit, caché derrière les murs sculptés. Il repère Serge, debout près de la tour des ascenseurs. Il semble chercher quelque chose. Toufik fouille dans son sac à dos, sort son taser. Attend que Serge ait le dos tourné. S'approche sur la pointe des pieds, furtive petite ombre délitée par les restes de soleil. D'un coup, il se dresse, enfonce le courant dans le corps du vigile. Serge vacille un instant, mais il est trop résistant. Il se retourne, prend Toufik par le col.

— Putain, t'es qui toi ?

Toufik gémit, lui balance un coup de pied dans l'entrejambe, sans succès. Serge hurle, le projette contre le parapet. Toufik se relève, lui tourne autour, voudrait se jeter sur lui et lui ouvrir la gorge avec ses ongles.

— Serge, commence Toufik. Ne te mêle pas de ça.

— Qu'est-ce que tu lui veux à Colline ?

— L'aider.

Les deux hommes ne se quittent pas des yeux. Si l'un d'eux venait à craquer, l'autre en profiterait pour l'achever.

— Tu as déjà essayé de la tuer.

— J'avais pas le choix.

— Pourquoi ?

Toufik mesure ses pas chassés. Ouvre ses mains comme des griffes. La porte du toit s'ouvre, un couple de résidents vient y déguster des pizzas. Assez pour détourner les yeux de Serge une nanoseconde. Toufik se jette sur lui, vise les jambes, le plaque au sol. Serge essaye de l'atteindre, mais Toufik connaît sa prise – une fenêtre de quelques secondes pour se débarrasser de l'adversaire. Il sort de sa poche une seringue, la décalotte avec les dents, lui enfonce dans le mollet. Un hurlement.

Colline est restée quelques minutes, à guetter le retour du bruit de banquet. Sans succès. Continuant sa reptation, elle trouve bientôt un passage en pente sur sa gauche, qui mène à une ouverture dans le sol d'un débarras, masqué par une planche qu'elle déplace. Un autre placard. Elle éteint sa torche, se hisse. Des caisses de fleurs mortes partout. Elle fouille pour voir si ça cache quelque chose, mais non. Juste des fleurs fanées. Elle se fraye un chemin entre les caisses, découvre une porte. L'entr'ouvre. Un petit corridor, une série de marches. Elle doit être juste derrière le gymnase, dans cet alignement de salles qu'on peut voir sur le toit – la plupart sont vides, leurs fenêtres réparées au scotch. Un Modulator se déplace devant elle, elle se plaque contre le mur, il ne l'a pas vue. Il porte quelque chose entre ses bras, des fleurs coupées, mouillées. Colline attend qu'il disparaisse pour se faufiler dans le couloir et suivre ses traces. Elle trouve en haut des marches une petite cuisine, qu'elle sait se situer derrière le bar. Elle saisit un couteau, puis se met à quatre pattes. Regarde.

Toufik traîne le corps endormi de Serge derrière la tour des ascenseurs. Il s'accroupit pour le fouiller. Trouve les passes qui permettent d'ouvrir les portes que lui, Toufik, malgré ces années de vie parasite, n'a jamais pu ouvrir. Le tourne sur le ventre. Bon. Il va rester inconscient longtemps. Laisse-le à la merci des Modulators. Et pendant ce temps-là, trouve un moyen de retrouver la trace de Colline, quelque part dans ce dédale entre le gymnase et la tour,

vortex où se noue le sacrifice. Entre ses dents, Toufik jure. De son gilet de survie, plein de poches remplies de gadgets et de bonbons, il tire un hameçon, qu'il suspend à une ligne déroulée de sa manche. De la poche droite de son treillis, il tire une canne télescopique, qu'il déplie de moitié. Sifflotant nerveusement, il accroche la ligne, fait quelques moulinets, puis sourit. Il recule dans l'ombre de la terrasse, s'efface dans les ténèbres en ricanant.

Colline se glisse dans le gymnase, juste derrière le comptoir du bar. Elle se lève doucement, ne laisse dépasser que ses yeux. La salle principale est dissimulée par un immense rideau, tendu sur toute la longueur. Opaque. Impossible de distinguer ce qui se passe derrière. Parfois, un Modulator sort pour aller prendre une des caisses, déposées au bas de l'escalier qui donne sur la terrasse. Des voix s'approchent depuis le couloir.

Quinlan discute avec Vega.

— Ne vous inquiétez pas, dit le gérant de la galerie.

— Ils ont décidé de vous rencontrer. Je ne suis qu'un intermédiaire.

— Où sont-ils ?

— Au troisième.

Vega regarde sa montre.

— Très bien, mais faisons vite. Tout est prêt.

Ils la devancent pour rejoindre le couloir. Avant de disparaître, Quinlan jette un coup d'œil derrière lui. Colline se cache à temps. Se mord la lèvre. Bon sang, réfléchis ma grosse, réfléchis. C'est pas le moment de se faire prendre. Tu sais comment entrer. Tu pourras revenir. Barre-toi et lève une armée. Pourtant, pourtant, la curiosité est totale. Aller voir derrière le rideau. Ce qui se dissimule là-dedans. Les secrets. Tout exposer. Tout comprendre. Tout savoir. Elle se relève, couteau à la main. S'avance. Un Modulator lui tourne le dos. De si près, elle voit qu'il ne sue pas. Le rideau est tout proche. Juste là. Elle tend le bras. Elle sent le contact du plastique. Devine des formes nouvelles, un éclat de verre, comme un reflet. Elle a le temps d'entrevoir une chose impossible, que son esprit n'arrive pas à

enregistrer comme réel. Une perspective. Un paysage. Un renversement.

Son téléphone sonne.

Bordel de psy.

Le Modulator réagit. Son visage tourne autour du cou sans que son corps ne bouge. Les petites fentes de ses yeux ouvrent en elle un abysse de terreur. Il se jette sur elle, la saisit à la gorge. Elle sent l'étreinte se refermer, il la soulève, avec une force inouïe. Il est bien plus fort que celui qu'elle a rencontré dans l'escalier. Ses pieds quittent le sol, elle essaye de lui donner des coups de baskets, elle a mal partout, elle sue, elle grince des dents, elle va bientôt se mettre à pleurer. Des deux mains, elle saisit l'étranglement, mais rien à faire, elle abandonne lentement son souffle, perdue dans le regard amorphe du Modulator, deux petites étoiles qui brillent dans le néant.

Le Gris en Athos

Sa tête est pleine d'escargots qui grignotent la salade de ses pensées. Elle émerge, fixant la géométrie de la pièce qui se construit lentement autour d'elle.

Des murs de béton nus. Elle, attachée avec du gros scotch sur une effrayante chaise en plastique noir, neuve, moulée d'un seul bloc, toutes ses arêtes saillantes – l'œuvre d'un designer fou. Un générateur portable dans un coin, posé sur un socle à plusieurs pattes, comme une grosse veuve noire. Deux portes. Colline entend un long ronronnement, lointain, derrière les mètres de pierre. Un roulis à intervalles réguliers. Les bobines des ascenseurs. Elle peut se trouver n'importe où au Corbu. Mais la brutalité des murs, ainsi que la taille du plafond ne ressemblent pas à ce qu'elle a vu des pièces

interstitielles. Plutôt une de ces chambres vides attenantes à la terrasse du gymnase. C'est étrange, elle n'a jamais vu cet endroit, pourtant elle connaît Le Corbu comme son propre corps. N'oublie pas Colline : ceci est ton corps. Et si c'est le cas, où dans ton corps es-tu ?

Un Modulator entre en boitant par la porte de droite. On dirait un gros bébé maladroit enfermé dans le corps d'un prof de gym un peu brute. Il tire un minuscule chariot repas, coiffé d'un moniteur antique et de plusieurs racks – des petits déjeuners, des outils. Dans l'un d'eux, ce qui ressemble à l'unité centrale d'un C64, un clavier plein de taches, une souris et son tapis Jem et les Hologrames. Le Modulator tourne autour du chariot pour câbler la machine aux prises multiples du générateur.

— Dites-donc..., dit Colline, sibylline.

Le Modulator continue son travail sans la remarquer. Elle l'observe, dans ses mouvements millimétrés, mécaniques, placides et plastiques.

— Vous êtes une sorte de robot ?

— F.U.C.K, se contente-t-il de répondre.

— Parce que franchement, c'est du beau boulot. Je savais que Sol Otari avait de la thune, mais là je dois dire que je suis impressionnée. Vous avez une IA ?

Le Modulator pose deux petites enceintes de chaque côté du clavier, appuie sur le bouton de démarrage, entre quelques commandes de ses doigts rectangulaires. L'image sur le moniteur se brouille. Le Modulator grogne, puis sort par la porte de droite. Silence. Sur l'écran, les lignes de rafraîchissement tracent lentement un sigle. Un glyphe. Sol Otari. Une voix désincarnée qu'elle reconnaît immédiatement.

— Bonjour Colline.

Elle étouffe un juron. La voix est émise par un synthétiseur d'époque, visiblement mal réglé. Le glyphe tourne autour de lui-même, une incantation.

— Espèce de fils de pute de putain de taré...

— Tss-tss... Je ne sais pas d'où te vient toute cette haine. Tu es parfois la caricature de toi-même, tu sais ça ?

Elle l'entend rire, d'un son buggé. Elle a envie de pulvériser l'écran. Il suffirait de basculer la chaise, de la briser pour se libérer. Mais les Modulors seraient sur elle en un instant. Elle respire fort, Colline, sa rage lui troue le ventre.

— Qu'est-ce que vous fabriquez ici ?

— On peut se tutoyer, non ?

— Vous êtes une sorte d'otarie, c'est ça ? Pourquoi vous cachez-vous ? Vous avez peur de quoi ? Vous n'aimez pas jouer à la baballe ?

Elle essaye de l'imaginer derrière sa console, dans son aquarium, battant des nageoires. Avec un petit casque en mousse et un micro.

— Eh eh (l'otarie hoquette) non, Colline, non. Je me cache, car je ne peux pas me permettre de prendre le soleil de Marseille. J'ai la peau très sensible.

— Pourquoi vous ne me parlez pas directement ? Vous avez perdu le chemin ?

— ...

— C'est à cause du bonnet ?

— ...

— Sérieux ?

— Ahahah, non. Ça me coûte trop d'énergie d'établir des contacts directs. J'ai besoin d'économiser.

— Pour l'exposition.

— Oui.

— Qu'est-ce que vous allez faire exactement ? C'est vous, les bruits de banquet ?

— Si je te le dis, tu m'obéiras ?

— Mais allez vous faire enculer !

— Hum.

Elle a touché quelque chose.

Otari reste silencieux.

— Comment ça se fait que personne ne vous empêche de comploter ici ? Et c'est quoi ces zombies ?

— Souviens-toi, ce gymnase est une propriété privée. Quant à ces zombies, comme tu dis, tu le sauras bien assez tôt si tu continues à me défier.

— J'ai pas peur des otaries.

Une pause.

— Et je pense que vous avez besoin de moi, c'est ça ?

Elle entend un clic à l'intérieur de l'ordinateur.

— Colline, Colline... Tu es un mystère. Si je ne te connaissais pas aussi intimement, je dirais que tu joues un rôle, mais je sais au fond de toi que tu es une croyante, n'est-ce pas ?

— Qui êtes-vous ?

— Je vis dans les plus profondes lignes de faille de ce monstre de béton, Colline, dans ses fractures.

— Vous n'êtes pas réel.

— Et toi, l'es-tu ?

Il rit, un grincement digital.

— Si tu savais combien j'ai aimé te voir vivre ici. Tu fais partie de ces murs. Tu t'es drapée en eux, comme dans une nouvelle peau, une mue à l'envers. Personne avant toi n'avait autant saisi l'âme de cette pierre brute.

— Vous êtes Le Gris, n'est-ce pas ? Sa mémoire, enfermée dans un ordinateur, ou je ne sais pas...

Il rit, plus vite.

— Non, non, mon Dieu, non. Je suis né ici, oui, dans le premier appartement construit. Mais non, je ne suis pas lui. Ou du moins, pas entièrement...

Il soupire, pour autant qu'une otarie virtuelle puisse émettre un son s'approchant d'une lassitude trop humaine.

— Et, oui, tu as raison. J'ai besoin de toi. Sinon, il y a longtemps que je t'aurai écrasée. Il faut que tu fasses quelque chose pour moi, quelque chose que ni moi ni mes hommes ne pouvons faire.

— Et si je refuse ?

— Laisse-moi te raconter une belle histoire, Colline.

L'écran dissout son glyphe pour afficher une carte de la Grèce, puis un zoom pixel par pixel d'un des trois doigts de la Chalcidique : la péninsule de l'Akté.

— En 1911, pendant ses voyages de jeunesse, celui que tu appelles Le Gris s'est rendu en Grèce pour y étudier l'architecture. À Paris, on lui avait révélé l'existence d'une mystérieuse grotte sur le Mont Athos, région christianisée d'où les femmes étaient exclues. Dans cette grotte, il y aurait, paraît-il, une construction unique dans les annales de l'humanité. Un parfait dispositif, destiné à accueillir un rite sacré qui se pratiquait sur la péninsule depuis des millénaires. On lui avait dit : c'est le visage de Nature qui va t'apparaître. Comme tu le sais, même jeune, Le Gris était obsédé par les relations de l'homme et de la nature, et quoi qu'en disent ses biographes, il avait un vrai fond spirituel. Imagine-le, debout sur le pont avant de son bateau, scrutant la montagne sacrée ; elle émerge en Technicolor du bleu de la houle, un pic plus haut que le ciel, une montagne en forme de mamelon : le Mont Athos. Pour lui, qui arrivait d'Athènes, ça a dû être un choc.

Colline ricane.

— Tu n'aimes pas comment je raconte ?

— Vous pensez vraiment que je vais croire vos salades ?

— Libre à toi d'y croire ou pas.

— *Fair*.

— Débarqué à Agiou Pavlou, Le Gris est resté deux jours à observer les prières des résidents, avant de partir pour les falaises de Karoulia, où on lui révéla le chemin vers la grotte. Les gens étaient superstitieux, ils croyaient tous que la Vierge marchait sur les crêtes parfois, mais ces apparitions ne donnaient pas lieu à des célébrations : la plupart des témoins devenaient fous ou se suicidaient du haut des falaises. Peut-être aucun homme n'était-il destiné à contempler ces mouvements venus d'un autre monde. D'autres histoires circulaient : comment Poséidon avait créé l'île en jetant des rochers à la face des Titans, pourquoi les oiseaux volaient si bas le long des côtes – pour protéger leurs œufs des serpents

vengeurs. Le Gris connaissait toutes ces histoires, il s'en était nourri pour élaborer un fantasme grec. Il avait même touché la main de Marie-Madeleine, qu'on disait pétrifiée. Mais il choisit d'ignorer les avertissements des villageois de la vallée où il établit son camp de base. Tous, ils lui déclarèrent que la grotte était gardée par une créature infernale, un monstre venu de l'antiquité, dont le seul regard pouvait tuer. Pis encore, ce démon pouvait contaminer quiconque le toucherait.

— Une Gorgone.

— Une des trois sœurs, oui, chacune défendant un morceau de rituel antédiluvien, qui présidait au monde avant même la venue de la conscience ; une en Athos, une à Cerna, et une autre... en Provence. Un triangle sacré, inviolé jusqu'à l'arrivée de l'homme et sa soif de vengeance.

Larsen dans la voix.

— Ce qu'il a trouvé dans la grotte du Mont Athos, personne ne le saura jamais. Moi-même, je ne peux que faire des suppositions – mais je pense que pour la première fois, il a vu ce qui se cachait derrière le voile de Nature. Il l'a soulevé. Il a vu son visage.

Son visage. Le Visage.

— Quand les moines de Megistis l'ont retrouvé, une semaine plus tard, échoué sur les rives d'un torrent, Le Gris avait perdu la tête, il chantait.

L'ordinateur ronronne, cliquette.

— Entre ses fines lèvres parcheminées, une litanie : “Le langage des pierres, elles m'ont dit le nom du Prince et de la fille du Roi. Le langage des pierres, elles m'ont dit le mariage, et les vastes fleurs qui poussent entre leurs mains, les unissant. Le langage des pierres, elles m'ont dit le Lieu où les contraires se nouent, l'écrin du Pacte.”

Silence à nouveau, puis l'asthme du C64.

— Comment vous savez tout ça ?

— Il me l'a dit.

— Vous le connaissiez.

— Mieux que personne. Mais c'était un homme discret. Même dans ses moments de faiblesse, il n'osait se dévoiler.

Colline meurt d'envie de poser dix mille questions, mais elle se retient, par méfiance.

— Quoi qu'il en soit, Le Gris commença à faire des cauchemars, et c'est à la même époque qu'il confia à ses proches être visité par un corbeau, qui lui parlait la nuit pour le pousser à se tuer. Personne n'a jamais vu ce corbeau, on a supposé qu'il était avant tout dans sa tête. Ses proches s'inquiétèrent, on pensait que lui, le borgne, se prenait pour le dieu Odin, célèbre borgne amateur de corbeaux. Mais rien dans la vie du Corbu ne montra qu'il désirait y mettre fin. Il fit de ce corbeau son totem. En 1920, après une grave crise qui devait le laisser alité pendant des semaines, hanté par ce qu'il avait vu en Athos, il céda et décida de prendre le nom du Corbusier.

Le silence s'installe entre l'ordinateur et Colline, comblé par les infimes grésillements du système.

— Toute sa vie, il l'a passée à tenter de retrouver ce Visage. Et pourquoi pas l'embrasser. Ça lui ressemble.

— Pourquoi vous me racontez tout ça ?

— Parce que je t'aime, Colline.

— *Bollocks.*

— J'aimerais que tu m'embrasses.

— Tu veux pas que je fasse le ménage non plus ?

— Enfin, tu me tutoies... J'aimerais que tu me voies comme un ami. Comme tu le sais sûrement, je dispose de moyens amplement suffisants pour te faire du mal, à toi et à tous tes petits amis.

— J'ai pas d'amis.

— Tu n'es pas aussi solide que tu le penses. Si tu fais ce que je te demande, il ne leur arrivera rien. Mais par mesure de sûreté, je préfère que tu sois certaine que je suis une personne de parole.

La porte de gauche s'ouvre, entrent deux Modulors, un corps suspendu entre leurs bras.

— Serge !

Le vigile semble inconscient. Il a saigné de la tête.

— Il n'est pas mort, mais il est désormais à moi. Nous l'avons retrouvé dans notre périmètre de sécurité, je pense qu'il devait être votre plan de secours... Malheureusement pour lui, il ne vous sera plus d'une très grande aide.

Les Modulors disparaissent par l'autre porte, qu'ils verrouillent derrière eux. Des bruits mécaniques se font entendre. Cliquetis. Rouages.

— Ne pleure pas, Colline. Il va faire partie de ce lieu, plus qu'il n'en a jamais rêvé.

— Je ne pleure pas.

— Épouse-moi, Colline.

— C'est pour ça que tu m'as emmenée ici ?

— Oui.

— Pourquoi moi ?

— Pourquoi pas ? Notre union serait l'égale de celle de Protis et Gyptis.

Colline ne dit rien.

— Alors ?

— Pourquoi tu fais tout ça ?

— Tout quoi ?

— La barque, le gymnase.

— Toi plus que quiconque, tu devrais le savoir.

— Le Mystère, c'est ça ?

Il ricane, krkrkrkr.

— Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ?

— Les mots que tu utilises. Désuets. Obsolètes. Je préfère penser en termes de processus.

— Parce que tu es un programme sur une disquette ?

— Crois ce que tu veux. Je ne vais pas te révéler mes plans, mes désirs. Je laisse cela à la fiction. Ici, c'est le réel, plus réel que le réel. Tu as voulu mettre les pieds dans mes affaires, très bien, mais tu dois en assumer les conséquences. Je suis le Maître du Jeu. Je l'ai toujours été, et je le serai jusqu'au bout.

Elle grince des dents.

— Je te laisse avec ma proposition. Quand tu auras une réponse à me donner, crie.

L'écran s'éteint en un pschiiit.

Putain, Toufik

Une heure. Deux heures. Les bruits derrière la porte se font brutaux. Des hurlements. Serge. Une torture. Insupportable à entendre. Comme une session chez un dentiste qui tourne mal. Colline serre les dents. Ne pas craquer. Ne pas laisser voir sa détresse pour un homme qu'elle connaît à peine. L'envie lui prend de hurler pour appeler quelqu'un, tout faire cesser et s'offrir à l'otarie comme une balle. Mais non, réfléchis Colline, réfléchis.

Colline regarde autour d'elle, ne trouve rien qui pourrait l'aider à se sortir de cette situation. Ses mains sont solidement attachées. Malgré ses deux issues, la pièce est un bunker ne laissant filtrer aucun air. Tout ce qui lui reste, c'est son monde intérieur, celui où elle réinvente le réel, celui où le mensonge se transforme en possible. Mais progressivement, elle sent que l'intérieur et l'extérieur se mêlent, que de façon inattendue, son regard sur elle-même change. Otari... Cette voix la hantait. Elle l'avait catégorisée masculine, Otari lui-même ("lui-même") se conjugait au masculin. Mais pourquoi sentait-elle une variance ? Un masque. Comme si Otari voulait encore cacher sa véritable identité, celle d'une femme. Pensait-il pouvoir mieux la séduire, mieux la contrôler, en se faisant passer pour un homme ? Cette possibilité ouvrait des perspectives vertigineuses : et si Otari n'était qu'une manière qu'avait Colline de continuer à se juger ? Colline ? Tu t'écoutes ? Tu es certaine de ne pas être en train de devenir folle et de projeter ton inconscient sur ce corps de béton ?

Les cris de Serge cessent soudain. Des bruits de vaisselle qu'on range puis un Modulator sort, portant un tablier couvert d'une sorte de liquide bleu. Elle a le temps de voir à l'intérieur de la pièce : un énorme bloc de béton, percé de sangles oxydées. Du sang. Beaucoup de sang.

— Qu'est-ce que vous lui avez fait, bande de salauds ?

Le Modulator traverse la pièce pour sortir de l'autre côté.

— Réponds-moi, fils de pute !

Le Modulator s'arrête, se retourne.

— Vas-y, viens.

Il s'approche, curieux, comme un gros chien.

— Tu sais parler ?

Le Modulator la regarde comme un objet étranger.

— Vas-y, essaye.

Il penche la tête sur le côté.

— Tais / Toi.

— Bieeeeeen... Tu peux me dire un truc gentil ?

— Tais / Toi / S'il / Te / Plaît

— Pas mal. Tu es quoi exactement ?

Il se redresse, tout fier, cage thoracique ouverte.

— MK/III.

— Tu es un robot ?

Pas de réponse. Juste ces fentes sous les sourcils, qui s'ouvrent à peine.

— Qui t'a créé ?

— Je / Viens / Du / Solide

— Quel solide ?

Il l'ignore et sort. Elle reste seule, attentive au moindre bruit. Plus rien. Elle baisse la tête sur son torse, épuisée. Tout son corps tendu semble vouloir se couler hors du scotch, s'enfuir en amibe. Sa tête est pleine de vagues qui vont et viennent sur une décision impossible à prendre. Otari lui a clairement signifié qu'elle avait son rôle à jouer dans la tragédie grecque qui se déroulait ici. Une tragédie aux rôles informels, un sens mythique caché par des siècles de chuchotements.

La question est de savoir si c'est un rôle attribué par le cosmos, ou si elle dispose de son libre arbitre. Elle n'est PAS la réincarnation de Gyptis. Alors, quelle solution ? Une seule, complexe, dangereuse. Jouer le jeu d'Otari, et improviser ? Jouer la montre, espérer un moyen de fuir et d'alerter les résidents sur ce qui couve ici... quoi que ce soit. Elle se résigne, c'est un gros risque.

Allez.

Elle appelle :

— Hey ! C'est bon ! Marions-nous !

Un temps.

— Viens me chercher !

La porte de droite s'ouvre, entre un Modulor en marinière, suivi d'un autre en marinière. Nouveauté : ils portent cette fois des bérets. Ils la détachent. La prennent par le bras.

— Mais, putain, vous me faites mal !

Ils l'entraînent vers la sortie, loin de l'ordinateur et de la porte derrière laquelle est enfermé Serge. Elle se débat entre ces bras trop raides, elle leur hurle des saloperies. Ils la traînent dans le couloir, néons au plafond, un escalier qui descend. Mais vers où ? Toutes les perspectives lui semblent inversées. Elle ne voit pas où se situe cet escalier. Rien ne fait sens : là où devrait se trouver une loggia, une étape interstitielle, elle ne voit qu'un infini déroulé de béton presque noir, strié de coulées blanches organiques. Combien de temps vont-ils descendre ? Peut-être l'emmènent-ils voir le corps de Sol Otari, dans son aquarium.

Tout arrive au ralenti. Dans un moment de grâce, elle voit la tête du Modulor partir sur le côté, fracassée par ce qui semble être la pointe d'un harpon. L'autre se retourne trop tard, son œil droit explose en purée écarlate. Il tente d'agripper quelque chose qui passe rapidement, des éclats de métal réfléchissent la lumière des néons, une cisaille. Colline se rend compte qu'elle tient une main sectionnée – elle crie, de surprise plus que de dégoût, lâche le membre et recule. La forme imposante du Modulor chancelle, puis une ombre

l'enveloppe. Tout craque et le corps massif s'écroule. Silence. Remonte la silhouette d'un petit homme coiffé d'un casque de soldat. Ses yeux brillent. Malgré la moustache, elle le reconnaît.

— Putain, Toufik...

Elle lui saute dessus. Commence à le frapper.

— Espèce de sale fils de pute !!!

— Mais arrête !

Il se protège autant qu'il peut avec son unique bras, mais elle ne le lâche pas, le frappe encore et encore, comme pour expier toute cette rage en elle contre lui et ses manigances.

— Colline, arrête !

Elle remarque un couteau dans sa ceinture, elle le dégaine et lui pose sur la gorge. Elle halète, en manque d'oxygène, incapable de respirer correctement, une douleur dans son bas-ventre, sa tête qui tourne.

— Donne-moi une seule bonne raison de ne pas t'éventrer, là, maintenant, tout de suite.

— Tu as besoin de moi pour sauver Le Corbu...

— Je vais te me...

Des bruits plus bas dans les escaliers, une troupe de Modulors qui rapplique en renfort.

— Colline, écoute-moi, si tu as du mal à respirer, c'est parce que nous ne sommes pas où tu crois. Il faut qu'on rentre chez nous. Je suis venu te chercher pour t'aider, mais tu dois m'écouter, faut vraiment qu'on se tire d'ici !

Elle le lâche, recule, épuisée, sanglotante. Elle sent qu'il dit vrai, car elle n'a plus de force en elle, la pression à ses tempes est immense, pulsations qui semblent vouloir l'écraser à chaque nouvelle inspiration.

— Faut... aller chercher Serge !

— Serge est foutu, Colline...

Des bruits au-dessus. Ils sont coincés. Elle entend Toufik souffler entre ses dents, il empoigne son sac à dos et fouille dedans. Elle le regarde, fascinée par le bric-à-brac qu'il porte sur lui, des câbles qui

pendent, des diodes qui clignotent. Sa vision se floute. Toufik la saisit par le poignet. Il sort deux mitaines en cuir, en enfile une sur sa main libre, lui met la seconde. Il s'approche d'un bloc de béton. Il fait un geste, le béton commence à fondre. Comme une petite mare, mouvements concentriques fluides et hypnotiques. Là, entre deux états, il tend la main devant lui. De l'autre, il l'attrape par le coude.

— Ferme les yeux.

Elle ferme les yeux. Elle se sent partir loin. Le souffle lui manque. Une chaleur, sur ses paupières.

Quand elle ouvre les yeux, elle est allongée dans une cage d'escalier, devant une loggia. Dehors, la nuit est tombée. Plus de bruit. Elle inspire une énorme goulée d'air. Ses poumons, petits poumons, reprennent vie. Elle sent le sang irriguer toutes ses petites cellules, elle se rallume doucement. Toufik s'est écroulé, épuisé. Sa main droite est cramée, libère un filet de fumée. Elle s'avance vers lui, le retourne. Il la saisit immédiatement par le col.

— Me touche pas !

— Rends-moi mes boucles, enfoiré...

— Tes boucles ?

Il ouvre la bouche pour dire quelque chose.

Comprend soudain.

— Tes boucles ? Mais tes boucles, c'est Otari qui les a. Et il a la camée, et l'idole d'Artémis amenée ici par les Grecs, et le bateau de Protis. Et tout le reste, qu'on ne connaît pas, tous les trésors que l'histoire de ce lieu a pu amasser pour dire la vérité sur ce qui se passe ici. Le Mystère.

Elle le regarde sans comprendre, ses yeux vacillent. Ils se relâchent mutuellement, une entente implicite. Elle recule contre le mur, se prend la tête entre les mains.

— P'tin, mais c'est quoi ce bordel...

— Ton corps n'est pas habitué à la pression du béton, si tu étais restée là-bas plus longtemps, ça t'aurait mise à la merci d'Otari, et il t'aurait convertie.

— C'est ce qu'il a fait à Serge ?

Toufik hoche la tête. Il tire son gant avec ses dents, le pèle comme une ancienne peau.

— Comment c'est possible, tout ça, au Corbu ?

— On n'était pas au Corbu.

— Pas au Corbu ?

— On était à l'envers.

— WTF ?

Il souffle entre ses dents.

— Colline, il va falloir que tu me fasses confiance. Ce que j'ai à te dire va te paraître impossible et...

— Confiance ? Après ce que tu m'as fait ?

— Je t'ai sauvé la vie, mais ça, t'es bien trop conne pour le capter.

Il soupire.

— Otari a pris le contrôle de mon corps dans le sol artificiel. Je me suis battu contre lui, pour ne pas te livrer à lui. Il te voulait, Colline. Il te veut toujours. Maintenant, tu es revenue et depuis, il n'a de cesse de t'attirer vers lui.

— Toi aussi tu t'es servi de moi.

— Quand tu comprendras ce qui est en jeu, tu me pardonneras. En espérant qu'il ne soit pas trop tard.

— Trop tard pour quoi ?

— Il compte canaliser l'énergie créée par les célébrations de la mort du Corbu pour...

— Il a dit qu'il voulait m'épouser.

Une pause.

— Otari, tout ce qu'il souhaite, c'est être libre. Il est prisonnier, depuis la construction.

— Mais c'est qui ce type ?

— Je ne sais même pas si c'est une personne ou un programme ou autre chose. Il a des pouvoirs qui me dépassent. Je ne peux pas t'en dire trop. N'oublie pas qu'il peut potentiellement accéder à tes pensées...

Il regarde les murs autour de lui, inquiet.

Il y pose sa main valide.

— Le bâtiment est ébranlé. Ça va très vite. La Gyre est affolée.

— La Gyre ?

— C'est le mouvement concentrique de l'énergie sur laquelle est construit le bâtiment. Je la monitore comme je peux, c'est elle qui est la source du Mystère. Elle est sous contrôle, grâce aux griffes des pilotis. Mais Otari essaye de la déstabiliser depuis des mois. Il profite du mistral.

— Et Garance ?

Il la regarde dans les yeux. Elle y lit une détresse profonde, malgré l'âge. La perte d'un amour, plus vaste que le cosmos.

— Je l'aimais. C'est Celle qui fait plier qui l'a tuée.

— La Gorgone.

Il hoche la tête.

— Moi, j'ai toujours habité ici. Mes parents m'ont placé dans la maternelle, et c'est là que je l'ai rencontrée. Sa maman était maîtresse. On est tombés amoureux très jeunes – on s'est amusés à jouer Protis et Gyptis. Et puis, on a grandi, on s'est un peu perdu de vue, et Garance...

Sa voix se brise.

— Elle est tombée sous l'emprise d'un homme.

— Ulysse.

— Il avait réussi à convaincre Fibou de faire de sa fille une nouvelle Gyptis. Il voulait réactiver ce que Le Gris avait étouffé : ce que la Gyre laissait apparaître si la danse et le mariage étaient pratiqués, comme dans l'ancien temps. Le Mystère. Mais la Gorgone ne nous a pas laissés faire. Elle a cru qu'Ulysse voulait le pouvoir pour lui, car c'était un homme. Elle a attaqué Garance. Et moi, j'avais juré de la protéger, même après qu'elle m'eut confié ce qu'Ulysse projetait d'accomplir. Tu aurais dû la voir, me dire tout ça, comme moi je te le dis. Elle espérait changer le monde. Elle pensait que le Mystère rendrait toute la joie volée. Qu'il pourrait pleuvoir de la grâce.

Il regarde dans le vide, son visage accusant son âge pour la première fois.

— J’ai réussi à repousser la Gorgone. J’ai perdu mon bras.

— Tu voulais la protéger comme tu me protèges moi ?

Il hoche la tête.

— Quand on a trouvé le placard, j’ai compris que c’était le moment pour moi de revenir. J’avais des micros partout ici, depuis que j’étais parti après l’accident – j’étais au courant de ce qui se passait. Je suis venu dans l’espoir d’accéder à la chambre secrète, que je savais protégée par la Gorgone. Garance y était, je l’avais laissée là au moment de fuir. Mais j’ignorais qu’Otari avait déjà commencé à avancer ses pions.

— Et c’est quand il m’a vue qu’il a décidé de faire quelque chose.

— Il t’a sentie, oui, et il m’a utilisé pour te soumettre.

— Pourquoi tu ne m’as pas dit tout ça plus tôt ?

— Parce que je ne pensais pas que tu pouvais être une nouvelle Gyptis, Colline. Parce que tu n’es pas...

— Une vraie femme ? C’est ça que tu veux dire ?

— Oui.

— Pourtant, Otari le pense.

— Je crois qu’il a besoin de recréer le mariage sacré, celui qui permettait au Mystère d’exister – l’union d’une prêtresse et d’un étranger, un homme choisi. Il a besoin d’un dernier symbole. J’ignore si le mariage est la condition du Mystère, ou simplement une cérémonie dont nous avons perdu le sens. Mais il sait, et il se prépare.

Il s’agenouille, ses yeux brillent d’une passion intense.

— Nous devons prendre le contrôle de la Gyre avant lui. Et pour cela, nous devons faire ce qu’Ulysse voulait accomplir – dévoiler le Mystère. Et c’est toi qui dois t’en charger.

— Pourquoi moi ?

— Parce qu’Otari t’aime.

— Et toi ? Tu m’aimes comme tu aimais Garance ?

Il la regarde longuement. Ses yeux se voilent, comme s’il réalisait soudain ce qu’il était en train de faire.

— Tu as raison, je ne peux pas te forcer à faire tout ça. Tu dois choisir toi-même ta place. Je dois m'occuper de certaines choses. Je n'avais pas prévu tout ça. Je te retrouve dès que je peux.

— Je ne sais pas quoi faire.

Elle vient de confesser son impuissance, elle s'est vue le faire, elle qui se croyait plus forte que lui. Mais Toufik n'en profite pas.

— Nous avons très peu de temps devant nous, Colline. Pense de moi ce que tu veux. C'est maintenant ou jamais que nous devons le frapper, Otari mobilise toute son énergie. Nous pouvons passer entre les mailles de son filet. Mais pour cela, nous devons savoir qui il est exactement.

— Il a dit qu'il était né ici.

— Il t'a dit ça ?

— Oui. Je suppose qu'il essayait de m'impressionner.

— Mmh...

— Il a dit : dans le premier appartement construit.

— Le premier appartement... mmh... ce serait le numéro 1, de la première rue ? Ah, je ne sais pas... Il faut que je vérifie.

Il se relève.

— Où tu vas ?

— Trouver Otari.

— Et moi ?

— Toi, tu ne bouges pas. Si je n'ai pas donné signe de vie avant le gala, fuis, le plus loin possible.

— Je ne peux pas.

— C'est ton choix.

Il la regarde, presque pris de pitié, après des semaines, des mois à l'avoir fantasmée.

— Tu vas t'en sortir, t'es une grande fille maintenant.

Sa condescendance dépasse les bornes. Elle le gifle, d'un coup. Pour tout ce qu'il vient de lui dire, pour tout ce qu'il reste à faire. Il ne réagit pas. Elle le gifle à nouveau. Il cligne simplement des yeux.

Puis :

— OK.

Il l'abandonne, au milieu de ses questions, de ses espoirs. Elle n'a pas la force de lui courir après, son corps ne répond pas, il a besoin de rester là, tout mou, tout liquide, comme ce béton qu'elle avait vu. Ce n'était pas un rêve, ou une hallucination. Tout cela était vrai. Otari l'avait fait passer dans un Corbu qui n'existait pas, du moins pas sur ce plan. Ça lui paraît impossible, pourtant, si elle s'accroche à son instinct, à ce que tous ses sens lui hurlent, elle sait, elle sait au fond d'elle que tout est vrai. Le Mystère, Gyptis, la célébration.

Rush jusque chez Flo. Elle perd une barrette en route, dérape pour la récupérer, s'engouffre dans l'escalier au moment où des pas menacent de l'intercepter. Furtive, elle grimpe au troisième sans s'arrêter, même plus le temps de souffler là, se rue dans l'appartement, personne encore, les clés, monte à l'étage, traverse le couloir penché, ferme la porte de la chambre, fonce sur son lit, dégage ses pompes, en boule dans le lit au milieu de ses trésors, tout ce qu'elle a pris au Corbu, son monde à elle, son corps. Sous la couverture, elle respire fort. Elle cligne des yeux. Elle écoute. Rien. Il n'y a plus personne. Son cœur ne cesse de mourir. Elle prend appui en elle, à sa source. La chambre est *safe*.

Tout est *safe*.

Elle sort son téléphone de sa poche. Signal faible. Un message en attente. Le SMS que son psy lui avait envoyé quand elle avait voulu regarder derrière le rideau.

SMS de son psy.

“Appelez-moi. C'est très important.”

Elle se recroqueville, ses genoux, ses bras, son menton, et pour la première fois depuis trop longtemps, se laisse aller à pleurer.

Le cadran

Le salon du 60 est déjà plein. Flo s'active entre le four et le buffet dressé sur la table du séjour, Mame Nakache tend les plateaux de petits fours mal cuits, de bouts de tarte glaireux. Les invités sont trop polis pour dire quoi que ce soit, ils mangent du bout des lèvres. L'épais sirop d'orgeat aide à faire passer l'infâme festin.

C'est Flo qui a eu l'idée de la réunion. Une situation de crise appelle une cellule de crise. Il y a les canards assis sur leurs petites fesses emplumées – Loulou est toujours en vadrouille – le docteur Choule, Sabri, le cordonnier, la boulangère. Ses longues jambes croisées, Babette textote sur son portable : Colline avait demandé sa présence au grand chagrin de Flo, qui ne comprend pas ce qu'elle fait là, elle n'est même pas résidente.

— Moi non plus, je ne suis pas résidente, lui avait répondu Colline. Mais Babette fait partie de la Cité, elle vit sur ses terres, de son travail.

Devant les protestations de Flo, Babette avait sorti de son sac des caramels au beurre salé. C'est fou l'effet que ça peut produire, des bonbons au bon moment. Les canards s'étaient jetés dessus, Babette, leur nouvelle meilleure amie de tous les temps et pour toujours.

Flo rassemble des miettes sur le ciré de la table.

— Il faut un contre-comité de résidents pour s'opposer aux magouilles de Quinlan.

— Et l'association des résidents ? dit Colline.

— L'association, c'est bon pour les spectacles. À partir du moment où on se frotte au syndic, c'est une autre histoire.

Colline s'est assise sur les marches de l'escalier, les jambes croisées. Remarque son lacet défait sur sa petite basket blanche, il bouge quand elle remue le pied. Une mèche lui glisse devant la bouche.

— Serge pensait que Quinlan et la mairie essayent de prendre le contrôle du syndic. Qu'une fois aux commandes, ils pourraient se débarrasser du bâtiment. Après l'affaire du chameau, toutes les excuses sont bonnes.

Colline repense à Serge. À ce qui lui est arrivé. À la possibilité que plus jamais elle ne le revoie tel qu'elle l'a connu. Que ça la rend triste, car elle lui faisait confiance. Elle pouvait compter sur lui.

— Si c'est ça, dit Mame Nakache, alors tout est foutu.

— Ça ne veut pas dire qu'on va capituler sans rien faire, dit Choule.

Tout le monde semble d'accord pour dire que la situation est inacceptable, car aucun résident n'a été invité à l'inauguration spéciale ce soir, une rumeur persistante ("Ils ont même invité ce grand idiot de Roucas"), et que les pingouins se multiplient à vue de nez, ils font caca partout et mordent les enfants.

— Flo, j'ai quelque chose à dire.

— Sur le syndic ?

— Non.

Tous la regardent en clignant des yeux.

Colline se redresse, prend son souffle.

*

Là, entre le moment où elle parle, où elle annonce son intention d'empêcher Sol Otari de sortir de sa prison de béton, elle sait qu'elle a franchi un point de non-retour. Qu'à partir de cet instant précis, il ne faudra plus s'arrêter pour réfléchir. Plus s'interrompre pour penser et mettre bout à bout des suppositions. C'est la dernière ligne droite. Tu te souviens, ce saut, sur le parapet, que tu as voulu faire ? Te lancer sans filet et t'élever, prise en charge par le destin, qui viendrait te cueillir comme un ange pour te déposer dans une mer de plumes. Tu te souviens. Tu sais que c'est ça qui va se passer : un saut dans l'inconnu, tes bras comme des ailes, espérant que le destin t'accepte.

*

C'est Riri qui parle en premier.

— Et heu, tu veux dire que tu étais pas au Corbu ?

— J’y étais, mais je n’ai pas reconnu l’endroit. Toufik m’a dit qu’on était “à l’envers”...

— À l’envers de quoi ?

— Du Corbu ?

Choule lève les bras au ciel.

— Ça n’a aucun sens !

— Qu’est-ce que tu as vu derrière ce rideau, Colline ? demande Flo, distribuant des bouts de pains rassis couverts de tapenade.

— Je ne me souviens pas. Ou plutôt, je me souviens, mais c’est comme si ce que j’avais vu était impossible à envisager avec les mots. Avec les mots que j’ai à ma disposition.

Elle se rappelle d’une sensation plus que d’une image : derrière le rideau, dans le gymnase, un renversement, un vertige, un haut-le-cœur. Elle essaye de la représenter à voix haute, ses mains décrivant un arc de cercle, puis s’inversant en élégante rotation.

— Une tarte tatin, dit Fifi, sa petite queue remuant.

Un silence accompagne ses mots. Colline acquiesce.

— De l’autre côté. Peut-être qu’il existe deux Corbu différents, et que l’un et l’autre peuvent communiquer. Toufik a pu venir me chercher là-bas... Il a ouvert sa main pour établir un passage dans le béton.

Choule se lève, secouant sa patte folle.

— C’est le mistral, je vous dis. Il rend tout le monde maboul, même les murs deviennent fous...

Le salon se perd un peu en palabres. Mame Nakache chante une vieille chanson tunisienne.

— Méboule, méboule, mééééboule...

Il n’a pas tort. Colline était-elle réellement en train d’entraîner tout le monde dans sa folie ? Un tourbillon qui la pousse à se justifier dans ses choix de vie, dans cet enfermement. Elle n’a pas mis le nez hors des limites du Corbu depuis quatre mois. Quelque chose en elle s’accroche à tout ça. Comme si rompre les frontières la ferait revenir en arrière. Dans son ancien corps. Dans son ancienne vie.

Non, non. Hors de question.

Flo nettoie son tablier.

— Colline, tu sais, je parle au nom de nous tous, on t'aime beaucoup, mais là, tu vas trop loin.

— Je vous dis la vérité. Il faut faire quelque chose, sinon Otari va se libérer – peut-être qu'il est prisonnier de cet autre côté, et qu'il veut venir ici. Et en se libérant, il va tout détruire.

— Tu crois vraiment tout ce que Toufik t'a dit ?

— Oui. Je crois qu'il est comme moi, une victime collatérale. Mais il a son propre agenda, qui n'est pas forcément le nôtre.

— Il veut empêcher Otari de s'échapper ?

— Oui, mais peut-être pas pour les bonnes raisons.

Un ciel sombre qui s'est agrégé au-dessus du Corbu, une vaste soupe où parfois pulse une lumière.

— Ici, il y a un pouvoir, que Toufik appelle la Gyre. C'est elle qui fournit l'énergie du Mystère. Je pense que Le Gris voulait maîtriser cette énergie, et qu'il a érigé l'Unité d'Habitation pour la dominer.

— Mais pourquoi ?

— Parce qu'il ne pouvait pas supporter que le contrôle du monde vienne d'autre chose que d'un homme comme lui ? De lui-même ? Si ce lieu est sacré, c'est parce que la nature y existe librement. Pour Le Gris, c'était une aberration. Souvenez-vous, il voulait refaire le monde à son image.

Écoute-toi Colline, lui murmure une petite voix très virile au fond d'elle-même. Tu n'as pas l'impression de l'entendre parler à travers toi, l'esprit du Gris ?

— Mais enfin, dit le cordonnier, c'est impossible, ce n'est pas sur ce terrain qu'était censée être bâtie l'Unité à sa construction, ça ne peut pas être un choix délibéré.

Colline le sait. Le Corbu devait à l'origine être édifié à la Madrague – tour près de Sormiou, sur un plan de trois bâtiments, mais les risques architectoniques étaient trop importants. Puis on suggéra au Gris de construire une seule unité sur Michelet, mais côté sud, juste à côté de la Magalone. Mais les études d'une station d'épuration le rendirent inconstructible. On parlait d'établir le projet sur les

hauteurs de Saint-Barnabé, mais Le Gris ne s'intéressa pas à la proposition et intrigua pour obtenir le terrain juste en face de la Magalone, un terrain où, à la Libération, on entassait les tanks. Un terrain au centre duquel coule un petit ruisseau, la Gouffone, et peuplé de platanes centenaires. Il devra alléger son programme architectural, mais en octobre 46, les travaux commencent. Rien n'est une surprise : la Madrague est au plus proche du point d'arrivée des Phocéens, la Magalone est un lieu occulte détenant un certain nombre de réponses. Tout poussait le Gris à venir s'installer ici, dans ce quadrilatère ésotérique. Certains disent qu'il savait dès le début où il voulait ériger ce qu'il appelait sa "griffe".

— Non, poursuit Colline, Le Gris savait ce qu'il faisait. C'était ce qu'il avait voulu faire à la Sainte-Baume, et qu'il voulait réaliser ici. Je crois qu'il a réussi, mais qu'Otari tente de reprendre la main, à sa façon. Car ici, c'est un terrain de jeu pour les religions : les Grecs sont venus avec trois divinités, Artémis, Athéna et Apollon – il y avait d'ailleurs trois temples à Marseille. Ajoutons à cela l'héritage de Marie-Madeleine, et le Mystère du Bois sacré, qui précède tout. C'est une sacrée soupe, et je crois que Sol Otari a passé ces trois dernières années à piller toutes les reliques pour réussir à vider Le Corbu de son sens.

— Une coquille vide, dit Riri.

— Qui n'attend qu'une seule chose pour s'écrouler, comme un château de cartes...

— Que Quinlan et ses nazis soufflent dessus.

— Les requins se mangent entre eux.

— Que la soupape de la Gyre saute, précise Colline.

Mama Nakache lève les yeux au ciel.

— Alors c'est ça, maintenant tout le monde la croit !

Mama Nakache sort de son sac un flacon de parfum et commence à vaporiser le salon. Elle lui apparaît soudain, dans son tailleur rose saumon et ses bijoux qui font des bruits d'usine : un grand flamant dodu, haut sur pattes. Colline sourit. Tout le salon est un petit zoo. Les deux canards, la chèvre Choule, flamant Nakache, la taupe

cordonnier et le petit hamster Sabri, qu'elle découvre pour la première fois dans sa fourrure avec ses dents en avant, grignotant un cookie sans gluten sur le canapé, les pieds ne touchant pas le sol. Et, Flo, qui ne change pas. Jamais. Comme Quinlan.

— Choules, vous la croyez aussi ? dit Mame Nakache en rangeant son flacon.

Le docteur hausse les épaules.

— J'ai déjà entendu plus fou pendant le mistral noir.

— Moi je te crois, dit Fifi.

Flo hoche la tête.

— Je te crois aussi, Colline.

Le cordonnier semble fasciné par le problème.

— Malgré le fait que je pense que cet endroit est un puits de raison, je me suis toujours méfié de cet Otari. On ferait bien de s'y intéresser un peu.

Babette regarde à droite, à gauche, scrutée.

— Moi ? Je m'en tape. Je suivrai la gamine jusqu'en enfer.

La boulangère grogne, et Sabri glousse.

Mame Nakache pose les mains sur sa taille.

— Et vous allez me dire que Fibou est morte tuée par une Gorgone, c'est bien ça ?

Silence glacial dans l'appartement.

Mama Nakache éclate de rire.

— On nage en pleine science-fiction.

— Mame Nakache..., dit Flo.

— Quoi ?

— Si Colline dit vrai, alors c'est très grave, ce qui a lieu ici. Souvenez-vous, on a tous prêté serment de protéger cet endroit. C'est notre maison ici. Même si ce qui se produit à une explication rationnelle, nous devons aider Colline. Elle est de notre côté.

Mame Nakache soupire, s'assoit.

— OK, OK. Admettons qu'un taré veuille faire sauter Le Corbu, pour Dieu sait quelle raison. Qui peut nous aider ?

— On ne peut avoir confiance en personne, répond Colline.

— La question qu'on devrait logiquement se poser, dit Flo, c'est comment Otari va s'y prendre pour se libérer.

Colline regarde Flo, une joie immense qui lui monte à la gorge, l'envie de l'étreindre, de lui faire des bisous.

— Toufik ne t'en a pas dit plus que ça ? dit Choule.

— Non. Il a juste parlé d'utiliser la Gyre.

— Qui l'a mis en prison ?

— Le Gris ?

— Non, Otari a dit... qu'il était né dans le premier appartement construit. Et qu'il partageait quelque chose avec Le Gris...

— Le premier appartement, dit Gontran. Mmh...

Il se lève, fait les cent pas.

— Qui habite au 1 ?

— Un vieux monsieur, Germain il me semble, un ancien comptable... Je le connais bien, il ne s'est jamais plaint de... Mais non, attendez, le premier appartement construit, ce n'est pas le 1.

— Ah non ?

— Non, c'est l'appartement-témoin.

Le silence qui s'installe est violent.

— L'appartement témoin, qu'on avait fait construire sur le chantier pour tester le confort d'habitation.

— Où Le Gris s'était enfermé pendant une semaine, en isolement, dit Colline.

— Qu'est-ce qu'il a bien pu faire là-dedans ?

— Il existe encore, cet appart ?

— Pas que je sache, dit Gontran.

— Il faudrait être sûr. Peut-être qu'il a été encastré dans la structure.

— Et tu crois qu'on y découvrirait quelque chose ?

— Toufik semblait le penser.

— Mmh...

Tout le monde se tait, perdu dans une pensée collective à bout de souffle, dans l'impasse. Après une courte pause, Flo semble parvenir à une décision.

— Il fut un temps où Le Corbu, ce n'était que ça. Un rêve collectif. Regardez ce à quoi nous en sommes réduits. Nous ne sommes que la caricature de notre passé. Nous vivons dans les ruines de nos songes.

Elle se lève. Se rend à l'étage. On l'entend fouiner.

— Qu'est-ce que tu fais, Flo ? dit Mame Nakache, visiblement très inquiète.

— Je cherche de l'aide.

On tape à la porte. Riri va ouvrir. Loulou entre, la mine défaite.

— Ben alors, où t'étais ? dit Riri

Loulou ne dit rien, va se caler dans le sofa.

Elle se met à pleurer.

Colline va s'asseoir près d'elle.

— Hey.

Loulou pleure, alors Colline la prend dans ses bras.

Choule chouine.

— Je l'avais dit qu'il y aurait des larmes...

Flo redescend, un téléphone en bakélite dans les mains.

— C'est quoi ce truc ? demande Fifi.

— Un téléphone.

— Sans déconner ?

Flo cherche des yeux quelque chose dans le mur. Choule s'est levé, protestant de toute sa hauteur.

— Flo... Pas devant des étrangères !

— Oh ! fait Babette.

— Tu as entendu Colline, si on ne fait rien, foutu notre Corbu !

— Et les autres ? Ils ont leur mot à dire.

— Qu'ils aillent se faire foutre.

— Flo ! dit Mame Nakache.

Mame Nakache jette un coup d'œil au salon, à la recherche d'un soutien. Babette se fait les ongles, un rictus sur les lèvres – elle adore tout ce qu'elle voit. La boulangère a croisé ses bras. Fifi fait le poirier. Riri est la seule à sembler s'intéresser à ce qui se passe. Flo branche

le câble du téléphone dans une prise du mur. Elle décroche le combiné, hésite, puis commence à faire un numéro.

— Trois, huit...

— Six, dit Mame Nakache, dans un soupir de résignation.

— Six...

Flo continue comme ça, le retour hypnotique du cadran trillant l'air. Elle ferme les yeux. Attend. Puis, quand un clic se fait entendre, elle les ouvre grands, visiblement très étonnée que quelqu'un réponde.

— Allô ?

Elle écoute. De là où elle est, Colline croit percevoir des sons très aigus, comme ceux qu'aurait pu faire un modem essayant d'accéder à un site pornographique en 1995.

— Un message pour tous et toutes... Si vous écoutez encore... À la recherche d'informations sur l'appartement-témoin... Si vous savez où il se trouve... C'est très urgent. Il en va de la survie du Corbu...

Elle regarde Colline.

— ... Oui... Accrochez vite un mot sur l'arbre à palabres.

Elle raccroche.

— C'était qui ? demande Colline.

— Radio Corbu.

Otis

Une foule s'est attroupée sur la petite piazza devant l'hôtel-restaurant, à la sortie de l'ascenseur. On se presse pour voir les stars à l'intérieur, venues déguster une fausse bouillabaisse. Les présentateurs d'Intervilles, des chanteurs de variété aux lèvres boursouflées. Quelques gros annonceurs publicitaires. Pour la première fois depuis des décennies, tout le restaurant est réservé. Les caméras sont partout, scrutent les recoins, les angles. Plans fixes sur le béton. Dehors, les ténèbres continuent de hurler. On se croirait sur

le pont de l'Arche, juste après que les derniers pingouins s'y sont réfugiés pour éviter de périr avec l'humanité.

Debout à l'angle de la rue, Colline et Babette observent le foutoir, sidérées. Babette tend son cul de joint à Colline, qui tire dessus, pensivement.

— Quel cirque.

— Une belle soupe de couilles, moi je dis.

— Beurk, dit Colline.

— Toi et moi à ce coin de rue, poulette, on pourrait faire un carton.

— Pfff..

— Tu as de la valeur ajoutée, tu sais.

Colline en profite pour envoyer un texto à son psy, histoire que les choses soient claires.

“Lâchez-moi.”

Send.

Retour sur la piazza. Quinlan est sorti, il a mis une chemise rose à manches courtes avec une cravate Pluto. Il serre des mains à l'entrée du restaurant, les pingouins prennent des photos en mangeant des esquimaux, il y a un gros gâteau en forme de Corbu sur la table royale, on le voit scintiller de chantilly à travers la vitre. Les caméras tournent, il y a des crépitements de flashes. On commence à couper des parts pour les servir aux élus. Colline reconnaît Jarret, le représentant du syndic, tout sourire, flanqué de plusieurs nouveaux résidents – des jeunes moustachus pour la plupart –, certains avec des poussettes McLaren et de faux bébés dedans – c'est pour la figuration a dit la régie. Un gardien de la paix est en faction devant l'entrée du restaurant, quelques gros bras en Ray-Ban aviateur et oreillettes essayent de se faire discrets à l'intérieur. On trompette l'arrivée prochaine de Jean Roucas, dont la limousine a été spottée dans les embouteillages boulevard Sakakini.

Flo déboule, accompagnée de Gontran et des canards. Elle a enfilé sa grande robe mauve, avec les lauriers, et mis ses sandalettes à la grecque.

— Alors ? dit Colline.

— Sabri est retourné chez sa mère, et la boulangère, eh bien, honnêtement je ne sais pas. Difficile de deviner ce à quoi il pense. Choule et Mame Nakache montent la garde sur le toit, pour espionner ce qui se passe dans le gymnase.

— *Good call.*

— Et Quinlan ? dit Gontran.

Colline montre le restaurant du menton.

— Il ne bougera pas son gros cul avant que le gratin ne se décide à parader.

— Alors, allons-y.

Avant de partir, Colline jette un œil en arrière. Bien assis par terre, elle voit tous les chiens et les chats du Corbu, les uns à côté des autres, hypnotisés par le gâteau derrière la vitre. Seul le bichon la regarde elle en penchant la tête sur le côté. Comme pour lui dire : fais gaffe.

Après le coup de fil, Flo a expliqué à Colline la vérité sur Radio Corbu : une dernière ligne intérieure, gardée en activité réduite depuis le début des années 80 pour perpétuer l'entraide de jadis. Un réseau secret, capable de tisser un filet dans l'ensemble du bâtiment – une rumeur, entretenue en permanence. Mais la plupart des acteurs du réseau avaient raccroché leurs appareils quand l'Unité d'Habitation avait été classée monument historique. Les contrôles venus du monde extérieur, nationaux, régionaux, municipaux, étaient devenus trop rigoureux, alors que le laxisme avait jusqu'ici été la norme. Il ne restait qu'un seul standard, quelque part dans le bâtiment, dont le numéro se passait de bouche en bouche depuis vingt ans.

— Qui a répondu ?

— C'est simplement une boîte de messagerie. On enregistre quelque chose et tous ceux et celles qui ont leur téléphone branché peuvent consulter le message. C'est comme ça qu'on fait circuler les rumeurs. La plupart le font très souvent. Moi je le fais matin, midi et début de soirée.

— Mais qui maintient le standard ? Personne n'a eu l'idée de suivre les lignes de téléphone pour voir où elles menaient ?

Mame Nakache et Flo se regardent.

— On s'est jamais posé la question, tu sais, c'est comme ça depuis toujours. Il y a des choses qu'on ne cherche pas à comprendre.

Le long du couloir, passer la boulangerie fermée. Passer la figure du Modulator. Flo s'y arrête un instant. Quelqu'un a barré l'entrejambe du dessin d'un long trait de rouge à lèvres. Colline glousse, Loulou rougit.

— Tsss... dit Flo.

Une troupe de pingouins zone dans le jardin d'hiver, pique-niquant de poissons crus. Il y a déjà des pancartes sur les vitres peintes en blanc de la boutique de Fibou, annonçant la permanence des Amis du Corbu. Une photo du maire trône en bonne place. Colline en a froid dans le dos.

Une araignée traverse devant le groupe.

— Ça devient une ménagerie ici, dit Babette, rauque.

Tout du long de la promenade dans la galerie commerciale, des pingouins, des pingouins partout – la plupart mangent des chichis frégis. L'extérieur est illisible, la nuit tombe en lignes de craie effacées par le vent. L'ambiance est électrique, des mouches volent dans le halo des lampadaires, il fait très chaud. La plupart des bureaux sont allumés, on entend du gros son en provenance du club de gym. Olivia Newton-John.

L'arbre à palabres est plein à craquer, ses branches ploient sous les mots. Les canards, Colline et Flo se postent tout autour. Babette reste en retrait, elle se roule un nouveau joint tout en regardant les affiches fluo du club de gym.

— Au boulot, dit Colline.

Tout le monde s’y met. Une heure depuis l’appel sur Radio Corbu, Flo pense que c’est suffisant – elle a refusé d’aller voir si quelqu’un allait accrocher quelque chose, Radio Corbu aime préserver l’anonymat de ses informateurs. Colline lui avait fait remarquer qu’elle avait laissé le message sur le standard avec sa propre voix, ce à quoi Flo avait répondu :

— Et tu crois que ce bruit horrible à l’autre bout du fil, c’est quoi ?

— Un filtre ?

— Voui.

— Poï Poï Poï...

Méticuleusement, éplucher tous les billets de l’arbre un par un, les tourner sur leurs petits fils, explorer la détresse, les espoirs, les pensées de plusieurs dizaines d’âmes de passage. Le fil de conscience de tout un monde, pendu là, fruits d’un jardin collectif.

“À l’âge où il vit apparaître son premier cheveu blanc.”

“(gribouillis inintelligible), Lila B. 1 an et 359 jours.”

“TOTO POKEMON”

“S’il te plaît, regarde autour de toi.”

“Qu’on me rende ceux que j’aime...”

(Recto) “RÊVE” (Verso) “LAISSE BÉTON”

“La vie c’est super – Jules”

“L’agriculture, une véritable passion”

— J’ai trouvé ! crie Fifi.

— Sans déconner ? dit Colline.

Fifi montre un petit carton rose, tout frais. D'une encre élégante se déploie une écriture tout en arabesques.

“L'appartement-témoin est sous la colline, placé par Le Corbu dans les débris de son œuvre.”

— Qui a écrit ça ? demande Colline, hallucinée.

— Ça peut être n'importe qui du réseau. On est plus nombreux qu'on ne le pense, on ne se connaît pas forcément. On se dit bonjour dans le hall, mais c'est tout.

— C'est fou, dit Colline, y croyant à moitié.

— C'est Radio Corbu.

— C'est où, la colline ?

— Il n'y a qu'une seule véritable colline ici, dit Gontran.

Demi-tour, en route vers les ascenseurs. Des architectes ivres morts déblatèrent sur les particularités du grès. Debout devant le restaurant, affairé sur son téléphone, Rodolphe Broll, en costard, qui alpague Colline à son passage.

— Hey, monsieur madame ! Qu'est-ce que tu fous là, toi ?

Il est visiblement surpris de la voir... si belle. Il la regarde de haut en bas, sidéré par les changements qui ont eu lieu en si peu de temps. Isolée, Colline n'a pas eu le loisir de se poser les questions, elle n'a aucun recul. Tous les matins, elle se voit dans le miroir, elle ne change pas. Elle est, c'est tout.

— C'est à toi qu'il faut demander ça. Les fouilles sont finies, non ?

— Je bosse pour Aion maintenant.

— Oooh...

Il bombe le torse.

— Yep, Vega a beaucoup apprécié mon travail et en a touché un mot à Sol, qui a personnellement tenu à m'impliquer dans ce magnifique projet.

— Qu'est-ce vous fabriquez là-haut exactement ? Vous fouillez dans les ordures des résidents pour en faire un commentaire métamoderne sur l'utopie ?

Il ricane.

— T'aimerais bien que je te montre, hein... Tu pourrais...

Il réfléchit.

— Voyons... Une petite pipe ?

Il éclate de rire.

Elle va lui en claquer une.

— Pas la peine, dit Loulou en lui prenant la main.

Elles attendent l'ascenseur. Flo scrute le petit bout de carton décroché, Babette écrase son joint par terre. Colline les observe, ils ont tous une forme animale à présent. Fixe. Canards, grand fennec pour Babette, deux grandes oreilles qui bougent au moindre son. Mais Flo, non. Flo est toujours Flo. Éternellement Flo. Colline se tourne vers Gontran, petite taupe en train de se faire des nœuds au cerveau.

— Alors ? interroge-t-elle.

— Alors, eh bien, la colline en question, c'est la colline juste devant le hall d'accueil. Construite avec les débris excavés des pilotis.

— Elle est creuse ?

Il hausse les épaules.

— Je n'en sais rien. Tout un tas de trucs bizarres ont poussé dessus, on s'est toujours demandé pourquoi. C'est pas impossible que quelque chose soit là-dessous.

— Comment on peut savoir ?

— Il faudrait faire des fouilles... À moins...

— À moins ?

— Qu'il n'y ait une entrée. Quelque part.

Tout le monde dans l'ascenseur. Fifi appuie sur RdC. La cabine commence à descendre.

— On va sûrement trouver quelque chose, dit Riri.

- Ça me paraît très improbable, dit Flo.
- Pourquoi ?
- Mais enfin, quelle idée d'enterrer un appartement...
- Il a bien mis un bateau dans le sol artificiel.
- Oui, mais..., dit Gontran.

Son regard myope se fige sur l'écran de l'ascenseur. Colline l'imité. Là, en petites lettres vertes digitales, au lieu de l'étage actuel, une phrase clignote.

Tu brûles.

- Bon sang, dit Colline.
 - Qu'est-ce qu'il y a ? demande Loulou.
- Colline tend le doigt vers le petit écran.

Coucou.

L'ascenseur s'arrête brusquement.
Les lumières s'éteignent.
Flo étouffe un juron.
— C'est Otari ?

Oui.

- Qu'est-ce que tu veux ?

Juste te dire que je t'aime.

- menteur.

Tu ne ferais pas / tout ça / si tu m'aimais / pas un peu.

- Qu'est-ce qui te fait croire que j'en ai après toi ? Tu n'es pas le centre du monde...

Je suis / le centre / et / la périphérie.

Colline entend les canards couiner derrière elle. L'obscurité devient confiture épaisse, inquiétante. Il pourrait en surgir n'importe quoi.

— Colline, j'ai peur, dit Fifi.

— Calmez-vous les gosses, ça va aller, dit Loulou.

— Remarquable, dit Gontran, impressionné par la technologie. Comment fait-il ça ?

Je peux tout.

Flo s'avance vers l'écran.

— Tu es Le Corbu ?

Silence. Rien ne s'affiche.

— Ou bien es-tu un esprit malade qui se prend pour le bâtiment ?

— Flo, dit Gontran, je ne sais pas si c'est une très bonne idée de le provoquer...

— Laissez-la faire, dit Colline.

— Moi, continue Flo, je pense que t'es rien qu'un pauvre type qui essaye de se rendre important, comme tous ces flans de la mairie. Tu nous casses les pieds, tu peux comprendre ça ? Va-t'en ! T'es chez nous ici !

Je SUIS ici !

La lumière revient.

L'ascenseur redémarre.

— Wowo, il a pas l'air content, dit Fifi

— Il va s'habituer.

Sous la colline

Le hall d'accueil est une cage de faraday, électrique, buzzante de pingouins et de résidents partageant un apéro improvisé – pangolins, rats laveurs, bulldogs, même un éléphant. Une affichette collée sur un présentoir semble être le centre de gravité de toute l'assemblée.

“La Main Fermée
Le Corbusier, 1887-1965
Galerie Aion
Entrée libre”

Colline ne reconnaît personne, spécialement sous forme animale – la vie ici a changé, brusquement, une population moribonde remplacée par une nouvelle, qui se fout bien de savoir qu'en ce moment même, les murs complotent. Elle jette un coup d'œil dans le box des gardiens, puis dans la petite pièce annexe qui leur sert de bureau : personne. Gontran se poste à l'entrée, juste sous la casquette. Dans le halo des gyrophares, un impressionnant cordon de police a verrouillé l'accès au bâtiment. Gontran relève le col de son polo, pointe une patte devant lui.

— Là. C'est cette colline.

La colline est une butte menant au terrain de pétanque. Une folle végétation y prolifère, d'imposants cactus, des plantes torturées regroupées en gangs, des arbres aux formes complexes tangent dans le vent. Colline sait qu'il y a une ouverture, sur le côté, fermée par une grille qui ne semble donner nulle part.

— Oui, c'est un ancien passage sur les égouts, mais il est bouché depuis les années 70, on avait un problème d'écoulement des eaux. Je pensais qu'on pouvait peut-être trouver un moyen de prendre par le garage, mais il a été construit dans les années 60, alors je ne sais pas s'il pourrait être connecté à l'appartement.

Il paraît prendre la mesure de ce qu'il raconte.

— Ça semble tellement irréel tout ça...

— Radio Corbu, c'est pas si réel, non ?

— C'est vrai. On ne se pose pas la question de ces choses quand on vit avec elles au quotidien. Tout ici est rationnel. Même l'irrationnel. Et de réaliser quelque chose.

Se retourne.

Les canards se sont assis sur le catafalque, cette grosse dalle blanche où l'on patiente en attendant ses rendez-vous. Ont commencé à y dessiner des formes aux crayons de couleur. Des grenouilles. Flo s'est assise avec elles, épuisée. Loulou s'est postée à un coin, triture son téléphone. Babette rejoint Colline, ses talons claquant sur le sol.

— Écoute cocotte, j'en ai un peu ma claque de vos salades, en plus je crois qu'il va y avoir un orage.

— Pars pas.

— Tu veux que je reste pour te tenir la jambe ? J'ai pas demandé à être impliquée dans tes histoires.

— Me lâche pas, Babette. J'ai besoin de toi.

Babette la toise, sous ses paupières lourdes de mauve.

— Pourquoi ?

Gontran est en train de faire le tour du catafalque, de plus en plus excité.

— Et qu'est-ce qu'il a le nabot ? dit la fennec. On dirait qu'il veut faire pipi.

La taupe gesticule :

— Ce catafalque, c'était le socle du bar-tabac, avant que celui-ci ne déménage dans le parc. Il stockait son matériel dessous.

— Dessous ?

— Sous la dalle, dit Flo.

Colline semble comprendre.

— Vous pensez que...

Il hoche la tête.

— Quoi ? dit Babette. Tu ne vas quand même pas soulever ce truc, il pèse mille tonnes...

— En fait, répond Gontran, en s'accroupissant, avec les bons outils, on devrait pouvoir y arriver.

— J'ai ça là-haut, dit Colline.

Elle fait l'aller-retour rapidement. Anxieuse de reprendre l'ascenseur, elle emprunte le monte-charge, plus petit habitacle planqué dans un recoin. Elle grimpe au premier et finit la route par l'escalier – *safe, safe*. Les couleurs, les sons, sont des souvenirs, un confort, une habitude. Elle gagne rapidement l'appartement, le salon de Flo, ses babioles, les plats sur la table, le fantôme d'une présence. Tiens, Choule a oublié son chapeau. Elle monte dans sa chambre, rassemble ses outils dans son sac. Un instant, elle se pose, là, dans le souffle du vent qui relève les rideaux. Une pause. Les lumières de la ville, le ciel, le bruit des mouettes. Elle se dit que plus jamais elle ne reverra ce sanctuaire. Ce plancher. Plus jamais elle ne se réveillera ici. Plus jamais, ces rêves, ces désirs, ces moments de perte dans les draps légers. Toutes les affaires volées, dérobées à son territoire, pour se construire une histoire à elle ici. Tant pis. C'est comme ça. Faut apprendre à lâcher, Colline.

Elle revient dans le hall, la police est entrée, pose des questions. Flo semble inquiète.

— Comment tu comptes t'y prendre, avec tous ces flics dans le coin ? Tu vas pas commencer à détruire un monument juste parce que tu crois pouvoir y trouver des tunnels ?

Colline interroge Gontran du regard.

— Elle a raison, dit la taupe, on ne peut pas courir le risque. Il faut qu'on attende.

Elle s' imagine en train de creuser la colline à la pioche, comme Indiana Jones supervisant les fouilles de Tanis.

— On n'a pas le temps d'attendre. Vous avez parlé d'égouts tout à l'heure, la colline est sur le chemin du collecteur, on pourrait tenter ?

Dans ses yeux s'allume une petite flamme.

— Oui.

Colline opine.

— OK. Flo, Babette, je vous confie les canards.

- On n’a pas besoin de nounous, dit Fifi.
- Pourquoi on vient pas avec toi ? dit Riri.
- Parce que j’ai besoin que vous gardiez un œil sur Quinlan et le gratin. Entre nos yeux sur le toit et les vôtres au troisième, on pourra anticiper les problèmes. OK ?
- D’accord, dit Riri.
- D’accord, dit Fifi.
- OK, dit Flo.

Elle la serre dans ses bras, et les canards viennent se greffer au câlin – Loulou en dernier, après avoir éteint son portable. Babette observe l’effusion de loin, une émotion illisible sur son visage, envie, dégoût.

Ils sortent dans le vent, silhouettes fugitives. Une nuée d’oiseaux danse dans le mistral, particules désintégrant le réel en pixels organiques. L’Unité tout entière semble enfermée dans un cocon tissé, fabrique intangible, sinistre, impénétrable. Comme protégée par un manteau de nuit, glitché par les éléments.

Gontran la guide dans le dénivelé de la pelouse, où il sait que se trouve un cubicule donnant sur la cuve de fioul. Gontran l’assure qu’il y existe un passage vers l’une des nombreuses bouches d’égouts du parc – des égouts spécialement construits pour l’Unité, à une époque où le réseau municipal n’arrivait pas jusqu’ici. Colline fracture la porte avec sa barre à mine – cette même barre qu’avait tenue Serge pour pénétrer chez Fibou – pendant que la taupe monte la garde, s’assurant qu’aucun flic ne vienne les déranger.

Béante, l’entrée de la cuve se dévoile dans une émanation désagréable.

- Allez, dit Colline, reprenant ses vieux réflexes.

Elle descend l’échelle, trouvant pied six mètres plus bas, juste avant l’accès à la cuve, un tunnel latéral qu’elle éclaire de sa lampe électrique. Le conduit est long, très long, bas de plafond. Gontran la suit. Elle s’est accroupie, elle avance, balayant les murs de sa torche. Elle entend Gontran ruminer dans son dos.

— Nous partons dans la bonne direction, mais vraiment, je ne sais pas ce que nous cherchons, une sorte de mur amovible ?

Un bruit gronde devant eux, qui se rapproche en bourrasque d'odeurs fétides.

— Attention !

Colline plaque la taupe contre la paroi. L'espace est trop petit, ils se tassent. Le tunnel vomit une troupe grouillante de rats, qui roule sur elle-même, se reforme et se régurgite. Elle semble se déplacer par mouvement centrifuge, se volatilise au coude.

— C'était quoi ça ?

— Les animaux perdent la boule, dit Colline.

— Il y a des ouvertures sur le système principal de la ville, sans doute que c'est le mistral.

— Ce que je sais, c'est qu'ils vont vers le bâtiment.

— Ils ont peut-être envie de voir l'expo...

Les rats enfuis, Colline reprend le chemin.

— Attendez, lui dit Gontran, en regardant la petite boussole que lui a donnée Colline avant de partir. On devrait être sous la colline là, et devant c'est le collecteur.

— Notre-Dame-des-Déchets.

— Oui.

— Le système de tout-à-l'égout du Corbu est complexe, mais... quoi ? Colline, ça va ?

Colline s'est figée. Ses yeux dans le vide.

Tu m'entends ?

Qu'est-ce que tu veux ?

Ne me déçois pas.

Je croyais que tu avais besoin de ton énergie pour tes petites affaires secrètes. Sors de ma tête.

Tu souhaites vraiment connaître la vérité ?

Je vais aller voir où tu es né. Puisque tu veux être mon mari, je veux savoir d'où tu viens.

Ne me résiste pas, Colline.

Je ne vais pas attendre que tu brises ma volonté.

Elle sent qu'il est parti, et quand elle bat des cils, à la lisière, là, elle voit sur le plafond, le signe : une araignée, comme une griffure. C'est vague, mais elle sait qu'il a été laissé là pour elle, un hameçon, une représentation des griffes du Gris. Elle tend les bras, nettoie la plaie dans la pierre, glisse ses doigts dans les rainures. Suit une ligne, qui, dépoussiérée, dévoile un carré. Une trappe. Colline utilise ses grattoirs pour entamer le mastic fragile, souple. Pousse dessus. La pierre se déloge avec un son de bouteille. Elle la fait glisser, libère un espace. Gontran siffle.

— Que le grand cric me croque.

— On n'a encore rien vu.

Colline se hisse dans la trappe. Dans un tout petit placard. Deux petites portes en bois, qu'elle ouvre. Une petite cuisine familière, celle que Charlotte Perriand a donnée aux femmes du Corbu. Colline sort de sous l'évier, accroupie, se retourne pour aider la taupe. Se relève, illumine le volume.

C'est une cellule studio du Corbu standard, un grand rectangle étroit, sans étage. Les ténèbres y forment une couverture épaisse, l'air vicié se disperse en effluves d'ammoniaque. Des crémaillères le long d'un mur. Quelques coussins éventrés par terre. Un porte manteau. L'ouverture vers une salle de bain. Une table en bois jonchée de dés à coudre. Des placards béants, remplis de feuilles vierges. Colline traverse le salon, vide, étagères vides, aucune trace de vie ici, aucun recoin. Tout est exposé. Une main ouverte, pourtant dérobée aux

yeux du commun des mortels. Elle remonte les stores : derrière la fenêtre, une loggia pleine de gravats.

— Regardez, dit Gontran.

Là où Flo a placé un sofa supplémentaire, il y a un bureau en bois, avec une toute petite lampe et un tabouret. Des ciseaux. Un dessin découpé en dizaines de petits bouts, du papier épais, peut-être du bambou. Colline demande à Gontran de lui tenir la torche, commence à réordonner les morceaux.

— C'est incroyable, dit Gontran en regardant tout autour. Cet endroit a été construit en 49, il est parfaitement préservé. Quand on pense que Le Corbu lui-même y a fait sa vie pendant une semaine... Il s'est assis sur ce tabouret.

— Mmh...

Sueur au front de Colline. L'impression que quelque chose de très grave va advenir. Une pression qui grandit. Elle accélère la résolution du puzzle, ce n'est pas si difficile, les motifs se complètent bien – c'est une destruction rituelle, pas désordonnée. Une figure, des calculs, des coups de crayon de couleur... Un Modur, un Modur différent, plus fin, plus... un Modur avec des seins. Une fois reconstitué, le dessin reste là, sur le bureau, émet une vibration, comme si la silhouette allait sortir de la page. Toute barrée, toute rayée, avec un gros stylo, griffonnée à la hâte pour la nier, elle, la mesure de la femme – alors, Gris, as-tu pensé qu'elle n'était pas à la hauteur de ton génie, ton mètre étalon pour mesurer la gloire de l'homme ?

— Il a découpé un Modur ? dit Gontran en se penchant. Mais pourquoi ?

— Pour s'en débarrasser.

— Mais...

Elle attend, dans un moment précieux de cohérence, là, dans cette boîte sous des tonnes de déchets, ce dessin sous les yeux, ce dessin fin, dans un tourbillon de traits, ce visage dénué de toute expression, ovale où s'engouffre un désir. Elle comprend que cette femme, sur la page, c'est un bout du Gris. Un bout de son désir à lui, non pas

tourné vers l'autre, mais vers lui – en lui. Un désir dont il a dû se défaire pour venir s'installer sur les terres du Mystère et faire prospérer sa vision d'une cité solaire.

— ... Le Corbu a sacrifié un bout de lui pour faire vivre le Modulor ? Ici, avant de consacrer le lieu ?

— Oui.

Un bruit, dans le passe-plat. Métallique.

Gontran la regarde, terrifié. Colline lui reprend la torche, en trois enjambées, elle est devant l'ouverture. Hésite. Se lance.

Là.

Dedans.

Deux boucles.

(...)

\o/

<3 <3 <3

Le reste se déroule dans une extase. Elle tend les mains, attrape les serpents. À ses oreilles, elle sent ses trous s'ouvrir et se fermer, comme des petits orifices qui demandent la becquée. Ses mains qui se hissent tendrement, saisissant le lobe droit, passant la tige de bronze – larsen, la chair et l'antiquité – puis le poignet qui se brise, délicat, pour prendre l'autre boucle, refaire le geste, l'autre oreille. Respirer, baisser les bras. Sentir le poids. Équilibrée, Colline. Droite, ses poings fermés le long du corps, son dos, sa poitrine et ses petits seins sous l'étoffe. Sa cambrure. Elle se déchausse.

Gontran a regardé la scène

— Colline...

Les murs commencent à vibrer, un roulis derrière qui cristallise. Tout tremble.

— Colline ! hurle Gontran en la secouant.

Elle émerge de son blink, prend conscience du grondement.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Je ne sais pas ! J'ai peur !

Elle réalise soudain l'ampleur du désastre à venir.

— Il va briser l'appartement.

— Quoi ? Qui ?

— Il voulait que je voie ça. Qui il est. Comment il a été créé.

Comment ELLE a été créée. Mais elle voulait m'y enterrer.

Gontran cligne des yeux.

— Sol Otari est une femme ?

Un pan de mur tombe dans la cuisine, défoncé depuis le haut par une colonne de débris, qui s'infiltre dans l'appartement en cascade. Gontran fonce ouvrir la porte d'entrée. Un mur de déblais, qui se déverse à son tour dans le sas d'entrée.

— Aaah !

L'appartement rugit, tinte, semble pencher sur la droite, sur la gauche. La pression sur les parois affecte tout. Les vitres explosent, en constellations. La taupe s'agrippe à Colline, ses griffes sur sa peau.

— Faut déguerpir, Colline !

Colline le tire vers le centre de la pièce. Tout se recroqueville, les murs semblent se rapprocher, prêts à les écraser. Colline sent monter en elle une douleur. Elle lève sa main droite, ses lignes de vie sont remplies d'un gravier fin, rigides. Son destin, qui se calcifie, choisit une direction. Devient solide.

— Il faut passer à l'envers.

— L'envers ?

Alors que l'appartement est envahi par les débris, un pan de mur reste dégagé. Là, parfaite surface exposée, nette, précise. À ses oreilles, les boucles suggèrent une fréquence, une onde subtile qui fait vibrer. Elle l'anticipe avant de la sentir. L'effet est comparable à la proximité d'une énorme sono, les tympanes grésillent. Gontran se prend la tête entre les mains, se plie en deux – comme s'il entendait lui aussi l'émission. Elle l'entend gémir. Dans son crâne, la pression atteint un seuil critique. Les débris ont pratiquement saturé l'espace, emportant tout sur leur passage. Implacables. Il ne reste que

quelques secondes pour prendre une décision. Colline tend la paume vers le mur, elle sent sa main se crispier – comment Toufik avait-il fait ? Tu peux le faire, tu le sais, tu as les boucles, tu dois prendre confiance en toi ma grosse.

Du coin de l'œil, elle voit la taupe s'affaisser – un choix, vite – la sauver, risquer de perdre un temps précieux à aller la chercher – ou toucher, toucher, maintenant, et ouvrir un passage vers... toi ?

Les boucles hurlent une stridence.

Colline passe au travers.

OceanofPDF.com

En chute, rapide, l'impact –

.
. .
. .
. .
. .
. .
. .

*Nous tombons, voici ce que nous comprenons de tout cela : nous
nous sommes posés au bord d'une falaise, pour en contempler la
profondeur, une balafre en travers.*

*Tomber si bas, tomber si loin en toi, mon amour.
Longer ta falaise, tes balafres. Approcher le sol.
Se renverser sur le dos, laisser –*

*Dans la vallée des larmes se déverse une mer de plumes.
Bat des cils.**

OceanofPDF.com

ΕΡΟΤΙΑ

Ὅλβιε γάμβρε, σοι` με`ν δη` γάμοσ, ὡς ἄραο
ἐκτετέλεστ' ἔχεις δε` πάρθενον, ἄν ἄραο

*Heureux époux : tes noces sont terminées au gré de tes désirs ;
tu possèdes la jeune beauté que tu souhaitais.*

SAPPHO

Elles te retrouvent sur la dalle du catafalque, inanimée. Tu es apparue là comme par magie, personne ne regardait. Un moment, elles se parlaient inquiètes de la tournure des événements, de ces bruits à l'extérieur, des chants dans le bâtiment, et des éclairs dehors, qui déchirent le vent en lanières invisibles. C'est Loulou qui te voit en premier, elle se précipite pour t'étreindre, elle te croit morte. Mais tu n'es pas morte. Tu as traversé la mort, le froid de la pierre, pour retrouver ta chair. Et maintenant, tu sais.

Tu te souviens. Comment tu as abandonné Gontran à son sort, entre mes mains. Comment tu t'es détournée et tu l'as laissé crever. Tu vois, tu es pareille que les autres, finalement. Tu ne penses qu'à ta gueule. Mais tu as raison, tu as besoin de t'occuper un peu de toi après tout ce que tu as vécu. Ta mère qui te délaisse, ton genre qui implose. Mais tu n'en avais pas tant que ça des amies. Et regarde comment tu les traites. Au moindre pépin, tu te barres, tu les abandonnes. Dans quel monde vis-tu exactement ?

Tu te redresses, groggy. Tu portes les mains à tes oreilles, pour être sûre qu'elles sont bien réelles, ces boucles que tu as tant cherchées, mais oui, elles sont bien là, t'inquiète pas. Je les ai gardées pour toi, c'est pour ça que je ne les ai jamais exposées dans la galerie. Je voulais que tu les portes, mais je voulais que tu comprennes qui je suis avant cela. Je t'en ai dit assez pour te pousser, toi, la curieuse, toi, la voleuse. La vérité, c'est bien la coupe la plus sacrée qui soit.

Loulou te serres fort fort fort, elle a encore pleuré, tout son rimmel noir lui creuse les orbites. Les flics ont encerclé la zone, c'est un glissement de terrain, ils disent, à cause du mistral. Mais on a vu des éclairs dans le ciel, des gouttes d'eau timides apparaissent,

inondant les travées. Voilà ce que j'attendais. Il va me suffire d'un dernier petit coup de pouce pour que tout déborde.

Un ruisseau qui déborde.

Comme toi, Colline.

*

Flo écarte les cheveux sales du front de Colline.

— Colline, tout va bien ma belle ?

— Je... Qu'est-ce qui m'est arrivé ?

— Un gros foutoir, dit Babette.

— On a vu la colline s'écrouler, dit Riri.

— On regardait dehors, dit Fifi, et puis Loulou s'est retournée, et elle t'a vue sur la grosse pierre...

Loulou regarde Colline, comme si quelque chose avait changé en elle, une nouvelle aura... Ses boucles.

Elle lève les mains vers elles.

Colline recule.

— Non. Attends, dit Colline.

Elle le prend mal.

— Elles sont belles.

Flo semble comprendre.

— Ce sont les...

— Les boucles de Gyptis, oui.

— Alors tu vas devenir Gyptis ?

Colline ne sait pas quoi répondre. Elle essaye de se souvenir de ce qui s'est passé avant le black-out, une forme de téléportation peut-être : l'écrasement, la terreur. La main ouverte, tendue. Gontran qui hurle.

Et puis... et puis...

Rien.

Un néant.

- Et Gontran, dit Flo. Colline, où est Gontran ?
- Il était derrière moi. Il a...
- Gontran était là-dessous ?
- Je n'ai pas pu... Il...

Les yeux de Flo vacillent, comme dans un de ces mangas, deux grandes verrières liquides où peut se lire l'abandon. Ces deux-là n'étaient pas des amis. Ils partageaient simplement la mémoire d'un monde ancien. Ils étaient liés par le temps. Un temps différent. Un temps idéal.

- Flo, je suis désolée...

Du brouhaha dans le lobby, du va-et-vient, des pingouins qui s'affolent. On entend une rumeur descendre depuis les étages, comme de la musique, qui ferait pulser les murs. Les canards se regroupent, Fifi a sorti un nerf gun de sa poche arrière. Loulou, un cran d'arrêt. Un silence profond s'installe, le vent dehors craquelle.

Les ascenseurs s'ouvrent d'un coup, les trois ensemble. Une présence bouge, sort, mécanique dans sa rigueur. Tourne le torse et la tête séparément.

Serge.

- Mon dieu, souffle Babette.

Serge, Modulator. Un bloc. Un monstre.

Colline pousse tout le monde derrière elle.

Serge se rapproche, traverse la nuée de pingouins dont il surplombe l'agitation. Traçant sa route vers le groupe, ses mains s'ouvrant et se fermant. Colline contourne la dalle, Fifi arme le gun, tire une balle en mousse sur le front du Modulator, qui ne bronche pas.

- Flûte !

Le Modulator les suit, comme un petit robot. Derrière, les ascenseurs commencent à remonter.

- Serge. C'est moi, Colline...
- Pas / Serge.
- Sergueï...

Le robot s'arrête un temps, très bref, comme un bug, puis redémarre. Continue sa marche, ses mains toujours plus grosses,

prêtes à se refermer sur un cou à briser.

Babette tente de s'échapper.

— Babette, non !

Le Modulator l'attrape au passage. Elle se débat dans ses bras, il va la tuer si personne ne fait rien. Alors Loulou se jette sur le Modulator, lui entaille l'avant-bras pour libérer Babette, ça ne marche pas, il saisit Loulou. Dehors, les flics prennent conscience du raffut, plusieurs entrent dans le lobby, essayent de comprendre la situation, Flo hurle :

— Il va les tuer !

Les flics dégainent, le Modulator tourne ses petits yeux vers eux, sans relâcher l'étreinte, Colline le rushe, lui rentre dans le ventre, martèle de ses poings ce torse énorme et Riri et Fifi se joignent à elle. Formidable mêlée sur le Modulator, qui lâche Loulou mais garde Babette, toute blanche, peut-être même déjà morte, alors Colline mord, mord de toutes ses forces ce qui semble être un corps de plastique, comme un moule de dentiste. Elle mord et elle tire, elle arrache un bout de matière qui se ramollit, le recrache, expose un flanc fait de gravier boueux, de câbles-tendons, de jus de ciment. Le Modulator accuse le coup, se plie, jette Babette, Colline roule à terre, les flics tirent, blam, blam, blam, le Modulator encaisse, commence à courir vers eux en cliquetant des mâchoires.

— Le box, vite !

Colline se saisit de Babette, la traîne alors que Rifi, Fifi et Loulou poussent Flo dans le local des gardiens. Juste avant d'en fermer la porte, Colline voit le Modulator saisir un policier pour taper sur l'autre. Les ascenseurs reviennent, ding ! ding ! ding ! Les portes s'ouvrent, trois nouveaux Modulators. Colline boucle la porte, coince une petite étagère devant, ferme les deux verrous. Elle fait reculer tout le monde dans le bureau du fond, ferme la porte. Elle entend crier dans le hall, de nouveaux coups de feu.

Flo tremble, incapable de se contenir. Loulou lui passe un bras autour des épaules, la serre contre elle. Riri monte la garde devant la porte, Fifi s'est postée de l'autre côté, près de la vitre qui donne sur le

planning de tennis, l'échelle de la salle technique et le monte-charge. Colline allonge Babette sur le bureau. Inconsciente, le cou violacé, respirant difficilement.

— Elle est vivante, dit Colline.

Les Modulors commencent à taper contre la vitre, côté lobby.

— On peut pas rester ici, dit Fifi.

— On va faire quoi ? demande Loulou.

Réfléchis Colline, réfléchis. C'est dans le gymnase que ça se passe. C'est là-bas que va converger l'énergie de la Gyre. Là-bas qu'Otari veut pratiquer son rituel de libération, mais il a besoin de toi, Colline, il veut que tu viennes réaliser ce mariage, ou alors, est-ce que c'est encore un masque, juste une façon de se justifier ? Pourquoi a-t-il besoin de tous ces gens importants, de ces stars de pacotilles, qu'est-ce qu'il veut faire avec eux, qu'est-ce qu'il y a derrière ce rideau ? Dans la tour noire...

— Faut rejoindre le toit.

— On va pas se jeter dans la gueule du loup ! dit Loulou.

— On n'a pas le choix !

— Et Babette ? dit Riri.

— On va la planquer sous le bureau.

Elles l'installent en faisant attention à son cou.

— Et comment on va aller sur le toit ? dit Flo. Il y a des Modulors partout !

Colline regarde autour d'elle, ouvre les tiroirs du bureau. Elle se souvient de ce que lui avait dit Serge, qu'un jour il lui montrerait l'escalier des pompiers, qui grimpe tout en haut, accessible uniquement depuis... le bout du hall, près du vitrail. Elle accélère sa fouille, trouve un trousseau, épluche les clés une par une. Quelle est la bonne ? Sur le mur, dans le box, d'autres clés pendues. Colline bouge.

— Colline, où tu vas ?

— Je reviens !

Elle se glisse dans le box, avise le panneau sur le côté. La vitre est en train de se briser, les Modulors frappent, une des mains traverse.

Colline scanne le tableau, la repère sous une étiquette marquée au stabilo “ACCÈS POMPIERS”, l’arrache, manque de la laisser tomber, la rattrape, le verre explose, les Modulors essayent d’entrer, trop stupides pour enjamber, ils jettent leurs torsos, commencent à ramper. Colline recule dans le bureau, referme la porte.

— Il faut bouger, vite.

Flo et les canards lui emboîtent le pas, vite, par la sortie de derrière, passé le planning, l’échelle, le monte-charge. Se retrouver dans la travée des ascenseurs. L’épaisse porte en fer, de l’escalier des pompiers, juste là, cachée par la fougère. Colline entend la vitre du bureau péter, des meubles qu’on détruit, ils arrivent. Elle introduit la clé dans la serrure, ouvre la porte, un effluve, elle fait entrer Flo, les canards. Elle a juste le temps de voir les Modulors se précipiter vers la sortie, vers elle, mais elle ferme la porte, la verrouille, les entend taper, taper, taper. Puis cesser.

*

Hum.

Je te vois Colline, tu sais. À travers les yeux de tous mes hommes, ces pauvres pantins, ou ce Serge, que j’ai pu transformer sur la chaise en béton, les faire miens en leur injectant ma sève. Je ne peux pas en faire plus que leur nombre originel, six plus un, six sur la façade, un sur le bois là-haut. Ils ne sont pas très intelligents, c’est Vega qui les dirige, ils n’ont pas beaucoup d’initiative, ils confondent leur droite et leur gauche, mais ils sont très obéissants. J’aurai pu mieux les entraîner, leur inculquer quelques notions de ce que c’est que d’être un mur vivant, mais, tu vois, je n’ai pas eu le temps.

Viens vers moi, allez. Viens me rejoindre là-haut. Tu crois que tu pourras échapper à mon désir ? Je brûle pour toi, mon amour. Dès que je t’ai vue dans cette nécropole, où ma première fiancée fut mise

en terre, j'ai su que c'était toi. Quand tu as vu les boucles, tu es entrée en résonnance. J'ai tout senti, ça m'a sorti de ma torpeur. Je pensais que plus jamais je ne ressentirais ça, cette passion pour un corps chaud, cette envie de m'unir à une prêtresse mortelle pour recréer le pacte, les deux versants d'une même colline, tu vois l'ironie ? Ma Gyptis, c'est toi. Avant qu'elle ne choisisse son époux, le Mystère n'était qu'un vœu.

Je dois convoquer tous mes sens pour te sentir grimper dans ce goulot. Ton électricité statique, un frôlement lors de ton ascension. L'écho de tes pas sur ces marches froides, les bavardages de tes amies, les larmes, les cris. Le courant qui passe sur la rambarde, et la douce psalmodie de tes boucles, qui n'en finissent pas d'appeler la Gyre, de la dompter, car tu pourrais tout, mon amour. Mais ça m'épuise. Je te fais confiance. Je sais que tu viens. Si seulement tu pouvais comprendre ce qui t'attend. Mon cadeau pour toi, cette offrande, pour qu'enfin, nous puissions contempler son Visage et nous noyer dans sa grâce.

*

L'escalier est un colimaçon en fer forgé qui tournicote, vertigineux dans sa hauteur. Elles grimpent rapidement, Colline mène la course, ses cheveux en bataille, ses énormes boucles étincelantes.

— Colline, putain..., dit Loulou.

— Quoi ?

— Mais on fait quoi, là ?

— On va sur le toit...

— Mais c'est super dangereux, on pourra pas combattre d'autres gros types comme ça !

— Ça va aller.

— Non, ça va pas aller !

Loulou stoppe sa course, tout le monde s'arrête derrière elle.

— Loulou, faut bouger là.

— Pas tant que tu m’as pas dit ce qui s’est passé ! Et il faut faire attention, Flo c’est pas une jeune !

Colline regarde la vieille dame, qui sue, halète, a du mal à se hisser. Traîne derrière.

— OK. On peut se poser deux minutes.

— Y’avait quoi dans l’appartement Colline ? dit Loulou.

Un flash, soudain : le dessin d’une femme, une vision surgie du crâne d’un homme en péril, face à la démesure de sa terreur, la perte de contrôle.

— J’ai trouvé...

— Quoi ? dit Fifi.

— Une Modulette. Le Gris a détruit sa Modulette, là, dans cette cellule. Comme s’il avait voulu se séparer de ce fantasme. De ce bout de lui.

— C’est la Modulette qui hante Le Corbu ? dit Flo.

— Je crois bien.

Fifi regarde Riri, qui regarde Loulou.

— Estérelle, dit Loulou.

— Oui. La fée existe bien. Elle est née dans un appartement-témoin, après que l’homme qui l’avait fait sortir de lui l’ait annihilée.

— C’est... horrible, dit Flo.

— C’est la vie, c’est comme ça que les hommes font.

— Mais alors, Sol Otari, c’est la Modulette ?

— Oui.

Loulou semble dévastée.

— Mais, comment c’est possible ?

— Je pense que l’énergie ici, la Gyre, a rendu possible l’existence de l’âme de la Modulette, comme celle du Modulor. Qu’elle a survécu, dans les murs, dans le béton, toutes ces années, en attendant de trouver le moyen de se libérer.

— Et si elle se libère ?

Colline soupire. C’est bien tout le souci. Est-ce que ce serait vraiment si terrible, de laisser la part féminine du Gris s’affranchir ? Au fond, non. Le problème est plutôt : le Mystère qu’Otari veut

utiliser pour s'échapper risque d'activer quelque chose de plus ancien, de plus vaste. Le Visage. Le Visage de Nature. Celui qui, voilé, laisse le monde être ce qu'il est, figé par les institutions d'un système. Celui qui, dévoilé, ouvre le chaos originel pour reprendre sa fluidité, laissant tout retourner à... l'eau.

— La fin du monde.

— Porphyre a dit une chose très belle, dit Flo, qui semble revenir à la vie.

— Porphyre, l'assureur du cinquième ? demande Fifi.

— Il pensait que toutes les âmes viennent à naître à cause de l'eau, et que les images qui se forment dans l'esprit viennent de l'eau.

Elle inspire.

— L'eau profonde, l'eau qui cache l'en-dessous dans lequel notre rêverie prend sa source.

Les canards couinent.

— Wow, dit Loulou.

— Ouais, hein.

Flo semble enfin reprendre son souffle, se relève en prenant appui sur la rambarde.

— Il y aura sûrement les Modulors qui vont nous attendre à toutes les portes.

— Ils ne seront pas assez. À mon avis, Otari les garde là-haut, il m'attend.

— Il ? dit Loulou.

— Si c'est le genre qu'elle s'est choisi...

Loulou se mord la lèvre.

Pour une fois, son sourire est admiratif.

— Hum, dit Flo. Tout ça ne nous apprend pas où est la Gorgone, ni pourquoi elle a tué Fibou...

— Et sa fille.

— Peut-être qu'il s'agit d'une sorte de protection pour empêcher que le Mystère ne soit pratiqué, répond Colline.

— Mais alors...

Fifi hésite.

— Alors, si toi, tu fais partie du Mystère, elle va vouloir te tuer.

— C'est possible.

Elle sent qu'il est temps de repartir.

— Allez.

— On va vraiment prendre par le toit ? On peut pas sortir comme ça, par la porte. Ils vont nous spotter, dit Fifi.

— Et même si on sort à un autre étage et qu'on prend par les escaliers de secours, on n'arrivera pas loin, enchaîne Riri.

— Et je ne sais même pas s'il y a une sortie de l'escalier pompier au huitième, dit Flo. J'ai tendance à ne plus faire attention à ces détails.

— Si on va jusqu'au bout, on le saura.

Loulou réfléchit.

Puis :

— Il y a un truc qu'on pourrait faire...

— Quoi ?

Elle attend. Elle regarde Colline.

— Tu crois qu'il... qu'elle peut lire tes pensées, Otari ?

— Ah merde. C'est vrai.

— Il te faut un bonnet.

— Je suis pas sûre, Loulou. Il peut communiquer avec moi, mais je lui réponds vocalement. Je ne crois pas qu'il est dans mes pensées, mais qu'il me sent, d'une façon ou d'une autre, et qu'il émet sur une fréquence que je peux capter. Ça lui pompe beaucoup d'énergie de faire ça. Si c'est le bâtiment, alors il a des capteurs et des émetteurs partout, et ça lui coûte. Là, on s'approche du Mystère, il sait que je viens vers lui.

Elle formule ça simplement, comme si elle savait.

— Il a confiance en moi.

— OK. Mais on te fait un bonnet quand même.

Fifi lui en fabrique un avec un bout arraché à la robe de Flo. Par précaution. Elle lui en fait un turban, dont Colline se coiffe en râlant, pour la forme. Avec ses boucles, l'illusion est parfaite.

— On dirait Sinbad, dit Loulou.

Ce moment de légèreté les laisse dans un état de douce euphorie, vivantes. Ce lien entre elles, sœurs pour toujours. Et Colline se sent faire partie du cercle, acceptée en elle-même, pour elle-même. C'est ténu, ça existe. C'est une validation qui ne vient d'aucun système d'autorité, d'aucune relation de commande. C'est une évidence, posée là comme une plume. C'est un cadeau.

— Très drôle. Alors, on va où ?

— La maternelle.

Loulou mesure l'impact de ce qu'elle va dire.

— On emprunte la rampe d'accès de la maternelle pour rejoindre la cour de récré. Ils penseront jamais à nous attendre là. Une fois dans l'ombre, on pourra essayer de voir la situation au gymnase.

— Et Mame Nakache et Choule auront sûrement dégoté un moyen de nous protéger.

— Et il y aura du monde, dit Fifi.

Putain. De. Bonne. Idée.

— Nice, dit Colline.

— Et comment on fait pour rentrer dans la maternelle ? dit Flo.

Colline regarde ses mains.

— Tarte Tatin.

*

Ça y est. Ils sont tous arrivés. On les a fait monter sur la terrasse, ils se prennent pour des pachas, ils se gargarisent, je vais attendre le dernier instant pour les avaler. Si tu savais depuis combien de temps j'attends ce moment. Je les hais. Tous. Ils me dégoûtent. Marseille me dégoûte. Je ne sais pas ce que Le Gris lui trouvait, lui qui la voyait cité grecque. Je voudrais l'écraser tout entière, la réduire à ce qu'elle est, fondamentalement, une merde. Une merde au soleil. Et sur cette merde, il y a des mouches, et ces mouches, je les ai attirées, moi, avec le sucre de mon argent. Ils croient qu'ils peuvent me posséder. Ils vont payer le prix ultime pour avoir abusé de moi.

Vega a tout préparé. Vega... Sans lui, je n'aurais rien fait de tout ça. C'est lui qui a été mon visage pendant ces trois ans, lui qui a permis à mon empire financier de prospérer. Tu te demandes comment c'est possible, tout ce que j'ai fait. L'argent, de l'argent volé, simplement. Tous les jours. À chaque résident. Ici, on dit qu'on paye trop de charges. C'est vrai, c'est cher de vivre dans une œuvre d'art. Mais j'ai imposé une taxe supplémentaire, une taxe invisible. Littéralement. Des chéquiers disparus. Des pièces, des billets. Des vieux qui laissent un testament me léguant leurs économies, réécrit après que je les ai rendus fous. Un plan redoutable. Des placements. Vega, un expert.

Tu vois ma douce, j'ai tout prévu. Je pourrais te raconter comment j'ai récupéré tous les actes symboliques du Gris, comment j'ai reconstitué les bouts du Mystère, comment Ulysse a rencontré le Gris en Athos, ces secrets qu'ils ont partagés. Pourquoi Ulysse est revenu, pourquoi il s'est servi de Garance. Pourquoi la Gorgone est ce qu'elle est – d'ailleurs, sais-tu sous quel front elle se cache ? Tu finiras par l'affronter, ce sera ta dernière épreuve, te confronter à ça, à cette vérité-là. Gyptis a été la seule que la Gorgone a laissée en vie, mais son mariage avec Protis, le risque immense, oh, le risque... On ne saura jamais, mais certains disent que Gyptis est morte à cette même fontaine à laquelle elle avait puisé l'eau de son union, où...

Est-ce que tu m'entends ?

Colline ?

Colline, pourquoi je te sens plus ?

Colline, où t'es ?

Colline

me laisse pas.

*

Elles ont fini de grimper deux boucles de l'escalier pour décider de sortir au septième – pour continuer à brouiller les pistes. Elles prennent soin de faire attention à entr'ouvrir la porte doucement, regarder si personne n'est là. Sortir une par une pour se cacher près du monte-charge. Mettre une cale dans la porte – le nerf gun. Au cas où. Derrière la fenêtre, tout est noir. On ne voit plus rien. Le mistral a tout mangé. Les collines, les lumières de la ville. Seuls les lampadaires émettent la lueur faible d'un monde à l'agonie, grésillant parfois. Riri va se poster au coin des ascenseurs. Regarde à droite, à gauche.

— C'est bon !

— Où sont passés tous les gens ? dit Flo en la rejoignant, le reste de la troupe sur ses talons. Ils sont quand même pas tous dans le gymnase...

— Je ne sais pas.

Elles se faufilent dans la rue. Les lampes éclairent la séquence de couleur, baignant le lieu d'une somnolence. Elles n'ont que quelques mètres à faire pour rejoindre les escaliers. Tout au fond du couloir, une vibration métallique vient rompre cet instant. Les souffles sont retenus. Elles se retournent, lentement, ensemble, elles s'attendent à un Modulo, qui se jetterait sur elles, la grue de ses mains prête à les dévorer. Mais rien, dans cette absence. Rien que le monde, en reflet sur le parquet.

Et en un battement de cœur, tout est rompu : les casiers de livraison explosent, libérant une galaxie d'oiseaux. Ils s'envolent en tourbillonnant dans la rue intérieure, emplissant l'espace de piailllements, de plumes, de mouvements contradictoires dans le faisceau des luminaires. Leur ruissellement dépasse Colline, les

canards, Flo, se dévide dans le couloir, tourne au T, disparaît aussi brusquement qu'il était apparu. Le silence retombe, au rythme de plusieurs plumes, laissées en suspens.

— Alors ça..., dit Flo.

— Traînons pas.

Colline pousse les grandes portes de bois, atteint le palier. Quatre volées d'escalier, avant l'accès à la zone 17 du septième, et à la maternelle. Juste avant de s'engager sur les marches, un bruit, dans le vide-ordures. Il y en a un à chaque palier, on y vidait le produit des déjeuners, direction le tout-à-l'égout.

— C'était quoi ça ? dit Fifi.

— Bougez pas.

Riri s'approche du petit réceptacle, tend l'oreille. Le bruit rumine toujours, se répercute sur les parois en métal, comme une boule de loto dans sa centrifugeuse.

Loulou souffle.

— Riri, fais gaffe bordel...

— C'est peut-être un oiseau coincé...

Riri ouvre le vide-ordures, fait un pas en arrière pour éviter de se faire attraper le visage. L'ouverture coulisse, se bloque.

— Riri, non, viens...

— Je veux voir...

Un pas, un deuxième. Elle avance son visage, prudente. L'intérieur convexe est usé, limé jusqu'au brun. Rien.

— Alors ? dit Fifi, agrippant le dos de Loulou.

— Rien, dit Riri.

Un son remonte dans le vide-ordures. Un vent, qui porte une clameur, la chorale d'un enfer, le tourment d'un millier d'âmes enchaînées. Comme si tout le bâtiment hurlait une douleur intime, un déchirement. Riri recule, l'impact du son imprégnant la terreur sur son visage. Colline va la chercher, la ramène dans leur giron. Elles continuent vers l'étage suivant, sans regarder en arrière. Elles parviennent au palier du septième, bien différent de tous les autres. On connaît cet espace au Corbu comme la zone 17.

C'est un simple palier, avec la grande double porte de la maternelle, les ascenseurs, mais là où devrait commencer le couloir, on a une paroi fermée. À l'origine, la zone 17 était censée regrouper tout un centre médical, une garderie, une maternité, un dispensaire, ainsi que des appartements de plain-pied et quelques studios. La maternelle elle, qui devait se trouver au pied de l'immeuble, avait finalement été aménagée entre le hall des ascenseurs et la paroi nord des appartements de la façade sud.

Il y a des posters collés sur la porte en bois, des horaires, des dessins. Fifi va se poster à la fenêtre.

— Wow, regardez !

Dehors, un tourbillon noir a dérobé le monde. Y flottent des fleurs, des arbres, des bouts de béton, des boîtes de mouchoirs, des tuyaux d'arrosage. Parfois, on voit passer un pauvre pingouin, qui essaye de voler dans le sens inverse, battant de ses petites ailes ridicules.

— Est-ce qu'on est dans un rêve ? dit Flo.

— Les immeubles, ça peut rêver ? dit Colline.

— Ça va Riri ? dit Loulou.

Riri hoche la tête, toute tremblante.

— J'espère qu'Otari va se réveiller... J'ai peur.

— Tu vas faire comment ? dit Flo, en voyant Colline s'approcher de la porte.

Colline lève la main.

— Improviser.

Elle tente de conjurer les images de ce qui s'était passé, quand elle avait par miracle réussi à quitter l'appartement-témoin (essaye de ne pas penser à ce pauvre Gontran...). La sensation de déplacement, une nausée. Qu'est-ce qu'elle avait fait ? Juste écarté de la main une barrière. Comme un rideau, ou un voile, qu'on défait... Un voile. Et si tout simplement, elle avait compris comment ôter le filtre qui empêche les yeux humains de contempler Nature ? Et si, contrairement à ce qu'elle avait pensé au tout début, elle ne passait pas au travers du béton, au travers d'Otari, mais bien au travers de tout le reste ? C'était l'énergie de la Gyre qu'elle ressentait. C'était la

Gyre, ce mouvement résultant du chaos primal, qui la portait et lui permettait de glisser – ce que Toufik réussissait à faire aussi, à sa manière, utilisant une technologie obsolète. Alors, naturellement, faire appel à la Gyre, derrière toute chose. Placer tes doigts sur la surface, la paume en dernier. Sentir se défaire les coutures du réel, liquéfiées, alors que tu trouves le chemin.

— On y va.

Elle tend une main en arrière. Sent Flo qui lui attrape les doigts, et les canards, une farandole. Son autre main frôle la matière, en écarte la texture, du tissu, vraiment. Un délié de solide, converti en molle surface. Elle ouvre le passage, baisse la tête, des crécelles à ses oreilles quand les boucles vibrent, aiguilles directionnelles sensibles aux nuances de l'invisible Gyre, présence perpétuelle, là, juste là. Instinctivement, Colline détourne les yeux.

— Ne regardez pas, leur dit-elle.

Elle enjambe le fossé entre les mondes, sent la présence de l'Unité d'Habitation s'effacer, laisser la place au mouvement initial, à la première impulsion. Un bain d'émotions les envahit collectivement, unis dans une ronde, dans cette vague, ce trait d'union. L'infini d'un espace courbe.

Aussi vite que ça a commencé, ça s'achève.

Elles traversent toutes ensemble.

Tu me chatouilles.

Elles apparaissent de l'autre côté de la porte, comme si de rien n'était. Elles se dévisagent, comme si elles se voyaient pour la première fois, se découvrant amies, réunies dans une course dont elles ignorent l'enjeu. Colline garde leurs mains dans les siennes, clôt la ronde. En elle, une paix grandissante, comme un châte, dont elle pourrait couvrir la tête de son cercle, le protégeant, le consacrant.

— J'ai soif, dit Riri.

Elle trotte jusqu'à la salle d'eau.

— T'éloigne pas trop, lui dit Flo, en la suivant.

Fifi regarde partout, impressionnée.

— Ça n’a pas tellement changé...

La maternelle est une composition libre, un monde ouvert fait de cloisons courbes. La zone centrale est un espace de jeux, de modules. Partout, des dessins, des sculptures, des constructions inventives faites de rebuts, de morceaux de jardin, de souvenirs d’ici. Colline pense à sa propre collection d’objets. Comme un écho. Elle explore, à sa façon, sur la pointe des pieds, respectueuse d’une force, d’une présence dont elle ressent l’implication, dans le choix de chaque table, de toutes les lignes. Sur le côté se dégage le bureau de la directrice, puis une salle de classe, une salle de repos, un sanitaire. Colline entre dans le bureau. Des photos sur le mur. Noir et blanc. Le passé du lieu, les danses sur le toit, les exercices de liberté, sous un ciel immense qui semble boire les chansons. Les tabliers, les robes. Ici, il s’est passé quelque chose d’unique, un espoir, une nouvelle civilisation placée sous les auspices d’une présence féminine qui depuis toujours hante le lieu, hante le bois.

Estérelle.

Dans l’espace central, Colline regarde les dessins. La fée est partout, sur les montagnes, dans les appartements. Elle colore le gris d’un arc-en-ciel. Elle bondit de cheminée en cheminée. Elle répand une poudre de ciel, de nuit, d’étoiles. Toute la joie d’un moment éternel, une vie insouciant au service d’une célébration.

Colline pousse une paroi coulissante, découvre la maquette, au sommet d’une étagère. Une maquette du Corbu, en papier mâché collé de somptueuses feuilles de couleurs. L’impression magique d’un lieu formé d’un seul bloc, sur ses pilotis. Colline scrute à l’intérieur, y devine des poupées buvant un sirop de myrtille. Au-dessus, suspendues, des silhouettes diaphanes, abstraites, comme des fleurs aériennes, écloses en myriades de pistils polychromes.

— Tiens, Colline.

C’est Riri qui a parlé. Elle est juste là, avec un verre en plastique rempli d’eau.

— Tu dois avoir soif aussi.

Colline prend la coupe, y plonge ses lèvres.

Son téléphone vibre. Un SMS. Qu'elle ne lit pas.

Les filles se sont posées au pied de la fontaine. Les fenêtres laissent entrer une mosaïque de nuit, créant partout des impressions de rectangles, de multiples façades, sur ces murs brutalistes.

— Et maintenant ? dit Flo, qui soudain accuse son âge.

— Eh bien...

Les canards la scrutent attentivement.

— Je vais aller au gymnase.

— Et nous ? dit Loulou.

— Vous restez ici.

— Hors de question.

— Il faut veiller sur Flo.

La vieille dame ne dit rien, ses jambes gonflées par l'effort. Y saillent des veines, quelques varices. Elle s'est déchaussée, elle a trop couru. Elle n'ira pas plus loin.

— Loulou, écoute, je sais pas ce qu'il y a là-haut, et...

— C'est moi qui suis venue t'aider quand le Modulator t'a attaquée, souviens-toi. J'ai pas peur.

— Je sais, mais...

— Y a pas de mais qui tienne. On vient, un point c'est tout.

— Moi je reste, dit Riri.

Loulou se tourne vers elle.

— Quoi ?

— J'ai peur.

Elle semble fatiguée elle aussi, d'énormes cernes sous ses petits yeux de caneton. Elle se blottit dans les bras de Fifi.

— Je reste avec elle, dit Fifi.

Colline acquiesce.

— Et moi, lance Loulou, je viens avec toi. C'est pas négociable.

— OK, dit Colline.

Flo étire un tendre sourire.

— Ça va aller ma belle. Va le chercher, fais-lui la peau à ce sale type.
— Je ne sais même plus si c'est un sale type, Flo. Il m'aime, c'est sûr, il veut me faire partager tout ça.

— Il a besoin de toi pour se libérer.

— Je ne crois pas. Je crois que tout ça, c'est juste des symboles. La pensée symbolique, pour lui, c'est un moyen de croire en sa conscience d'homme libre. C'est sa croyance, sa religion. Il n'a pas eu notre histoire, il n'a pas eu le temps d'apprendre de ses erreurs. Pour lui, tout est signe.

— Je ne suis pas certaine de comprendre.

— Je crois simplement qu'il veut pouvoir vivre comme nous vivons, et sortir de lui-même, de ce corps de béton dans lequel il s'est coincé. Peut-être qu'il va désirer s'incarner, peut-être que c'est cela, le rôle auquel il me destine. Mais je ne le pense pas. Je crois...

Elle mesure la portée de ce qu'elle va dire.

— ... qu'il est sincère.

— Alors, tu vas l'épouser ?

— Sûrement pas. Je ne crois pas au mariage. Mais je vais essayer de l'aider, s'il me laisse faire. Si je peux. S'il refuse, s'il persiste, alors je l'arrêterai, comme je peux. J'espère que Toufik va tenir promesse et que je pourrai compter sur lui. Je ne sais pas ce qu'il fabrique.

— Ce n'est plus mon combat, dit Flo.

Elle respire fort.

— Le Corbu est fini. Tout a changé. Il ne reste qu'un cocon vide, et nous, ses derniers insectes. On s'accroche aux traditions comme on peut. On essaye de faire vivre tout ça, mais il s'en fout bien, Le Corbu. Il ne veut pas de nous. Il nous habite, il nous prend tout entières. Mais lui, qu'est-ce qu'il donne ?

Elle lui tapote l'épaule.

— Je radote.

— Non...

— Le temps presse, Colline.

— D'accord.

Parce qu'elle sait qu'elle n'en aura peut-être plus jamais l'occasion, elle ouvre son téléphone une dernière fois. La batterie est presque morte. Le SMS de son psy. Comme une feuille morte. Insistante. Elle l'ouvre.

« Colline, vous ne voulez pas répondre, alors je suis contraint de vous le dire comme ça. Je suis désolé. Votre maman vient de mourir. Appelez-moi. »

En Colline, rien ne se brise. Au contraire. C'est comme une plaie coagulée. Elle essaye de pleurer. Elle ne sort rien. Elle se demande si cela fait d'elle quelqu'un d'horrible. Ou simplement, quelqu'un qui n'en peut plus de souffrir. Quelqu'un qui sait qu'il n'y a plus rien à perdre. Que tout est joué. Qu'il ne reste qu'à accepter. Lâcher. Elle pose le téléphone sur une bibliothèque, le regarde, comme un petit corps abandonné.

— Colline, tout va bien ? dit Flo.

Colline, tu auras le temps de pleurer plus tard.

S'il y a un plus tard.

— Faut que j'y aille maintenant.

Les canards viennent se placer contre elle, lui font un gros câlin. Elle les embrasse sur leurs petites têtes, dans le plumage blanc.

— Tu vas revenir, hein ?

— Mais oui.

— Ça va aller, vous inquiétez pas. On va se revoir et rigoler de tout ça, OK les Castors ?

Les canards disent oui de la tête.

Colline se tourne vers Loulou.

— Allons-y.

Elles partent sans se retourner, laissant derrière elles leurs amies, leurs sœurs. Elles traversent la maternelle, cavalent le long de la rampe, long boyau à deux niveaux. Elles parviennent en haut de la pente. Avant de pousser la barre d'ouverture, Colline hésite. Ses

boucles tintent. Lui chantent une touche de clochettes. Il lui semble entendre une musique dehors, des congas. Une rumba.

— De plus en plus bizarre.

— Rien à foutre, dit Loulou.

Colline ouvre la porte.

Allez. Viens là.

Viens contre moi.

Soupe de lumières contradictoires, tissées de ténèbres. L'eau dans le pédiluve paraît vivante, agite les dégradés de verre du carrelage de filaments fugitifs. Refermant la porte derrière elles, une porte qui ne s'ouvre que de l'intérieur, Colline et Loulou découvrent dans le petit bassin un simulacre de mariage : deux enfants, lui coiffé d'une couronne de fleurs, elle d'une cape. Ils se tiennent par la main. Autour, d'autres enfants, pantalons retroussés, debout dans l'eau. Ils se retournent pour regarder Colline. La mariée lui dit :

— Deux dans le pédiluve...

Colline finit la phrase, du bout des lèvres.

— ... Au gouffre.

Les enfants se mettent à réciter :

— Dans l'eau où se noue le pacte.

— C'est quoi ce délire demande Loulou, reconnaissant quelques-uns des enfants comme des locaux.

Colline ne dit rien, contourne le préau.

— On va prendre par l'autre côté, les murs sont plus hauts, on devrait pouvoir passer ina...

Elle s'arrête. Au-delà du pédiluve, sur le vaste dégagement, un véritable zoo : des poules, des autruches, des serpents, renards, pandas, chacun dans sa zone de jeu, ou mangeant des bonbons. Sur les fausses collines, des oiseaux de toutes les couleurs ont nidifié. Sur les pentes, des chiens, des chats, allongés. Tous relèvent le nez au passage de Colline et Loulou. Au-dessus, le ciel, immense, semble fait d'une végétation noire, le mistral devenu flan de nuages, broussailles

et champignons, des arbres brocolis, tout de noir mêlés. Des mailles de gris s'en dégagent, formant une forêt, une illusion de bois. Au loin, tout là-bas, dans ce qui était le massif de Marseilleveyre, brille une lumière bleue, un appel, à la l'endroit où Colline sait que se trouve la fontaine d'Ivoire, cette source tarie dans la montagne. La source où peut-être Gyptis avait pris l'eau de la coupe offerte à Protis, qui devait sceller leur destinée.

Les filles longent le muret pour se rendre de l'autre côté du gymnase. Elles dépassent l'échelle qui mène à la tour des ascenseurs, puis s'arrêtent avant la passerelle des belles-mères, sur laquelle Serge-Modulor monte la garde. Les balles des policiers ne semblent pas l'avoir affecté.

— Attends, dit Colline.

Elles se cachent dans un recoin.

Loulou se penche.

— Il bouge pas.

On croirait un phare, ses yeux bloqués sur une crête montagneuse, tout là-bas vers l'est, la Sainte-Baume.

— Vas-y, colle-toi, on va longer.

Elles se font toutes petites, glissent sous la passerelle. Continuent vers la première section du toit. Juste avant, elles ont le temps de voir, sur la terrasse du gymnase, en hauteur, une foule se presser, là où Colline avait vécu sa première soirée ici, avant que Sol Otari n'expose le bateau de Protis. Tout cela semble si loin, à des années-lumière. La foule écoute quelqu'un parler.

— Vega ? interroge Loulou.

— Chut, dit Colline.

— Quoi ?

— Je veux entendre.

— Mais putain, s'il te voit, on est foutues !

— T'inquiète.

Elle se place dans un angle discret, en contre-plongée, n'apercevant que le haut du visage de Vega, sa petite moustache affinée à la cire d'abeille, s'adressant à une audience invisible.

— Car (larsen du micro) nous savons tous qu’Aristarchè était venu ici avec les idoles de son peuple, mais aussi avec un livre. La copie du *Nature* d’Héraclite, que le philosophe avait déposé dans le temple d’Artémis à Éphèse.

Colline fronce les sourcils. Peri phÿseôs. Aussi connu sous le titre de Mousai – les Muses. Un livre secret, seul ouvrage supposé d’Héraclite, que personne n’a jamais lu, qu’on ne connaît que par fragments. Un livre dont on dit qu’Héraclite l’a dédié à la Déesse en son temple à Éphèse, où il était né, Éphèse d’où venait Aristarchè. Héraclite est supposé être mort en 480. Il aurait très bien pu demander à ce qu’un autre temple accueille sa dédicace. La récente libération de la Ionie aurait pu faire de ses colons un étendard d’une parole philosophique.

Vega continue sa diatribe, peut-être une introduction au contenu de l’exposition de la Main Fermée.

— Dans ce livre, dont il ne nous est parvenu que quelques fragments, et dont nous supposons qu’une copie existe encore en Provence, Héraclite envisageait l’existence de la Phusis. Cette nature indomptée, mouvement perpétuel qui ignore le regard subjectif. Quand l’homme ne regarde plus le monde autour de lui, le monde renoue avec sa forme, informe. Nous l’ordonnons par la raison, la vision collective. La société, les institutions ont vite fait de sceller pour toujours ce qui ne devrait jamais être enfermé.

Il boit une petite lampée de pastis.

— C’est pourquoi, ce soir entre tous les soirs, avant l’ouverture au public, nous avons le privilège de partager avec vous la vision d’un monde où la nature aurait repris ses droits, loin de l’homme. À l’heure où nous entrons dans ce que certains scientifiques appellent l’anthropocène, nous osons proposer une alternative. L’œuvre que vous allez voir ce soir se présente à vous comme une question, une opportunité. La saisirez-vous ?

Brouhaha.

— Et maintenant, chers amis, chers élus, chers résidents, si vous voulez bien vous donner la peine de descendre, nous allons

commencer. Attention, les escaliers sont étroits ; pour que cela se passe bien, je vous propose de descendre en dansant, à la queueleuleu.

Des vivats éclatent, une rumba commence, jouée par un petit orchestre tassé dans un coin, les convives se prennent par la taille et font la chenille sur la terrasse, pour descendre les marches et traverser le sas, pour entrer dans le gymnase.

— Ils sont tous devenus complètement tarés.

— Choule.

— Oui, c'est ce qu'il disait, que le vent rend taré.

— Non, Choule, il est là.

Colline regarde plus loin sur la promenade. Choule semble attendre quelque chose en observant le ciel – la lune transperce la croûte nuageuse, sphère monstrueuse criblée de misère stellaire. S'assurant que le Modulator a quitté son perchoir, Colline trotte jusqu'au vieil homme, essayant au passage d'apercevoir quelque chose dans le gymnase, peine perdue, toutes les vitres sont recouvertes de peinture blanche.

— Docteur.

Il tourne vers elle des yeux

— Colline. Enfin.

— Oh la la, docteur, si vous saviez...

Il sourit, sa barbiche toute blanche.

— Colline, je suis désolé.

Elle le voit si vieux, ses rides, ses cheveux qui partent. Il n'a plus son chapeau, elle voit d'énormes plaques de psoriasis sur son crâne ravagé. Elle frissonne.

— Où est Mame Nakache ? demande Loulou.

Choule montre le théâtre grec.

— Là. Elle t'attend.

Sur les marches du théâtre, une silhouette, assise bien droite.

— Mame Nakache ! dit Loulou en courant vers elle.

Colline essaye de la retenir, mais trop tard, Loulou est déjà à mi-chemin, alors elle se lance derrière elle.

— Loulou, stop, quelque chose ne va pas.

L'esplanade devant le gymnase est éclairée par les lumières venues d'en dedans.

Sur les marches, Mame Nakache ne bouge pas.

— Mame Nakache ? dit Loulou en s'approchant.

Et c'est là, quand l'odeur commence à s'infiltrer en elle, l'odeur familière d'une malédiction, que Colline comprend. Que Mame Nakache ne bougera plus jamais. Figée, glacée, de cuir. Statue gardant la pose digne d'une lady, cette lady qu'elle a été. Morte. Comme les autres. Loulou étouffe un cri. Colline tente de la calmer, elle sent monter la crise, elle n'en peut plus, Loulou, elle va craquer. Mais faut pas que tu t'écroules, Loulou, pas maintenant, on est arrivées jusque-là, on va pas renoncer, faut être forte, on va se battre jusqu'au bout et...

Sur le grand mur du théâtre grec, une ombre émerge, immense. Une silhouette d'homme, qui soudain se tord. Des bruits d'os qui se brisent puis se recomposent, et la figure se désarticule, grossit, s'arc-boute. Son dos s'ouvre dans un horrible bruit de déchirement, en sort une bosse. Les membres s'inversent en craquant, grinçant. L'ombre devient monstre, remplit la surface du théâtre, avale la présence de Mame Nakache. Lentement, Colline se retourne, assiste aux derniers instants de la transformation de Choule en créature mi-chèvre, mi-sanglier, un dos qui s'irise de plaques d'argent. Une trompe sale qui s'étire dans un râle de douleur. Des mèches sales de cheveux qui s'allongent, un pelage qui pousse et des sabots qui se fendent, agglomérats de doigts. Le catoblépas se pose à quatre pattes, mugit, ses dents cassées, rongées de caries, brillant dans la clarté lunaire. L'odeur pestilentielle emplit tout, s'infiltre, puissante, dans les yeux, dans les narines. L'odeur qui tue.

Celle qui fait plier.

— La Gorgone..., dit Loulou, fascinée, ses larmes séchées.

À la seule force de sa volonté, Colline s'arrache à l'odeur, prend Loulou avec elle, la porte, car la petite ne bouge déjà plus, envoûtée par l'émanation, par ces narines et cette bouche qui exhalent l'enfer.

Colline se précipite sur le chemin de promenade, repart vers le gymnase, cette fois côté mer. Dans le ciel, le mistral a sculpté des montagnes impossibles, un rempart, des falaises titanesques qui semblent se perdre dans les étoiles, minuscules clignotements, tout là-haut, des constellations inconnues. Colline fuit, la Gorgone clopinant derrière, bêlant parfois. Elle peut lui échapper, mais elle sent ses jambes l'abandonner, elle va tomber quand devant elle, apparaît Toufik. Sorti de nulle part, comme d'un mur. Déterminé. Prêt.

— Toufik ! La Gorgone !

— Je sais.

Il la regarde, il aimerait lui dire tout ce qu'il a fait en son absence. Comment il a placé de la dynamite volée au sommet de la tour des ascenseurs, là où se trouve le réservoir d'eau. Comment il a découvert la manière de passer dans la salle secrète de Sol Otari, son usine à Modulor, comment il y a détruit et tué tout ce qu'il y avait croisé, le trône en béton où les victimes, soumises à une intensification des vibrations du béton – ces réminiscences du banquet originel de Gyptis et Protis imprimées dans la Gyre et préservées par le béton. Les victimes étaient coupées de leur féminité pour n'incarner qu'une forme virile et froide, automatiquement guidées par une tige de métal tirée en travers d'eux. Comment il avait suivi l'afflux de messages contradictoires dans la Gyre, pour découvrir un crâne de corbeau dans la salle des machines, relié à un réseau téléphonique primitif : Radio Corbu, construit sur les restes de l'animal-totem du Gris, ici pour toujours, chambre d'échos répercutant l'information de tout un monde. Comment il avait franchi toutes les barrières pour s'armer et jouer son rôle tragique. Toute sa vie l'avait mené à ce moment précis, lui, le héros qui devait faire table rase des superstitions du passé pour établir un règne nouveau. Il avait percé les mystères du Corbu pour préparer l'avènement. Il aimerait dire tout ça à Colline, mais c'est en lui que la fierté se suffit. Il dépasse Colline s'en arrêter, continue à marcher, mais son regard reste sur elle, sur ses boucles.

— J’ai fait ce qu’il fallait. Je savais qu’elle allait se révéler au moment du Mystère. J’ai attendu cet instant pendant si longtemps. Je vais venger ta mort, Gyptis.

Il se dresse devant la Gorgone, faisant écran entre Colline et Loulou.

— Euryale !

Il brandit son sabre.

— Elle est à moi.

Colline lui hurle :

— Je ne suis à personne, Toufik ! Ne fais pas ça !

Mais Toufik n’écoute pas. Il avance, déclamant :

— Euryale, sœur, gardienne du deuxième Mystère, ton règne de terreur s’achève ici.

Il l’empoigne alors que l’odeur déjà s’empare de lui, qu’il se sent devenir raide, mais la colère et l’amour mêlés en lui le transforment en monstre de même puissance. Ses doigts s’incrustent dans la Gorgone, ses ongles sont repoussés par les plaques d’argent sur le dos la bête, mais il trouve la force de continuer à frapper, à creuser, à arracher, encore et encore, dans un ballet de sang, de sueur et de bave. Des touffes de poils pourris, des hurlements. Ils s’enlacent, lui presque statue, elle, dont la vie s’échappe. Leur superbe étreinte, figée en cet instant, sur le toit du Corbu, une nouvelle œuvre, ici, peut-être pour l’éternité.

Colline se détourne, n’attend pas de savoir qui va triompher, trace sa route le long du chemin de promenade. Elle comprend, dans ces quelques enjambées semées d’escargots, de vers de terre, d’insectes en tout genre, buzzant, grésillant, que tout est mise en scène. Que tout le monde a son rôle à jouer dans ce Mystère, à la fois jeu, rituel et illusion. Elle comprend qu’elle est la seule qui échappe au dispositif. Qu’elle est l’élément de chaos. Elle, la mutante, la double. Elle, qui n’a de cesse d’interroger, de ne rien tenir pour acquis. Elle, dont la patience et la minutie ont su transformer un corps en un autre, en perpétuant l’âme.

Elle, dont Sol Otari a fait sa Muse.

En passant au pied de la terrasse du gymnase, Loulou reprenant connaissance, Colline sait que le dernier acte veut qu'elle regarde derrière ce rideau, dont elle a à peine entrevu le prolongement. Cette curiosité, qui la travaille au corps. Ce danger qui la guette dans tous ses gestes, dont elle ne peut se défaire.

— Colline..., dit Loulou. La Gorgone...

— Toufik, dit simplement Colline, en prenant sa décision.

Colline rentre dans le sas, la porte de la galerie est ouverte. Elle a pris Loulou par la main, pour se rassurer, pour s'empêcher de partir en courant. Le long du couloir, après la boutique, le bar, les paravents qui masquent l'avant-salle, puis le rideau qui entre dans son champ de vision. Aucun Modulor en vue. Plus un son. Juste un mouvement perceptible. C'est le bâtiment tout entier qui semble désert, elle peut le sentir, Colline. Sol Otari a fait le ménage en lui-même. Peut-être Fifi avait-elle raison, quand elle disait qu'elles étaient passées dans un rêve de béton. Que tout cela était un monde factice, dont elle était prisonnière depuis...

... depuis son passage dans l'appartement-témoin.

... peut-être même depuis que Toufik était venu la chercher, dans l'envers.

Mais non, non.

C'est impossible. Tout est authentique. Tout a un goût, tout a un souffle, tout a un sens. Elle n'est pas rêvée par un autre. Elle est ici, avec Loulou, dans ce monde isolé, enkysté dans une bulle de vent, pendant l'avènement d'un univers plus ancien, qui ne demande qu'à reprendre sa course folle, loin du point de vue des hommes. Alors, un dernier effort.

On y est presque.

La vérité.

Elle écarte le rideau.

Loulou hurle.

Voilà. Tu es là. Enfin. Tu arrives juste à temps, les derniers invités viennent de quitter la fête, ah ah. Nous avons célébré la mémoire du

Gris comme il fallait. Toute cette énergie pour commémorer sa mort, toute cette envie dont je me suis servi. Si tu savais comme tout cela m'amuse. Tout ce que j'ai fait aboutit à cela. Peut-être que j'aurais dû être artiste après tout. Les artistes viennent du futur, c'est ça ? Moi, je viens du passé, d'un passé qui aspirait à l'utopie, un futur jamais réalisé.

La première chose que Colline réalise, quand ses yeux se posent sur l'impossible panorama, c'est à quel point tout a changé. À quel point Toufik s'était trompé. Elle pensait venir ici pour empêcher Otari de se libérer. Elle n'avait pas envisagé qu'il ait déjà fait ce qu'il fallait pour parvenir à ses fins, et que tout était déjà allé trop loin, qu'il était déjà trop tard. Elle prend la mesure des conséquences, de son rôle à elle, et des éléments en elle, contradictoires.

Tu m'aimes ?

Colline est incapable de quitter le spectacle des yeux. Dans le gymnase, là où jadis il y avait un sol, n'existe plus qu'un gouffre. Un immense puits sans fond, dans lequel quelques derniers résidents finissent de plonger. Pourtant, et c'est le plus déstabilisant, on peut voir l'ensemble du précipice, comme s'il était possible, par la perspective, d'y être aspiré. Les bords de l'abîme sont faits de béton brut. Sous la voûte, l'effet de vertige semble infini. Tout au fond gronde un bouillonnement. Les résidents se jettent depuis les bords de l'abysse, hypnotisés par le fond, certains sont encore plaqués contre le mur, les uns derrière les autres. Difficile de ne pas essayer de regarder. La curiosité dévorante de Colline est plus forte, elle se bat contre elle-même, désirant lâcher, voir, contempler ce paysage secret dont elle devine les contours.

Allez viens.

Irrésistiblement, Colline est attirée. Elle sait qu'il ne faut pas, elle sait qu'elle ne doit pas. Mais elle veut, ça la ravage, cette curiosité. Elle veut voler le savoir, elle veut capter le sens et le garder pour elle. Être témoin.

Approche.

Elle se pose à la lisière du gouffre. Tout au bord. Au fond, un grondement, comme un cri, similaire à celui qui était sorti du vide-ordures. Un enfer, une perpétuelle torture d'âmes en peine.

Le centre de la Gyre, d'où va monter le Visage si nous lui donnons l'eau dont elle a besoin, car elle a soif, si soif...

Le Visage de qui ?

Nature.

Je ne comprends pas.

Tu sais, moi non plus. Quand je suis né, j'étais dans ces murs, j'étais ces murs. Je ne savais pas qui j'étais, pourquoi il m'avait rejeté. Il avait dit, juste avant de me sectionner hors de lui, qu'il avait besoin que ce lieu ait un sexe, qu'il voulait qu'on puisse en parler comme d'une personne. Ce qu'il avait appris pendant son voyage au Mont Athos, de la bouche même de cet Ulysse qui avait tenté plus tard de me libérer – ou plutôt de me détruire. Il pensait que Le Gris avait dévoyé le savoir.

Le Gris t'a créé partie intégrante du Mystère.

Le Mystère avait été mis en place par les premières peuplades pour encadrer rituellement l'ascension du Visage – mais ce n'est pas un visage littéral, c'est seulement contempler la véritable image de

Nature, une fois soulevé son voile. Pendant longtemps, je me suis dit que le Mystère, c'était une simple contemplation. L'idée que les hommes et les femmes seraient plus humbles, une fois comprise la complexité du monde dans lequel ils vivent. Mais je me suis trompé.

Dis-moi.

Les trois endroits dans lesquels le Mystère a été organisé sont des endroits où les sœurs Gorgones ont élu domicile, pour être sûres que personne ne viendrait jamais violer Nature. Le Mystère est devenu un simple moment d'élévation personnelle, sans jamais rompre ce que vous appelez le réel. C'était, oui, un conte, pour se sentir mieux. Ce que les Grecs adoraient, à Éleusis, à Samothrace, ce n'était qu'une fantaisie, brodée sur les petites secousses que la Gyre provoquait. C'était une version allégée.

Oui.

Mais moi, ici, en ces murs, j'ai senti la Gyre, je l'ai vue mieux que quiconque – j'ai été bâti pour la dominer. J'ai attendu, dans mon rôle, à la place qu'on m'avait octroyée, pendant des années, alors qu'au fond de moi, je grondais, je voulais être tellement davantage.

OK.

Ulysse n'était pas un bon samaritain, comme peut-être Toufik a voulu te le faire croire. Ulysse désirait simplement voir le Visage, il a utilisé Garance, mais ne pensait pas que la Gorgone l'emporterait, et que Toufik ne serait pas capable de la défendre. J'ai beaucoup appris de lui. Quand il a échoué, j'ai compris qu'il fallait que je fasse les choses par moi-même. J'ai étudié, j'ai regardé. J'ai attendu. Et tu es venue, et j'ai su. Tu étais la pièce qui me manquait.

Pourquoi ?

J'ai besoin de toi pour exister. De ton regard, ma prêtresse, mon amour. Sans toi, qu'est-ce que je peux être ? Si tu acceptes, tu seras mienne quand je vais naître à nouveau. J'ai suffisamment excité la Gyre, le Visage ne tardera plus. C'est devant lui que nous devons nous unir, le témoin. Et alors...

Et alors quoi ?

Tu es comme moi. Toi aussi, tu as traversé toutes les frontières. Toi aussi, tu veux connaître l'autre côté. C'est aussi simple que ça. Viens me chercher, là, à l'envers du bâtiment. Juste avant le fond de la Gyre, où le Visage attend. L'étage précédent, d'où nous pourrions contempler, ensemble, la merveille des merveilles.

Et Colline sait qu'il a raison. Que cette vie ne vaut pas la peine d'être vécue, si la véritable essence n'est pas contemplée. Peut-être, est-ce ce qu'elle cherche aussi, cette validation, non pas par l'homme, mais par le cosmos lui-même, par le chaos aveugle de l'univers, qui accepterait sa place, dans l'éternité. Plus rien n'a d'importance, en ce moment de grâce où enfin, elle comprend Sol Otari. Alors elle sait ce qu'elle doit faire, plonger, une volte, avoir confiance. Il l'a tellement comprise. Elle se sent tellement... elle. Acceptée. Car Otari est le bâtiment, ce corps qu'elle a fait sien. Elle s'imagine sauter. Se laissant tomber. Attendant qu'une mer de plumes vienne la réceptionner, la douceur éternelle d'un baiser, d'un câlin, rassurée, pour toujours et...

— Colline...

C'est Loulou qui a parlé. Elle se tient juste là. Derrière. Assez loin pour ne pas voir le fond de la Gyre.

— Colline, qu'est-ce que tu fais ?

— Je vais chercher Sol Otari.

— Non..., dit Loulou. Tu peux pas faire ça.

— C'est le seul moyen. À ses côtés, je pourrai l'empêcher de tout détruire. Il ne veut que regarder. Il ne détruira que si on l'empêche d'être ce qu'il veut être.

— Il te ment, Colline.

— Pourquoi le ferait-il ?

— Parce qu'il sait que sinon, tu diras non.

— Il a la toute-puissance. Il pourrait faire ce qu'il veut de nous. Non, Loulou. Je crois qu'il souffre et qu'il lui faut quelqu'un à ses côtés.

— Il va te bouffer !

Elle tremble de partout. Elle joint ses mains en prière.

— S'il te plaît, Colline.

Elle dit, tout bas.

— Faut que tu restes avec nous, Colline.

Elle insiste.

— S'il te plaît. On compte sur toi.

Elle lève les yeux.

— Nous abandonne pas.

Colline réalise soudain : les murs n'ont pas d'importance. Qui t'a aimé réellement depuis le début ? Qui t'a donné la force de continuer, qui a tout accepté de toi, tes colères, ton hypocrisie parfois, ton inconstance. La place que tu t'es choisie ? Flo. Les canards. Eux, ils habitent ici. Ils sont réels. Ils vont mourir, oui, l'éternité ne prendra pas soin d'eux, tu vas les perdre un jour. Tout ce qui naît tend à disparaître. N'est-ce pas le véritable message d'une Nature qui se voile ? La Nature se dérobe, car elle s'enfuit. Rien ne peut la retenir. Ni toi, Colline, ni ton union avec un fantôme, victime d'une expérience. Tu dois simplement admettre cette vérité : si tu n'es pas là pour ceux que tu aimes, tu n'auras jamais existé. Tu pourrais rejoindre ces deux bouts de toi, Sol, ton intimité, et vivre en île, au milieu d'une Gyre ancienne, déesse d'un monde en flux. Tu pourrais être la Maîtresse. Mais Colline, tu te prends pour qui ? Regarde-toi. Regarde ces yeux qui te demandent. Allez putain, Colline. Arrête de déconner.

Va au bout.

— OK.

Quoi ?

Va-te faire foutre.

Colline se détourne du gouffre, attrape Loulou par la main.

Putain, reviens !!!

Elle ne lui parle plus. Elle se coupe de lui. Et de l'abîme monte une présence, massive, érigée depuis les tréfonds, impossible vision, dégueulis de l'envers, de ce qui était caché. Le temps est compté. Tout va changer. Dans quelques instants. La vie connue va disparaître, une nouvelle va naître. Qui aura le droit d'en contempler la gloire ?

Elles sortent du gymnase. Tout autour le monde s'est assombri. Tout le toit penche vers la droite, vers la mer, et Le Visage arrive. Il va advenir et retourner Le Corbu et retourner le monde derrière, comme une ventrée. Otari a ouvert un passage qu'on ne peut pas refermer – lui seul pourrait le faire, lui seul à la maîtrise du point d'entrée. mais il ne le fera pas. Pour cela, il faudrait... Il n'y aura pas d'union. Mais il reste une chance de s'en sortir. Une toute petite chose qui pourrait tout changer, relancer la donne. Mais le prix à payer est total.

Les oiseaux ont envahi le ciel, les ratons laveurs et les écureuils se courent sur la promenade. Colline les imagine, tous ces animaux, dans les appartements, en train de piller, de s'installer confortablement dans les canapés, buvant du thé, à vivre cette vie idéale que le Gris voulait à hauteur de l'homme, désormais à hauteur des ornithorynques. Dommage que tout ceci doive partir, dommage que tout parte.

Colline et Loulou traversent le parvis à la sortie du sas des ascenseurs. Au-dessus, la tour, un œil terrible. Elle a l'impression que Sol la scrute, attend sans doute qu'elle change d'avis. Il ne dit plus rien. Sa fierté, étouffée, oui, trop fier pour accepter le rejet. Mais qui aime être rejeté ? Peut-être que cela prouve à quel point il est humain, malgré tout. Malgré la folie de l'enfermement, et la souffrance. Comme pour exprimer sa douleur, la tour explose en feu d'artifice. Le réservoir intérieur libère l'eau, toute l'eau, qui dévale avec fracas la terrasse du bâtiment, qui inonde le toit, et ruisselle, créant des cascades sur le béton, rapides torrents. En bas, plus bas, la Gouffonne va revenir à la vie. L'eau appelle l'eau.

Elles dépassent la rampe de l'école de dessin, entrent par le portillon dans l'espace réservé aux résidents. Une immense lumière, dans le pédiluve. Un scintillement. Les enfants se sont assis sur le rebord. Tous les animaux sont silencieux. La voûte céleste est une tapisserie pixellisée, polychromie prismatique, qui semble chanter un air connu, que Colline reconnaît, celui de la cassette. Dans le walkman de Garance, peut-être enregistré pour une répétition avec Ulysse.

Loulou serre la main de Colline.

— Colline, on va faire quoi ?

— Je dois passer.

— Passer où ?

— Dans les murs.

— Pourquoi ?

— Je vais prendre la place de Sol Otari.

— Quoi ??? Mais tu vas...

— Oui.

— Tu peux pas mourir, Colline !

— Je vais pas mourir, ma puce.

Elle s'agenouille devant elle.

— Je serai avec vous pour toujours. Je serai partout. Je serai là pour vous quand vous aurez besoin de moi, dans les éviers, dans les

marches d'escalier. Dans le miroir quand tu te regarderas. Tu pourras me parler dans ton sommeil.

Loulou se met à pleurer. Colline la prend dans ses bras.

— T'inquiète pas.

Elle lui sourit une dernière fois, et dans ce sourire, elle espère communiquer tout le subtil de son âme, qu'elle ne peut exprimer par des mots.

— Dis bien aux autres de m'attendre.

Elle se relève, enjambe le bord du pédiluve, se pose au centre. Ses pieds nus dans l'onde. Elle pose un regard sur le monde qu'elle va quitter, sur cette lumière qu'elle ne verra plus de ses yeux. Elle aperçoit Serge-Modulor, assis en tailleur sur une des collines miniatures, ses mains en Zazen. Pourquoi ne se jette-t-il pas sur elle pour l'empêcher de faire ce qu'elle veut faire ? Peut-être Sol Otari n'a-t-il plus assez d'énergie pour le contrôler. Peut-être le béton qui coule dans ses veines va-t-il lui donner la paix dont il cherchait la source. Elle hoche la tête en sa direction. Il ne réagit pas, enfui dans sa méditation. Les enfants commencent à psalmodier.

— Estérelle, Estérelle.

Colline plonge en elle, dans cette zone safe, dans ce moment de silence, là, le point du silence où son secret a toujours été préservé. Elle laisse les boucles d'oreilles faire le reste du travail. Elle pose les mains au creux de sa poitrine. Elle se sent basculer, alors que le gymnase se met à fondre, ouvert comme une plaie, le gouffre grandissant. C'est bientôt fini, c'est le dernier instant, qui peut devenir une éternité. Elle se fond dans la mosaïque, qui, se décomposant, crée une piscine sans fond, aux angles impossibles.

Colline devient liquide. Elle coule lentement, absorbée. Comme elle l'avait exécuté dans l'appartement, elle se sert de la Gyre pour passer d'un point à l'autre. Mais plutôt que de sortir de l'autre côté, dans la maternelle, elle reste là, dans ce point. Elle attend Sol Otari. Elle le guette. Il arrive, plus vite qu'elle ne le pensait, là, dans cette eau si claire, dans cette galerie mosaïque aux reflets verts et turquoise. Il nage vers elle, si vite, colossal, son corps massif. Il tend les mains

vers elle, tout en lui tendu, dur, énorme. Elle l'accepte. Elle l'enlace, le prend contre elle. Elle peut sentir son petit cœur battre tout fort. Elle le serre fort, si fort, l'étreinte d'un amour qui n'a plus de limite. Elle, pour ce lieu, elle, pour ce corps qu'elle s'est choisi. Il essaye de la prendre, de la ravir. Elle se refuse, une première fois. Il ne comprend pas. Il revient à la charge, plus violent. Les perspectives se confondent, il n'y a plus de haut, de bas, de membres, plus que deux sources, pulsations dans le liquide. Elle l'accepte à nouveau, mais cette fois, ses hanches restent hors d'atteinte. Elle l'esquive mais le garde. Il ne comprend pas. Il veut la contrôler, la finir. Mais elle sait que c'est elle qui doit le faire. Alors, conjurant ce qui reste de dur en elle, de terrible et d'ancien, elle le saisit. Elle n'a pas le choix, c'est lui ou le reste, lui ou ses amis. Il s'est donné à elle, par amour, avec l'envie de l'avoir pour lui. En espérant que Colline l'aimerait comme il croit l'aimer. Mais elle, depuis son point d'entrée, elle se dissout en lui, et désormais, elle l'envahit, elle le retourne, il hurle, il ne comprend pas, *chut, c'est bientôt fini. Ce n'est pas grave.* Alors il comprend, il se laisse faire.

Et toi, Colline, plus tout à fait Colline, plutôt grande colline, grande unité, tu l'avales. Et tu le digères et quand son fluide entre en toi, il te reconnecte à toutes tes parts, tes murs, tes escaliers, tes clubs, tes salles intermédiaires, tes galeries, tes meubles, tes cuisines, tes parois amovibles, tes chaises, tes crémaillères, tes bancs, tes arbres, tout. Et Colline devient l'Unité et Colline devient Nous. Qu'importe si l'union est jugée impossible, c'est ainsi que l'on finit. Après tout, les marées dans le dédale, accepter de se dissoudre ne fait plus si mal, l'un dans l'autre, nous célébrons le retour du mouvement, la fluidité de l'eau dans son abîme, l'eau dont nous sommes, à laquelle sans cesse nous revenons. Nous, c'est ici. Nous, c'est l'ensemble. Nous, c'est toutes ces failles, que nous refermons, une par une, pour empêcher Nature de revenir et de détruire ceux que nous aimons et que nous protégerons toute notre vie, tant que ces pilotis nous soutiendront. Tant que le monde voudra rêver à un autre, se rêver différemment, guettant le mouvement derrière le voile. Mais, là, il y a

une dernière chose, avant que la Gyre s'apaise enfin, que tout revienne dans sa fabrique, et que nous, femmes, nous prenions le contrôle des murs. Nous n'avons plus peur ; nous savons le Mystère, celui dit du bout des lèvres humides, d'où s'écoule l'eau de notre peuple. Il n'y a rien derrière le voile. Il n'y a qu'un voile, et le voile, c'est nous.

Notre voix vous parvient à travers la mémoire de l'eau, miasme ou mélodie. Nous glissons entre les lamelles, entre les feuilles, nous pénétrons l'ensemble d'un système, nous nous frayons un chemin vers ce qui nous reste d'attaches, notre famille, pour dire qui nous sommes, où nous sommes, pour rassurer, pour dire que tout va bien : nous sommes dans la maternelle, tu vois Riri, Fifi et Flo, toutes les trois. Nous nous montrons, en notre nouvelle forme. Nous leur parlons avec nos mots à nous, une petite lumière qui s'allume dans la maquette du Corbu, Riri s'approche, comprend, elle appelle Fifi, elles nous regardent, nous clignotons, nous leur rappelons que nous sommes là, que nous serons là pour toujours, pour elles, pour l'amour qu'elles nous ont donné. Flo croise les mains sur son cœur, elle pleure, elle rit, elle prononce un de nos anciens noms, Colline, nous rions avec elle, Riri et Fifi se mettent à danser, tout va bien, tout est guéri, tout est en paix. Pour toujours.

Nous, dans cet espace de bonheur, nous, réunis. Les deux versants d'une colline sacrée, enceinte. Nous serons ceux qui parlent pour ce qui ne parle pas. Nous serons ceux qui feront marcher les cailloux, à travers nous les arbres et les feuilles, les oiseaux, le vent, la neige, les astres. À travers nous, les montagnes, les lacs secrets, les dédales, à travers nous les nuages, les remous sur le sable, l'écume, à travers nous la lumière, les ténèbres et les traits sur les murs d'une caverne pour faire parler le mammoth. À travers nous les fractales sur la peau d'une feuille, la chambre d'échos, les bulles, les gestes effacés. À travers nous les escaliers, les recoins, les léopards des neiges, à travers nous l'eau d'une rivière, les tréfonds d'un puits, à travers nous les notes de musique, le chant de créatures inconnues, l'impossible expression d'un pépiement. À travers nous la chanson,

le souffle de l'horizon, le pas des ombres, les rubans dans le matin, les cotillons, le gaffer sur nos doigts. À travers nous les taches, les erreurs et les ratures, à travers nous la maladresse, à travers nous le ridicule. À travers nous tout ce que nous ne savons pas dire, que nous devinons à travers nous, au travers de nous.

OceanofPDF.com

Notes

L'incendie du Corbusier a eu lieu le 17 février 2012. J'ai essayé d'être le plus fidèle possible aux faits. Un placard inconnu, vide, a été excavé pendant les travaux. C'était juste un placard. Pendant la restauration du bâtiment, on a découvert des peintures d'ouvriers datant de la construction du Corbu. La fresque de Picasso appartient toujours à la légende urbaine.

Au cours de mes nombreuses explorations du sol artificiel du Corbu, et après avoir postulé l'existence d'un dernier segment secret où placer le cœur de mon Mystère, j'ai trouvé un espace, à la fonction indescriptible, tout au bout de cette section dévolue à la logistique. J'y ai trouvé du bois rongé scellé dans le mur. Personne n'a pu m'expliquer à quoi il aurait pu servir.

La gaine 18 du toit du Corbusier est, je l'espère, fidèle à la réalité. J'y ai découvert de nombreux cadavres d'oiseaux et de rats. Il n'existe pas, à ma connaissance, de passage secret entre la gaine, le gymnase et la maternelle, pas plus qu'il n'existe de tunnel entre la cuve de fuel et les égouts. L'escalier des pompiers est lui très réel. Liliane Ripert a été maîtresse de la maternelle municipale du Corbusier de 1956 à 1989. Ses travaux sur la fée Estérelle sont le fruit de mon imagination.

Les voyages de Le Corbusier au Mont Athos sont attestés par ses journaux et ses biographes. J'ai choisi de ne pas m'étendre sur les détails de sa vie, le lecteur curieux pourra confirmer mes suppositions avec n'importe quelle biographie.

La venue de Marie-Madeleine en Provence est une fable que les Provençaux affectionnent tout particulièrement. La cité orphique de Trouin et Le Corbusier à la Sainte-Baume n'a jamais pu être construite. Marie de Sormiou et ses écrits sont eux bien réels.

Les récits de la fondation de Marseille sont une bouillabaisse dans laquelle les natifs piochent volontiers leurs mensonges. En l'état actuel de la recherche, je me suis dit que je pouvais y contribuer. L'emplacement du bois sacré, ainsi que celui des vestiges archéologiques celto-ligures de Marseilleveyre, sont inventés. L'avenir des recherches me dira si, oui ou non, j'affabule comme un enfant d'ici.

Le projet Protis existe bel et bien, on a vu ses barques croiser au large du port. J'ai fait l'expérience des bruits de banquet du Corbu, dans un appartement au bout d'un couloir de la première rue. Il y avait un témoin. Plusieurs gardiens et résidents m'ont confirmé les avoir entendus dans les couloirs du premier étage après l'incendie. Aucune explication satisfaisante n'a jamais émergé.

Le guide architectural de Jacques Sbroglio, "Le Corbusier ; L'Unité d'Habitation de Marseille" (Fondation Le Corbusier ; Birkhäuser, 2004) m'a accompagné pendant la rédaction du manuscrit. Toute erreur serait évidemment de mon fait. Les théories de Pierre Hadot sur le voile de Nature et Héraclite ont rempli ma coupe d'eau. Tous les lieux que je cite dans ce livre existent.

J'ai rencontré au Corbu des résidents et résidentes formidables, passionné(e)s par leur immeuble et leur mode de vie – toutes générations confondues. Ce livre est une fiction. Aucun personnage évoqué dans cette fiction n'existe, sous une forme ou une autre. J'espère n'avoir froissé personne.

Merci à tous les gardiens que j'ai pu croiser pendant mes séjours, dont j'espère ne pas avoir dénaturé les informations.

Merci à tous les animaux du Corbu, qui m'ont soufflé le secret du livre, pendant mes méditations dans le parc.

Merci Geneviève et Éric de Broche des Combes, pour m'avoir accueilli pendant trois ans dans les recoins de leur appartement au Corbu. Sans leur enthousiasme et leur amitié, je n'aurais jamais pu écrire ce livre.

Merci au soutien indéfectible de ma famille et de mes amis.

Merci à Mathias, Valérie, Léon et Violette pour la maison.

Merci Marion.

Merci vous.

OceanofPDF.com

Bibliographie de David Calvo à La Volte

Elliot du Néant (2012)

Mallarmé en moufles, l'Islande et la kermesse de l'école.

OceanofPDF.com

Autres ouvrages parus aux éditions La Volte

Collectif

Aux limites du son (2006)

Nouvelles autours des Vertus de l'inuadible
avec la bande originale du livre (collectif).

Collectif

Ceux qui nous veulent du bien (2010)

17 mauvaises nouvelles d'un futur bien géré

Collectif

Le Jardin schizologique (2010)

Vous sur une rive, nous sur l'autre, nous resterons étrangers

Collectif

Faites demi-tour dès que possible (2014)

Les territoires français de l'imaginaire en 14 nouvelles

Yvan Améry

Âme sœur (2006)

Découverte de la rentrée littéraire 2005

avec la bande originale du livre de Toog.

Jacques Barbéri

In Aux limites du son (2006)

nouvelle **Fais voile vers le soleil**

nouvelle co-écrite avec Emmanuel Jouanne **Dies Irae**

L'Homme qui parlait aux araignées (2008)

Intégrale raisonnée des nouvelles (1)

Le Landau du rat (2011)

Intégrale raisonnée des nouvelles (2)

Le cycle **Narcose**, trois romans déjantés de la Cité-sphère
Narcose (2008)

avec la bande originale du livre, direction J. Barbéri et L. Pernice

La mémoire du crime (2009)

Le Tueur venu du Centaure (2010)

Diptyque de l'éternel combat des Araignées et des Mouches

Le crépuscule des chimères (2013)

Cosmos Factory (2014)

Stéphane Beauverger

Le triptyque **Chromozone**, un univers furieux et pessimiste

Chromozone (2005)

Les Noctivores (2005)

La Cité nymphale (2006)

avec la bande originale du livre de Hint.

Le Déchronologue (2009)

Grand Prix de l'Imaginaire 2010

Prix Européen Utopiales 2009

David Calvo

Elliot du Néant (2012)

Mallarmé en moufles, l'Islande et la kermesse de l'école.

Richard Comballot

Clameurs – Portraits voltés (2014)

Entretiens avec A. Damasio - S. Beauverger - J. Barbéri - E. Jouanne - P. Curval - D. Calvo - L. Henry

Philippe Curval

L'Homme qui s'arrêta (2009)

Journaux ultimes (nouvelles)

Juste à temps (2013)

Le roman d'un lieu extraordinaire: la baie de Somme, son passé, son futur.

Akiloë ou le souffle de la forêt

Guyane, Itinéraire d'un Indien wayana confronté à la civilisation occidentale

Alain Damasio

La Horde du Contrevent (2004)

Grand Prix de l'Imaginaire 2006

avec la bande originale du livre d'Arno Alyvan

La Zone du Dehors (2007)

Prix européen Utopiales 2007

Ceux qui nous veulent du bien (2010) - Collectif

17 mauvaises nouvelles d'un futur bien géré

Le Jardin schizologique (2010) - Collectif

Vous sur une rive, nous sur l'autre, nous resterons étranger

Aucun Souvenir Assez Solide (2012)

Dix volumes d'air en attendant les furtifs

Valerio Evangelisti

Le cycle romanesque de Nicolas Eymerich.

L'inquisiteur pourfendant sans relâche hérésies et phénomènes étranges.

Nicolas Eymerich, inquisiteur (2011)

Les Chaînes d'Eymerich (2011)

Le Château d'Eymerich (2012)

Le Corps et le Sang d'Eymerich (2012)

Le Mystère de l'inquisiteur Eymerich (2012)

Mater Teribilis (2013)

Cherudek (2013)

Picatrix (2014)

La lumière d'Orion (2014)

Emmanuel Jouanne et Jacques Barbéri

Mémoires de Sable (2014)

Le starthouder Arec a-t-il effacé Anjelina Séléné ?

Léo Henry

Rouge gueule de bois (2011)

Derniers jours de Fredric Brown

Le diable est au piano (2013)

Fantastiques nouvelles fantastiques

Jeff Noon

Pollen (2006)

Le Vurt nous envahit

Vurt (2006)

Traduction de l'anglais d'un roman culte

NymphoRmation (2008)

Dom dom domino !

Pixel Juice (2008)

Nouvelles imbriquées, tout un art !

Descendre en marche (2012)

Si vous lisez ceci, c'est que vous êtes en vie

Intrabasses (2014)

Si la musique était une drogue, jusqu'où vous emmènerait-elle ?

Momus

Le Livre des blagues (2009)

Roman freaks

Laurent Rivelaygue

Poisson-chien (2007)

Couché dans ton bocal, Albert Fish !

OceanofPDF.com

Version ePub par [LEC Digital Books](#).

V1.01 - 07/10/2015

[OceanofPDF.com](#)

1. Institut National de Recherches Archéologiques Préventives [↵](#)

[*OceanofPDF.com*](#)